N° 630 35e Année. Tome CLXXIV 15 Septembre 1924

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France....... 3 fr. 50 | Étranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Les échanges sont réduits à leur minimum, mais, si les ordres d'achats restent peu ombreux, ceux de vente sont tout aussi rares, de telle sorte que les fluctuations observées ur nombre de valeurs ne donnent pas grande indication sur les tendances du marché, es transactions portant sur un tout petit nombre de titres ayant parfois l'effet d'occa- ionner un déplacement de cours sans signification. Les devises étrangères sont fermes t ne donnent pas lieu à des écarts bien importants ; sur ce marché également les ffaires sont restreintes ; à remarquer toutefois le relèvement du change brésilien.

La stabilité relative du sterling et du dollar assure à nos rentes une fermeté qui se raduit même par l'avance du 3 % perpétuel à 54 fr., du 6 % 1920 à 80 fr., du 5 % mortissable à 84 fr. 95 ; les différentes obligations du Crédit National sont aussi en vance de quelques points. Les rentes turques supportent quelques réalisations sur le ait accompli de l'approbation du traité de Lausanne par les Chambres françaises. On raite le 4 % à 55, les douanes à 135 après 126 fr. 50 ; les rentes russes restent anguissantes : russe 5 %, 26 fr. 05 ; consolidé, 23 fr. 25. Les banques françaises sont emandées ; accentuation des progrès du Crédit Lyonnais à 1700, fermeté du Comptoir 'Escompte à 988, de la Société Générale à 765. En banques étrangères, on traite la anque Ottomane à 817, le Crédit Foncier d'Egypte à 2.224, la Banque du Mexique à 50. Les grandes vedettes spéculatives, telles que le Rio, le Suez, Peñarroya, sont privées e leurs amples mouvements coutumiers par la carence de la spéculation toujours en léthargie.

Les valeurs d'électricité restent bien achalandées, on cote la Havraise d'énergie lectrique à 740, la Maison Bréguet à 1.235, la part Nantaise d'électricité à 1.320 ; les ffaires de filature, bien que ne conservant pas leurs plus hauts cours, marquent cependant uelques progrès : Dollfus 3.745, Comptoir de l'Industrie Linière 1.165. Bonne tenue es valeurs gazières, particulièrement du gaz Lebon à 600 et de l'action ordinaire usion des Gaz à 547. Les titres de produits chimiques sont un peu délaissés et plusieurs e présentent en régression, Tubize fléchit à 607, Bozel-Lamotte à 300, les Usines du hône à 616. Les valeurs de nitrate se distinguent au contraire par leur fermeté, le autaro est demandé à 694 et Lagunas à 156. L'examen des valeurs classées sous la ubrique des valeurs diverses, nous renseigne sur les dispositions du comptant qui ontinue à acheter de nombreuses valeurs de ce groupe, leur imprimant à chaque séance ne avance régulière ; nous citerons la Brasserie Quilmès à 3.425, Poliet et Chausson 1490, Compteurs d'Usine à Gaz à 705, Didot-Bottin à 1.475, les Grands Travaux de arseille à 934, la Compagnie Générale Industrielle à 480, les Établissements Révillon à 1.300.

Au marché en banque, les pétroles sont fermes avec redressement des Roumains et ésitation du groupe Galicien. Mines Sud-africaines sans importantes variations : De Beers 985, Rand Mines 242. Les caoutchoutières sont peu animées, voire même en légère aisse. La Financière cote 142,50, les Terres Rouges 243. Ne quittons pas les valeurs oloniales sans mentionner l'importante hausse de l'Extrême-Orient à 2.120 fr.

LE MASQUE D'OR.

Bi

MERCVRE DE FRANCE

4

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
UN AN	60	fr.	UN AN	75	fr.
SIX MOIS	32	»	SIX MOIS	40	»
TROIS MOIS	17	»	TROIS MOIS	21	»

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr 50 ; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259,31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

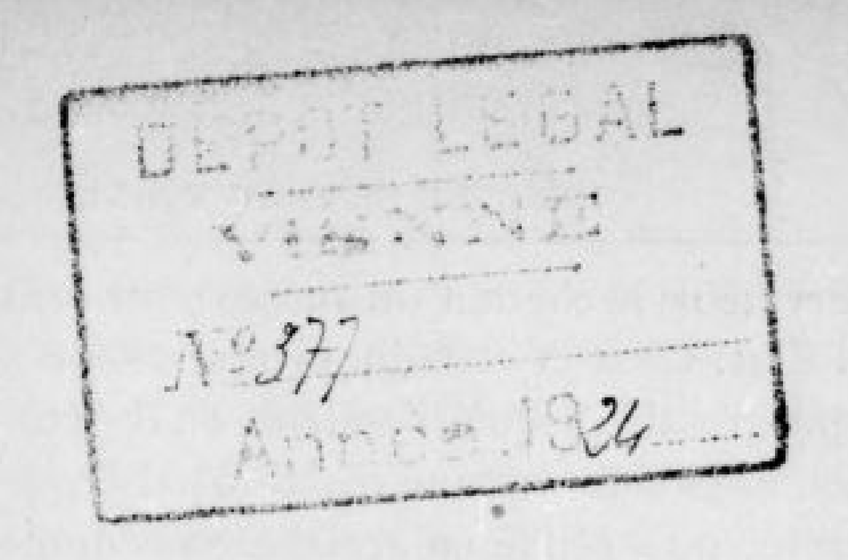
En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.



CHARLES-G. DAWES

ÉTUDE DE POLITIQUE SCIENTIFIQUE

—

Dans toute ma vie d'études, un de mes principaux desseins a été d'appliquer, aussi loin que cela est possible, des méthodes scientifiques à la politique et à la sociologie. C'est avec cette idée que je présente, au sujet de Charles-G. Dawes, une étude du genre de celle que j'ai faite récemment sur le président Coolidge (1).

Dans l'étude de l'homme, au point de vue moral, un individu est important pour la communauté, dans la mesure où il lui donne plus qu'il ne lui emprunte, et, au point de vue scientifique, l'homme est à estimer non seulement pour les grandes choses accomplies dans les hautes fonctions par lui occupées, mais pour ses productions intellectuelles. C'est pourquoi nous prions les lecteurs de prêter une sérieuse attention à la vie et aux aphorismes de Charles-G. Dawes.

Dawes, Progressiste conservateur.

Sa vie et ses idées le montrent comme un progressiste conservateur ; il dit dans un de ses écrits :

Qui écouterons-nous ? Le radical ? Entièrement, non. En partie, oui. — Le conservateur ? Entièrement, non. En partie, oui. (Voir Aphorismes, n°s 11 et 12.)

Cette formule de Dawes est l'essence du progressisme

(1) *Scientific political training of President Coolidge.*

conservateur, le chemin du succès pour le financier et l'homme d'Etat. C'est la clef du progressisme pratique, c'est-à-dire progressif jusqu'à l'endroit où il peut être porté avec succès, sans soulever une réaction par laquelle il serait cerné et arrêté, puis rejeté en arrière. Sans doute, il y a beaucoup de réformes pour lesquelles nous avons tous de la sympathie, mais qui, dans les conditions présentes, sont improbables, sinon impossibles.

Le Progressisme Conservateur

Le terme progressiste en politique peut signifier tout degré, du conservatisme à l'extrême socialisme, sauf l'anarchie. Les hommes d'affaires heureux sont regardés comme conservateurs, mais ils pourraient difficilement réussir sans être progressistes, car le mot progrès est la racine de progressiste et implique l'idée de succès.

En fait, les grandes maisons d'affaires sont progressistes, mais conservativement, sans quoi elles risqueraient de tomber et d'aller à la banqueroute. Et l'histoire, non seulement des affaires, mais de tout notre pays, est celle du progressisme conservateur. Ici, l'idée dominante, c'est la recherche du moyen doré (1). Ainsi, notre Congrès a deux Chambres, l'une proche du peuple, l'autre appelée à contrecarrer tout excès. C'est un sage compromis que firent nos pères, et il a prouvé qu'il était le moyen doré, en établissant les lois du pays le plus favorisé par le succès.

En réalité, presque toute législation heureuse est un compromis (V. Aphorisme n° 108). Dans la vie, partout où l'action est de règle, tout différend entre des opinions sérieuses et loyales rend nécessaire un compromis, et le compromis le plus durable et le plus honorable est celui qui suit le moyen doré. Du reste, la nature elle-même est progressiste, mais conservativement, et aussi la science. Une

(1) *Golden mean*, c'est-à-dire la bonne moyenne, le juste milieu qui, comme on dirait en français familier, peut être le *filon* qui conduit au succès (N. de la R.)

fois tout à coup, une chose extrême réussit, mais c'est que sa préparation peut avoir agi sans être remarquée. On dit que le petit poussin, en sortant de la coquille, atteint l'épi de blé du premier coup de bec. Mais le poussin, quand il était dans l'œuf, avait longtemps piqué la coquille, pour s'en échapper.

Vie de Dawes

Charles-Gates Dawes est né à Marietta (Ohio) le 27 août 1865. Il était fils du général Rufus-R. Dawes, qui commanda la fameuse Brigade de Fer du Wisconsin dans la guerre de Sécession, et fut cité pour ses services distingués à la bataille de Gettysburg. Dawes, comme Coolidge, est de souche puritaine, ses ancêtres remontant à William Dawes, qui vint en Amérique en 1628 et fut bien connu à Salem et à Boston. Un de ses frères, Beeman Dawes, de Columbus (Ohio), fut membre du 59ᵉ et du 60ᵉ congrès. Une étude sur cette famille montrerait en elle une hérédité d'un caractère très distingué.

Dawes prit ses degrés au collège de Marietta en 1884, à l'âge de 19 ans. Il entra à l'école de droit de Cincinnati, fut gradué en 1886. Durant ses années de collège, il aida à payer ses dépenses, par l'emploi d'ingénieur en chef sur un petit chemin de fer de l'Ohio.

En 1886, il vint à Lincoln (Nébraska) et entra dans une association d'hommes de loi, qui fut la firme Dawes, Coffrots et Cunningham, et qui s'éleva à un rôle supérieur d'utilité publique dans cet Etat. Il s'intéressa à l'industrie du gaz et développa de grandes entreprises dans plusieurs Etats de l'Ouest. Il alla demeurer quelque temps au Wisconsin, comme président de la compagnie du gaz d'éclairage de La Crosse. Ensuite, il se rendit à Evanston, dans l'Illinois, où il a résidé depuis cette époque. Comme il peut être appelé à présider le Sénat, il serait intéressant de savoir quelle est la différence entre l'air chaud qui vient de la salle des séances et l'air du dehors. C'est ce que j'ai demandé à un

vieux gardien du Sénat, un jour chaud d'été, et ce vétéran m'a répondu que l'air chaud du Sénat était saturé de gaz.

Dawes dans la politique

Dawes entra dans la politique en 1896, quand il fut nommé délégué de l'Illinois à la Convention républicaine dévouée à Mac Kinley. En reconnaissance, Mark Hanna, le sénateur de l'Ohio, le fit désigner comme membre du Comité exécutif républicain. On parla de lui avec insistance pour le Sénat en 1920, mais il refusa d'entrer dans la lice. Le 21 juin 1921, Dawes informa le Président Harding qu'il accepterait le poste de Directeur du Bureau du Budget. Rien ne l'avait encore tenté dans la vie publique, sinon cette nouvelle et grande entreprise, pour laquelle il se sentait une belle chance de succès. Antérieurement à son entrée en fonctions, le Président Harding avait discuté avec lui du poste de Secrétaire de la Trésorerie, mais ce poste n'eut pour lui nul attrait, quand il sut qu'il n'y serait pas officiellement chargé du travail qu'il se proposait d'accomplir dans la loi budgétaire.

Dawes ne s'attendait pas à sa nomination à la vice-présidence, car, dans les quelques remarques qu'il a faites à Marietta, il a dit :

La présentation de mon nom à la Convention et la nomination qui a suivi ont été une surprise complète...

Vous avez entendu parler des actes de la Convention, et vous pouvez aisément comprendre que je ne m'attendais pas à ma nomination ; mais celle-ci étant survenue, je l'ai acceptée avec gratitude, résolu, quelque devoir qu'elle m'impose, à faire pour le mieux.

Dawes et l'Œuvre humanitaire

Au sujet de l'œuvre humanitaire scientifique, une phrase pratique dit qu'il faut éviter, autant que possible, de donner aux nécessiteux comme nous donnons aux mendiants, et de développer ainsi chez les malheureux l'esprit de men-

dicité. Pour éviter cette fâcheuse tendance, l'idée à suivre est de favoriser le gain et de faire en sorte que celui qui reçoit sente qu'il gagne sa vie, et non qu'il est l'objet d'une charité.

L'hôtel Rufus-F. Dawes est une illustration de ce principe. Il a été installé par Dawes en mémoire de son fils, Rufus-F. Dawes, qui périt noyé dans le lac de Genève, au Wisconsin. L'idée de cet hôtel était de procurer des logements à des conditions raisonnables, avec le minimum de charges. On y suppose que les clients sont des gentlemen et qu'ils apprécient un traitement de bon ton. Dans cette idée, la direction n'est pas pointilleuse quant à la mentalité, aux croyances religieuses ou aux occupations quotidiennes de ses hôtes. Un gros déficit était prévu, mais il ne s'est pas produit. La première année de l'opération, environ 170.000 hommes ont été logés et 59.000 nourris, et des emplois ont été trouvés pour 1.570.

Dawes financier et homme d'affaires

Le livre publié en 1894 par Dawes, sur le système bancaire des Etats-Unis, l'a fait regarder comme une autorité en finance et économie politique (V. Aphorismes sur les Banques, nos 43 à 61). Cet ouvrage contribua à le faire nommer contrôleur de la circulation financière en 1898. Il rendit cet office en 1901, pour organiser la compagnie du Trust Central de l'Illinois, et il devint président du bureau de ses directeurs.

Le général Dawes, dans la préface de son livre, se qualifie lui-même un homme d'affaires, à qui ses tractations avec les banques ont suggéré de préparer un ouvrage sur le système bancaire des Etats-Unis.

Dawes à la Guerre

Au moment où l'Amérique entra dans la guerre, Dawes partit pour le front comme volontaire et vint en France

dans un régiment du génie. Il avait fait la connaissance de Pershing, quand celui-ci était instructeur militaire à l'université du Nébraska. Dawes fut fait agent d'approvisionnement pour le corps expéditionnaire américain, avec le grade de général de brigade, et bientôt après il fut nommé au bureau militaire des fournitures aux Alliés, où il se montra plein de réussite dans son travail. Il n'y avait pas de précédent pour le guider, mais, par son expérience des affaires, son intelligence native, son énergie et son esprit de ressource, il fit sortir l'ordre d'un labyrinthe de difficultés. Sa conduite comme soldat débrouillard lui donna beaucoup de renom parmi ses amis. De retour aux Etats-Unis, il reçut la médaille pour services distingués, la décoration de l'ordre de Léopold et celle de commandeur de la Légion d'honneur.

Appelé devant un comité d'enquête du congrès de Washington, il défendit le corps expéditionnaire américain et dit, avec une explosion de son fameux *Hell'n Maria* :

Il y a trop d'hommes à tête d'épingle qui jettent de la boue ?

Et aussi :

Si vous, hommes, vous alliez gaspiller encore du temps à essayer de refouler les millions d'extravagances qui défilent devant votre nez, nous aurions un enfer qui n'en serait pas un meilleur gouvernement.

Hell'n Maria, qu'il répéta à plusieurs reprises dans son témoignage devant le comité, devint un explétif qu'on associa à son nom. Pendant des années, ses amis l'appelèrent entre eux « Helen-Maria Dawes » (1).

Directeur du Bureau du Budget

En juin 1921, Dawes fut nommé premier directeur du budget, et il fut entendu qu'il se retirerait à la fin de l'année

(1) C'est un jeu de mots. *Hell'n Maria !* juron familier à Dawes, peut se traduire approximativement par *Marie d'enfer !* ou *Vierge d'enfer !* et se prononce à peu près comme les prénoms féminins *Helen* (Hélène) et *Maria*. (N. de la R.)

fiscale. Comme à l'armée, il fit d'expérience des notes d'actualité sur des progrès à réaliser, des travaux, des projets. Ces notes ont été publiées ; elles esquissent : 1° La revision des estimations et la présentation du budget au Congrès ; 2° La réorganisation de l'administration courante du gouvernement, en faisant employer le Bureau du Budget par son président comme agence de pression exécutive. (V. Aphorismes, n°s 108-116.)

En France, Dawes avait superposé à la décentralisation des services de l'armée un système de coordination des affaires. Il se sentit qualifié par son expérience pour entreprendre une tâche analogue sous le Président Harding, et pour inaugurer un système de contrôle coordonné sur les divers départements et les administrations indépendantes qui appartiennent au Gouvernement, et qui ont été presque complètement décentralisés pendant 132 ans.

Après avoir si bien servi son pays au dehors, Dawes n'a pas à l'intérieur rendu des services moins distingués, puisqu'il a été le fondateur et le directeur du système budgétaire qui a sauvé des centaines de millions aux Etats-Unis. (V. Aphorisme n° 112.)

Président de la Commission des Réparations

Sa fonction la plus récente, c'est quand il fut la tête du Comité des Experts envoyés en Europe pour déterminer les facultés de paiement de l'Allemagne, au sujet des réparations. (V. Aphorismes, n°s 114-120.)

A l'ouverture de la conférence des experts à Paris, Dawes fit un discours caractéristique, droit de l'avant. Il déclara qu'il ne pouvait parler officiellement pour les Etats-Unis, mais seulement « comme un simple individu ». Il parla ensuite « des faux rapports incessants et des interjections intolérables de ces vilains vautours amateurs de charognes — les démagogues nationalistes de tous les pays — qui voudraient exploiter le malheur commun en faveur de leurs pitoyables personnalités. » (V. Aphorisme n° 27.)

Il conclut :

Aidons tout d'abord l'Allemagne à se rétablir.

Plusieurs des experts avaient accoutumé de venir tard au travail et de jouer au golf plusieurs jours de la semaine. Dawes s'y opposa en ces termes :

Quand nous avons en Amérique quelque chose d'important à accomplir, nous travaillons matins, après-midi, soirs et nuits, et nous ne prenons le temps de jouer ni au golf, ni à n'importe quoi.

Les résultats qu'il avait réalisés par son expérience de la guerre furent le fondement scientifique de ses succès comme guide financier de la commission des réparations. Dawes a acquis une universelle renommée d'homme énergique, plein de ressources et qui voit de loin.

Caractère de Dawes

Voici qui montrera la loyauté de Dawes. Il avait d'abord vivement préconisé l'assurance des dépôts en banque, qui devait diminuer les retraits en temps de panique. Mais quand il devint contrôleur des Finances, en 1898, il étudia de nouveau la question et trouva qu'il ne convenait pas de soutenir sa première opinion. Celle-ci eût été populaire, ayant maints avantages superficiels, mais un taux uniforme de taxation aurait été injuste, car le taux doit varier avec le risque, conformément au principe de l'assurance.

Il montra la grandeur de sa conscience quand il fut invité, dans une séance du Congrès, à parler de la banque dont il était président ; il répondit qu'il n'était pas de l'intérêt du pays que sa banque profitât du privilège proposé et qu'il ne désirait parler que dans l'intérêt du pays tout entier.

Au commencement de ses exercices du collège de Marietta, il avait écrit quelques remarques, appliquant

quelques-unes des idées de ses aphorismes. Je les ai compilées et placées à la fin de cette étude. Il disait :

Le monde et ce pays ont bien besoin d'une direction capable d'affronter la multitude et de lutter pour une vérité impopulaire. (V. Aphorismes, nos 5, 6, 7.)

Nos pères du Nord-Ouest ont besoin de la vérité, plutôt que des mielleuses promesses de panacée faites par les politiciens charlatans.

Dawes est un homme complexe. C'est un financier, un banquier, un homme de loi et un écrivain. Il a le goût de la musique, et il a composé une « Mélodie en *la* majeur », publiée récemment. Ce n'est pas un fignoleur de mots précautionneux. Il a de fortes convictions, il y fixe son âme et parle sans peur et sans flatterie. Il dira ce qui devait être dit, sans regarder à l'effet politique, ni à l'humeur populaire du moment.

Dawes est un produit de l'américanisme de l'Ouest, comme Coolidge l'est de la Nouvelle-Angleterre. L'un et l'autre sont issus de bonnes souches ; c'est une base pour une solide construction. Dawes a conquis sa place d'une manière bien américaine, par son intelligence, son énergie et son caractère. Ce qu'il pense, il le dit avec force, et il n'y a pas à se méprendre sur la signification. Dawes, comme Roosevelt, va de plein cœur dans tout ce qu'il entreprend.

Il est Américain dans la proportion de cent pour cent, avec un tel patriotisme de nature qu'il a laissé de côté toutes les affaires et autres biens, pour plonger avec enthousiasme dans la guerre. Sa capacité d'homme d'action est évidente. Son esprit de ressources, son énergie et spécialement son optimisme eurent une grande influence sur ceux qu'il rencontra dans les armées alliées. Ces mêmes caractéristiques ont été influentes sur le Comité des experts qui, avec lui comme président, a travaillé au grand plan du règlement des réparations, en stabilisant les finances et l'industrie de l'Allemagne. Ce plan, dont le succès sera

celui de la paix en Europe, fait de Dawes un des hommes d'Etat les plus distingués du monde.

Les Aphorismes de Dawes (1)

1. Un homme peut être un parfait gentleman chrétien sans être un freluquet, sans condescendre à être un bon compère et sans s'incliner vers l'ambiance qui abaisse.

2. Les hommes inactifs et les choses inertes n'intéressent personne, dans ce temps tumultueux.

3. Je ne sympathise jamais avec l'ajournement, quand il s'agit de corriger un mal.

4. Le vrai chef, alors qu'il est en tête, tient ses yeux sur les coureurs du front seulement, et non sur la multitude de l'arrière ; c'est pourquoi ceux qui sont vraiment grands sont rarement humbles.

5. Il ne semble pas que nous ayons beaucoup d'hommes d'Etat qui aient le courage de s'opposer à ce qui est mauvais, quand c'est se rendre impopulaire.

6. La plus grande épreuve de la force d'âme, ce n'est pas de conduire le sentiment public excité, mais c'est de lui résister quand il a tort.

7. Un Président aime la popularité, mais un Président qui agit pour le bien doit risquer parfois de la perdre.

(1) Ces aphorismes sont des extraits des diverses œuvres, discours, etc., de M. Dawes. Les termes exacts ont été conservés autant que possible ; cependant certains d'entre eux sont le produit de textes condensés.

ŒUVRES ET ECRITS DE CHARLES-G. DAWES : *The Banking System of the United States and its relation to the money and business of the Country*, Chicago, 1894, 83 pages 12° ; *Truts and Trade Combinations* (address at annual meeting of the Merchants Culf of Boston, Oct. 17, 1899); *Why the Small Investor Loses* (Saturday Evening Post, April 20, 1907) ; *Essays and Speeches with extracts from the journal of Rufus Fearing Dawes and an address upon the Army of the Potomac*, by General R. R. Dawes, Boston, 1915, 427 pages, 8° ; *Dangers of the Federal Reserve Law in its present form and how it should be amended to avoid them* (Address before the Union League Club, Saturday January 9, 1915) ; *The First Year of the United States*, New York and London , 1923, 457 pages ; *Report of Comittee of Experts to Reparation Commission*, complete official english text with annexes, from Federal Reserve Bulletin, May, 1924, Washington Government Printing Office, 1924.

8. Une victoire morale n'est jamais aisée, ni jamais accidentelle.

9. La leçon constante et raisonnée de mon père à ses enfants était qu'au-dessus de toutes choses au monde, — au-dessus de la fortune, au-dessus de la renommée, au-dessus du plaisir, — on doit placer le caractère.

10. Car dans le caractère d'un homme est sa vraie carrière.

NOTRE PAYS

11. Si notre régime est pour durer, le peuple des Etats-Unis doit finalement se prononcer sur les affaires vitales.

12. Mais qui écouterons-nous ? Le radical ? Entièrement, non. En partie, oui. Le conservateur ? Entièrement, non. En partie, oui.

13. Nous sommes tous — ou devrions être jusqu'à un certain point — des politiciens, mais nous sommes avant tout des citoyens américains.

14. Que j'étais nostalgique (*homesick*) une fois que je revenais d'Europe, jusqu'au moment où je vis le phare de Fire-Island et me représentai ce qui était derrière lui ! Il me sembla alors que je ne voudrais pas aller commercer trois milles carrés au delà, fût-ce pour tout le continent européen.

15. Quand une nation devient prospère, elle devient critiqueuse.

16. (Personnellement, j'ai très peu de rapport avec les critiques.) Pourtant, nous avons besoin de la critique qui s'apprête à renverser dans le but d'édifier ensuite.

17. Mais de telles critiques doivent cingler, car ce sont les êtres actifs, et non les bourdons paresseux, qui attirent l'attention du peuple.

18. Une critique abondante est utile, mais beaucoup de cette critique est nuisible au bien public.

19. La question toujours vivante dans une République est celle du rapport de la centralisation du pouvoir à la diffusion du pouvoir.

20. Si un danger menace notre pays, le vrai patriotisme est de tâcher à l'éviter, plutôt que d'attendre, dans une sécurité imaginaire, que le danger soit devenu désastre.

21. La croissance de l'industrie et du commerce américains a aidé à faire de notre pays la terre la plus heureuse et la meilleure du monde.

22. Aussi, notre peuple croit que ces questions peuvent être résolues d'une manière qui ne gênera pas notre progrès commercial et national, et que celui-ci peut être protégé sans crainte de pas en arrière dans le développement social. Laissons donc la solution de ce grand problème à l'optimiste et à l'homme d'Etat, plutôt qu'au pessimiste et au démagogue.

GOUVERNEMENT

23. Aussi loin qu'il s'agit du droit à la vie, de la liberté et de la poursuite du bonheur, tous les hommes sont créés égaux.

24. Mais un gouvernement fait libre un homme aussi loin seulement que sa liberté n'intervient ni ne s'interpose parmi les droits semblables des autres hommes.

25. Car la liberté de l'individu n'est pas incompatible avec le contrôle qu'a sur lui le gouvernement sous lequel il vit.

26. La question n'est pas de savoir ce qui est le mieux théoriquement dans la vie, mais ce qui est le mieux au temps présent, considérant les droits et les opinions des autres qui ont une voix dans le gouvernement.

27. Quand s'agite dans le service gouvernemental un nouveau chef, un fonctionnaire politique enflé d'ambition, de suffisance et du désir d'imprimer sa petite personnalité pitoyable sur le pays ; quand, sans aucun savoir, il enseigne à un vieux dignitaire de l'Etat comment il faut conduire les choses, alors il y a un unanime regard de désappointement, sinon de désespoir, familier aux chefs expérimentés.

28. Une nation est comme un individu, sujette aux mêmes lois et offerte par son Créateur aux mêmes incitations de sagesse et d'industrie.

29. Le grand desideratum, dans le gouvernement de tout peuple, est cette forme qui apportera le plus grand bien au plus grand nombre, en assurant à l'individu ses droits inaliénables.

LES AFFAIRES

30. Dans la gestion de toute affaire, il doit y avoir centralisation de la responsabilité et du pouvoir.

31. Dans les affaires, ce qui arrivera probablement dans l'avenir est ce qui est arrivé habituellement dans le passé, car nulle histoire ne se répète aussi exactement que l'histoire financière.

32. Quand une affaire est menée en grand sur la base du crédit, le cycle est : 1° panique ; 2° stagnation industrielle et bas prix ; 3° renaissance de la confiance, prix plus élevés et accroissement de l'activité des affaires ; et 4° spéculation, surproduction, surcapitalisation, emprunts excessifs, jusqu'à ce que la première condition, telle une *panique de sécurité*, éclate de nouveau. Ce cycle se déroule aux Etats-Unis environ une fois en dix ans, mais les paniques les plus violentes arrivent tous les vingt ans (1818, 1837, 1857, 1873, 1893).

33. Dans les affaires, le monde est dur, l'a toujours été et le sera toujours.

MONNAIES

34. Les fluctuations dans la provision monétaire ont un effet aussi direct sur les prix que les fluctuations dans la demande et l'offre de n'importe quel article.

35. Par suite, comme les prix montent et retombent, ainsi font de même les espérances et la fortune de l'homme d'affaires.

36. Le grand desideratum, quant à la monnaie, est que

son pouvoir d'achat et de paiement demeure aussi stable que possible.

37. Si le prix du travail descend en raison d'un enchérissement de la monnaie, le prix des autres marchandises descend aussi, mais s'il monte en raison d'une dépréciation de l'étalon monétaire, les prix des autres marchandises montent également.

38. Dans les affaires, la proportion de la monnaie en crédit de banque est ordinairement supérieure à dix fois le montant de la monnaie en espèces.

39. Quand l'argent a-t-il plus de valeur et les marchandises moins de valeur que dans une panique, quand on se précipite sur les banques ?

40. Car, quand les dépôts ont été retirés, la valeur du dollar s'accroît, et le prix des marchandises dégringole.

41. L'histoire montre que l'inflation est suivie par la spéculation, dans laquelle des illusions de crédit sont soufflées comme des bulles, mais pour crever et amener la panique.

42. Nul homme ne vit, nul gouvernement n'existe, qui puisse inventer un système absolument équitable de circulation monétaire.

BANQUES

43. Très importants sont les services que rendent les banques à la communauté, qui le plus communément les ignore.

44. C'est que les rapports exacts de notre système bancaire avec la prospérité des affaires et la fortune monétaire des Etats-Unis ne semblent pas bien compris par notre peuple.

45. Car on ne peut pas avoir une connaissance convenable des problèmes monétaires du jour, à moins de comprendre parfaitement le rapport des valeurs de crédit en banque du pays avec la monnaie de l'Etat.

46. Si une banque est vue comme une association privée

organisée pour le profit, elle peut être considérée aussi comme une association publique, dont les agents servent les affaires de la communauté.

47. Car les profits d'une banque sont plus petits que ceux de n'importe quelle association privée traitant avec la communauté.

48. Et les banques sont les créatrices de la grande masse d'argent employée aux affaires de la communauté.

49. Ainsi la banque sert les citoyens entreprenants qui empruntent de l'argent pour pousser des industries dont beaucoup de travailleurs vivent.

50. La banque prend donc un faible montant à de nombreuses personnes et place leur argent dans les mains de ceux qui peuvent en faire le meilleur usage ; autrement, ce serait un capital improductif.

51. La banque est une maison de clarification qui, par le système du chèque, permet à la communauté de mener les affaires, sans avoir le risque et l'embarras de manier de grandes sommes d'argent.

52. A beaucoup les banques servent de teneurs de livres et les renseignent sur la confiance qu'on peut accorder à des clients en perspective.

53. Aux Etats-Unis, toute banque nationale est considérée bien assise, quand elle possède, en numéraire et en dépôt, 25 pour cent du montant total de ses dépôts.

54. Les banques de réserve fédérale ont été destinées à nous soulager du manque d'élasticité. et non de la disette de circulation monétaire.

55. Grâce au concours des vérificateurs de banque, les institutions ont été protégées contre le grave danger d'insolvabilité.

56. Le crédit est édifié par les banques, et c'est sur lui que repose le moyen de circulation monétaire de notre pays ; car 95 pour cent de nos affaires sont expédiées par chèques et traites.

57. Aucun système de billets de banque n'est vraiment

bon, s'il crée une préférence en faveur du porteur de billets sur le titulaire de dépôt, dans la distribution de l'actif d'une banque insolvable.

58. Dans les circonstances normales, il n'est pas besoin d'une considérable circulation monétaire, ni d'une grande élasticité dans la circulation du papier-monnaie.

59. La puissance bancaire des Etats-Unis (1908) approche quarante pour cent de la puissance bancaire du monde entier.

60. Nous avons bâti notre système bancaire de bas en haut, et non de haut en bas.

61. Nous l'avons bâti différent de celui de l'Europe continentale ; car nous avons des conditions uniques, un pays unique et une théorie unique, qui est le droit de la petite institution et du petit homme d'affaires à être protégé, droit résultant de notre merveilleuse croissance commerciale et bancaire.

62. La prospérité de notre peuple ne dépend de nulle influence plus que de notre système bancaire, qui est une partie du tissu et de la trame des affaires.

LA CONFIANCE

63. Un débiteur intelligent comprend que les forces qui tendent à ébranler la confiance générale dans les affaires monétaires le mènent à sa plus grande oppression et à sa perte.

64. Car, non seulement de telles forces stimulent les créanciers à réclamer leur capital, mais, effrayant les autres capitalistes, les détournent de prêter et de placer le leur et nécessitent la vente des valeurs avec grand sacrifice.

65. Un changement dans l'étalon monétaire ébranle le crédit, la banque et les affaires.

66. L'affaiblissement de la confiance des déposants dans la faculté de nos banques à restituer les dépôts est le coup le plus désastreux à porter aux affaires.

67. Il n'est rien de plus délicat ni de plus dangereux que

de jouer avec le crédit d'une nation, car ici le désastre poussera le couteau jusque dans les parties vitales des affaires américaines légitimes et honorables.

68. Nous devrions prévenir la destruction de la confiance sur laquelle toute la prospérité de cette nation repose.

69. J'aimerais mieux une demi-douzaine d'hommes travaillant pour la confiance que tous ces critiques de magazines, râcleurs de fumier qui montrent du doigt un *crack* dans l'allée d'à côté et déclament que la ville tout entière va passer au travers.

PLACEMENTS

70. Le capitaliste sait généralement quel est le profit du vendeur et négocie pour un prix avec sa vraie valeur dans la pensée.

71. Le petit rentier achète généralement sans connaître la vraie valeur.

72. Beaucoup de faillis chez nous sont des millionnaires ratés ou des spéculateurs déconfits, de qui le bref succès a fait l'objet d'une vaste réclame.

73. Donc, ne mettez pas trop de confiance dans les noms et dans ce qu'ils semblent signifier, mais, avant de faire un placement, cherchez quelqu'un qui s'y connaisse.

74. Les hommes d'affaires qui spéculent prudemment avec des fonds en réserve peuvent généralement supporter une perte, et perdent généralement.

75. Tâchez de placer votre argent avec des hommes d'affaires heureux, dans les affaires où ils ont réussi.

76. En ce qui concerne les titres offerts par publicité, méfiez-vous, mais si le placement vous tente, avant de le faire, renseignez-vous et demandez : « Qui êtes-vous ? Donnez-moi des références auprès de ceux que je connais. Les titres appartiennent-ils à une société régulièrement constituée, et en combien de pourcentages sont-ils répartis ? Combien pour cent est allé aux apporteurs ? Combien pour cent représente la réputation de l'affaire et la clien-

tèle ? Quel est le pourcentage des titres effectivement souscrits contre versements effectués ? Cet argent versé entre-t-il dans la caisse de la Société, ou est-il employé au rachat de titres alloués à d'autres comme apport ou commission ? Quel est le rapport entre les frais d'émission et la totalité des titres émis ? La société dispose-t-elle d'un fonds de roulement bien pourvu ? De quelles dettes est-il chargé ? Les titres sont-ils discutés ? Quel est le salaire des employés ? »

77. En achetant des valeurs, nous écoutons les succès, mais rarement les déconvenues qui les surpassent en nombre.

78. Il n'est pas surprenant que le petit rentier, devant l'accroissement rapide de la richesse, ne se trouve pas satisfait avec trois pour cent d'intérêt.

79. Cependant, dans la grande majorité des cas, les capitaux moyens ne peuvent être placés avec sécurité en rapportant plus qu'un intérêt raisonnable.

80. Car le capitaliste peut aisément acheter à d'autres ; mais le petit rentier ne le peut qu'à ceux qui sont désireux de lui vendre. Le capitaliste peut acheter bon marché, que le vendeur fasse ou non un profit.

81. Le petit capitaliste qui fait un placement d'après des annonces paye toujours un profit au vendeur, au taux fixé par ce dernier,

82. Des marchés répréhensibles sur les valeurs publiques n'ont pas besoin de publicité.

RESTRICTIONS COMMERCIALES

83. Plutôt que de laisser un trust fixer les prix des choses nécessaires à la vie, le peuple préférerait la réglementation gouvernementale, ou la concurrence forcée par la désintégration, des trusts.

84. Les lois qui interdisent les combinaisons entravant le commerce, et les lois qui réglementent les prix des corporations, sont fondées sur la nécessité publique.

85. Mais il y a certains accords, comprimant le commerce,

qui font vivre la concurrence ; c'est la politique du « vivez et laissez vivre », la politique de la concurrence sans restriction, qui est la cause de la plupart des maux contre lesquels nous crions.

86. Il y a des accords commerciaux qui peuvent comprimer le commerce, mais opèrent pour le bien public, ou du moins ne le blessent pas.

CORPORATIONS (1)

87. Une corporation doit son existence à l'impraticabilité d'avoir une association de firmes différentes amalgamées par des arrangements ou contrats.

88. Une corporation déloyale peut réussir et une honnête peut ne pas réussir, mais, toutes choses étant égales, c'est l'honnête qui survivra.

89. Une corporation honnête emploie le capital inactif, des rôles de paiement sont créés et des gages distribués, qui sont incidents à la création ou au développement d'une industrie utile.

90. Il y a peu d'altruisme dans la politique des corporations.

91. Aussi, il devrait y avoir des lois pour corriger les abus, mais elles ne devraient pas impliquer une trop radicale application des remèdes non encore éprouvés.

92. La richesse inerte est sans pouvoir, il lui faut le mouvement. Beaucoup de dirigeants de la finance sont des hommes sans grande fortune, mais qui tiennent efficacement leur fortune en mouvement.

93. Ces grands dirigeants qui deviennent riches sont grands parce qu'ils mènent les hommes, et non à cause du pouvoir que la richesse leur donne.

VALEURS ARROSÉES

94. Une sur-émission de titres est souvent indispensable

(1) Le mot anglais *corporation* désigne ici un groupe de firmes d'une même catégorie, qui trouvent plus avantageux de travailler ensemble que chacune de son côté, pour tout ou partie de leur activité. (N. de la R.)

pour arriver à une répartition équitable entre les souscripteurs. Mais l'émission de titres à des prix factices est à présent généralement condamnée.

95. Pourtant, l'opinion que c'est toujours pour être vendues ou pour perpétrer quelque fraude que les valeurs sont arrosées est erronée.

96. Ainsi, le public n'est pas nécessairement lésé parce que des valeurs au pair ne représentent pas toujours un montant égal en espèces ou son équivalent.

97. Or, les valeurs peuvent être arrosées dans le but de garder sur elle le pouvoir de direction.

98. Les émissions de valeurs sont déterminées autant par ces considérations de direction que par la libre volonté.

99. Les hommes malhonnêtes peuvent user de l'arrosage du capital pour créer l'impression d'une valeur qui n'existe pas, mais l'abolition de l'arrosage ne les empêcherait point d'agir.

100. Il se peut que la Bourse serve parfois à créer une fausse idée de la valeur des titres, mais ce n'est pas l'arrosage du capital (1), c'est l'arrosage des prix (2) qui provoque le désarroi.

101. Car la demande apparente pour des titres peut être suivie d'une demande réelle, et, si l'achat a lieu à un prix excessif, le mal est fait.

102. Nous sommes fondés à nous méfier du vendeur inconnu de titres, qui montre avoir besoin d'une négociation rapide.

103. Le démagogue est à l'homme d'Etat ce que le promoteur de valeurs minières qui doivent donner la richesse immédiate est au financier.

LÉGISLATION

104. C'est seulement aux époques où le sentiment public est vivement réveillé que nous pouvons mettre au jour

(1) C'est-à-dire une sur-émission des titres (N. de la R.)
(2) C'est-à-dire la spéculation qui fait monter ces prix à l'excès. (N. de la R.)

une législation touchant aux choses qui intéressent la grande masse de notre peuple.

105. Car, avec le pouvoir de *veto* et le passage par les deux chambres du Congrès, le *statu quo* est si puissant qu'il est très difficile de troubler le repos législatif, excepté quand le sentiment public général est éveillé à la nécessité de l'action.

106. Avec la diversité de nos intérêts et de nos opinions et avec la grande étendue de notre pays, toute législation qui y sera votée sera composite et sera un compromis.

107. Je ne crois pas que les paniques puissent toujours être évitées, mais leurs mauvais effets peuvent être grandement adoucis par une législation.

LE BUDGET

108. L'objet de la loi budgétaire est d'établir des méthodes d'affaires correctes dans l'administration gouvernementale de notre pays.

109. Cette loi donne au Président une occasion de devenir en fait, comme il l'est en théorie, la tête de l'administration des affaires gouvernementales aux Etats-Unis.

110. Dans les affaires gouvernementales, comme dans les affaires privées, une constante attention exécutive, dirigée selon un plan et une politique, trouve pour la refléter prospérité et économie.

111. Par contre, l'indifférence du pouvoir exécutif se transforme d'elle-même en extravagance : car, dès la minute où est créée l'impression que l'œil de l'exécutif et les yeux de ses agents ne sont pas vigilants, qu'il y ait une loi budgétaire ou qu'il n'y en ait point, le système doit tomber.

112. Comme conseillers du Président en politique nationale, les fonctionnaires du Cabinet peuvent se prévaloir de leur dignité, mais comme administrateurs des affaires ordinaires, ils doivent être en tout temps subordonnés au Président.

113. Le directeur du Budget est simplement un conseiller du Président et du Congrès, au sujet des corrections à apporter aux affaires de l'administration, et, en cette qualité, il prend la préséance sur les chefs des départements et organisations indépendantes.

114. L'indéfendable système de comptabilité gouvernementale rend possible tout genre de malentendu sur les chiffres que fournissent les finances de l'Etat.

115. Il est extrêmement difficile de dire où une sage dépense finit et où une folle dépense commence, dans une organisation gouvernementale dont on n'attend pas qu'elle fasse de l'argent un profit.

116. Le Bureau du Budget est impersonnel, impartial et non politique, et il faut qu'il reste toujours ainsi.

LA COMMISSION DES RÉPARATIONS

117. La bonne foi est la base de toutes les affaires et la meilleure sauvegarde pour la paix universelle.

118. Le Comité des experts de la Commission des Réparations ne cherche pas à infliger des pénalités, mais à aider au rétablissement économique de tous les peuples européens, car le point de vue adopté a été celui des affaires et non de la politique.

119. Le payement de sa dette par l'Allemagne est sa contribution nécessaire à la réparation des dommages de la guerre.

120. La reconstruction de l'Allemagne n'est pas elle-même une fin; c'est seulement une partie du problème plus large de la reconstruction de l'Europe.

Washington.

ARTHUR MAC DONALD.

RONSARD

—

Les romantiques cassèrent l'injuste arrêt de Boileau contre Ronsard. Ils l'adoptèrent comme l'un des leurs. Cependant, la rançon de cette adoption fut lourde pour le grand poète. Les classiques avaient renié Ronsard, les romantiques l'affadirent. Ce qui dans l'œuvre de Ronsard est presque titanique et fait songer au géant Prométhée dérobant le feu divin ; ce qui parfois donne envie de dire : l'immense, l'océanique Ronsard, les romantiques l'abandonnèrent. L'une des âmes les plus violentes qui aient jamais tressailli dans un corps d'homme fut embrigadée dans la troupe des rêveurs à nacelles et des amoureux du clair de lune. A vrai dire, on retint de Ronsard le seul poète élégiaque. Ce n'était pas faux ; mais c'était une restriction formidable d'une très ample personnalité. Qu'on nous permette d'examiner quelques œuvres du grand poète, réputées difficiles et peut-être un peu trop négligées.

§

Abordons d'abord, sans idée préconçue et avec une certaine volonté d'application, les célèbres odes pindariques considérées par Sainte-Beuve comme « détestables et presque illisibles ».

Ne nous demandons pas si l'ode pindarique était *a priori* impossible à réaliser dans la langue française et dans les conditions de civilisation du XVI[e] siècle. Jetons-nous à plein dans ces poèmes redoutés et essayons de nous laisser prendre.

Lorsqu'elles parurent, ces odes donnèrent à beaucoup

d'esprits une sensation d'émerveillement. Ils crurent voir un monument de marbre où revivait la majesté antique. Et ils répétèrent ces mots orgueilleux :

> Mais les beaux vers toujours demeurent
> Opiniâtres sur les ans.

Le monument de marbre éternel n'a pas résisté dans son entier à l'effort du temps. Au lieu d'un édifice antique qui se découpe noblement au faîte d'un coteau, les odes pindariques nous laissent la même impression que ces lieux émouvants où, des temples s'étant écroulés, de belles colonnes, de sublimes frontons gisent épars dans l'herbe qui les enveloppe. Il reste vraiment du grand édifice en ruines d'imposants morceaux d'architecture capables de nous ébranler l'âme et même de nous ravir en admiration.

Si l'on se contente d'une lecture hâtive, on est déconcerté par ces sujets du XVIe siècle traités à grand renfort de mythologie. On a tort cependant de glisser aussi vite sur ces poèmes jadis fameux. Il est telles odes où Ronsard a su allier si judicieusement la manière antique de traiter son sujet avec le sujet lui-même qu'il en est résulté des poèmes dont il serait vain, en dépit de leurs difficultés et de leurs longueurs, de contester l'intelligence et la beauté.

Considérez *l'ode au roi Henri II sur la Paix faite entre lui et le Roi d'Angleterre l'an 1550*. Dès le début du poème, nous sommes transportés dans le Chaos qui, suivant la conception antique, précéda l'organisation du monde. Ronsard évoque la Paix s'installant dans le « Grand Tout » et instituant l'harmonie définitive de l'Univers.

> Elle fit bas tomber la terre,
> Et tournoyer l'eau qui la serre
> De ses bras vagues et dispos ;
> Du soleil allongea les yeux
> En forme de flèches volantes,
> Et d'ordre fit danser aux cieux
> Le bal des étoiles roulantes.

Voyez comme tout cela est bonheur d'expression. Mais

cette mythologie est-elle placage sur le sujet traité ou bien tient-elle à son intimité ? En vrai poète, maître du clavier des correspondances, Ronsard a saisi la relation entre un événement transitoire et un mythe antique. Et par là même il a transposé un sujet particulier et passager sur le plan de l'universel. La paix de 1550 est élargie dans la Paix, force d'organisation des mondes et prend ainsi une sorte d'accent éternel qui la fait matière à Poésie. Il est permis de dire que Ronsard touche alors à ce qu'on pourrait nommer *la résonance éternelle du mythe antique*. Car c'est le privilège de ces vieux mythes grecs de recéler en eux quelque chose de toujours vivant sur l'homme, la vie et le monde, si l'on sait frapper le point où ils restent à jamais vibrants. Ronsard a pressenti cela. Et c'est ainsi que dans tout le déroulement de l'ode, la paix qui est chantée apparaît comme un des aspects du rythme périodique de la nature. Elle est intégrée dans la vie universelle. L'appétit des peuples en guerre pour la paix est identifié au désir des champs brûlés d'été pour la fraîcheur des pluies :

Ainsi que les champs tapissés
De pampre, ou d'épis hérissés,
Désirent les filles des nues,
Après les chaleurs survenues,
Ainsi la France t'attendait,
Douce nourricière des hommes,
Douce rosée qui consommes
La chaleur qui trop nous ardait.

Mais, au fait, sont-ils donc si ardus à comprendre et à sentir, ces vers pindariques ?

Et ne sont-ils pas légers et gracieux, ces vers où Ronsard évoque les jeux de la paix qui vont succéder aux fièvreux combats ?

Tu as éteint tout l'ennui
Des guerres injurieuses,
Faisant flamber aujourd'hui
Tes grâces victorieuses.
En lieu du fer outrageux,

Des menaces et des flammes,
Tu nous ramènes les jeux,
Le bal et l'amour des Dames,
Travaux mignons et plaisants
A l'ardeur des jeunes ans.

L'ode à Michel de l'Hôpital, jadis si admirée, reste encore aujourd'hui vivante et gonflée de sève. En adressant ses louanges à Michel de l'Hôpital qui a favorisé le glorieux mouvement de renaissance des Lettres et des Arts, Ronsard est amené à conter, selon les données mythologiques, la naissance et la vie des Muses, leur arrivée en Grèce et l'épanouissement des poètes qu'elles inspirèrent. Cette ode, disons-nous, reste vivante et intéressante. Tout d'abord, parce que notre art étant né des rêves et des efforts de l'Hellade, le mythe des Muses où les Grecs symbolisèrent leur appétit de l'art reste pour nous, leurs fils, toujours riche de grâce et d'émoi. Et puis, dans une telle ode, tout le cœur de Ronsard s'exprime. Nulle part, il n'a été davantage saisi de ce qu'il dénomme lui-même « la sainte ardeur antique ». Tout l'être du poète frémit d'un enthousiasme mystique, d'un véritable délire religieux. Les Muses, il en parle en amant qui les voit réellement dans une gloire de jeunesse et de beauté. Les premiers poètes grecs, il les évoque dans un véritable cantique d'adoration et il entre en vertige en songeant que les Muses

Les promouvaient prêtres sacrés
De leurs plus orgieux mystères.

Et quelle formidable puissance de raccourci en des mots longuement et secrètement vibrants pour camper en bloc la seconde génération des poètes grecs qui, succédant aux grands inspirés tels qu'Eumolpe et Orphée, furent les grands, les éternels « poètes humains » :

L'un sonna l'horreur de la guerre
Qu'à Thèbes Adraste conduit,
L'autre comme on tranche la terre,
L'autre les flambeaux de la nuit :
L'un sur la flûte départie

En sept tuyaux siciliens
Chanta les bœufs, l'autre en Scythie
Fit voguer les Thessaliens :
L'un fit Cassandre furieuse,
L'un au ciel poussa les débats
Des rois chétifs, l'autre plus bas
Traîna la chose plus joyeuse.

Si peu qu'on ait aimé la Grèce, on ne peut rester indifférent à de tels accents.

Il ne nous est pas possible d'insister sur la qualité pittoresque de certains vers, ni sur la grâce et la tendresse de certains autres.

Mais il y a dans cette grande ode l'irrésistible mouvement parti des profondeurs, le jaillissement impérieux de la strophe sur la strophe, une véritable ivresse verbale, une torrentielle abondance créatrice, l'aisance tour à tour vigoureuse ou gracieuse du vers, l'éloquence dominatrice dont chaque vague porte comme une barque étincelante une lumineuse vision ; mais il y a là un incomparable sentiment d'ampleur et cette joie qui naît de l'allégresse de la création : mais il y a encore cette impression de plénitude qu'apporte un style fait d'un seul jet et déroulé d'un élan continu. Et c'est enfin comme la sensation d'être enlevé par un fleuve puissant et large qui vous porte de site en site, de panorama en panorama, en vous laissant dans le cœur une impression de variété, de force et de sûreté.

Non, pour Ronsard la question ne se pose plus comme du temps de Sainte-Beuve. Verlaine nous a appris à nous enchanter de vers fluides, légers et spontanés, mais Mallarmé nous a habitués à l'idée d'une poésie savante demandant, pour conquérir la plus haute joie esthétique, un préalable effort de l'esprit. Ce que vous accordez à Mallarmé, pourquoi le refuseriez-vous à Ronsard ?

§

Nous voici devant l'ouvrage de Ronsard unanimement

condamné, *La Franciade* puisqu'il faut l'appeler par son nom. Sa qualité de poème épique lui vaut une sentence rigoureuse et sans appel. N'est-il pas entendu une fois pour toutes que les ouvrages de ce genre sont manqués par définition ? Dès qu'il s'agit de poème épique, il faut, par hygiène mentale, se débarrasser l'esprit de toutes les dissertations écloses sur la question de l'épopée. La majeure partie de ces travaux est digne de rester pour témoigner de la puissance d'absurdité inhérente à la pauvre nature humaine.

Y a-t-il des âges propres à l'épopée et d'autres qui n'y sont point propres ? Méprisons le raisonnement dans de pareilles questions et consultons l'expérience. Nous sommes bien certains qu'il est une épopée au XVIe siècle. Nous n'hésitons pas un instant à donner ce titre au *Gargantua* de Rabelais qui voulait être une sorte de roman. Par contre, nous dirons avec tout le monde que la *Franciade* de Ronsard ne nous donne pas l'impression épique. Mais lorsqu'un écrivain a vraiment fait ses preuves, nous hésitons à condamner en bloc un de ses ouvrages. Avant de rejeter le livre, nous cherchons s'il n'est pas quelque biais par lequel on peut l'aborder d'une façon plus avantageuse. La *Franciade* ne rend pas au point de vue épique. Reprendrait-elle intérêt si nous essayions d'oublier qu'elle est un poème épique ? Aussi bien, lisons la préface de Ronsard. Nous y remarquons cette curieuse phrase : « Bref, ce livre est un roman comme l'Iliade et l'Enéide. » Mais au fait, si nous essayions de considérer la *Franciade* tout simplement comme un roman. Le livre y gagne immédiatement. La *Franciade* n'est pas une épopée, mais c'est un roman d'aventures. De ce point de vue, allégée de quelques développements, on peut la lire. On y évoque la prise et le pillage de Troie, on y voit une flotte magnifique chargée de guerriers, saisie par la tempête ; on voit Francion jeté sur les rochers de Crète, reçu par le roi du pays et aimé par les deux filles de ce souverain. On assiste à la jalousie des

deux sœurs. Celle qui est méprisée se jette à la mer où elle est changée en déesse marine, avatar fort acceptable dans un roman d'aventures auquel nous offrons un esprit complaisant. Evénements grandioses, extraordinaires, péripéties surprenantes, mais oui, voilà du roman d'aventures. Les caractères, à vrai dire, manquent un peu de consistance et pour ainsi dire d'épaisseur. Amusez-vous à considérer l'Iliade et l'Odyssée comme des romans, il restera, outre les aventures, des caractères qui ont de la profondeur et de l'arrière-plan. On se tromperait beaucoup en croyant qu'Achille et Ulysse se laissent embrasser d'un seul coup d'œil. Les personnages de la *Franciade* sont des fantômes qui marchent plutôt que des êtres nourris par le dedans. Toutefois, ceux qui aiment les romans d'aventures ne doivent avoir aucune exigence de ce côté-là.

Mais le poète Ronsard, l'homme qui unit à une nature violente une sensibilité capable de délicates vibrations, a rencontré sur son chemin la touchante épouse d'Hector, l'émouvante Andromaque. Aux natures vraiment poétiques, la douce Andromaque porte bonheur. Elle met dans l'Iliade une impression de grâce et de mélancolie dont la vieille épopée est restée à jamais pénétrée. Belle, triste et douce, elle nous fait rêver et pleurer lorsqu'Euripide nous la montre avec des yeux voilés de larmes comme une source qui coule goutte à goutte du rocher. La suave gravité virgilienne enfin l'auréola. On sait quelle touchante apparition fit de la mère d'Astyanax le grand Racine. Or, la tendresse maternelle d'Andromaque pour ce fils qui lui rappelle le sublime Hector, elle apparaît dans la *Franciade* avec la même qualité d'accent qu'on lui connaît dans la tragédie de Racine. L'Andromaque de Ronsard considérée dans son amour maternel est déjà toute racinienne. Au moment où son fils Francus s'apprête à la quitter, elle le prend dans ses bras et se lamente harmonieusement :

> Je te pendais petit à ma mamelle,
> Je t'ourdissais quelque robe nouvelle,

Seul tu étais mon plaisir et ma peur...

Du Grec vainqueur la furieuse guerre
Toute ma race a mise sous la terre.
Pour toi la vie et le jour me plaisait :
Si quelque ennui lamenter me faisait,
En te voyant j'allégeais ma tristesse,
Comme soutien de ma faible vieillesse.
Las ! je pensais qu'au jour de mon trépas,
Quand l'esprit vole, et le corps va là-bas,
Que tu ferais mes obsèques funèbres,
Clouant mes yeux enfermés de ténèbres,
Me laverais le corps froid de tiède eau,
Et de gazons me ferais un tombeau
Pour m'enterrer au bord de ce rivage,
Car aux bannis il n'en faut davantage,
Serrant ensemble en un même repos
De mon mari les cendres et les os.

Personne, dit-on, ne lisait plus les poèmes de Ronsard au XVIIe siècle. Cette affirmation est certainement fausse pour Racine. Il a lu la *Franciade* et s'en est souvenu.

Mais il est une autre raison pour laquelle il serait injuste d'ensevelir la *Franciade* dans un définitif oubli. Concédons qu'il est dans ce massif ouvrage des parties fastidieuses, tel ce pénible et prosaïque tableau de tous les rois qui se sont succédé sur le trône de France. Admettons encore que, la valeur épique du poème n'étant pas soutenable, son intérêt comme roman d'aventures puisse être contesté, il restera encore de nombreux morceaux qui, détachés de l'ensemble, témoignent d'un art art si sûr de lui qu'il y aurait de quoi faire la renommée d'un poète moins riche que Ronsard. Des anciens et spécialement des Grecs et plus spécialement d'Homère, Ronsard a appris à ouvrir les yeux sur le monde. Il sait voir avec justesse et précision. A l'exemple d'Homère, il a étudié le vocabulaire des divers artisans et des différentes professions. Sa langue est une des plus riches que jamais poète ait parlée. Son vers sait à merveille peindre, par le rythme et la musicalité des consonnes et des voyelles. Mettez la *Franciade* au même rang

d'ensemble que la *Henriade* ; il restera dans le détail des morceaux, toujours jeunes, où le poète et l'artiste fondant leurs dons ont retrouvé le secret du tableau à la manière vive et précise des Anciens. Voyez, par exemple, le bateau de Francus quittant le rivage :

A tant Francus s'embarque en son navire
Les avirons à double rang on tire :
Le vent poupier qui fortement souffla
Dedans la voile à plein ventre l'enfla
Faisant filer antennes et cordage :
La nef bien loin s'écarte du rivage !
L'eau sous la poupe aboyant fait un bruit,
Qu'un train d'écume en tournoyant poursuit...

Voyez encore cette brève esquisse des Nymphes étonnées regardant glisser la flotte sur la mer :

Tout le troupeau des Nymphes aux yeux pers
Menant le bal dessus les sillons vers,
A chef dressé regardaient étonnées
Les pins sauter sur les vagues tournées...

Ronsard a bien saisi le mécanisme de la comparaison homérique, de cette comparaison qui pose soudain dans le récit tout un pan de nature. Tel cet embarquement de guerriers accourant en foule sur le rivage.

Autant qu'on voit d'oiseaux de tous plumages
Au mois d'Avril hôtes des marécages
S'amonceler pour pondre et pour couver:
L'un à fleur d'eau ses ailes vient laver,
L'autre sous l'eau tient ses ailes plongées,
Et l'autre pêche à friandes gorgées,
Et l'autre tourne à l'entour de son nid,
Peuple emplumé innombrable infini,
Qui en volant sur les rives connues
Se presse ensemble aussi épais que nues :
Autant venaient le corselet au corps
D'hommes à foule au premier front des bords.

Si l'on extrayait de la *Franciade* tous les tableaux et esquisses parfaitement réussis, on serait étonné de posséder un fort curieux recueil. Nous dirions même que si le

vers de dix pieds employé comme mètre épique par Ronsard est dans l'ensemble une erreur, il donne parfois de piquantes réussites. Moins long, plus aérien, plus vif que l'alexandrin, le décasyllable inégalement coupé au quatrième pied triomphe dans la peinture des choses en mouvement. Etranglé entre l'octosyllable et le vers de douze pieds, le décasyllabe est un peu méconnu. Si on l'étudiait de près, on verrait que s'il ne peut pas être d'un emploi général, il est, en certaines circonstances, supérieur aux autres mètres.

Enfin s'il est aisé de voir que la plupart des tableaux de la *Franciade* sont imités des Anciens, nous dirons que cette imitation est souvent une *naturalisation*. Nous entendons par là que Ronsard a su rendre françaises des manières de voir et d'exprimer le réel qui, découvertes par les Grecs, ne sont pas seulement antiques, mais sont vraiment de l'Homme. Ajoutons encore que, dans ces tableaux et dans ces comparaisons, la qualité incisive du tour et de l'expression révèle qu'il sont faits non seulement d'emprunts à l'antiquité, mais aussi de sensations directes des choses.

§

Arrêtons-nous devant les *Hymnes*. Ils en valent la peine. Tels passages de ces *Hymnes* donnent une incontestable impression de force et de grandeur. Sans doute, tous ces poèmes savants construits sur la mythologie, on peut les récuser en bloc, si l'on considère la poésie comme l'effort pour capter directement et sans formes empruntées les jaillissantes sources de vie. Mais on peut prendre une autre attitude. On peut considérer comme acceptable une part de convention. Cet élément conventionnel une fois admis, on cherche si le Poète a su rencontrer les accents qui nous saisissent tout l'être. On peut admettre aussi que si, d'une manière ou d'une autre, la Poésie tend vers ce que Baudelaire dénommait « la vision allégorique », la multitude des mythes forgés par les Anciens peuvent être pris comme « magasin de symboles » à tous les autres préféré.

Tant il est vrai qu'il n'existe pas la Poésie, mais des poésies, c'est-à-dire des manières fort diverses,et tour à tour préférées, de produire sur l'âme de l'homme cet effet complexe qu'on dénomme l'impression poétique. A chacun, lorsqu'il veut créer, de savoir choisir et de savoir exclure. Au critique, d'unir les choses différentes qui ont l'habitude de s'opposer et de se jeter l'anathème.

Sainte-Beuve fut dur, extrêmement dur pour les Hymnes. « La mythologie la plus savante, des allégories astronomiques perpétuelles, un mélange confus de platonisme et de christianisme, font pour nous, de ces poèmes si admirés en leur temps, une lecture parfaitement ennuyeuse. » Franchement, ce jugement est inacceptable.

Quelques mots sur la manière dont Ronsard se sert de la mythologie sont ici nécessaires.

Penser mythologiquement et penser poétiquement sont pour Ronsard opérations inséparables. Nous pouvons même dire que penser mythologiquement constitue souvent la forme même de la spontanéité créatrice chez Ronsard. Dès que l'ivresse d'Apollon l'a saisie, il s'est jeté sur les grandes œuvres antiques avec frénésie. Les rêves mythiques dont les Anciens ont tissé leur poésie sont devenus pour lui la réalité elle-même. Les dieux, les nymphes, les satyres et les muses lui sont apparus avec une intensité de vie plus saisissante que tous les êtres du monde coutumier. Il fut à ce point de vue un véritable halluciné. On a l'impression que les hommes devaient lui être souvent des fantômes et des apparences, alors que les faunes et les oréades, lorsqu'il errait à travers vallons et bois, révélaient une saisissante matérialité d'existence.

La mythologie est incorporée à fond dans les poèmes de Ronsard, parce qu'elle s'est incorporée véritablement à sa nature.

Mais il y a non seulement chez Ronsard un usage spontané de la mythologie, parce qu'elle est devenue pour lui un ensemble de formes vivantes ; il est encore chez lui un

emploi conscient et volontaire des symboles mythologiques et cela s'affirme surtout dans *les Hymnes*. Ici règne en effet la conception la plus ambitieuse de la Poésie. Le Poète tourmenté de la fureur d'Apollon est à la fois un inspiré et un initié. Il est non seulement celui qui chante, mais il est celui qui sait. Il est celui dont le regard aiguisé par les dons du dieu pénètre les mystères des mondes. Il est prêtre d'Apollon. Il est devin, prophète, devineur d'énigmes. Il connaît tous les secrets par une révélation privilégiée. En un sens, il est le philosophe et le savant, mais il les dépasse par son intuition miraculeusement dirigée. Ronsard aspire donc à être le Poète inspiré de la Connaissance. Mais il sait que les oracles d'Apollon sont obscurs. Les paroles de la Pythie en état de délire ont un accent profond, mais l'expression les entoure de mystère. Dans *l'Enéide*, Virgile nous présente la sibylle de Cumes qui exprime de lointaines et redoutables vérités, mais en les enveloppant dans des termes obscurs, *obscuris vera involvens*. Ronsard retient cela comme le caractère même de la poésie. Il en arrive donc à considérer les allégories mythologiques comme un ensemble de symboles destinés à voiler les vérités qu'exprime le poème. Je suis, dit-il,

> Disciple de Dorat qui longtemps fut mon maître,
> M'apprit la Poésie et me montra comment
> On doit feindre et cacher les fables proprement,
> Et à bien déguiser la vérité des choses
> D'un fabuleux manteau dont elles sont encloses.

Et il précise sa pensée en montrant que tous les grands poètes ont voulu mettre entre le vulgaire et leur pensée le mystère des symboles, afin que leurs idées s'entrevoient seulement au lieu d'apparaître en éblouissante clarté. Le poète exprimant la vérité

> D'un voile bien subtil comme les peintres font
> Aux tableaux bien pourtraits lui couvre tout le front,
> Et laisse seulement tout au travers du voile
> Paraître ses rayons comme une belle étoile...

Mais il nous semble que ces paroles où Ronsard réclame pour la poésie le mystère, le voile des symboles, la pensée pressentie et entrevue plutôt que saisie à plein ; il nous semble que cela n'est pas si éloigné de nous qu'on pourrait le supposer. A sa manière, Ronsard est un précurseur des poètes symbolistes. Il est persuadé que si le prestige des paroles divines est fait de leur impressionnante obscurité, il en est de même pour les paroles des poètes. La pensée enclose en des allégories, des symboles et des fables garde un parfum vivace. Elle ne se disperse pas à jamais au premier souffle qui passe :

Les mystères sacrés du vulgaire entendus,
Ressemblent aux bouquets parmi l'air épandus
Dont l'odeur se consomme au premier vent qui s'offre
Et ceux durent longtemps qu'on garde dans un coffre.

Qu'on pense ce qu'on veut de ces idées. Mais reconnaissons qu'il y a là une tendance éternelle de la poésie : la hantise du demi-jour, de l'expression demi-transparente, de la clarté pressentie dans une brume, le désir de ce qui ne se livre ni ne s'embrasse d'un coup d'œil.

Sans doute, il est des passages des *Hymnes* où le ton froid et prosaïque de la dissertation décourage un peu le lecteur; sans doute, il est des allégories à l'antique qui n'arrivent pas à s'animer; mais d'autres fois, il est d'impressionnantes réussites.

Il y a parfois le ton aux profondes, aux infinies résonances d'une âme saisie de vertige et d'admiration en face des choses éternelles et de la magnificence de l'Univers. *L'Hymne de l'Eternité* (fort inégal d'ailleurs dans son ensemble) débute par des vers d'une vigueur et d'une ampleur presque surhumaines. Il y a là un point de tension dans la force de l'expression, dans l'élévation de la pensée et de l'âme que jamais nul poète n'a dépassé. C'est aussi ample, aussi puissant, aussi gonflé d'élan que certains des plus admirables passages de Victor Hugo, et cela donne l'impression d'un métal plus dur et plus serré que celui du grand romantique.

Tourmenté d'Apollon qui m'a l'âme échauffée,
Je veux plein de fureur, suivant les pas d'Orphée,
Rechercher les secrets de nature et des cieux...
Donne-moi, s'il te plaît, immense Eternité,
Pouvoir de célébrer ta grande Déité :
Donne l'archet d'airain et la Lyre ferrée,
D'acier donne la corde et la voix acérée,
Afin que ma chanson soit vive autant de jours,
Qu'éternelle tu vis sans voir finir ton cours.

Devant le spectacle d'un monde immense et palpitant, tout l'être de Ronsard n'est plus que saisissement. Tout de lui n'est plus que fièvre. C'est le besoin de clamer à pleine voix son adoration et son exaltation. Et l'on a l'impression que cette voix mâle et pleine de Ronsard est comme une force de la nature. Quand elle chante l'*Hymne de l'Eté*, c'est crié à plein gosier ; c'est comme un océan strident de cigales en délire sous une pluie de clarté.

Je te salue, Eté, le Prince de l'année,
Fils du soleil, fauteur de toute chose née,
Père alme, nourricier, donne-blé, donne-vin,
Mâle, parfait, entier, tout grand et tout divin...

Mais lisez l'*Hymne de* l'*Automne* et l'*Hymne de Bacchus*. Imitation. Mythologie. Ah ! je n'y songe plus. Dionysos, le grand Dionysos est revenu. Il est revenu aussi beau, aussi exalté, aussi jeune, aussi capable de faire danser toutes choses de frénétique allégresse. Imitation. Mythologie. Non. Dionysos est revenu. Son cortège passe et Ronsard en est fou et toute son époque en est folle. Car tous les cœurs sentent la chose merveilleuse : Dionysos est revenu. L'homme est réconcilié avec toutes les forces du monde. L'homme à nouveau se fond dans l'élan de la vie universelle. Ah ! pardonnons un peu de froide mythologie çà et là... Mais sentons l'élan, l'élan des strophes où il semble qu'une époque voie le monde recommencer à neuf :

Je suis ce grand Bacchus des Satyres le maître,
Qui ai cent mille autels, cent mille noms
Tant craint et révéré par tant de nations...

Le voici avec son cortège, celui qui est folie d'exister :

Devant ce Roi dansaient les folles Edonides,
Les unes talonnaient des panthères sans brides,
Les autres répandaient leurs cheveux sur le dos,
Les autres dans la main branlaient des javelots
Hérissés de lierre, et de feuilles de vigne :
Silène au rouge nez sans mesure trépigne
Monté dessus son âne, et comme tout dompté
De vin laisse tomber sa tête d'un côté :
Les satyres cornus, les Sylvains pieds-de-chèvre
Font un bruit d'instruments : l'un qui enfle sa lèvre
Fait sonner un hautbois, et l'autre tout autour
De la brigade fait résonner un tambour.

Non, toute cette mythologie n'était pas cendre froide pour Ronsard. Il a accueilli Bacchus et sa légende, mais à travers tout cela, il a saisi à plein le frisson dionysien, le sentiment d'une véritable fureur de vivre. Aimons le Ronsard qui rêve devant une rose, qui s'émeut à voir frétiller une source limpide et qui chante avec tant de délicatesse Marie et Hélène. Ce Ronsard sans doute est plus près de nous. Mais n'omettons pas l'autre Ronsard, car à côté du Ronsard de toutes les délicatesses, il y a le Ronsard de toutes les vigueurs et de toutes les frénésies.

Parfois les Allégories des *Hymnes* restent froides, dénuées de vie. Elles donnent l'impression d'abstractions personnifiées. Mais il arrive aussi que l'allégorie, au lieu d'être une abstraction qui marche, prenne la matérialité de la vie. L'Allégorie parfois se fait chair. Elle se transforme d'un coup en un mythe d'une intensité saisissante de vie et de force. Cela ne se rencontre que chez les très grands poètes. Cela vaut d'être signalé. Voyez par exemple la naissance de l'Hiver :

Le jour que la Nature accoucha de l'Hiver,
On vit de tous côtés tous les Vents arriver
Les parrains de l'enfant, et le ciel pêle-mêle
Enfarina les champs de neiges et de grêles...

Mercure saisit l'enfant et le porte à Jupiter. Le nouveau-né rampe aux pieds du maître des dieux :

Les tourbillons venteux roulaient dessus sa face,
Il avait les cheveux roidis à fil de glace,
Renversés, boursouflés, et sur le dos portait
Une humide toison qui toujours dégouttait :
Il était rechigné, hargneux et solitaire.....

La langue du XVIIe siècle, dépouillée des termes les plus concrets, les plus savoureux, les plus capables d'imprimer la sensation dans la chair, ne saura plus animer une Allégorie. Quant à Ronsard, en même temps qu'il imite les Anciens, il possède une telle aptitude à capter directement les impressions du monde extérieur qu'il est souvent capable d'infuser un nouveau pouvoir de sensation à une expression antique qui depuis longtemps semblait décolorée. Voyez comme il recrée la sensation en partant de la vieille expression homérique : l'Aurore aux doigts de rose :

Mais aussitôt que l'aube aux doigts rosins,
Echevelée, eut tous les lieux voisins
Rempli de jour, et que la tresse blonde
Du grand soleil s'éparpilla sur l'onde,
Je m'en allais comme ravi d'émoi.....

Oui, Ronsard crée spontanément dans l'expression en partant des Anciens. Dans une expression antique, il projette souvent une sensation vécue. Cela, c'est bien de la création.

§

Il est temps maintenant d'entrer dans cette personnalité de Ronsard dont nous avons déjà fait saillir quelques caractères remarquables, en effleurant quelques-unes de ses grandes œuvres.

Essayez de saisir l'œuvre aussi bien que le tempérament de Ronsard, vous n'en voyez pas les éléments se rassembler en un faisceau solidement noué. Le vrai Ronsard est-il celui qui est incité par l'amour à s'élever aux plus hautes régions de la spiritualité, ou bien celui qui semble estimer les seules caresses lascives ? Le vrai Ronsard est-il celui qui s'enfièvre sur les traces de Pindare ou celui qui

se contente de la sagesse beaucoup plus terre à terre d'Horace ? Contradictions ? Sans doute. Faces d'un tempérament apparaissant successivement. Pas seulement cela. Nous n'étreignons vraiment le tempérament et l'œuvre de Ronsard qu'en faisant appel à ce mot d'*universalité* qu'il faut souvent employer pour les hommes de la Renaissance. Pas cependant avec le sens que nous lui donnerions pour un Léonard de Vinci ou pour un Alberti qui pratiquent à la fois tous les arts, toutes les sciences, happant en outre, de toutes leurs forces, les multiples souffles de la vie. Ronsard paraît limité par rapport à ces « hommes universels » puisqu'il est simplement poète. Cependant, le mot *universalité* nous est une clef précieuse pour son cas.

Considérons-le dans son désir de création poétique. Nulle velléité de se mettre dans l'attitude recommandée par Boileau au poète : examiner les différents genres de poésie et distinguer la forme poétique qui correspond le mieux à son tempérament propre. Tous les genres de poésie, même leurs caractères seraient-ils parfaitement opposés, Ronsard se propose de les pratiquer et croit qu'il y peut également réussir. Un sens très puissant de la grandeur le porte à s'attaquer aux sujets sublimes. Et cependant il s'en voudrait de ne pas traiter en vers les sujets les plus menus, les plus insignifiants. Celui qui a chanté l'*Hymne de l'Eternité* consacre des poèmes à la grenouille et à la fourmi. Il déclare qu'après avoir chanté « le haut », il veut prendre plaisir à chanter « le bas ». En réalité, le *désir de totalité* est en lui. C'est le tout de l'homme, de la nature et de la vie qu'il veut exprimer à titre personnel. Voyez-le face à l'Antiquité. Devant cette immense diversité d'œuvres, Ronsard ne va pas choisir pour s'en inspirer les œuvres qui peuvent correspondre particulièrement aux tendances de son siècle, ni à ses tendances propres, il croit qu'il peut être à lui seul toute l'Antiquité en dépit du disparate des époques et des tempéraments. Il veut être Homère et Virgile, Pindare et

Horace, Théocrite et Anacréon et, en outre, il veut être Pétrarque, Jean Second et Ronsard. Désir de toutes les faces de la poésie, désir de toutes les faces de l'humanité ! Vous voyez ici Ronsard définir la poésie. Il méprise les poètes qui « sont sans art », incapables d'enrichir leurs vers de savants « ornements ». Vous vous dites : l'idéal de Ronsard est une poésie extrêmement travaillée et savante. C'est juste. Mais Ronsard rencontre-t-il une forme de poésie toute différente, il l'adopte sans hésiter. Dans ses *Eglogues* et dans ses *Mascarades*, il veut être simplement le poète qui écrit selon la Nature, naïvement, « sans art et sans façon », sous prétexte qu'une Nymphe « en sa cotte agrafée » est plus belle qu'une Dame coiffée

D'artifice soigneux, toute peinte de fard.

Il distingue le Poète du versificateur, de l'historiographe et de l'orateur; mais on sent bien que, pratiquement, il se sent trop limité par ces distinctions. Vous voyez Ronsard se resserrer (avec quelle maîtrise, avec quelle sûreté), dans la concision du sonnet. Vous vous dites : voilà le poète prêt à tous les sacrifices pour amener l'expression poétique à ce point de condensation où elle est brillante et dure comme un cristal de roche. Vous connaissez bien mal votre Ronsard. Il s'en voudrait de ne pas lutter avec les écrivains les plus diffus et, de même qu'il est capable de battre le record du resserrement poétique, il atteint aussi à l'occasion le record de la prolixité, de la pensée longuement étalée dans l'expression molle et sans arêtes.

Voyez Ronsard exprimant avec décision un point de vue philosophique. Tel poème est un éloge convaincu de la raison qui seule fait l'excellence de l'homme. Vous vous réjouissez de voir ce poète qui tant prise la fureur inspirée attacher si grande importance à la raison. Ne concluez pas trop vite. Lisez attentivement votre Ronsard. Il s'en voudrait de ne pas exprimer avec conviction les points de vue contraires. Vous voyez en effet qu'avec des accents magnifiquement émus, il vous prouve ailleurs que la raison de

l'homme est la cause de sa plus grande misère et que plus heureux sont les animaux d'en être dénués. Mais il y a mieux. Il existe un paradoxe sur la véritable supériorité de l'homme, que M. Anatole France est allé quérir chez Helvétius : la supériorité de l'homme n'est pas dans sa raison, mais dans la possession d'une main offrant un pouce opposable aux autres doigts. Ne vous étonnez pas : Ronsard a fait la démonstration depuis longtemps sous le titre de *Paradoxe au roi Charles IX.*

Les seules mains qui en dix doigts s'allient,
Comme il nous plaît qui s'ouvrent et se plient,
Nous font seigneurs des animaux, et non
Une raison qui n'a rien que le nom.....

Croyez-le : il y a de curieuses idées chez Ronsard....

Voyez le grand poète, touchant de son verbe ardent aux choses religieuses. Il a souvent des accents de grand chrétien. Il sent gravement et douloureusement la misère de l'homme livré à ses seules forces, il sent avec profondeur et noblesse la grandeur de l'homme racheté et éclairé par Jésus. N'hésitons pas à le dire : Ronsard est un grand, un sincère, un vibrant poète chrétien. Mais voici passer le joyeux Bacchus, voici les Ménades échevelées : Ronsard ne se possède plus. Il est frénésie d'existence terrestre. Il clame à pleine voix l'hymne à Dionysos. N'hésitons pas non plus. Ronsard est un grand, un sincère, un vibrant poète païen et pas seulement païen au sens vulgaire du mot, mais au sens élevé et religieux du mot. Grand poète chrétien et grand poète païen, c'est beaucoup au point de vue religieux. Cela ne suffit pas à Ronsard. Ce n'est pas lui qui va négliger toutes les superstitions populaires ou savantes qui sont nées en marge du paganisme et du christianisme. Adressez-vous à lui pour être renseigné sur l'astrologie, vous ne serez pas déçu. Si la clef des songes du docteur Freud ne suffit pas, consultez Ronsard, il vous offrira des renseignements supplémentaires. Apprenez de lui que le chat est l'animal prophéti-

que par excellence, Dieu aimant à se servir de lui pour annoncer les maux qu'il nous réserve.

Universalité. Désir de totalité. Le sentiment religieux de Ronsard, c'est le sentiment chrétien, le sentiment païen, les sentiments superstitieux et aussi les différentes manières philosophiques de concevoir et de sentir Dieu.

L'œuvre de Ronsard est une de celles où crépite le plus de Joie. Délire spontané d'exister, cris de ferveur vers la beauté du monde, voluptés naïves, légères et délicates de l'amant des ruisseaux, des bois et des fontaines. Et cependant, Ronsard est en même temps un des poètes qui a trouvé les accents les plus poignants pour faire sentir l'éternelle, l'irrémédiable misère de l'homme. Il a salué la Mort « des extrêmes douleurs médecin et confort ». Il nous rappelle une vérité très simple et très oubliée :

..............que nous ne sommes rien
Qu'une terre animée et qu'une vivante ombre.....

Il a dit que s'il avait à renaître « au ventre de sa mère », ayant « pratiqué la misère »

De cette pauvre vie et les maux journaliers
Qui sont des cœurs humains compagnons familiers,

il aimerait mieux renaître oiseau « bigarré de couleurs » ou « poisson écaillé » ou « cerf bocager », que renaître comme homme. Il l'a dit notamment dans cette magnifique *15e Elégie* où il répète à la suite de Salomon :

Tout n'est que vanité et pure vanité.

Devant un monde décevant, il est trois grandes attitudes possibles à l'homme pour rétablir l'équilibre de son âme. Il peut en chrétien se soumettre à la céleste volonté et la glorifier dans ce que la destinée offre de plus cruel ; il peut en stoïcien se cuirasser d'orgueil, jeter une sorte de défi au monde et se proclamer supérieur à ses vicissitudes ; il peut enfin en épicurien se hâter de prendre le plaisir de l'instant en se disant que demain peut tout lui ravir. Le plus naturellement du monde et sans en être choqué, Ronsard avec

une égale force, avec un égal accent de spontanéité et de sincérité, réagit des trois manières.

Cette forme d'esprit que nous avons dénommée *désir de totalité*, que nous avons essayé d'étreindre par le mot *uni-versalité* ne laisse pas d'avoir quelques conséquences singulières. Elle tend assez souvent à une sorte de *confusion des valeurs*. Cela est visible chez Ronsard. Dans son œuvre, les valeurs chrétiennes et les valeurs païennes, en particulier, se mélangent curieusement. Ronsard est serviteur dévoué et convaincu du Christ, il est également prêtre des muses et adorateur d'Apollon et de Bacchus. On dirait qu'il fait effort pour ne pas voir que tout cela ne va pas très bien ensemble. Chercher des contradictions? Non. Dans le doute, Ronsard prend tout. Il n'est pas loin de penser que paganisme et christianisme étant également séduisants, les deux choses sont identiques. Les muses, dit-il, sont « filles de Jupiter, c'est-à-dire de Dieu ». Un peu plus d'effort encore pour assimiler le paganisme au christianisme, et Ronsard écrit : « Les muses, Apollon, Mercure, Pallas, et telles autres déités ne nous représentent autre chose que les puissances de Dieu, auquel les hommes avaient donné plusieurs noms pour les divers effets de son incompréhensible majesté ».

Etonnez-vous après cela que Ronsard, fervent chrétien, vous prêche le terrestre plaisir et les maximes les plus païennes de vie? Etonnez-vous de le voir ingénument considérer la mort comme la fin de tout ou comme le commencement de notre vraie vie ? Lui ne voit aucune gêne à honorer tout ensemble la Vierge et Vénus. Adorable malentendu de ces grandes âmes de la Renaissance! Même impression qu'en face de ces tableaux où les peintres bien intentionnés du même temps peignaient d'éblouissants corps de femme dont ils faisaient indifféremment des Saintes du christianisme ou des Déesses du Paganisme!

Essayez d'étudier historiquement le poète, découpez son existence en tranches successives, vous ne ferez pas dispa-

raître le trait essentiel de Ronsard : le désir de totalité qui comporte une aptitude décisive à ne pas voir que l'ensemble des choses, avec ferveur embrassées, enveloppe de multiples contradictions. Mais n'allons pas découvrir là une attitude intellectuelle, l'attitude d'un penseur qui, ayant vu le pour et le contre sur tous les points de vue humains, n'en veut exclure aucun. Le cas de Ronsard est autre. Il tient à une âme de poète et à un moment de l'histoire. Il y a là un puissant appétit de vie qui n'hésite pas, qui ne doute pas, qui ne choisit pas, mais qui se jette avidement et naïvement sur le tout de l'existence. Pourquoi en faire reproche à Ronsard ? Il se peut, après tout, que notre moi ne soit qu'une juxtaposition de parties disparates, il se peut qu'un tempérament toujours d'accord avec lui-même décèle un manque de sincérité à voir sa complexité intime ; il se peut enfin que les grandes natures vivantes ne se soucient nullement du principe de contradiction et montrent sans hésiter des faces différentes d'elles-mêmes pour entrer en contact avec les aspects changeants et différents de la vie. Et puis, il y eut un instant béni dans la Renaissance où l'âme humaine, grisée de renouveau, se jeta avec passion sur le tout de la vie sans s'attarder à voir les oppositions et les choses peu conciliables. Devant le mélange des valeurs antiques et des valeurs chrétiennes, la Réforme fut le geste brutal qui somma l'homme de choisir. Ce n'est pas pur hasard si les polémiques de Ronsard contre la Réforme furent si violentes. Il sentit bien qu'il y avait là une doctrine qui contredisait inexorablement toute sa personnalité et en un sens toute la Renaissance. Car à toutes ces magnifiques individualités artistes et chaotiques de la Renaissance, la Réforme posa une douloureuse question : Un homme peut-il être tout ensemble païen et chrétien ?

§

Pénétrons plus avant dans l'être de Ronsard. Ce Ronsard, il est tout passion. Dès son adolescence, il s'est jeté

sur la poésie avec frénésie. De même, il s'est jeté sur l'antiquité avec une ardeur opiniâtre. Amour de la poésie, amour de l'antiquité, ce sont pour lui des fièvres dont il vit et dont il se consume.

J'ai d'une ardente et brusque fantaisie
Dès la mamelle aimé la Poésie...

Oui, passion totale. Aussi ne nous y trompons pas. Les accents les plus immensément émus, les plus palpitants de fièvre, ce n'est pas à l'adresse de Cassandre, de Marie et d'Hélène qu'il faut les chercher. La véritable amante de Ronsard, c'est la Poésie. Rien d'apprêté ni de conventionnel lorsqu'il en parle ; c'est direct et vibrant. Pour Ronsard, les Muses vivaient plus intensément que Cassandre, Marie et Hélène. Il en était de même pour Apollon et pour Bacchus ! Cherchez de ce côté la vraie poésie passionnée dans l'œuvre de Ronsard et vous la trouverez à coup sûr. Sans doute, nous contredisons ici l'opinion commune qui, au mot de passion appliqué à Ronsard, songe aussitôt à Cassandre, à Marie et à Hélène. Tant pis. En lisant les *Amours* de Cassandre, le premier recueil des Poèmes amoureux de Ronsard, nous avons eu parfois l'impression que si certains hommes sont poètes parce qu'ils sont amoureux, Ronsard est amoureux parce qu'il est poète. Cassandre est essentiellement un sujet charmant de poésie. Ne nous étonnons pas trop de cette constatation. Les très grands poètes sont rares. Les passions de l'amour font les grands amoureux et la passion de la poésie fait les grands poètes. On parle souvent de l'opiniâtreté de Ronsard, de cette volonté maintenue obstinément et durement dans la direction choisie. Quand donc une connaissance mieux informée de la nature humaine nous apprendra-t-elle que ces grands volontaires sont en réalité de grands passionnés, c'est-à-dire des gens brûlés toute leur vie par une idée fixe qui leur évite toute dissipation, tout éparpillement et fait d'eux des forces irrésistibles ?

Ce Ronsard si passionné est en même temps une nature violente. Devant ce qui le contredit, il oppose des réactions

d'une brusquerie et d'une intensité extraordinaires. L'injure lui vient alors à la bouche avec un tour forcené. Il saisit comme projectiles les mots de l'ordre le plus trivial et le plus brutal. Le prêtre des Muses, l'élu d'Apollon descend des cimes de pureté et ramasse dans le ruisseau toute la fange pour la lancer au visage de ses adversaires. Ce sublime poète possède un des tempéraments les plus accusés de pamphlétaire. Lisez donc *l'Elégie XXV* en forme d'invective. Elle est adressée à un individu qui a osé se moquer des vers de Ronsard. Sa « bave » a « échauffé la colère » de Ronsard. Voyez la réponse :

> Les chiens, les chats pisseront dessus toi
> Parmi la rue, et mille harengères
> Te piqueront de leurs langues légères...
> Et cependant pour bien vivre à ton aise
> Je te souhaite une femme punaise.
> Je te souhaite un cocu bien cornu...
> A Montfaucon tout sec puisses-tu pendre,
> Les yeux mangés de corbeaux charogneux...

Voyez aussi sa *réponse aux « injures et calomnies de je ne sais quels prédicantereaux et ministreaux de Genève ».*

> Tu m'accuses, cafard, d'avoir eu la vérole...

Il donne à la Théologie de son adversaire les épithètes de « race », de « puante » et de « moisie ». Et il compare la tête du personnage à une étoffe faite d'un assemblage de morceaux ramassés dans les ruisseaux, dans les égouts, sur les fumiers et en ces lieux

> Où le peuple artisan vient décharger son ventre.

Etonnez-vous après cela que les âmes du XVIIe siècle, noblement émues par Andromaque ou Iphigénie, n'aient pas goûté Ronsard !

Nature passionnée et violente, le tempérament de Ronsard manifeste une *aptitude à l'ivresse*, caractéristique des âmes douées d'un surplus de force qui aspire à s'épancher par des gestes et des cris exaltés. Ce besoin d'exhaler son trop de force dans des paroles rythmées constitue les

grandes natures lyriques. Si le lyrisme et la puissance d'ivresse sont phénomènes identiques, Ronsard est grand entre tous les lyriques.

Lui-même se rend compte de ce fait. Le don de poésie qu'il sent vivre intensément en lui, il l'assimile à un vertige qui saisit non seulement l'esprit, mais qui agite violemment tout le corps. Il donne parfaitement raison à la théorie de M. Jules de Gaultier qui voit dans le lyrisme un phénomène physiologique. Les vrais poètes, selon Ronsard, vivent dans l'ivresse comme dans leur état normal.

Dieu les tient agités et jamais ne les laisse,
D'un aiguillon ardent il les pique et les presse...

Et Ronsard d'assimiler la Poésie à une fureur propre à la jeunesse, à une fureur qui naît d'un excès de vitalité, du bouillonnement d'un sang neuf qui communique sa fièvre à l'âme elle-même :

Sang qui en bouillonnant agite la pensée
Par diverses fureurs brusquement élancée.

Point de vue qui inspire à Ronsard la magnifique comparaison de la fureur poétique à la « jeunesse des vins » qu'on voit bouillir en septembre dans les tonneaux angevins.

Le fond de la nature poétique de Ronsard, c'est bien cette griserie d'âme et de corps, ce bouillonnement du sang, cette ivresse liée à un surplus de force et qui enfante l'élan lyrique. Ronsard est une des plus authentiques natures dionysiaques qu'il nous ait été permis de considérer.

Aussi bien, par une singulière et significative coïncidence, c'est à l'évocation même de Dionysos, le Dieu de tous les délires, que Ronsard éprouve la plénitude de l'ivresse. Au seul nom de Dionysos, à la seule pensée de son cortège joyeux, le frisson des Bacchantes saisit Ronsard. Il entre lui-même dans le cortège du dieu, il trépigne et danse, et l'irrésistible désir des paroles rythmées saisit tout son être. Ils sont nombreux, ces chants exaltés que Ronsard offre à

Dionysos. L'une de ses plus belles odes est précédée d'un titre révélateur : *Chant de Folie à Bacchus*. Dans l'*Hymne de Bacchus*, voyez Ronsard saisi de la folle ivresse dionysiaque :

Je sens mon cœur trembler, tant il est agité
Des poignants aiguillons de ta Divinité :
Donne-moi d'une part ces cors et ces clochettes,
Ces tambours d'autre part, de l'autre ces sonnettes :
Qu'un béguin serpentin me serre les cheveux
Hérissés de lierre et de vigne aux longs nœuds,
Et que l'esprit d'Eole en soufflant les tourmente
Comme la feuille éparse ès chênes d'Erymante.

Ronsard est donc poète par ce don de l'ivresse qui est une palpitation puissante de l'être tout entier. Le frisson poétique de Ronsard saisit tout de lui : esprit et chair. Et cela a chance de révéler une *nature vigoureusement sensuelle* comme le sont d'ailleurs presque toutes les natures des poètes-nés qui comprennent les choses d'ordre idéal avec l'émoi de leur chair. La nature, par exemple, Ronsard la goûte sensuellement. Nous entendons par là que dans son sentiment de la nature, il est un quelque chose d'élémentaire, indépendant de toutes idées sur la nature et de toute recherche esthétique. Avant que l'esprit n'en soit ébranlé, le corps de Ronsard palpite de tous les frissons du monde.

Si Ronsard n'est pas, à vrai dire, le poète des passions de l'amour, quelle conviction et quel frémissement dans l'expression du plaisir sensuel ! Il y a des accents qui dépassent souvent le ton lascif et égrillard. Il y a par moments un ton qui ennoblit tels poèmes de pure apparence libertine. Il y a comme une véritable ébriété de la chair. Ivresse de baisers, de caresses sentie en communion avec l'élan, avec le rut qui anime tout l'Univers.

§

Dionysos préside donc à cette nature qui est élan, fièvre, ivresse, ardeur tendue parfois jusqu'à la violence. Mais *Pallas* réclame aussi ses droits sur l'esprit de Ronsard, en

sorte que l'harmonie de cette nature s'établit, aux plus heureux instants, par l'équilibre entre les tendances antagonistes que peuvent symboliser Dionysos et Pallas. Nous mettons sous le signe de Pallas tout ce qui, dans un tempérament, par opposition à l'élan farouche et créateur, représente l'intelligence, l'aptitude à concevoir, le jugement, la précision, la mesure, la contrainte, l'ordre et la clarté. Ronsard, et c'est l'extraordinaire beauté de sa nature, est riche en Dionysos ; il est également riche sous le rapport des dons octroyés par Minerve. Il est le type même des plus grandes natures classiques : celles où Dionysos règne, mais sous le clair regard de Pallas. C'est cela son grand charme pour nous. Nous sentons dans cette œuvre la spontanéité s'allier au savoir et au calcul, l'élan à la vision nette du monde, la domination intellectuelle des choses exprimées à la griserie lyrique qui fait vibrer l'être du poète jusqu'en ses profondeurs.

Cette puissance d'ivresse que nous avons discernée chez Ronsard, si elle part souvent de la sensibilité et même de la chair, il arrive aussi qu'elle est de nature différente. Elle est parfois une *ivresse intellectuelle*. Nous entendons par là que le point de départ d'un poème de Ronsard est souvent une conception au lieu d'être en ébranlement de la sensibilité. Dans ce cas, Ronsard voit d'abord l'ensemble d'idées et de sentiments qu'il veut exprimer, puis cette conception tout intellectuelle se fait une *conception ardente*. De l'intelligence, elle descend dans la sensibilité et dans la chair et arrive à émouvoir tout l'être. C'est peut-être ce que Sainte-Beuve voulait dire lorsqu'il trouvait dans les grandes odes de Ronsard un véritable « feu de tête ».

Considérez Ronsard poète du sentiment. Fort souvent, Ronsard est le poète très volontaire de l'amour de tête. La plupart de ses sonnets à Cassandre sont en un sens des *exercices intellectuels*. Nous entendons par là que ces chants d'amour sont presque toujours inspirés par une conception arrêtée de l'amour. Ronsard part de cette don-

née : l'Amour est un sentiment qui admet seulement les états extrêmes. Ou bien l'amant subit l'infini des tourments ou bien il connaît l'infini des voluptés, avec cette réserve d'ailleurs que l'infini des tourments d'amour est aussi un infini de voluptés.

J'ai cent mille tourments, et n'en voudrais moins d'un.

Par la logique de cette conception, la femme aimée n'est plus une simple femme. C'est une déesse qui marche sur la terre. Peindre Cassandre, c'est peindre le type idéal de la femme. Car à la Cassandre réelle, la conception que Ronsard s'est faite de l'Amour et de la Femme substitue perpétuellement un être qui est au physique et au moral la somme de toute les perfections.

La manière intellectuelle de traiter les choses de l'amour conduit à vouloir raffiner sur les sentiments au moyen de l'esprit. Nous trouvons cela chez Ronsard. Comme poète d'amour, son ingéniosité est extrême. Que beaucoup de ces sonnets d'amour ne nous donnent pas parfaite satisfaction, c'est une autre question ! La manière intellectuelle de traiter les choses du sentiment peut conduire à des erreurs psychologiques, à des erreurs esthétiques et vous met parfois hors de la droite nature. Nous voulons seulement attirer l'attention sur la manière intellectualisée dont Ronsard exprime souvent ce qui touche au sentiment en général et à l'amour en particulier. Voyez aussi comme il aime dans l'expression des sentiments à élever son cas particulier sur le plan du général. Il aime dépasser son aventure personnelle pour considérer l'essence même de l'amour. Il aime analyser sur le plan humain, universel, les troubles d'un cœur amoureux, ses alternatives d'exaltation et de tristesse, les contradictions dont il s'alarme et se repaît tout ensemble. Plus encore : Ronsard aime discourir sur toutes les choses de l'amour. Il est un subtil raisonneur d'amour. Il aime autant les raisonnements et les discussions sur l'amour que l'amour lui-même.

On peut dire que dans l'œuvre de Ronsard, l'expression

de l'amour procède à la fois d'un sentiment vécu et d'un effort de l'intelligence pour s'emparer de l'émotion afin de la dominer et de l'organiser en œuvre d'art. Au-dessus de ses impressions changeantes d'amour, Ronsard possède une doctrine de l'amour qu'il maintient ferme en son esprit; au-dessus de l'individuelle nuance de son émoi, Ronsard cherche presque toujours la manière humaine, générale, universelle d'exprimer ce qu'il a senti. Les poèmes d'amour les mieux réussis par Ronsard sont ceux où la teinte personnelle de l'émoi pénètre d'une manière plus ou moins vive ou plus ou moins discrète un mode d'expression qui tend vers le général et l'impersonnel.

Mais la nature intellectuelle et réfléchie de Ronsard s'affirme le plus vivement dans la manière dont il s'efforce de voir clair dans son art et dans la décision avec laquelle il donne place dans la poésie aux éléments d'ordre intellectuel.

Il y a d'abord chez Ronsard une très intéressante tentative pour examiner dans la lumière le contenu du mot poésie et fixer le sens de ce mot entre tous fuyant. Ronsard distingue le poète du versificateur qui se contente d'écrire une prose plate et rimée sans être saisi par les fureurs inspirées d'Apollon et sans être capable d'enrichir ses vers par les ressources de « l'art ». Il distingue le poète de l'historiographe qui doit poursuivre la vérité des faits alors que la vraisemblance humaine et générale suffit au poète. Il distingue le Poète de l'orateur qui cherche à « persuader » alors que le poète se soucie beaucoup plus « d'imiter », « d'inventer » et de « représenter ». Ronsard voit que la poésie est à la fois idée, musique et peinture. Il affirme nettement la nécessité de chacun de ces éléments. La première condition pour être poète, c'est d'avoir des « conceptions hautes, grandes, belles ». La poésie ensuite est peinture. Elle l'est au moyen des tableaux, elle l'est au moyen des comparaisons qui incitent le poète à représenter toutes sortes d'objets qui parlent aux sens. Sur la qualité musicale de la poésie, Ronsard insiste tout particulièrement. Il prétend que la poé-

sie doit être chantée. « Je te veux aussi bien avertir de hautement prononcer tes vers en ta chambre, quand tu les feras, ou plutôt les *chanter*, quelque voix que tu puisses avoir ». Il invite le poète à tout faire pour ne pas « offenser la délicatesse de l'oreille ». Il recommande l'alternance des rimes masculines et fémines, afin de rendre la poésie « plus propre à la musique et accord des instruments, en faveur desquels il semble que la poésie soit née ». La valeur musicale des voyelles et des consonnes, Ronsard l'a étudiée et recommande d'en user savamment.

Nul poète plus que Ronsard n'a conféré d'importance à l'inspiration, à l'enthousiasme créateur. Et cependant, il donne à ceux qui veulent œuvrer en vers un ensemble de conseils attestant qu'à ses yeux, le génie inspiré, s'il est nécessaire pour créer ,est loin de pouvoir suffire. La rectitude et la puissance du jugement sont pour le vieux maître indispensables au poète. Il dit en propres termes que le poète doit posséder « *le bon jugement*, lequel est la meilleure partie de l'homme quand il est clair et net ». Avant de s'abandonner aux fureurs d'Apollon, le poète doit acquérir à fond la technique de son art. Il doit étudier de près les maîtres, s'initier à leurs secrets, et pour cela, il doit même apprendre « par cœur » les poèmes qui demeurent d'éternels modèles. Son vocabulaire, le poète doit l'avoir fait aussi riche que possible par l'étude des termes qui servent aux artisans les plus variés. D'aucun sujet, le poète ne peut se permettre de parler vaguement. Il doit présenter tous les objets et toutes les scènes avec une connaissance minutieuse des choses auxquelles il fait allusion. Aussi Ronsard loue-t-il l'application et la conscience qu'Homère apporte à observer toutes les scènes, si minces soient-elles, qu'il accueille en ses poèmes. « S'il fait bouillir de l'eau en un chaudron, tu le verras premier fendre son bois, puis l'allumer et le souffler, puis la flamme environner la panse du chaudron tout à l'entour et l'écume de l'eau se blanchir et s'enfler à gros bouillons avec un grand bruit, et ainsi de toutes les autres choses. »

Expliquons-nous maintenant une des vives surprises qu'on doit spontanément sentir à lire Ronsard : l'alliance d'une âme pleine d'ivresse, riche de fièvre et d'enthousiasme à des sens qui captent le monde extérieur avec une précision, avec une netteté, avec une exactitude dans les grandes lignes et dans le détail qui sont vraiment étonnantes.

Ce n'est pas Ronsard non plus qui va considérer l'expression poétique jaillie dans le feu de l'inspiration comme l'expression définitive qu'on ne doit plus retoucher sous peine de la gâter. « Tu seras laborieux à corriger et à limer tes vers et ne leur pardonnera non plus qu'un bon jardinier à son ante quand il la voit chargée de branches inutiles ou de bien peu de profit. »

Sans doute, aux yeux de Malherbe et de Boileau, beaucoup de poèmes de Ronsard ne sont pas poussés jusqu'au «point de perfection » et réclameraient plus de contrainte et plus de sacrifices. Mais pour l'instant, nous nous tenons uniquement sur le plan psychologique et cherchons simplement à reconnaître dans la nature poétique de Ronsard la part de Dionysos et celle de Pallas. Nous aimons voir le vieux maître si riche d'élan et d'inspiration s'efforcer de garder la clarté du regard jeté sur le monde et la domination de l'esprit sur les éléments jaillis de l'inspiration.

§

Il nous faut encore trouver un autre biais pour entrer plus à fond dans cette intéressante nature. Demandons l'aide à deux figures symboliques, et bien connues de tous : Don Quichotte et Sancho Pança. Ronsard offre les deux natures antagonistes réunies dans sa personne. Don Quichotte : l'aspiration à l'idéal, les sentiments chevaleresques, les nobles rêves, le dédain pour le terre-à-terre et la réalité quotidienne. Sancho Pança : la défiance pour tout ce qui dépasse l'horizon coutumier, la prédilection pour la jouissance tranquille et tangible, le goût pour le plaisir cueilli avec le moindre risque, le sentiment de la folie des plus grandes entre-

prises et des plus nobles aventures, la vie limitée aux choses pratiques et reconnues bonnes par l'expérience séculaire du commun des hommes...

Le premier Ronsard est fou de l'antiquité. Il est parti à sa conquête comme un paladin s'en va vers la Terre Sainte. Il y va chercher gloire et riches trophées. Ce premier Ronsard s'adresse au fidèle Corydon et lui dit :

> Je veux lire en trois jours l'Iliade d'Homère,
> Et pour ce, Corydon, ferme bien l'huis sur moi...

Mais Ronsard-Sancho Pança fait appel à son bon sens. La vie est courte, elle est pleine de maux et de dangers et il se peut bien que la mort soit la fin de tout. Alors, à quoi bon peiner sur l'étude et sur les vieux textes ? Cet autre Ronsard s'adresse à son tour au fidèle Corydon et lui dit :

> Que nous sert l'étudier
> Sinon de nous ennuyer ?...
> Corydon, marche devant,
> Sache où le bon vin se vend :
> Fais rafraîchir la bouteille,
> Cherche une ombrageuse treille
> Pour sous elle me coucher.....

Nous avons fait entendre quel culte Ronsard rendait aux Muses. La Poésie était sa véritable amante. Le poète lui apparaissait comme un homme divin passant majestueusement parmi les autres hommes étonnés et ravis de son verbe inspiré. Le Ronsard-Don Quichotte s'écrie avec conviction :

> D'un esprit vif, ardent et volontaire,
> Pour la vertu j'ai quitté le vulgaire,
> Villes, châteaux, bourgades et marchés :
> Et suis allé par les antres cachés,
> Par les déserts, rivages et montagnes,
> Suivre les pas des neuf muses compagnes...

Mais Sancho Pança, toujours présent dans l'esprit de Ronsard, ne voit pas la question sous le même angle. Il chuchote : Duperie, Illusion ! Bel avantage qu'une vie sacrifiée aux muses, beau calcul de se tuer pour une gloire

dont votre nom sera couvert, alors que vous-même serez mort à la peine :

Puisque tôt je dois reposer
Outre l'infernale rivière,
Hé, que me sert de composer
Autant de vers qu'a fait Homère!

Quel est l'habituel destin des poètes, se demande Ronsard-Sancho Pança ? Ils se troublent l'esprit pour des chimères, ils se privent des réalités pour étreindre des fantômes, ils rêvent luxe et grandeur et sont condamnés à vivre miséreux et méprisés. Et le second Ronsard de dire aux Muses :

Maintenant, je connais vous voyant affamées,
Qu'un esprit vous paissez seulement de fumées...
Pour suivre vos fureurs, misérables nous sommes...

Le Ronsard-Don Quichotte rêve une éternité de gloire. L'autre Ronsard s'écrie : Laisse toutes les nuées, cherche les bons repas, des amis agréables, des heures de doux repos et ne dédaigne pas le banal plaisir qui passe à portée de toi.

Le Ronsard-Don Quichotte parle noblement de la mort. Il voit en elle « un beau passage » « à retourner au ciel » et s'écrie

Je te salue, heureuse et profitable mort.

Et Ronsard-Sancho Pança répond :

Quelque chose qu'ici l'on die,
Ce n'est qu'horreur que le trépas.

Et lui de penser qu'il est un seul moyen de narguer la mort :

Il faut en dépit d'elle empoigner le plaisir.

Mais c'est dans le domaine de l'amour que les deux Ronsard s'affrontent le plus curieusement, dans des contradictions au plus haut point savoureuses et piquantes. Le premier Ronsard suit les traces du divin Pétrarque qui chanta si noblement les attraits et les perfections d'un

amour tout de spiritualité, de noblesse et d'immuable fidélité.

Le second Ronsard voit un parfait exemple de niaiserie et de sottise dans l'attitude du grand Pétrarque. Et il soupçonne le pur poète d'avoir mis dans ses amours avec Laure beaucoup plus de réalités qu'il ne l'affirme dans ses poèmes :

> Ou bien il jouissait de sa Laurette, ou bien
> Il était un grand fat d'aimer sans avoir rien.
> Ce que je ne puis croire, aussi n'est-il croyable :
> Non, il en jouissait : puis la fit admirable,
> Chaste, divine, sainte....

Le premier Ronsard s'enivre des tourments d'un amour qui languit sans espoir de satisfaction. Cet amour s'exalte et s'épure des refus d'une amante qui sacrifie à la vertu. Le second Ronsard recommande de n'être pas dupe de ces femmes qui reçoivent vos hommages des mois et des années sans vouloir dépasser l'idéal commerce des âmes. La conduite devant une femme de ce genre est simple :

> On s'en doit éloigner, sans se rompre la tête
> De vouloir adoucir une si sotte bête.

Le premier Ronsard tombe en admiration devant la femme qui unit Amour et Vertu et qui, pour ne pas souiller son rêve, refuse les doux plaisirs où le corps a part. Le second Ronsard soupçonne qu'une noble dame tant éprise de chasteté connaît secrètement des défaillances dont elle ne se vante pas.

> Cependant un valet en aura jouissance,
> Ou bien quelque badin emportera ce bien.

Ici le bon sens de Ronsard-Sancho Pança a une saveur un peu cruelle qui n'est pas déplaisante.

Le premier Ronsard tend à croire qu'une femme est touchée jusqu'au fond de son cœur lorsqu'un poète la chante en paroles impérissables. Le second Ronsard est meilleur psychologue. Il se rend compte qu'un beau visage, un corps bien fait et une verte jeunesse ont aux yeux

des dames un accent plus pénétrant que les vers les mieux rythmés.

Le premier Ronsard dit à sa maîtresse :

> Ce m'est extrême honneur de trépasser pour toi.

Le second Ronsard en son temps de pétrarquisme le plus aigu se rit de ceux qui vont chercher la gloire sur les champs de bataille ou de tout autre manière. Lui n'aspire qu'à mourir chargé d'ans, de plaisirs et d'obscurité dans le giron de Cassandre.

Le premier Ronsard vient, devant la femme identifiée à un ange, avec un cœur tout de loyauté et de sainte ingénuité. Le second Ronsard se rend compte que pour triompher des Dames, il faut employer ruse, mensonge, feinte et duperie :

> .... Pour être aimé
> Il faut aimer bien peu, beaucoup promettre et feindre.

Le premier Ronsard apporte aux pieds de sa dame des hommages purifiés comme pour une madone, il lui demande de rêver avec lui un songe immatériel et de communier ensemble dans la céleste patrie des âmes.

Le second Ronsard fait montre à sa dame de talents beaucoup moins séraphiques, mais que toute femme doit savoir apprécier à leur valeur :

> J'ai comme aventureux en divers lieux aimé,
> Toujours sage et discret des Dames estimé :
> Je sais de quel honneur on respecte la grande,
> Je sais bien quel service une veuve demande,
> Une fille, une femme.....

Lorsque Hélène invoque pour résister à son amant les beaux mots d'honneur, de vertu, de devoir, de perfection, d'idéal, de spiritualité, le premier Ronsard se délecte de ces nobles termes, le second lui répond :

> Cet honneur, cette loi sont bons pour un lourdaud
> Qui ne connaît soi-même et les plaisirs qu'il faut
> Pour vivre heureusement dont Nature s'égaie.
> Votre esprit est trop bon pour ne le savoir pas.

Vous prendrez, s'il vous plaît, les sots à tels appâts :
Je ne veux pour le faux tromper la chose vraie.

Ronsard-Sancho Pança est tout à fait positiviste en amour. Ce Ronsard-là pense qu'il faut être « bien lourd » pour s'en tenir toute sa vie à un seul amour. Il sait que le charme renaissant de l'amour réside dans la variété des objets aimés. Les filles grasses ont un charme confortable qui vaut d'être apprécié, mais il est bon de ranimer son ardeur amoureuse par la saveur un peu acide d'une maigre experte en caresses.

Aussi n'est-il bon toujours
De goûter une viande :
Car tant soit-elle friande
Sans quelquefois l'échanger
On se fâche d'en manger.

Le premier Ronsard est le poète des plus nobles tourments, des plus sublimes exaltations de l'amour, il est le glorificateur d'une passion qui élève la nature de l'homme au-dessus d'elle-même. Le second Ronsard est l'aimable poète des amours réduites aux caresses charnelles, au simple « contact des épidermes », il est dépourvu de toutes exigences pour les qualités spirituelles de l'objet aimé. Ce Ronsard-là veut des amours dénuées de tout faste et de tout rêve, de tout romanesque et de tous dangers. Ce n'est pas lui qui va soupirer pour des princesses guindées dont les maris ont parfois méchante humeur et bras prompt. De très confortables amours en « lieu bas », pleines d'aise et de sécurité lui agréent mieux. Ce Ronsard est pleinement satisfait de l'aimable humeur de Genièvre, dont le caractère est folâtre, le rire vif et primesautier, jeune personne verdissante toujours prête à « pincer » et à « chatouiller » et qui possède l'appréciable mérite d'avoir une « langue à baiser bien apprise ». Et c'est ainsi que Ronsard est à la fois le poète des plus sublimes transports de l'amour et un poète tout différent qu'on pourrait dénommer le poète des jeux de l'amour.

Faut-il exalter ce qui dans Ronsard s'apparente à Don Quichotte et réprouver ce qui fait songer à Sancho Pança ? Notre caractère propre nous y inciterait. Mais nous n'osons trop mépriser la voix de la raison, de cette raison qui chuchote froidement : Nos vies étant de brefs éclairs dans un monde destiné à périr, n'est-il pas à peu près indifférent au point de vue personnel aussi bien qu'au point de vue général, de vivre d'une manière ou d'une autre ?

§

Eternelle actualité des œuvres de génie. Elles sont comme la vie dont chaque génération déroule une nouvelle face, sans que le déroulement puisse jamais s'achever. Chaque époque a une certaine manière de sentir la vie et l'Univers, qui la prend au plus intime d'elle-même, qui lui arrache tout ensemble les larmes et la joie, qui lui donne à la fois délices et mélancolie, possession complète du réel et oubli de soi dans l'âme fleurie des songes. Entre l'âme d'une époque et la vie, il est un point de contact secret qu'on ne peut toucher sans que toutes les âmes du temps n'en soient ravies et ébranlées. C'est peut-être ce que toute époque dénomme poésie. Ronsard a su toucher ce point secret des âmes du XVIe siècle. Il vient encore à nous, comme un de nos contemporains, pour atteindre en nos âmes ce point émouvant où la vie nous blesse avec délices.

Ronsard possède au plus haut degré le don d'attendrissement sur le sort des choses qui passent. Et ce don s'accorde à nos âmes qui, de plus en plus, s'attachent à considérer le monde comme un écoulement perpétuel où nous-mêmes passons l'espace d'un instant. Notre vieil instinct de permanent, d'absolu, d'immutabilité, nous voudrions encore le satisfaire dans le rêve d'une beauté qui ne passe pas. Lorsque nous voyons une suprême perfection de forme, une apparition où ce monde qui fuit semble se réaliser sous l'aspect de l'éternité, nous ne pouvons admettre que cela puisse se flétrir, se corrompre et périr emporté

dans le flot des choses qui changent. Nous voyons tous les jours se briser des apparitions de beauté et tous les jours nous nous en étonnons. Quelque chose en nous veut mettre la beauté hors du temps, hors de l'espace et proteste contre sa cruelle destruction dans un monde où tout se défait pour refaire autre chose. Entre tous les poètes, Ronsard a connu ce sentiment avec intensité et profondeur. Il a été obsédé au plus haut point par le mystère douloureux de la Beauté. Ce qui est parfait est donc voué à se flétrir et à périr ! C'est pourquoi il y a toujours dans le sentiment de Ronsard vis-à-vis de la beauté du ravissement, de l'étonnement, de l'appréhension et comme une souffrance pressentie. Le cantique d'adoration à la beauté se nuance souvent chez le grand poète d'un sanglot contenu. Pour tout vrai poète, pour tout grand artiste, il peut aimer passionnément le monde et vouloir obstinément l'aimer, le destin de la beauté reste pour lui le scandale de l'Univers. La Beauté et la Mort, couple étroitement enlacé chez Ronsard. Car la Mort est le mystère de la Beauté. Le sentiment de la Mort pressentie derrière la Beauté lui donne je ne sais quoi de plus précieux et de plus émouvant. C'est pourquoi tout chant dédié à la beauté chez Ronsard est un hymne de gloire et une oraison funèbre. Ronsard tout à la fois célèbre la Beauté et la pleure. C'est un hosanna et c'est une plainte. Ronsard est le poète de la douloureuse splendeur de la Beauté. Dans le triomphe d'une rose, il pleure déjà la jeunesse des femmes ! La beauté accable Ronsard comme une chose céleste et en même temps lui demande sa pitié. Ronsard est grand penseur, grand philosophe, à l'endroit même où il est poète : dans le sentiment de la beauté qui passe, c'est-à-dire de l'éternité qui périt, car tout profond sentiment rejoint une profonde pensée, en venant buter contre une de ces antinomies par lesquelles l'Univers met nos êtres en désarroi.

Et c'est ainsi que Ronsard, poète de la Beauté qui passe, est *le poète du regret*. Ses plus touchants poèmes sont

peut-être les poèmes du pur regret. Tel le sonnet sur la mort de Marie qui brise notre âme avec tant de douceur. Sonnet où se fondent un regret tout personnel sur la mort d'une jeune fille aimée et une lamentation plus générale sur le destin des choses belles. En pleurant Marie, Ronsard pleure la fragilité des roses et la terrestre beauté qui naît pour être brisée.

La Mort de la Beauté apitoie à fond Ronsard. Mais le sentiment du déclin de la beauté lui est peut-être encore plus tragique. Regret de la jeunesse, effroi de la vieillesse, ah ! que Ronsard est sincère et pénétrant à parler de ces sentiments ! Derrière la Beauté, Ronsard voit la promesse d'anéantissement, mais aussi la menace de décrépitude. Ce qui est peut-être le plus poignant dans le drame de la Beauté, c'est qu'il est un moment où, avant de périr, elle se survit alors qu'elle n'est plus de la Beauté.

Bien particulière à Ronsard une nuance de sentiment que nous dénommerions le *regret anticipé*. Regret qui est inspiré non point par le deuil des choses qui ont passé, mais par l'idée qu'elles passeront un jour. C'est pourquoi il y a tant de mélancolie dans l'âme de Ronsard en face du plus magnifique épanouissement qui le ravit en joie. Et cela est poésie, au plus haut point poésie. Car, dans la poésie, il est de mystiques épousailles entre les idées que d'habitude nous distinguons. La joie est poétique lorsqu'elle épouse secrètement des effluves de tristesse.

La Beauté est vouée au déclin et à la Mort ! Nous ne pouvons empêcher de passer la jeunesse des femmes et l'éclat des roses. Mais durant sa courte splendeur, la beauté peut se griser d'elle-même et prendre à être cueillie une volupté qui recèle un accent éternel. Le plaisir, par instants, prend chez Ronsard une profondeur étonnante. Il apparaît comme une tentative pour cueillir, en dépit du temps et de la Mort, l'Eternité dans l'éclair d'un instant. Nos êtres fuient, la beauté s'en va, mais lorsque l'être qui passe cueille la beauté qui s'écoule, ils connaissent une volupté

qui domine le changement. De là, les appels pressants de Ronsard au plaisir. Vaine est la beauté qui a passé sans être cueillie ; la beauté qui a joui d'elle-même n'a pas fleuri en vain. Qu'elle ne laisse pas passer l'instant.

Le temps s'en va, le temps s'en va, Madame.....

Cet ordre d'idées nous amène à remarquer combien juste est en un sens l'idée populaire qui voit dans Ronsard le *poète de la Rose.* Ronsard est entré dans l'éternité de gloire, une rose aux lèvres. Ronsard est le poète de la Rose. Il est en même temps le philosophe de la Rose et le moraliste de la Rose. La Rose est à la fois chez Ronsard une fleur réelle et le plus vaste et le plus émouvant des symboles... La Rose est tout d'abord le symbole de la femme. La chair de la femme et les pétales de la rose sont choses de même nature. C'est pourquoi, dans la splendeur d'une rose, Ronsard pleure déjà la jeunesse des femmes et c'est pourquoi, dans la mort d'une jeune femme, Ronsard pleure le destin des roses. La Rose est en même temps la fleur choisie pour représenter la Beauté avec ses deux attributs les plus saisissants : la plus fière splendeur et la plus émouvante fragilité. Dans la rose, s'affirme le mieux et tout à la fois le triomphe et la misère de la beauté. Au mois de mai, toute rose épanouie joue en quelques heures la tragédie de la terrestre beauté. Le matin, elle est gloire ; au milieu du jour, ses pétales tombent et le soir, elle n'est plus que cendre. Et par là même, la Rose fleurit devant nous comme un vivant conseil sur la vie. Elle est incitation à jouir du plaisir d'être aimé, lorsqu'il en est temps encore. La Rose est la Femme, la Rose est la Beauté : elle est enfin le langage muet de la Nature à l'homme et surtout à la Femme dont elle est la vivante « correspondance ». En un sens, Ronsard est le poète de la Femme. Il a écrit pour elle un bréviaire qu'on pourrait ainsi résumer : la vie de la Femme doit être une méditation de la Rose. Si intime l'union pour Ronsard entre la Femme et la Rose que dans le sonnet sur la mort de Marie, Ronsard, après avoir pleuré la mort de la Rose dans

la mort de Marie, espère retrouver la jeune femme elle-même dans les roses dont il pare sa tombe. Par delà la mort, Ronsard perpétue la beauté de Marie dans la fraîcheur des roses nouvelles.

Cette large valeur symbolique que Ronsard confère à la rose, où la femme et la beauté se mirent, nous permet de soupçonner chez Ronsard ce sens des « Correspondances » dont Baudelaire fait le caractère essentiel de la Poésie. On étudie souvent et à juste titre chez Ronsard l'expression des grands thèmes lyriques : l'Amour, la Nature et la Mort. Plus curieuses encore les correspondances qui lient entre eux dans les poèmes de Ronsard les thèmes lyriques qu'on a coutume de distinguer. Nous voudrions montrer brièvement comment dans son œuvre le sentiment de l'amour et le sentiment de la nature se correspondent, se pénètrent, se lient l'un à l'autre dans une étreinte qui met sur chacun de ces deux sentiments les grâces de l'autre sentiment.

En verte nouveauté, le Printemps s'éveille et rit par toutes ses herbes, par toutes ses fleurs, par tous ses chants, devant l'âme émerveillée du poète. Face à ces pimpantes beautés, Ronsard contemple non seulement la Nature joyeusement émue d'elle-même, il contemple les beautés de sa dame dans les charmes du Printemps. Car le printemps est pour Ronsard la « correspondance » de sa jeune Amante. L'Aimée et le Printemps peuvent se mirer l'un dans l'autre, ils reflètent mutuellement leurs beautés. Il y a non seulement ressemblance, il y a identité entre le Printemps et la jeune femme aimée qui fleurit en ardeur et en gaîté.

Tous les deux n'êtes qu'un, c'est une même chose.

Et c'est ainsi que Ronsard, errant en un paysage de Renouveau, s'émeut à retrouver dans les plus harmonieux aspects des choses les attraits de Marie l'Angevine...

Je sens en ce mois si beau
Le Flambeau
D'amour qui m'échauffe l'âme

Y voyant de tous côtés
Les beautés
Qu'il emprunte de ma dame...

Dans les fleurs brille le teint de Marie, sa voix naïve gazouille aux chant des oiseaux et au bruissement des fontaines ; sa taille vit dans le jet svelte d'un pin, ses prunelles palpitent dans les « étoiles drillantes ». Les spectacles de la Nature ne sont pas d'ailleurs pour Ronsard des formes rigides, des aspects cristallisés. La Nature est un ensemble mouvant qui se modifie suivant les sentiments d'amour éprouvés par le poète. La perception de la Nature est souvent commandée chez Ronsard par la teinte de ses sentiments amoureux. Son âme est-elle angoissée d'amour?

Un beau sentier me semblait une ornière,
Une fontaine, une creuse rivière,
Les blés un champ de la bise battu,
Un plain chemin, un passage tortu...

Les joies d'amour chez Ronsard demandent pour atteindre leur charme suprême l'accord des amants avec les vivantes beautés du monde. Il faut pour leur amour la caresse des brises, le murmure enroué d'une fontaine et le frisson des prairies. L'amant de Marie interpelle de grand matin la paresseuse jeune fille :

Sus, debout, allons voir l'herbelette perleuse...

Cette nature qui accueille les amants, elle leur parle mystiquement par tous les spectacles de son activité. La Nature charme les amants et en même temps les conseille. Il est en elle une ardeur amoureuse avec laquelle les amants viennent communier dans un sentiment d'accord avec toutes choses. .

Voyez le Ramier, voyez la Tourterelle...
Voyez la jeune vigne embrasser les ormeaux...
Tout parle de l'amour, tout s'en veut enflammer...

La Nature? Nul ne l'a sentie avec autant de spontanéité que Ronsard. Le sentiment de la Nature n'occupe pas une place déterminée dans l'âme et l'œuvre de Ronsard, il est

partout. Il baigne tout l'être de Ronsard, il enveloppe de ses effluves ses sentiments les plus différents, il s'insinue discrètement dans les poèmes les plus divers où l'on ne songerait point à le chercher. Ce sentiment de la Nature n'est pas acquis par la volonté du poète, il est de l'être même du poète. Il constitue dans l'âme et l'œuvre de Ronsard comme une atmosphère où viennent vivre ses autres sentiments. Très souvent, lorsque Ronsard parle de l'amour, on sent qu'il s'applique à en parler parce que l'amour est sujet prédestiné de poésie. Pour le sentiment de la Nature, on n'a jamais cette impression. La Nature, elle est chez Ronsard comme elle est chez Homère. Le plus antique et le plus grand de tous les poètes ne considère jamais la Nature comme thème de poésie. Elle n'en est pas moins présente chez lui plus que chez tout autre poète. Il s'en est imprégné si profondément qu'il en porte partout le parfum et la saveur. Tout fait de l'activité humaine appelle pour se traduire des sensations de nature. De même pour Ronsard. Ses vers sont trempés de menthe et de thym. On sent perler sur eux la rosée des clairs matins. Ils sont humides du chant des fontaines et de la fraîcheur des bois. Les très vrais poètes de la nature sont ainsi. Ils ne la peignent pas par système ; mais ils l'ont tout entière et ingénument transfusée dans leur être.

Le sentiment de la nature est tellement incorporé à l'être même de Ronsard qu'il représente, dans cette œuvre de sentiments si variés et si changeants, l'élément stable, qui jamais ne se dément, qui jamais ne se renie. Ronsard érudit ne goûte vraiment la lecture de Platon, d'Homère, d'Euripide et de Tibulle qu'à l'ombre des forêts ou dans le sentier de ses rêveries. Ronsard poète va chercher l'inspiration sous la fraîcheur des ombrages ou « près d'une eau qui murmure ». Ronsard amoureux demande à la nature le riche accompagnement de ses harmonies. Ronsard épicurien n'apprécie le vin frais qu'à condition d'avoir sous les yeux la joie des prairies et des sources. Ronsard

épris des doctes ou des légères conversations les veut poursuivre avec ses amis parmi le gai spectacle des sites aimés. Comparez si vous le voulez la vie et l'œuvre de Ronsard à une comédie aux actes les plus divers ; il vous faut toujours mettre comme toile de fond la Nature.

De nos jours, le sentiment de la Nature a souvent quelque chose d'apprêté : on a mis trop d'esthétique dans la nature dont valent avant tout les parfums naïfs. Ce sentiment a aussi quelque chose de trop crispé : le poids de la civilisation devient si lourd à nos faibles épaules d'hommes que nous tendons vers la nature des bras avides de délivrance. Nous la parons comme une idole, elle signifie pour nous : affranchissement, liberté. Tous nos désirs refoulés se portent vers elle. Nous la faisons riche de tout ce qui est en nous déçu et meurtri par les hommes. Chez Ronsard, nous trouvons un sentiment de la Nature tout sain, tout ingénu, tout simple et, disons le mot, tout campagnard. Cela est bon, cela est clair à l'âme comme une bouffée d'air matinal. Joie profonde et robuste du campagnard qui sort le matin de chez lui et qui voit le gazon plus verdissant, les roses plus épanouies, et la lumière plus légère. Il jouit de la féerie des choses sans songer à nulle philosophie de la Nature. Il fait sa promenade ; il voit de toutes parts les « avettes » voler dans la clarté vers les fleurs « mielleuses » et il est heureux ; il voit les hirondelles fendre l'air d'un vol pointu et il est heureux ; il voit l'alouette qui dans l'air suspendue « frétille » et « babille » et il est heureux ; il voit des camps de fourmis qui pullulent sur une souche et il est heureux... Accord profond et ingénu de son âme à celle de la nature. Plénitude de satisfaction à sentir que le rythme de sa vie est le même que le rythme de la Nature. Aujourd'hui, le rythme de la Nature et celui de la vie de l'homme ne s'ajustent plus. Nous en restons froissés jusqu'au fond de l'être. Nous ne sommes plus de la Nature. Nous venons vers elle de l'extérieur, et si nous nous y plongeons, c'est en étrangers. Toutes nos variations

savantes ne retrouveront jamais l'accent naïf de ces quelques vers :

Dieu vous gard, messagers fidèles
Du printemps, vites arondelles,
Huppes, cocus, rossignolets...

Dieu vous gard, troupe diaprée
Des papillons, qui par la prée
Les douces herbes suçotez...

Ce que Ronsard cherche avec prédilection dans la Nature, c'est le spectacle des choses et des êtres en mouvement : le vent chuchoteur, la source jazarde, le cristal bruissant des fontaines, les oiseaux frétillants et sautillants, tous les insectes bourdonnants : abeilles et papillons. Il y a un peu du sentiment de l'enfant jamais lassé de contempler ce qui bruit et ce qui remue. Le sentiment de la Nature se ramène souvent chez Ronsard au sentiment de la vie rustique, manière de sentir simple et saine qu'on rencontre seulement chez ceux qui vivent pleinement dans la Nature. Privilège du vieux maître : avec lui, nous n'allons pas vers la nature, nous y sommes comme si nous n'en étions jamais sortis !

§

L'œuvre du vieux maître Ronsard apparaît à première vue comme une forêt touffue, tout obstruée de lianes et de ronces. Dès l'abord, vous êtes un peu déconcerté. Prêtez l'oreille, vous entendez venir à travers les halliers un lointain bruissement d'eaux vives. D'un geste décidé, écartez les ronces et les lianes et entrez droit devant vous dans la forêt. Vous serez payé de votre peine. Car dans cette forêt enchantée, vous découvrirez peu à peu, violentes ou suaves, savantes ou naïves, tumultueuse ou délicates, sublimes ou familières, émues d'un céleste accent ou imprégnées du parfum de la terre, toutes les voix de l'Homme. La traversée de l'œuvre achevée, vous avez l'impression de sortir d'une symphonie où toutes les puissances de l'être ont

donné leur chant. Chez le vieux maître, vous ne trouvez pas seulement un homme, vous trouvez l'Homme. Non point l'Homme général, abstrait, dépouillé de toute individualité et de tout accent, mais l'Homme avec toutes ses contrariétés et tous ses aspects particuliers. Ronsard possède un tempérament poétique bien à lui ; il possède aussi tous les autres tempéraments ordinairement distribués entre les divers poètes. Il possède même chacun d'eux avec un relief accusé et une individualité marquée. C'est pourquoi nous le définirions volontiers un *tempérament symphonique* et, dans notre esprit, cette formule est une autre manière de dire que, dans l'œuvre de Ronsard, nous trouvons l'Homme. Et pour qui voudra l'entendre, c'est encore la même idée que nous énonçons sous cette autre forme : Ronsard a réalisé sous la forme lyrique la plus haute notion de l'écrivain classique.

GABRIEL BRUNET.

UNE SOLUTION PRATIQUE
DU
PACTE D'ASSISTANCE MUTUELLE

—

Le refus par le Gouvernement britannique d'adhérer au *Pacte d'Assistance mutuelle*, présenté par la Société des Nations, a causé une déception profonde. Il ne faut pas désespérer. La question est à reprendre sur de nouvelles bases.

Le Gouvernement britannique a expliqué son refus par les quatre considérations suivantes :

1° Il sera le plus souvent impossible de déterminer l'agresseur et la victime.

2° Le long délai qui s'écoulera avant que les forces mises à la disposition de la S. D. N. puissent entrer en action contre l'agresseur risque de réduire à néant l'efficacité de la répression.

3° La S. D. N. aura à désigner le Commandant supérieur des forces de police, d'où de grandes difficultés à prévoir.

4° Tout bien examiné, un tel projet entraînerait pour le Gouvernement britannique plutôt un accroissement qu'une diminution de ses forces navales.

Il n'est pas nécessaire de discuter la valeur de tels arguments. L'exposé seul des conditions techniques du projet, dont nous allons présenter les grandes lignes, leur enlève toute consistance.

Car tout est là. En matière d'assistance mutuelle, *il ne suffit pas de prendre des engagements solennels, il faut*

préciser de quelle manière on se prêtera mutuellement assistance.

C'est sans doute cette précision qui faisait défaut dans le texte du Pacte élaboré par la S. D. N.

Revenons à notre projet.

Ses caractéristiques sont :

1° D'éviter de mettre à la disposition de la S. D. N. une force armée quelconque. Même pas un peloton de gendarmes.

2° D'éviter également de lui confier la tâche difficile de désigner le Commandant supérieur des forces de coercition.

3° De respecter l'autonomie de chacune des Nations associées, après leur avoir fixé d'avance leur mission particulière.

4° D'épargner les vies humaines et de supprimer, dans la plus grande mesure, les massacres inutiles.

5° De laisser de côté l'emploi de tout le gros matériel militaire et naval.

Condition unique pour le fonctionnement du Pacte

Consentement unanime des Nations associées à obéir sans discuter au Conseil de la S. D. N., lorsque celui-ci décidera la mise en vigueur du Pacte en désignant l'agresseur ou les parties en litige, s'il y a doute sur la qualité d'agresseur ou de victime.

Bases des mesures coercitives. — Le *blocus effectif* (1) qu'il est facile de réaliser aussi bien pour les nations continentales que pour les Etats ayant façade sur la mer.

Le blocus économique, appliqué par une seule nation ou par un groupe de nations, peut être longtemps inopérant, comme on l'a vu au cours de la grande guerre, tant que

(1) Nous ne faisons, en somme, que mettre en application l'art. 16 du Pacte de la S. D. N., mais en indiquant les modalités de sa mise en vigueur : embargo sur les navires en relâche dans tous les ports, etc.

des nations neutres restent en communication avec l'Etat bloqué.

Mais il n'est pas d'arme plus efficace, s'il se trouve appliqué simultanément et instantanément par toutes les nations. Cela tombe sous le sens.

Mécanisme de la mise en vigueur du Pacte

Le Conseil de la S. D. N., après constatation d'un acte d'agression, notifie aux Nations associées la mise en vigueur immédiate du Pacte d'Assistance mutuelle.

Dès le lendemain de la notification, les Nations associées appliquent les mesures énumérées ci-dessous, sans autre concert préalable.

CLAUSES GÉNÉRALES

I. *Tous frais occasionnés aux Nations associées lors de la mise en vigueur du Pacte d'Assistance mutuelle restent à la charge de la Nation contrevenante, et les mesures de coercition ne cessent que lorsque ces frais sont entièrement acquittés.*

II. *Si un conflit éclatait entre deux nations, et qu'il y eût doute sur la qualité d'agresseur et sur celle de victime, les mesures de coercition sont prises indistinctement contre les deux nations.*

Celle des deux qui fait sa soumission la première est considérée provisoirement comme la victime.

Les mesures de coercition sont continuées contre la deuxième.

Ces principes posés, il est à remarquer que, dans la pratique, la S. D. N. se trouvera chaque fois en présence de *cas d'espèce*. Les mesures de coercition à appliquer devront varier suivant les conditions géographiques de la Nation contrevenante. Il nous faut donc examiner successivement ces cas d'espèce. Pour ménager toutes susceptibilités, nous suivrons, pour cet exposé, l'ordre alphabétique.

Mise en vigueur du Pacte

I. — L'ALLEMAGNE ÉTANT L'ÉTAT AGRESSEUR

A. — Dès le lendemain de la notification du Conseil de la S. D. N., toutes les nations associées mettent l'embargo sur les navires allemands, en relâche dans leurs ports respectifs.

B. — Des croisières, composées de croiseurs, de torpilleurs et de sous-marins, établies suivant un plan concerté d'avance délimitant les zones de croisière pour chaque nation, capturent les navires allemands.

C. — Tout transit de voyageurs ou de marchandises est suspendu entre les nations associées et l'Allemagne.

Toutes les marchandises à destination de l'Allemagne sont arrêtées aux frontières et placées sous séquestre.

Toutes les marchandises provenant d'Allemagne suivent leur destination.

Après une période de quatre jours, si l'Allemagne n'a pas manifesté son désir de négocier, les mesures suivantes prennent leur effet :

D. — Les marchandises, saisies sur les navires capturés ou en relâche dans les ports, et à destination de l'Allemagne, sont définitivement confisquées, et leur prix de vente figure à un compte spécial pour chaque nation associée.

E. — Après une nouvelle période de quatre jours écoulée, les navires capturés sont définitivement saisis et deviennent la propriété de la Nation associée, qui en a fait la capture.

Les équipages sont emmenés dans des camps de concentration.

F. — Tous les sujets allemands, résidant sur le territoire des Nations associées, sont également arrêtés et leurs biens mis sous séquestre.

L'universalité de telles mesures assure leur rigoureuse efficacité.

Parallèlement à ces mesures, si l'Allemagne est coupable d'un acte d'agression contre une nation voisine et si elle persiste dans son action militaire :

G. — Dès le quatrième jour qui suit la notification, les nations associées limitrophes massent leurs troupes sur leurs frontières et les retranchent sur des positions choisies, d'où elles sont autorisées à repousser toute agression.

H. — Dès le huitième jour qui suit la notification, l'aviation militaire des nations associées limitrophes, renforcée au besoin par l'aviation des autres nations associées, suivant un plan concerté d'avance, procède à la destruction systématique des établissements industriels allemands, à proximité des zones frontières.

Ces destructions sont échelonnées dans le temps, suivant un plan concerté d'avance. Elles se poursuivent vers l'intérieur du pays, s'il y a lieu.

Enfin, si l'Allemagne persistait dans son attitude et poursuivait son action militaire contre la nation agressée, la S. D. N. ferait appel aux contingents armés des nations associées non limitrophes. Le Commandant supérieur appartient toujours à la nation dont le territoire est envahi.

II. — L'ANGLETERRE ÉTANT L'ÉTAT AGRESSEUR

Les mesures prévues aux § A, B, D, E, F, G, H du cas précédent suivent leur exécution dans les mêmes conditions.

Mesures complémentaires :

Tout acte d'hostilité de la flotte ou de l'aviation anglaise contre l'une des Nations associées entraîne l'exécution des mesures suivantes :

J. — Dès la notification du Conseil de la S. D. N., seul juge de qualifier ledit acte d'hostilité, un corps franco-espagnol sera dirigé vers Gibraltar, par la voie de terre, pour s'en emparer.

Si l'Angleterre refusait de s'amender avant la chute de

la place, Gibraltar, dès sa reddition, serait définitivement rendue à la Nation espagnole.

K. — Les marines française et italienne auraient mission de miner le canal entre la Sicile et la côte de Tunisie, de manière à interdire le passage entre la Méditerranée orientale et la Méditerranée occidentale.

Le transit s'effectuerait uniquement par le détroit de Messine, où il serait facile d'arrêter tous navires anglais.

L. — Un corps franco-italien aurait mission d'occuper Malte, qui serait ensuite neutralisée et placée sous l'égide de la S. D. N.

Il est à remarquer que la mise en vigueur des mesures A, B, D, E, F entraînerait, en un petit nombre de jours, la mise hors de jeu de la moitié de la flotte commerciale anglaise.

L'autre moitié resterait bloquée dans ses ports, puisqu'elle n'aurait plus aucune chance d'accès dans les ports des Nations associées.

Nota. — Il est rigoureusement interdit aux marines des nations associées de tenter une action contre la flotte britannique, action qui pourrait être pour celle-ci l'occasion d'un succès, en raison de sa supériorité numérique.

III. — ÉTATS-UNIS

Les mesures préconisées aux § A, B, D, E, F, G des cas précédents sont appliquées dans les mêmes conditions.

Mesures complémentaires en cas de résistance prolongée :

M. — Suppression, après concert avec le gouvernement chinois, de toutes les concessions américaines dans les grandes villes de l'Est chinois.

Ces suppressions sont échelonnées ; mais chacune d'elles, une fois entrée dans la période d'exécution, ne pourra être concédée à nouveau avant un délai de vingt ans.

Les troupes des nations associées prêtent leur concours au gouvernement chinois.

Les Banques américaines, établies dans ces concessions, sont placées sous séquestre, sous le contrôle de la S. D. N., ainsi que les biens (industriels et commerciaux) des particuliers.

N. — Un corps franco-japonais occupe les îles Philippines et les détient comme gage. La résistance se prolongeant au delà de 3 mois, le gage est définitivement saisi.

O. — Des bases de sous-marins sont établies aux Antilles françaises et anglaises, aux Bermudes et en Nouvelle-Ecosse, pour menacer le transit maritime américain.

IV. — LE JAPON ÉTANT L'ÉTAT AGRESSEUR

P. — Les mesures prévues aux § A, B, D, E, F, G, des cas précédents, sont appliquées dans les mêmes conditions.

Le Japon, en raison de son insularité et de son éloignement, offre moins de points sensibles.

Si les mesures, prévues au § P ne suffisaient pas pour obtenir sa soumission, avertissement serait donné au Gouvernement japonais qu'à partir de tel jour, tous ses sujets résidant en Amérique, en Australie, dans les îles du Pacifique, seraient arrêtés et embarqués sur les navires capturés dans les ports et expédiés, sans espoir de retour, vers le Japon.

La mesure cesserait d'avoir son effet au moment de la soumission de l'Etat agresseur. Mais tout navire, chargé d'émigrants, ayant quitté un port de l'une des nations associées, serait considéré comme définitivement à destination du Japon.

V. — ESPAGNE, ITALIE, GRÈCE, TURQUIE, ETC.

Q. — Les mesures prévues aux articles A, B, C, D, E, F, G, H, seraient sans doute suffisantes pour amener rapidement la soumission de l'une ou l'autre de ces Puissances.

En cas de résistance prolongée, au delà d'un terme fixé :

a) L'Espagne verrait occuper ses possessions du Maroc par des troupes françaises venues de l'intérieur.

b) L'Italie perdrait la Tripolitaine, expédition partant de la Tunisie, qui serait rendue au Gouvernement ottoman ou placée sous l'égide de la S. D. N.

c) La Grèce devrait renoncer aux îles Ioniennes, qui seraient déclarées indépendantes et placées sous l'égide de la S. D. N.

d) La Turquie se verrait enlever successivement toutes les îles qui sont encore placées sous sa suzeraineté.

VI. — RUSSIE

En raison de son immensité, de l'étendue de ses frontières et des conditions de sa vie économique, basée principalement sur ses richesses naturelles, cet Etat est celui, parmi tous, qui offre le moins de points sensibles à l'action concertée des autres nations.

Les mesures du blocus économique lui seraient appliquées dans toute sa rigueur.

Ces mesures pourraient rester insuffisantes.

D'autre part, l'agression pourrait comporter peu de gravité, ou, au contraire, une très grande, par exemple dans le cas de mouvement des armées russes vers l'Ouest, avec des effectifs importants.

Dans ce cas, les mesures suivantes seraient immédiatement prises, simultanément ou échelonnées dans le temps :

a) Une force navale anglo-française pénètre en Mer Noire et, après avertissement, détruit la flotte commerciale ancrée dans le port d'Odessa.

Défense de tirer sur la ville.

La même opération peut être répétée à Sébastopol, Nicolaïef, Novorossisk, Poti, Batoum.

b) Un corps expéditionnaire, composé d'une division anglaise, d'une division allemande (celle-ci est dirigée par

voie ferrée sur Trieste, où elle embarque), d'une division française, d'une brigade italienne, d'une brigade espagnole, d'une brigade grecque et d'une brigade turque, est immédiatement constitué et dirigé sur Samsoun et Trébizonde, prises comme bases et aménagées par le gouvernement ottoman.

Chaque unité est transportée directement par ses bâtiments nationaux. Le Chef du Corps expéditionnaire est choisi parmi les trois divisionnaires anglais, allemand, français par le comité des experts militaires de la S. D. N.

Ce corps expéditionnaire, qui peut être doublé s'il y a lieu par l'envoi d'un second échelon, occupe la Transcaucasie, y compris les puits de pétrole de Bakou, dont l'exploitation est confiée à un Comité de délégués, appartenant aux Puissances participantes.

Le corps expéditionnaire occupe les défilés du Caucase.

Le territoire occupé est destiné à servir de monnaie d'échange contre toute occupation par les armées russes de territoires en Europe.

c) Une force navale anglo-allemande, avec navires porte-avions, est dirigée sur Helsingfors, choisi comme base en vue d'une expédition éventuelle sur Pétrograd.

Un corps expéditionnaire, constitué comme ci-dessus, est dirigé sur Helsingfors.

Dès que possible, l'aviation détruit les ouvrages militaires, les casernes, les gares, les usines dans la région de Pétrograd.

Si l'agression a eu lieu contre la Finlande, les bases de Stockholm et de Riga lui sont substituées.

d) Le Japon et la Chine prennent leurs dispositions pour paralyser le trafic du Transsibérien et s'assurer ensuite sa maîtrise.

e) Sur les frontières de la Russie, en Europe, les forces armées des Nations alliées se retranchent sur des positions étudiées d'avance et repoussent par le feu toute tentative d'invasion.

Une série de positions de repli sont également étudiées derrière les grandes lignes d'eau pour recevoir au fur et à mesure, s'il était nécessaire, les nouveaux contingents des nations associées.

Ainsi, un *Pacte d'assistance mutuelle* doit prévoir les mesures de coercition qui seraient appliquées contre chacune des autres nations. Celles-ci ont toutes un point sensible.

Tout Etat connaîtrait d'avance, d'une part ses obligations en cas de mise en vigueur du Pacte, d'autre part les risques auxquels il serait exposé, en cas de manquement au devoir international.

On peut être convaincu, après notre exposé, qu'une telle réglementation permettrait de suite de consentir à une importante réduction des armements, sans mettre aucunement en péril l'exécution des moyens de coercition dont il vient d'être question.

ANNEXE

1° *Mode d'établissement des croisières, à faire fonctionner dès la première heure par les Nations associées.*

Nous prenons, à titre d'exemple, le cas où l'Angleterre est l'Etat agresseur. C'est le cas le plus compliqué.

Norvège, Suède, Danemark, Hollande, Belgique. Ces nations établissent leurs croisières sur la bande de mer entourant leurs côtes, jusqu'à 50 milles au large.

Finlande. Golfe de Bothnie, exclue une bande de 20 milles le long de la côte de Suède.

Russie. Golfe de Finlande et Mer Noire.

Allemagne. Mer Baltique, exclue une bande de 20 milles le long des côtes du Danemark et de la Suède.

Toute la mer du Nord, exclue une bande de 50 milles le long des côtes de la Belgique, de la Hollande, du Danemark et de la Norvège.

France. La Manche et l'Océan Atlantique, jusqu'au parallèle du Cap Ortégal.

La Méditerranée, entre les méridiens de Port-Mahon (Baléares) et de Gênes.

Italie. Entre les méridiens de Gênes et de Corfou.

Grèce. Entre les méridiens de Corfou et de Lemnos.

Turquie. Entre le méridien de Lemnos et le parallèle de Rhodes.

Roumanie et Bulgarie. Mer Noire, sur une bande de mer côtière jusqu'à 50 milles au large.

En outre, la France et l'Italie, en prenant pour bases Tripoli et Beyrouth, établissent des croisières au sud de la Crète et au débouché du Canal de Suez.

Etats-Unis et Etats de l'Amérique du Sud. Sur toute la bande des eaux côtières, jusqu'à 100 milles.

Chine. Sur toute la bande côtière jusqu'à 50 milles.

Japon. Tout le Pacifique, sans dépasser le méridien des îles Hawaï.

Nota. Les divisions navales, entretenues par les nations associées dans les mers lointaines, participent de suite, sur ordre télégraphique de leur gouvernement, à la capture des navires anglais traversant leurs parages.

En cas de résistance, les navires chasseurs sont autorisés à couler leurs prises, après trois coups de semonce, séparés chacun de 1 minute.

Remarquons qu'il s'agit de saisir le plus de navires possible, dès la première heure, avant que l'Angleterre ait pu prendre des mesures capables de diminuer l'efficacité de *l'action des Nations associées*.

COMMANDANT PHILIPPE NEL

(JEAN NOREL).

DIALOGUE

—

I

Quelle enfant voyageuse aux bras lourds de rosée
Laissant à l'onde obscure une image apaisée,
Partout de sa présence emplissait la forêt ?
Au front luisant des bois le jour divin paraît.
Que son souffle est léger, que sa lumière est douce !
Viens au devant de lui par les chemins de mousse,
Et, le cœur plein d'espoir, ô nymphe du matin,
Rends grâces à tes dieux, souris à ton destin.
Pour moi, ce jour trop clair n'est pas sans amertume :
Ce calme azur tissé d'une invisible brume,
Ces ravins, ces forêts ne détourneront pas
L'ennemi qui s'acharne à suivre tous mes pas.
Du sort inévitable empruntant la figure,
Il trouble d'un reflet la source la plus pure ;
Il donne un goût de cendre au plus noble plaisir,
Et l'incertain bonheur que j'avais cru saisir
S'efface devant lui dans l'heure transparente.
Sa voix, à mes regrets sans cesse indifférente,
Du silence parfait rompt le charme ; j'entends
Qu'il trouve encor trop longs ces suprêmes instants.
Pouvait-il empêcher que ton jeune visage,
O nymphe, traversant l'épaisseur du feuillage,
M'apparût, en ce lieu par moi seul visité ?
J'allais, matin et soir, ivre de ta beauté,
Surprendre dans le vent les paroles lointaines
Que murmurait ton âme aux bouches des fontaines ;

Mon amour inquiet te parlait sans te voir,
Et toi, tu t'approchais au fond du taillis noir,
Et bientôt, dévoilant, craintive et curieuse,
Tes yeux pers où brillait une eau mystérieuse,
Dans tes bras étendus, ô vierge, tu m'offrais
La jeunesse des dieux qu'enfantent les forêts.
C'est d'un cœur plus fervent qu'à présent je désire,
Nymphe des jours heureux, ta grâce et ton sourire.
Surgis des bois peuplés d'automnale vapeur,
Non telle que t'invente un mirage trompeur,
Mais joyeuse, écoutant battre à flots dans tes veines
La sève des sapins, des fayards et des frênes,
Et le rythme onduleux qui soulève ta chair
Répondre au mouvement du feuillage dans l'air !
Si près de te quitter, la force m'abandonne.
Je ne me souviens plus et je doute... Pardonne.
Si tu n'étais, fondue en ce rayon vermeil,
Qu'un songe, hélas ! trop beau, qui survit au sommeil ?

—

II

LA NYMPHE

Septembre au flanc des bois propage
Son crépuscule douloureux.
Je n'aurai plus l'ardent visage
Des jours où nous fûmes heureux.

Mais jusque dans la solitude
Où tu doutais de me revoir,
Je suis de ton inquiétude
Le proche et sensible miroir.

Reconnais-moi dans la nature
Qui toujours t'accueille et te plaint :
Je porte au fond de ma blessure
Les sombres flèches du destin.

Bien qu'éclate encore ma force
Dans mille ruisseaux bondissants,
Mon triste cœur bat sous l'écorce
A coups sans cesse moins puissants.

O deuil ! mystérieux silence
Tout palpitant de feuilles d'or !
L'eau brille, et dans le vent balance
L'image d'une douce mort,

Et ce dormant soleil, où fume
La chaleur moite des labours,
Déjà languit et se consume
Du feu des suprêmes amours.



Silencieuse et seule au fond de la clairière,
Printemps ! j'ai tressailli d'amour quand tu naissais.
Sans t'avoir jamais vu, je t'appelais mon frère,
Et sous la terre en fleurs, Printemps ! je t'embrassais.

Dans l'ombre des forêts qu'illumine la source,
Je cherchais ton visage, adolescent lointain !
Que de fois, pour t'attendre interrompant ma course,
J'ai suspendu mes bras au fût noueux d'un pin !

Mais ton âcre parfum, ton sourire trop pâle
Ont-ils même duré le temps d'une saison ?
Au souffle ardent de juin sonnait la digitale.
J'ai vu l'Eté vainqueur sortir de l'horizon.

J'ai vu ses beaux pieds nus danser sur les prairies ;
Son thyrse, aux bois obscurs mélangeant le soleil,
Conduisait dans l'espace un troupeau d'incendies ;
Aux marteaux de Vulcain son rire était pareil.

Même lorsque j'entrais sous l'épaisse verdure
Des hêtres par une eau toujours vive arrosés,
Le vent des lourds midis creusant ma chevelure
Propageait la fureur des mondes embrasés.

Je murmurais : « Eté, que votre azur m'oppresse !
Viennent dans les forêts l'Automne et sa douceur.
Puisque j'attends du Ciel une plus pure ivresse,
Pourquoi d'un faux désir tenter ainsi mon cœur ? »

Ce matin, seul ami qu'appelle ma retraite,
Septembre sous la feuille ouvrait enfin les yeux.
Mais quoi ! De tant d'amour ne suis-je satisfaite,
A cette heure où la Parque exauce tous mes vœux ?

O Cybèle, grand cœur qui gonfle la colline
Et partage la flamme aux filles de ta chair !
Je te sens triste et lasse, et ta vigueur décline,
Et ton divin regard s'éteint comme l'éclair.

Et moi, nymphe immortelle aux forêts enchaînée,
Moi qui le désirais, l'Automne insidieux
Annonce dans l'azur ma dernière journée.
Enfant, je te précède, et meurs avant les dieux.

Ne me demande plus d'entendre ta prière,
Sur mes étangs déserts ne penche plus le front,
Et puisqu'avant le soir j'ai fini ma carrière
Garde un amour fidèle à mes sœurs qui viendront.

Quand, pareilles à moi, sur les chemins de mousse
Elles s'élanceront vers les printemps nouveaux,
Leurs voix à ton exil ne seront pas moins douces,
Leurs regards t'ouvriront le mystère des eaux.

La nymphe aux plus beaux jours ne doit jamais survivre,
Et l'âge d'une fleur limite son destin.

— Les rêves que j'ai cru dans les saisons poursuivre
N'auront pas mieux comblé leur unique matin.

Mais toujours vers la nymphe une autre nymphe avance,
Et leurs mains se joindront de l'automne au printemps,
Et j'habite la terre, et ma vieille espérance
Monte dans leur soupir jusqu'aux cieux éclatants.

LOUIS PIZE.

LADY STANHOPE
ET LE COLONEL BOUTIN

LETTRES INÉDITES

—

L'Orient, que les événements contemporains métamorphosent, nous invite à nous attarder aux fleurs éclatantes dont les siècles ont brodé sa luxuriante histoire. L'imagination de nos écrivains, comme aux plus beaux jours du romantisme, se plaît à y cultiver, sur l'Oronte ou ailleurs, de nouveaux jardins enchantés.

Des figures s'en détachent dont le prestige semblait aboli. Lady Stanhope doit à ce renouveau de susciter une curiosité comparable à celle qu'elle connut à son apogée, alors qu'elle était la reine de Palmyre et, pour employer l'expression de Lamartine : la « Circé des déserts ».

Cette résurrection est une revanche. Après l'avoir tant et si exagérément exaltée et, derrière le grand poète, lui avoir porté l'encens et la myrrhe, on l'avait brusquement abandonnée à sa détresse finale, ruine au milieu des ruines où elle s'était complu, misérable et déchue, objet de pitié et de dérision pour les peuples mêmes qu'elle avait subjugués.

Serions-nous en train de redresser les sévérités des dénigrements et les hyperboles de nos apologies ? Finirions-nous par vouloir arracher cette morte à l'éclairage artificiel de ses légendes, pour la regarder penser, agir et vivre, au plein jour de l'Histoire où elle a sa place marquée, en marge ?

§

Petite-fille de lord Chatham, fille de lord Charles Stanhope, inventeur, philosophe et utopiste, Hester Stan-

hope eut la grâce d'échapper au moule où se façonnent les petites filles dans les sociétés aristocratiques. Elle avait grandi à la diable, sans direction ni contrainte. Ce qui n'empêcha pas William Pitt, son oncle, de discerner une espèce d'homme d'Etat dans ce sauvageon vigoureux et dru. Secrétaire de ministre, mêlée aux intrigues des partis, elle en fut plus amusée qu'étourdie, elle y montra de primesautières aptitudes. L'exercice de l'autorité, la jouissance enivrante du pouvoir lui étaient devenus un besoin dont, après la mort de Pitt, qui la précipita des conseils de l'Etat aux rivalités mesquines des salons, elle se sentit douloureusement sevrée. Au servage du cant, comme les autres du noble troupeau, allait-elle enchaîner son indépendance, incliner sa fierté? Elle rêvait gloire et domination : elle feignit l'humilité par orgueil et, pour étonner le monde, se décida à le fuir.

Elle alla sans plan, d'instinct, vers les routes où le soleil a éclairé depuis des millénaires les merveilleuses aventures des dieux, des prophètes, des conquérants et des fous. Elle y alla en musant, le temps de rencontrer et de perdre un fiancé et d'en garder au fond de la mémoire un trésor qui ne cessera jamais de l'enchanter. A mesure qu'elle approchera de l'Orient, sa personnalité en subira le sortilège. Elle en empruntera le costume : robe turque, turban et burnous, qui n'est point d'une favorite de harem voilé, mais d'une amazone travestie. Montée à l'arabe, à la tête de ses caravanes, elle ira, tout obstacle aplani par sa témérité et l'étonnement qui la prolonge, en Syrie et au Liban : terme fixé par le destin à son incohérente aventure,

Son histoire qui, vue de loin, est aussi merveilleuse et colorée qu'un conte des « Mille et une nuits» commence là et s'y clôt. Un chapitre s'en détache qui passe au premier plan : sa rencontre avec le colonel Boutin. C'est plus qu'un épisode pittoresque, c'est un acte. Il n'y en a point dans toute sa vie qui soit plus représentatif de la tâche qu'elle avait fini par assigner à sa croisade. Pénétrer dans l'inté-

rieur de l'Orient, quoique femme et chrétienne, sans coup férir mais non sans faste, en respecter les religions et les mœurs, en caresser les vices dont la cupidité est le plus apparent, et même les vertus dont l'hospitalité est l'une des plus belles, y afficher le dédain de la mort qui impose à tout Musulman, s'y faire admirer, respecter et craindre, y traiter avec les sultans d'égale à égal, — reine qui, à l'imitation de Napoléon, se couronnerait de ses propres mains.

A cette époque, fin de 1813, elle a été chercher sa couronne illusoire à Palmyre, très crânement. Elle y a été aussi chercher la peste. Elle a failli en mourir. Ce lui fut une leçon d'humilité qui l'humanisa très à propos et qui contribua sans doute à donner un tour charmant et familier à sa rencontre avec le colonel Boutin.

§

Des documents vont nous permettre de jeter sur ce chapitre, qui se lie intimement au projet de pénétration de Napoléon en Orient, quelque clarté.

Nous avons pu consulter, dans la famille du colonel Boutin, grâce à l'amabilité de son arrière-petit-neveu, M. E. Boutin, la correspondance qui s'établit pendant l'année 1814 entre l'officier français et la célèbre Anglaise. Elle se compose de vingt-sept lettres restées ignorées. Elles ont été retrouvées dans les papiers que le colonel Boutin n'avait pas emportés sur lui et qui, après l'enquête, furent rendus aux siens. Une lettre de Lady Stanhope au frère du colonel n'est pas la moins importante de ce précieux dépôt. Elle est relative à la mort de cet officier, sur laquelle tant d'obscurités ont plané jusqu'ici et au terrible châtiment qui la suivit, dont Lady Stanhope avait arraché l'ordre au Sultan.

Ces lettres sont écrites en français, d'un style suffisamment correct, encore qu'elles prennent, parfois, avec la syntaxe et l'orthographe, quelques libertés. Elles sont d'une grande franchise d'accent, avec des pointes d'humour. Elles

ont le son de la spontanéité; l'Anglaise déracinée, en admettant qu'Anglaise puisse jamais l'être, y avoue à son insu ses sentiments et son caractère. Elles contribuent à nous la révéler, ce qu'elle fut au vrai, dépouillée du maquillage de ses légendes. Un autre intérêt de ces lettres et des documents qui les accompagnent, c'est d'approcher de plus près un soldat injustement oublié.

§

Vincent-Yves Boutin, fils d'un maréchal-ferrant, né le 1er janvier 1772 à Luraux-Bottreau, près de Nantes, après de bonnes études à l'Oratoire de cette ville, était entré à l'Ecole de guerre de Mézières. Il en était sorti comme officier dans l'arme du génie. On ne moisissait pas alors dans les casernes. Il avait fait vingt ans campagne sans arrêt dans l'armée de Sambre-et-Meuse, en Italie, sur le Rhin, en Suisse. Chargé d'aller visiter Alger et Tunis, il avait été pris par les Anglais et conduit à Malte. Il était parvenu à s'évader et à gagner la côte d'Afrique; il y put recueillir des notes importantes qui furent plus tard d'un grand secours pour la conquête d'Alger.

En octobre 1807, le général Sébastiani, qui le proposait comme chef de bataillon, écrivait au ministre de la Guerre : «Il (Boutin) est arrivé à Constantinople le jour de l'apparition des Anglais. Il n'a pas peu contribué par son zèle et son activité à relever le courage du peuple. Il a construit la plupart des batteries qui défendent la pointe du Sérail.»

Le sultan Sélim l'avait décoré de l'ordre du Croissant et l'avait fait appeler au camp du Grand Vizir, sur le Danube, pour instruire les troupes turques. Le général Sébastiani ajoutait : « J'ai plusieurs fois entretenu Sa Majesté des services qu'a rendu M. Boutin. »

Il l'avait entretenu également des services que le colonel Boutin pourrait rendre par son intelligence hardie, sa parfaite connaissance de la langue arabe et des populations musulmanes, si l'Empereur devait le désigner un jour pour

contribuer à la réalisation du plan qu'il n'avait jamais cessé de caresser et qui était d'atteindre les Indes, à travers les profondeurs de l'empire ottoman.

Pour Lamartine, l'un des missionnaires que Napoléon employa à l'exécution de ce projet fut le chevalier de Lascaris. La récente étude de M. Auriant (1) a établi, avec des arguments irréfutables, ce que fut ce visionnaire équivoque et inconsistant que Sébastiani se refusa toujours d'accréditer en vue d'une telle mission. Il avait en réserve un homme éprouvé autrement indiqué, capable et sûr, Boutin. L'empereur qui en était parfaitement instruit avait hâte de le savoir à l'œuvre. La famille a retrouvé, dans les papiers de Boutin, copie d'une note qu'elle attribue par tradition à l'Empereur :

Je croyais l'officier du génie Boutin parti pour la Syrie et l'Egypte. Les détails ne me regardent pas. Qu'il se rende, soit à Tarente, soit à Ancône, qu'il exécute sa mission comme il l'entendra, mais qu'il la fasse. Qu'il passe tout l'hiver et une partie de l'été prochain en Syrie et se mette à même de bien rendre compte de la situation politique et militaire de ces pays. Recommandez-lui de voir les citadelles du Caire, d'Alexandrie, de Damiette, de Saint-Jean d'Acre, de Damas et d'Alexandrette. Levez tous les obstacles.

Deux passeports étaient aussitôt délivrés, à la date du 16 novembre 1810, au nom de « M. Boutin ». Il n'est plus le colonel Boutin, son titre militaire pouvant le rendre suspect aux Turcs. Il n'est plus qu'un pacifique civil, M. Boutin, « agent du commerce extérieur ». Mais les consuls auprès desquels il est accrédité ont l'ordre de lui donner tous les renseignements qu'il exigera, de faire, auprès des autorités du pays, toutes les démarches dont il restera le juge et que nécessiteront les instructions qu'il a reçues.

« A partir de ce moment, nous dira son petit-neveu, les lettres qu'il écrira à sa famille, alors qu'elles étaient aupa-

(1) *La véritable histoire du chevalier de Lascaris*, « Mercure de France », 15 juin 1924.

ravant si abondantes en détails pittoresques, ne seront que de courts et insignifiants billets, et ne porteront plus l'indication de leur lieu d'origine. »

§

Au printemps 1814, il était, à Saïda, l'hôte de notre Consul M. Taitbout. Il se rendait fréquemment au Caire. Il s'y rencontra dans un dîner avec lady Stanhope. Il lui fut présenté comme un particulier, voyageant pour l'intérêt de ses affaires commerciales. Lui, il n'ignorait rien de l'originale Anglaise. Se méfier est la consigne des agents diplomatiques secrets. Il se tenait près d'elle sur une telle réserve, qu'habituée à des hommages plus spontanés, elle n'en put dissimuler son dépit. Sa verve impérieuse et caustique s'exerça sur ce Français qui faisait le mystérieux pour faire l'important. Toutefois, sa perspicacité de femme, sans arracher complètement le masque de ce civil déguisé, le soupçonna assez vite. « Celui-là, dit-elle, est un espion de Bonaparte. » Ce n'était pas pour l'en éloigner. Aucun point de contact entre le devoir rigide et précis du soldat et le rêve énigmatique et flottant de la voyageuse. Mais l'exil, par tous deux accepté et voulu sur cette terre à la fois hospitalière et perfide, ouverte à toutes les trahisons et à toutes les possibilités, les rapprochait. Boutin avait tout de suite calculé ce qu'il pouvait, sans rien donner, tirer d'utile à son exploration d'une étrangère aussi instruite des lieux et des hommes et qui avait des intelligences à peu près partout. Elle aimait d'ailleurs obliger, c'est encore une forme du pouvoir, et sa connaissance du pays, qui lui donnait un avantage, marquait une supériorité sur l'arrivant, dont elle tirait vanité. Séparés, ils s'écrivirent. Nous n'avons pas les lettres du colonel Boutin. Aux reproches que sa correspondante lui fait, nous pouvons déduire qu'elles étaient brèves et sèches. On croit apercevoir à certaines expressions espiègles et câlines de lady Shanhope qu'il ne lui eût pas été sans doute indifférent d'y trouver quelque chose de plus.

A cette époque, après son voyage triomphal à l'ancienne Palmyre, elle s'était fixée aux environs de Saïda. Un patriarche grec lui avait loué sur le mont Liban l'ancien couvent de Mar Elias. Elle s'y enfermait fuyant la peste, qui venait d'éclater dans la région et dont elle-même avait été dangereusement frôlée. Elle aurait pour agréable, et le lui répète à satiété, d'y recevoir la visite du Français, sinon au monastère même, délabré et peu confortable, du moins dans le village. La première lettre par laquelle elle lui manifeste ce désir est pleine des nouvelles de l'Europe, unique souci dont sa solitude est peuplée, et qui n'est pas sans trahir ce qu'il y eut de composé et d'artificiel dans son tapageur exode.

Le Couvent de Mar Elias,
mercredi au soir.

Il ne faut pas être surpris, Monsieur, si je ne vous ai pas donné le bien venu que vous méritiez et que vous deviez attendre de moi, mais je fuis autant que possible votre Consul qui est presque toujours ivre et souvent malhonnête. Je ferais du tort à votre pénétration si je vous parlais de M. U. Bertrand. J'espère, Monsieur, que vous ne m'accuserez pas de curiosité ou d'impertinence si je vous demande si c'est votre intention de rester quelque temps à Seyde et si vous vous proposez de visiter le Mont Liban, j'ai décidé de rester encore un an dans son voisinage pour rétablir un peu ma santé devenue plus faible que jamais à la suite d'une terrible maladie qui ne ressemble que trop à la peste.

Les affaires sur le continent se sont un peu arrangées par ce temps-là et j'espère (après avoir passé par Constantinople) de retourner en Angleterre par l'Italie et la France.

Je n'aurais eu aucun scrupule de vous recevoir dans mon très mauvais appartement de Seyde ou dans mon Couvent, quoiqu'il ressemble en ce moment à un bâtiment qui se décharge, mais je sais bien que vous ne pouvez pas venir seul sans donner lieu à des explications et à des tracasseries sans fin et faire ainsi un précédent pour des visites dont je veux me débarrasser, car je ferme ma porte à tout le monde de Seyde.

Si vous restez quelque temps dans ce pays-ci, j'espère pourtant être assez heureuse de vous revoir ou chez moi ou à la Montagne.

Si vous avez envie de lire les Gazettes de Londres traduites en français je vous les enverrai et la réponse de votre Empereur au Sénat.

Huit vaisseaux de guerre ont été pris en sortant d'un port de Hollande pour se rendre en France et trois coulés bas. Quoique je me glorifie sur le succès de nos armes, je ne considère qu'avec indignation la conduite de vos alliés et de quelques-uns de vos généraux qui ont déserté. Je ne saurais jamais me persuader que c'est la *vraie politique* d'aucune nation d'encourager la bassesse envers une autre. Votre Empereur l'a fait autrefois et à présent il recueille sa récompense ; et ceux qui suivront son exemple tôt ou tard subiront le même sort. J'écris en Philosophe mais je vous parlerai en Reine.

HESTER LUCY STANHOPE.

La peste n'est qu'un danger qui passera avec les miasmes qui l'ont apportée. Pour un voyageur imprudent, il existe un danger autrement grave, car il est permanent : l'insécurité du pays. Elle fait profiter le Français, son protégé, de son expérience sur ce point.

Couvent de Mar Elias,
Mardi au soir.

Bien obligé pour tous vos bons conseils touchant la peste ; je serai très sage sur ce sujet et j'espère que vous y serez aussi.

Je vous envoie la traduction de cette partie de la lettre de Sélim qui parle de vous ; vous voyez, vous avez seulement besoin de deux mots de ma part pour vous identifier.

Je vous ferai part toujours d'aucun événement important qui doit vous intéresser ; si je manque dans des détails ce sera pour des raisons qui ne peuvent pas vous être longtemps problématiques si vous faites travailler pour un quart d'heure votre esprit mathématique.

J'ai voulu vous parler du Sheik Ibrahim, mais je n'avais pas le temps; (ne croyez pas que je souhaite de vous priver de la vue des belles ruines de Palmyre, mais seulement, je vous en prie, n'entreprenez pas ce voyage en hâte et sans bien connaître la carte du pays). Peut-être que le Sheik Ibrahim ne vous a jamais dit que les Arabes lui a mis aussi nu dans le désert qu'il est venu

au monde ; il a entré à Damas avec seulement une paire de chalvas qu'il a mendié sur la route.

C'est la Providence qui m'a tiré d'affaire et, quoique j'espère qu'elle vous protégera toujours, il ne faut pas trop attendre d'elle mais voir les choses comme ils sont. Quand M. Wynne a fait ce voyage les Arabes étaient tous au levant de Palmyre et il n'a vu un seul Bedouin ; moi j'ai vu des mille ; ils n'avaient pas encore donné la grande bataille qui a semé depuis la rancune et la vengeance partout. Je fais que mon devoir de vous représenter tout ceci et vous êtes toujours le maître de l'écouter ou non, mais poltrone je ne suis pas ; vous n'avez que vous informer de l'opinion des Arabes sur ce point.

Vous avez eu la bonté de me demander si j'avais quelques commissions à Tripoli, je n'en ai pas excepté si en cas que vous trouverez Monsieur Guys, un homme assez obligeant et que vous pouvez lui demander de me prêter quelques livres (dont je prendrai le plus grand soin) je vous serai bien obligé. Je n'aime pas les romans, ni la poésie française ni l'histoire moderne, excepté ce qui a du rapport à Louis XIV, Henri IV et l'Impératrice Catherine. La Géographie, la Botanie, l'Agriculture, la Politique ou l'histoire des différentes guerres m'intéresse assez, mais je ne lis jamais que par force quand je n'ai aucune autre occupation.

J'irai toujours à Balbeck sur la fin de septembre si la peste ne m'empêche pas, peut-être deviendrai-je encore Bedouine dans le Bliah, monté en Merduff.

HESTER LUCY STANHOPE.

Que ne vient-il pour parler de ces choses ? Elle l'attend, elle le lui redit dans tous ses billets. Mais si elle le presse de venir, il ne se presse guère d'arriver.

Le Couvent de Mar Elias
Lundi soir.

...: Si vous allez quitter Seyde tout à fait, il faut absolument que je vous voie pour une demi-heure ici. Et si on va fermer le Khan, venez, Monsieur, pour regarder votre chambre dans le village et restez si vous voulez jusqu'à ce que vous ayez mis votre bagage un peu en ordre. Enfin, faites-moi le plaisir d'agir sans cérémonie dans ces circonstances si embarrassées et laissez-moi

vous être utile en quelque chose, ou je ne vous reconnaîtrai jamais à Paris ou ailleurs.

Pierre reviendra dans trois heures pour votre réponse.

HESTER LUCY STANHOPE.

La réponse, cette fois encore sera négative. Excitée par cette résistance, elle ne se rebute point, mais elle se pique. Elle observe qu'il est « courtois » ce voyageur, mais peu « galant » au fond. Quel homme est-ce là ?

Le Couvent de Mar Elias
Avril.

Si les nouvelles de la poste de Seyde sont vraies et qu'elle a déjà commencé dans le Khan, vous serez, je suppose, bientôt confiné dans ce cas, votre situation il me paraît, sera assez triste, car alors, vous ne pourrez faire vos petites courses dans la campagne.

Je ne vous dis pas de loger au couvent ; car j'ai trop d'affaires pour étudier un caractère trop incompréhensible, mais je vous offre une chambre propre et assez jolie dans le village, avec un endroit pour votre âne... Je ne vous mangerai pas, car je ne vais jamais de ce côté là et vous êtes le maître de l'habiter. Mais je me fâcherai si vous ne me permettez pas de vous envoyer du couvent aucune chose dont vous manquerez. Comme voyageuse, je n'oserais pas prendre cette liberté, mais j'ai resté assez longtemps dans le pays pour me compter au nombre des habitants.

HESTER LUCY STANHOPE.

L'invité « au caractère incompréhensible » ne vient toujours pas. Doit-elle prendre ses airs de reine pour en être obéie ? Elle le fait avec un enjouement si caressant qu'on dirait d'un flirt : « Mon ministre a des ordres de se rendre chez moi pour une heure ou un jour à son plaisir ».

On a de ses façons avec son favori. Celle qui a tant d'admiration pour la Grande Catherine en aurait-elle les ardeurs ? Elle lui promet s'il vient de lui conter de jolies histoires qui l'amuseront. Préférerait-il les cancans des kiosques ? ou devra-t-elle pour l'amener, menacer sa tête et faire signe au bourreau ?

Mais voilà qui pourrait bien le décider à accourir : elle a des nouvelles d'Europe et elles sont singulièrement troublantes.

Jeudi soir, 21 avril.

Mon messager est retourné d'Alep.

J'ai aussi reçu ce matin, par un tartare de Constantinople un autre bulletin et un autre, il y a deux jours par la voie de Chypre, avec les détails d'une bataille donnée en France le 1er février. Si tout ceci vous intéresse, venez l'apprendre le jour d'après-demain ? Je serai de très mauvaise humeur avec vous si vous avez moins de confiance dans ma sincérité qu'un ami à qui j'ai répondu qui m'a donné une occasion de lui être utile. Chassé par la peste, il me remettait le soin de sa fille.

HESTER LUCY STANHOPE.

Le colonel Boutin, pionnier jalonnant cet empire que Napoléon songe à créer en Orient, apprend ainsi, en coup de tonnerre, l'écroulement de l'édifice impérial en Occident. Des tristes pensées qui, à cette nouvelle, l'assaillent, il ne fait point confidence à l'attirante Anglaise. Lady Stanhope continue à l'instruire des péripéties de la campagne de France. Elle n'y met ni ménagement ni grand tact, et elle en assaisonne les nouvelles de ces badinages qui lui sont familiers et dans lesquels sa grandeur d'emprunt tourne à la parodie.

De mon Hermitage 11 de Mai.

Monsieur,

Je vous ai écrit hier par un bateau qui partait pour Latakié : aujourd'hui j'ai reçu le bulletin inclus. Lyon est pris par les alliés et 20 ou 30 villes sont tombées entre leurs mains.

Le général Blucher a payé un peu cher pour ses victoires précédentes.

La peste se montre encore à Constantinople et à Smyrne.

Si je ne reçois pas bientôt de vos nouvelles je vous ferai couper la tête par mes Arabes pour ne plus me donner encore d'inquiétude.

Adieu.

HESTER LUCY STANHOPE

P. S. — Une Reine ordonne à son Ministre de ne pas se fier aux vagues inconstantes jusqu'à ce qu'il reçoive sa permission.

Le colonel Boutin néglige ces enfantillages. Quelle folle qui, en de telles heures, est d'humeur à plaisanter :

« Apparemment, Madame, lui écrit-il, les circonstances m'appellent du côté de la Perse. De vous savoir entourée de vos alliés, que j'espère plus fidèles que les nôtres, sera toujours pour moi une idée agréable. Je ne vois absolument rien dans les bulletins que Monsieur votre Consul lisait avec tant d'énergie. Il faut toujours regarder les choses en grand. »

Elle ne trouve qu'à ajouter à ces lignes, qu'elle recopie sur la lettre qu'elle leur expédie : « C'est pourquoi, petit méchant, je ne puis attendre que de voùs revoir. »

Une lettre, pour la première fois, fait allusion à ce Lascaris qui l'avait plus ou moins trahie.

...Je m'occuperai de votre homme, mais il ne faut pas me faire des excuses quand vous m'employez à faire du bien. Si je pouvais en faire au pauvre Lascaris qui est présent à l'hôpital à Péra, il me fera grand plaisir, quoique une fois, il m'a fait pleurer devant tout le monde. Comme César, j'ai caché mon visage dans mon aba. J'ai manqué pourtant de dissimuler l'émotion que son ingratitude m'a causée. Mais il est fou, son frère est mort enchaîné, aussi je ne pense plus de cette affaire-là. Sa femme est Géorgienne, c'est tout dire. Vous le verrez à Hama.

Le 23 mai, elle lui mande savoir que les alliés, depuis le 15 mars « sont à Trois-Fontaines », lapsus qu'elle corrige dès le lendemain ; elle a voulu dire Troyes, près de Châlons. Elle ajoute : « Je crois que vous trouverez les alliés assez mal placés. »

Et dans une àutre lettre, sans date :

...Mes lettres contiennent des nouvelles plus récentes et comme je vois que vous pensez comme moi, il faut tout entendre et croire ce qu'on veut, il faut que je vous dise que les alliés étaient à Langres et que Wellington marchait à leur rencontre.

L'Italie est perdue pour la France et Murat a oublié à qui il doit tout.

Le jeune prince d'Orange arrange son gouvernement. Il a pris le titre de prince des Etats-Unis. Nous lui avons envoyé des troupes et des armes avec le chevalier Thomas Graham, général de grand mérite...

Elle accorde enfin aux événements le sérieux qu'ils réclament et porte sur les alliés et leur victoire de curieuses appréciations.

Du couvent de Mar Elias,
3 juin 1814.

Apparemment, vous avez reçu des nouvelles extérieures, mais comme on ne peut rien calculer dans ce pays-ci, je vous les envoie. Je vous ai écrit le 23 et le 1er. Je me reporte à ma dernière lettre pour l'opinion que j'ai formée sur ces événements. La France est toujours la France et elle se guérira de ses blessures. Peut-être a-t-on fait une paix générale ! Comme amie ou ennemie (c'est égal), je n'ai plus honte de dire que le sort des individus en France m'intéresse et m'afflige et diminue la joie que je dois sentir de voir punir un homme qui n'a pas mérité la confiance d'un peuple, le plus éclairé sur la terre...

Elle écrit le lendemain :

Du Couvent de Mar Elias,
4 juin 1814.

Monsieur,

J'ai reçu il y a deux jours vos lettres du 15 et du 20 de mai. Il paraît donc qu'on ne brûlera pas Paris, car il n'y a rien de trop extravagant que l'on ne doit pas attendre de la vengeance des Russes. Je crois pourtant que s'il n'y avait pas eu de la défection en France, jamais on n'aurait pu pénétrer si loin dans le pays. Si un Français peut être modéré, il faut l'être pour éviter les désappointements ; car un Roi, dont la seule passion est l'ambition, n'est pas toujours en état de juger (dans sa plus grande étendue) des ressources qui dépendent du sentiment des autres ; il perd le grand avantage d'être maître des plus fortes impressions qui se passent sur terre et de savoir tirer avantage, comme il sera donné de voir un souverain distingué par sa puissance, avoir un cœur également sensible.

C'est aussi injuste qu'impossible de maintenir un peuple pour toujours par la force des armes; il faut être ainsi pour devenir vraiment indomptable.

Qu'Alexandre retourne chez lui le plus tôt possible ! je n'aime pas qu'il reste en France avec tous ces barbares pour gâter ce beau sang.

Comme votre Empereur a été si malhonnête pour moi, j'ai grande envie de voir ce qu'il vaut l'autre. Il a tant de qualités opposées que, jusqu'à présent, je n'ai jamais pu savoir rien qui est satisfaisant.

Tout ce qui me paraît sûr, c'est qu'*il a une belle jambe.*

C'est elle qui souligne. Cette expression l'obsède, quand elle fait le portrait des hommes; elle l'emploie à plusieurs reprises, et une fois notamment en parlant de son page. Nous manquons de détails sur la jambe du colonel Boutin.

La signature de cette lettre est découpée. Une note indique qu'elle a été offerte à Mme Victor Hugo.

Du couvent, 15 juin 1814.

Il y a trois jours qu'un bâtiment de guerre est venu demander de mes nouvelles et prendre mes ordres.

Il a apporté des lettres de l'Angleterre, de la Hollande, de l'Allemagne. En cas que des gazettes ne vous soient pas parvenues, en voici : j'espère qu'elles vous consoleront un peu. Grâce à Dieu que tout s'est passé avec modération. Talleyrand sera apparemment premier ministre. C'est ce qui me paraît que l'on doit désirer le plus. Ses talents distingués, son expérience et sa conduite très judicieuse dans ces circonstances critiques lui donnent du moins tous les droits possibles. On m'écrit d'Angleterre que nous avons fourni cette année plus de cent millions sterling pour les frais de la guerre ; c'est un bon petit pays que celui-là, quoique bien stupide et avec un climat détestable.

. . . .

HESTER LUCY STANHOPE.

Malade, lady Stanhope s'est réfugiée dans l'intérieur de la montagne, « un endroit charmant où l'on trouve des cascades et des arbres de toute espèce ». Elle n'a écrit de sa retraite qu'une lettre à l'officier, et c'est encore pour lui

recommander la prudence. « Au nom de Dieu, prenez garde, votre patrie l'exige et ceux dont vous parlez l'ordonnent. » Ceux dont ils parlent sont à Paris. Il lui en a fait confidence. Il y a une femme. S'il mourait « deux beaux yeux, lui écrit elle, pourraient pleurer ». Elle n'est pas jalouse de l'inconnue ; de quel droit le serait-elle? Il ne lui en a donné vraisemblablement aucun. « Si tous les hommes, lui écrit-elle, savaient mettre le même prix que vous à la constance, il n'y aurait pas de femmes malheureuses et peu de légères. »

Ce compliment n'en cache pas moins un profond dépit. Il va s'en aller sans être venu et elle continue à ne pas savoir où elle peut lui vanter les miracles de sa volonté : il y a des caractères contre lesquels elle se brise. La sirène en est pour ses chants, Circé pour ses philtres.

Mar Elias, 23 août 1814.

Quelle lettre désagréable, Monsieur, incompréhensible en vérité ! Est-ce que l'on est fatigué en lisant des nouvelles de ceux qui vous intéressent ? Mais comme la peste a fini vous ne m'intéressez plus.

Comment, vous allez partir et n'avez pas même la politesse de me dire pour où ?

Tout ce que vous me dites pour l'air d'Alep, c'est pour m'empêcher de me rendre à la fête de M. Backer, mais ne savez-vous pas que si ma *Volonté* l'indique, que ni le ciel, l'air, ni la terre ne m'empêcheront de la suivre ou dans cela ou en quoi que ce soit. Mais toute ce joie bruyante je déteste, je connais que trop la populace ; dans tous les pays c'est à peu près la même chose ; aujourd'hui c'est à vous, demain à un autre. Mais, badinage à part, je vous dois bien des remerciements pour tout ce que vous dites sur ma santé qui est actuellement presque rétablie ; mais ce foi ne me laissera pas longtemps tranquille, il ne se guérira jamais ; mais il y a quelques années que j'ai fait mon calcul sur cela : c'est la volonté de Dieu.

ESTHER LUCY STANHOPE.

Mais les événements en Europe se précipitent, elle redevient, pour les commenter « le second ministre » qu'elle fut

en sa jeunesse, « mais que de confusion en sa langue polietique ».

Mont Liban, 24 août 1814.

Je reçois dans le moment votre lettre du 6 de juillet, il parait que je ne vous reverrai plus dans ce pays ici, aussi je ne puis m'empêcher de vous dire un petit mot de consolation.

Je sais qu'il y a des personnes qui croient que Louis XVIII sera plus Anglais que Français, mais le croyant réellement un bon homme, je ne peux jamais croire qu'il peut manquer à la France : mais supposez un instant qu'il soit méchant, alors il ne sera pas plutôt monté sur le trône qu'il oubliera toutes ces obligations qu'on vante tant, qui après tout ne sont pas grand'chose; c'est le sort qui a décidé son élévation ! Je vous assure qu'en Angleterre (du moins dans mon temps) on n'entendait pas plus parler de lui que s'il n'était pas là ; cela prouve du moins qu'il n'est pas un *intrigant*.

Mon cousin le Marquis de Buckingham, son ancien ami, mort depuis un an 1/2, était si blessé du peu de cas qu'on faisait de lui, que pour longtemps il lui a prêté un de ses palais et l'a fait servir en roi : c'était un homme qui avait 35.000 livres sterling de rente et qui pouvait bien soutenir les dépenses que cette amitié lui occasionnait. Son fils, vous verrez peut-être quelques jours à Paris, nous étions les meilleurs amis du monde, mais il désapprouve beaucoup mes voyages et moi autant le ton d'autorité qu'il a pris, aussi nous sommes un peu brouillés dans ce moment, c'est-à-dire que je ne lui écris pas trois fois par semaine comme j'ai fait pour dix ans de suite, mais il faut rendre justice à la droiture et à la générosité de son caractère, et je vous (*Illisible*) plus grande franchise que je crois que c'est le seul Anglais pour lequel votre Roi a un penchant réel. Pour M. le Duc de Berry je le voyais quelquefois dans la Société, et j'étais étonné de voir le peu d'effet qu'il produisait. La France n'est certainement pas agrandie, mais peut-être elle ne sera pas moins heureuse. Auriez-vous plus d'esprit, plus de droiture et d'indépendance, seriez vous plus en état de briller ou d'ajouter à la gloire de votre patrie si vous aviez une taille pour un homme comme j'ai pour une femme. Si la France a pu résister à toutes les horreurs qui ont eu lieu au commencement de la révolution, sera-t-elle perdue par une paix qui lui donnera un peu de repos et

occasion de réparer les sacrifices étonnants qu'elle a faits ? Rien ne peut la priver de cette énergie et ce tact de réparer ses malheurs qui l'ont distinguée pour tant de siècles.

Vous me reprochez que je vous fais toujours la guerre, il me paraît que vous l'aimez plus que la paix. Je n'ai jamais pu trouver que les causes de guerre étaient trop justes et si je me suis un peu éloignée de la justice en attaquant le système, ai-je eu tort de blâmer ce petit air froid et douteux qui m'a empêchée tout bonnement de vous dire la situation réelle de la France. Je craignais d'un côté de vous blesser, de vous donner le droit de m'accuser... Dieu merci vous avez échappé à la peste.

Je serais bien aise de savoir que votre esprit était plus tranquille et j'espère que vous trouverez les choses moins mal que vous y attendez.

Ah ! ne me dites pas que vous êtes inconsolable, mais rendez grâce à la Providence que Paris ne soit pas brûlé et pensez un peu sur des horreurs qui n'ont pas eu lieu, alors vous ne serez pas si malheureux. Je ne suis pas philosophe par apathie, mais par résignation ; mais à votre âge il faut toujours voir tout en couleur de rose.

De quelque côté que vous alliez mes vœux vous accompagnent. adieu,

HESTER LUCY STANHOPE.

L'avant-dernière lettre est encore consacrée aux événements d'Europe.

Mar Elias, 7 septembre 1814.

Si vous n'avez pas de nouvelles récentes vous aimerez à savoir ce qu'il y a de plus nouveau : Mes lettres de Vienne m'annoncent que le Congrès n'a pas eu lieu et qu'Alexandre est parti pour sa capitale disant qu'il se rendrait à Vienne dans le mois d'octobre; sa lettre a déplu beaucoup à l'Empereur d'Autriche. C'est Alexandre à *présent* qui veut se faire *Empereur et Roi* en donnant un Roi à la Pologne et ajoutant une grande partie de la Galicie à ce pays-là : il ne donne plus de congé aux troupes et déjà il assemble 100.000 hommes pour maintenir ses prétentions et a envoyé des troupes sur les frontières de la Galicie. L'Italie est tout en confusion et les Pays Bas autrichiens vont se donner à la France si les Alliés prétendent de les donner à la Hollande.

Le Roi de Prusse jette les yeux sur la Saxe.

Je ne peux pas vous donner les détails des intrigues dont les femmes sont les chefs ; je connais personnellement une, la plus méchante, qui a une âme vulgaire, un cœur sans affection et libertin à l'excès ; un tambour lui plaira mieux qu'un Henri IV ; elle n'a qu'une ambition que de ressembler à Mme du Barry sans ses talents et sa beauté et de mettre *le désordre* partout. Connaissant que trop ses principes et ses *buts* j'entrevois tous ses complots ; elle a une amie qui ne manque pas d'esprit et qui a beaucoup à dire aux Empereurs et Rois imbéciles, non pas au vôtre. Je ne dis rien sur les politiques Turcs, quoiqu'il y ait beaucoup à dire en ce moment. Dieu garde que l'Angleterre et la France soient entamées dans la guerre qui paraît que trop probable ; quand je réfléchis sur le caractère et les talents de ce mylord qui doit tout arranger au Congrès et encore plus sur celui qui lui donne ses instructions, je tombe dans une *défaillance politique*. C'est cependant voir les choses trop en noir, mais je veux toujours espérer ; suivez mon exemple et rassurez vous sur le sort de la France si elle est tranquille dans son *sein;* Elle et elle seule a choisi son roi, qu'elle soit contente ! Je ne vous trompe pas, vous voyez, quand vous êtes à portée de tout savoir. Je n'ai pas le temps de vous parler d'autre chose.

HESTER LUCY STANHOPE.

C'est du Mont Liban, 16 octobre 1814, qu'est datée la dernière lettre de lady Stanhope au colonel Boutin. Elle accuse à son correspondant réception des lettres du 10 et du 20 du mois précédent. Il est à Damas. Elle va partir à Balbeck. « Il faut absolument que vous veniez là, lui écrit-elle. Il n'y a rien de beau à voir à Damas, excepté les Turcs et leur harem. » Le colonel Boutin avait des curiosités plus sévères. Si l'empereur avait abdiqué, la France restait debout et sa décision était bien arrêtée d'aller la servir, comme il en avait coutume à travers tous les périls.

Parti, l'officier cessa de donner de ses nouvelles. On en attendit pendant des mois, puis on s'inquiéta. Lady Stanhope fut la première à s'étonner de ce persistant silence. Elle prévoyait quelque catastrophe. Ne l'avait-elle pas mis en défiance contre les trahisons du chemin qu'il allait par-

courir, encore qu'elle ignorât son itinéraire et son but? Ce fût bien autre chose lorsqu'elle apprit qu'il avait osé pénétrer dans la plus redoutée des tribus, la plus jalouse de son indépendance, où, derrière chaque muraille, chaque pierre, chaque buisson, une chance ennemie est embusquée. A quelle mort avait-il succombé ? à la fatigue, à la peste, à la haine, à la cupidité du pillard ?

A quelle époque s'était déroulé le tragique événement ? Pour M. Deval, chargé des Affaires de France à Constantinople, et pour M. Henri Guys, chargé de la justice des ports consulaires de Tripoli et de Lattakieh, il avait disparu au commencement d'août 1815, près du village d'Et-Blata, entre Geble et le Markab. Mlle Paule Henry-Bordeaux, qui a refait, dans la *Circé du Désert*, l'itinéraire de lady Stanhope, tient pour plus vraisemblable la date de 1814 (1). « D'abord, écrit-elle, parce que la dernière lettre du colonel Boutin, adressée à M. de Caux sur les affaires du Caire et d'Alep, est datée du 14 décembre 1813. Il serait inexplicable que le colonel eût cessé de donner de ses nouvelles jusqu'en août 1815. Inexplicable aussi qu'il n'eût pas appris en cours de route l'abdication de Napoléon et que des ordres de retour envoyés depuis août 1814 ne l'eussent pas touché encore à ce moment-là. »

On vient de voir, par les lettres dont lady Stanhope accuse la réception, que le colonel Boutin vivait encore à la date du 20 septembre. Et, que, d'autre part, il avait été exactement renseigné sur les revers de la campagne de France et sur l'acte de Fontainebleau. Il existe, en outre, une preuve irréfutable qu'il était toujours vivant le 15 février 1819. C'est une lettre de cette date que possède la famille du colonel Boutin et qui est ainsi conçue :

Je me porte bien. Je vous prie d'être sans inquiètudes sur mon compte. La belle saison me ramènera sans doute au sein de ma patrie.

(1) *Lady Stanhope en Orient, La Circé du désert*, p. 261.

Ces lignes, tracées six mois après que toute correspondance eut cessé avec lady Stanhope, d'où étaient-elles adressées? On l'ignore. Pour ceux qui se mirent à sa recherche, longtemps après, à l'époque précitée le colonel Boutin se dirigeait vers les monts Ausariehs. C'était de ce côté qu'avec les autorités françaises lady Stanhope, enfin éclairée sur la véritable position militaire de son correspondant et sur le sens de la mission qu'il accomplissait, dirigea ses investigations. Quand elle fut persuadée de sa mort, elle n'eut de paix avant d'en avoir obtenu le châtiment. L'accusation d'assassinat manquait de bases certaines. Mais elle tenait à proclamer son zèle, et aussi peut-être la puissance dont elle s'était investie.

Pour obtenir justice, estima-t-elle nécessaire d'aller la réclamer en tumultueux cortège au Palais, menaçante et furieuse, laissant, après son arrogante apostrophe, le pacha consterné? Ce qu'il y a de certain, c'est que par lui, elle put décider le sultan à ordonner une expédition formidable commandée par Mustapha Barbar, gouverneur de Tripoli, — dont le châtiment des assassins de l'officier français ne serait peut-être qu'un prétexte. Le sultan tenait à faire sentir son autorité à cette tribu, depuis tant de siècles rebelle à tous les jougs.

Une lettre inédite de lady Stanhope au frère du colonel Boutin apporte, sur son intervention et les conséquences qu'elle eut, des versions qui ne peuvent que contribuer à former la version définitive.

Mont Liban Mar Elias, le 4 décembre 1817.

Monsieur,

J'ai reçu les trois lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire la dernière par la voie de M. Regnault, l'une par la voie de M. Russel et l'autre par M. Pillavoine, elles me sont parvenues il y a 15 jours à peu près au même moment.

Je crois que ce serait inutile de répondre aux questions que vous me faites dans votre première lettre, comme M. le Marquis de Latour-Maubourg vous a fait passer tout ce que je savais sur

le sort de votre frère chéri; pour les deux paquets dont vous demandez des renseignements c'était deux plis de lettres envoyées à Marseille pour être mises à la poste : J'ai bien questionné l'homme que j'ai vu dans le mois d'août de l'année passée s'il pouvait se souvenir des adresses, il a dit que non, mais l'une ou toutes les deux, il lui paraît, étaient adressées à des militaires, mais qu'il n'a pas fait beaucoup d'attention à cela, parce qu'il n'y avait pas de raison.

J'aime beaucoup M. Regnault mais cependant je le gronderai bien pour avoir blessé votre sensibilité en hazardant une expression qui ne veut rien dire mais qui fait beaucoup entendre : pourquoi n'a-t-il pas monté sur un cheval et s'est rendu au Camp du Gouverneur de Tripoly pendant que l'on faisait la guerre aux Ansériis, comme j'ai envoyé un homme qui a une famille de 10 enfants et un de mes petites élèves de 12 ans pour avoir une conversation avec Barbar et qu'ils ont été obligés de faire 36 heures de marche de nuit, n'ayant pu s'arrêter nulle part quoique accompagné de beaucoup de cavaliers; alors il aurait pu avoir hazardé un opinion et ne pas se fier seulement sur des rapports du hazard, parce que, sans que l'on soit dans la confiance du gouvernement ou que l'on voye par soi-même, on ne peut rien apprendre de juste dans ce pays-ci.

Il faut à présent que je vous explique la situation de ces montagnes et vous donne quelques idées des habitants : Où le Mont Liban finit à Tripoly commencent les montagnes des Ansériis, et ces montagnes là s'étendent le long de la côte jusqu'à Antioche. Il y a une route assez sûre de Hama à Tripoly, une autre de Hama à Gessert El Chourt et de Gessert El Chourt à Lattaquié et à Antioche et une autre route depuis Tripoly jusqu'à Lattaquié sur la côte de la mer; ces montagnes là sont habitées par des gens des plus féroces qui ont une religion scandaleuse; aussi ennemis des Turcs que des Chrétiens : Aucun voyageur n'a jamais passé sur ces montagnes qui sont inconnues excepté aux troupes qui vont ramasser les contributions du Grand Seigneur.

Le pauvre Colonel, contre tous les conseils qu'on lui a donnés à Hama, voulut absolument passer dans le milieu de ces montagnes sur une jument qui lui appartenait et un cheval à son domestique sans aucun bagage que ce qu'ils avaient dans leurs bissacs; ces mon

tagnes, quoique moins élevées que le Mont Liban, ont des lieux plus escarpés et encore elles sont couvertes de beaucoup de broussailles dans lesquelles les habitants se cachent; c'est impossible de leur faire la guerre excepté en brûlant leurs villages et en fusillant de droite à gauche: il paraît que le beau-fils du Cheik, à cause de ce crime, a été fusillé parce qu'on ne pouvait pas l'attraper pour le porter enchaîné au Pacha.

Personne n'admire plus que moi la sensibilité de votre cœur et je ne veux pas augmenter les réflexions douloureuses que vous avez faites en vous détaillant ce qu'il m'a coûté de décider en cette affaire. Je savais bien que les Turcs une fois lâchés ne temporisent plus; mais il ne fallait pas,dans les circonstances pareilles, se laisser accabler par la sensibilité dont j'ai beaucoup trop pour mon bonheur, mais il fallait prendre un parti. Comme votre frère je vois toujours les choses en grand, et l'amitié que j'ai toujours portée à votre nation et l'admiration que m'a inspiré un homme qui avait toute la vertu et la fermeté d'un Romain, les talents et l'honneur d'un Français, ne permettaient pas que j'envisage le sort des innocents plus que la juste punition des criminels, parce que vous devez bien penser qu'ils étaient ligués ensemble pour n'avoir pas rendu l'assassin aux mains de la Justice qui le demandait; ainsi, Monsieur, je vous conjure de ne plus vous affliger sur ce sujet : l'Etre suprême ne nous demande d'agir que par nos faibles lumières et lorsque l'on fait de son mieux, l'on ne mérite pas ni les reproches des vivants ni ceux des morts.

Les 5000 piastres dont vous me parlez sont un calcul que l'on a fait sur le prix des 2 chevaux, des armes, habillements, petites choses, etc., car personne ne savait au juste ce qu'il avait sur lui ; mais on devine que ce n'était pas grand chose comme il n'avait pas de cheval de bagage : l'argent mis en dépôt et les caisses, vous avez aussi compte de tout cela ; il ne reste pas, je crois, rien que l'esclave à Alexandrie au sujet duquel j'ai écrit à Monsieur votre consul dans cette échelle, car il me paraît que c'est lui qui doit réclamer le prix ; je crois que vous devez savoir que 12 ou 13 paquets de papiers qui étaient mis en dépôt avec ces caisses ont été pris par M.Constantin Guys, consul général à Alep, et renvoyés au Gouvernement Français. Voilà, je crois, Monsieur,tous les indices que je puis vous donner. J'ai fait

des recherches sans cesse sur tout ce qui concernait le Colonel sans pouvoir rien débrouiller de plus que ce que je vous ai marqué.

M. Regnault est un métaphysicien : il raisonne et déraisonne jusqu'à ce qu'il ne voye rien de clair ; ainsi ne laissez pas qu'il écarte votre jugement et rendez justice à notre excellent Pacha pour avoir fait plus que jamais un Turc n'a encore fait pour un Européen et que sa popularité l'a mis dans le cas d'être *obéi* par ses troupes et ses gouverneurs, parce que ce n'est pas très facile, comme vous pouvez bien le croire, d'intéresser des Musulmans dans la cause des Francs.

M. Regnault veut toujours croire que votre frère s'est brûlé la cervelle de désespoir des malheurs arrivés à la France ; cela prouve bien qu'il ne l'a jamais connu, parce que, quoiqu'il eut toutes les raisons de s'affliger sur les outrages commis sur son beau pays et sur le peuple le plus éclairé du monde, il avait une âme trop forte pour commettre une pareille action ; il est vrai qu'il aurait subi mille morts cruelles pour venger la cause de la belle France ; mais cela est autre chose. Il n'y a rien de si naturel que vous ou moi ou qui que ce soit qui passe ces montagnes là ne soit assassiné ; et même on a raisonné beaucoup avec moi sur le risque que je courrais, en me mettant dans le cas de mériter la vengeance d'un peuple si barbare; mais j'ai la même confiance au Destin que les Turcs ainsi cela ne m'a fait aucun effet que de me mettre en colère avec les lâches qui m'ont parlé ainsi.

J'espère qu'un de ces jours j'aurai le bonheur de faire votre connaissance et celle de votre famille et de vous faire de vive voix l'éloge d'un homme qui mérite tout ce qu'on pourrait dire de lui.

Lorsque vous m'écrirez encore, faites moi un peu le portrait de votre famille et dites moi si vous avez un enfant qui ressemble à son oncle.

HESTER LUCY STANHOPE.

P. S. — M. le Marquis de Latour Maubourg n'a pas tardé un moment de nous écrire ; c'est ma lettre qui a tardé, qui aurait été remise à un voyageur que les circonstances ont contrarié dans son voyage vers Paris.

Nous avons surpris récemment l'écho d'une version qui, — rien ne se perd, — quelque jour engendrera de nouvelles

polémiques et inspirera de nouveaux romans. Celui qui la lançait se disait renseigné à des sources sûres, — formule de style qui dispense de les désigner. D'après cette version, le colonel Boutin avait bien été tué par des fanatiques ou des brigands, mais c'était lady Stanhope qui les avait armés. Ils n'avaient été que les jouets de sa diabolique machination. Instrument de la politique anglaise, sentinelle en faction aux frontières du désert, lorsqu'elle eut soupçonné la mission politique de l'envoyé de Napoléon, ses tentatives de séduction pour l'engluer ayant échoué, elle employa les grands moyens, et dressa le guet-apens. Et pour écarter les soupçons, elle exigea avec ostentation le châtiment des coupables. La thèse est ingénieuse, mais qui lady Stanhope eût-elle servi, par ce crime, alors que, Napoléon frappé de déchéance, ses desseins ambitieux sur l'empire des Indes s'étaient écroulés sous lui ?

Sa correspondance avec le colonel Boutin, qui n'a pas été faite pour les besoins de nos controverses, ruinerait, si c'était nécessaire, ce mélodramatique échafaudage. Lady Stanhope s'y montre plus banale que sa légende, mais loyale amie et sage conseillère. Dans ses billets, moins chaste et moins immaculée que ne l'a voulu la pruderie anglaise, elle est manifestement plus curieuse du messager que de ses messages. Il a ses secrets. Il n'en prendra pas une femme pour confidente, et surtout une femme dont le turban ne déguise pas même l'origine ennemie. Si, des hauteurs mystiques où elle plane, il lui plaît, à elle, de l'oublier, lui, prudemment, s'en souvient. Mais le duel que leurs patries respectives ont engagé dans le monde n'en a pas fait deux ennemis dressés face à face. Elle l'intéresse. Il l'occupe. Il arrive à propos dans cette solitude que venaient de déserter deux des hommes distingués qu'elle y avait conduits et dont l'un, Michaël Bruce, ouvre une vacance sentimentale à l'imprévu des rencontres. Le colonel Boutin survient ; plus Putiphar que Zénobie, elle se met en frais pour paraître à son avantage, mais avec ce qu'elle a retrouvé de simplicité et de natu-

rel. Si la comédienne, à tout instant, réapparaît, ce n'est jamais qu'au sortir de scène et ses oripeaux de théâtre quittés. Sa stratégie est d'une amoureuse. Elle l'aide à s'en aller et s'efforce à le retenir. Elle lui indique la route et l'effraye des dangers qu'il y courra. Mais le danger le connaît et la mort lui est familière. Il part. Elle est vexée de la brusquerie de l'adieu et mortifiée du silence qui le suit. Il a été tué. On ne sait où ni quand. Un consul français lui dit : « C'est un suicide ! Il n'a pu survivre à la chute de son maître. » Elle riposte, indignée : « Un Français de cette trempe-là ne se suicide point ! » Et elle réclame le châtiment des assassins. Elle y met une passion dont la plus subtile des feintes ne rendrait pas l'accent. On voudra y voir un effet de l'orgueil qui essaye sa puissance : n'est-ce pas plutôt la manifestation inconsciente d'un cœur qui soulage sa détresse ?

Sa lettre à la famille Boutin, digne, émouvante et grave, apporte un témoignage à la mémoire de l'homme dont elle éprouva la fidélité sans défaillance à son pays. Cette lettre est la page la plus expressive du conte oriental vécu, dont lady Stanhope est la belle princesse.

Lamartine l'a vue sur le retour, prise de vertiges, vaticinant et divaguant, la tête perdue dans les astres, et sa splendide imagination de poète lui a fait la royale aumône de son récit. A l'époque de sa correspondance avec le colonel Boutin, l'extraordinaire exilée, la fausse reine de Palmyre, la Circé des déserts, est encore en pleine possession de son rôle, assez la sœur des héroïnes de Shakespeare pour le concevoir et la nièce de Pitt pour le jouer.

GEORGES MONTORGUEIL.

LES RELATIONS INTELLECTUELLES FRANCO-ALLEMANDES

—

Comment, au sortir de la guerre, le problème de la reprise des relations intellectuelles entre la France et l'Allemagne allait-il se poser à nouveau ? Sous quelles formes précises ? Par quelles séries de démarches plus ou moins cohérentes et systématiques ? C'est le problème concret et nettement délimité que nous voudrions traiter ici.

§

C'est autour de Romain Rolland et de *Clarté* d'une part, d'André Gide et de la *Nouvelle Revue française* d'autre part, que les tentatives de renouement s'ébauchèrent, des deux côtés du Rhin.

Dans le *Worwärts* du 31 juillet 1919, Max Hochdorf invitait Romain Rolland et Barbusse à visiter l'Allemagne, pour peindre ce qu'ils auraient vu, ni « en rose, ni en noir ». On savait gré surtout à R. Rolland de son « ancienne envolée mondiale » ; aussi tous les jeunes Allemands le prenaient-ils pour parrain de leurs livres. Il arriva même que le Dr Hofmiller le louât en termes d'artillerie :

Ce qui distingue *Jean-Christophe* de tous les autres romanciers français, c'est la dimension et le *calibre intérieur*. On n'a point écrit en France avant Rolland de récit d'un sérieux tel, presque religieux... Rolland est le seul écrivain français qui s'appuie sur une philosophie élevée et sincère. Il cesse d'être purement Français pour devenir Européen.. Ce n'est pas par hasard que le héros du roman est Allemand : la race française, chez qui

le développement de l'esprit est précoce et vite atteint, ne pouvait fournir un tel héros (1).

Quand il se fonda, le mouvement *Clarté* éveilla en Allemagne quelques échos. Ainsi, en décembre 1919, Fritz von Unruh, Paul Zech, Latsko, Däubler, Toller, Rubiner, Rudolf Leonhard, Klaire Studer, Ivan Goll, Kasimir Edschmid etc., signaient un appel à la Jeunesse intellectuelle française, où il était dit :

Quelle démence tragique toujours entre les meilleurs Allemands et les meilleurs Français !... Pourquoi, Français qui vous sentez Européens, pourquoi votre réserve nationaliste ?... Nous discutions Guilbeaux, nous lisions beaucoup Jouve, Martinet était traduit. Quelqu'un d'entre vous a-t-il conçu le plan de montrer aux Français la véritable vie intellectuelle de l'Allemagne ? *J'étais saboté* (2).

Quelle plainte bizarre, commerciale ! Les pacifistes allemands faisant parade de leur lecture des défaitistes de France : Guilbeaux, de *Demain*, Jouve, du *Poème contre le grand crime*, Martinet, des *Temps maudits*, pour réclamer contre leur « sabotage » !

C'était le temps où, dans *Ziel*, Kurt Hiller — qui depuis s'est répandu en lamentations sur son atroce misère : « Je ne sais plus ce que sont les œufs, le beurre, la viande ; mes vêtements sont déchirés (3) », — c'était le temps où il développait et prêchait en phrases enflammées son *activisme*, sorte de clartisme allemand. Voulant « vivre au Paradis », Hiller se donnait ce but :

La dictature de la classe des travailleurs, conjuguée avec la dictature de l'esprit, offrirait la double garantie que cette révolution ni ne s'enlisera, ni ne prendra le mors aux dents.

Il fallait profiter, sans tarder, de la « révolution » allemande, pour assurer la domination des intellectuels. Mais c'était déjà trop tard.

(1) *Süddeutsche Monatshefte*, 1920.
(2) Cf. *Clarté*, 27 déc. 1919.
(3) *Ibid*, 1er. oct. 1922, p. 505.

Le coup de sonde avait, en réalité, été tenté par Romain Rolland lui-même, quand, le 23 juin 1919, le jour même où les salves de canons fêtaient dans Paris la signature du Traité de Versailles, il avait lancé, d'accord avec Nicolaï, Einstein et quelques autres, son offensante *Déclaration d'indépendance de l'Esprit* :

L'Esprit n'est le serviteur de rien. *C'est nous qui sommes les serviteurs de l'Esprit.* Nous n'avons pas d'autre maître... Nous honorons la seule vérité, libre, sans frontières, sans limites, sans préjugés de races ou de castes...

Par cet appel, R. Rolland aurait voulu concentrer les énergies intellectuelles allemandes, les rallier à lui pour la définitive et éternelle paix. Mais les Germains se refusèrent. Rien ne révèle mieux leur état d'esprit que la réponse de Richard Dehmel à ce qu'il appelait une « déclaration d'amour » :

L'appel de Romain Rolland à l'union pacifique de tous les intellectuels cosmopolites — écrit-il à Nicolaï — a été signé, me dites-vous, par un grand nombre des 93 savants. Rolland, m'assurez-vous, est un peu attristé d'avoir reçu les signatures de ces gens, presque en plus grand nombre que d'autres... La plupart des hommes sont des girouettes.

Rolland ayant déclaré à Nicolaï qu'il estimait fort la loyauté de Dehmel, celui-ci se dit extrêmement touché, mais poursuit ainsi :

« La signature d'un Allemand au-dessous d'un appel de Rolland a une toute autre signification que celle d'un Français, d'un Anglais ou d'un Yankee. Pour nous ce serait une *amende honorable* à portée politique » ; mais ce serait une erreur profonde, « car les porte-paroles de l'esprit allemand n'ont pas davantage péché contre l'esprit d'humanité que les étrangers et même plutôt moins », aucun Allemand n'ayant jeté les « abominables excitations » de Maeterlinck, Verhaeren, Kipling, d'Annunzio. Donc, conclut Dehmel, « l'indignation à jet continu à propos de l'ineptie des 93 tourne à la farce insipide ».

C'était donc un échec retentissant qui mettait fin brusquement aux offres de l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée.* C'était bien en pleine mêlée brutale qu'entendaient rester les Allemands.

Paul Reboux ne devait pas avoir plus de chance. En septembre-octobre 1920, le *Tagebuch* publiait les résultats d'une enquête relative à l'urgence de la réconciliation réclamée dans les *Drapeaux*.

Cela n'est ni utile ni avantageux pour nous et pour vous, répond Wichard von Mœllendorf : « Nous sommes comme des enfants qui, appréhendant l'approche de quelque chose d'épouvantable, ferment les yeux et essaient ainsi de calmer leur mauvaise conscience. » Brûlons les cadavres et le phénix renaîtra. Le Dr Guggenheimer, président de la commission des restitutions, estime que la plus grande réserve s'impose. Que la France ne s'abuse pas, déclare le socialiste Édouard Bernstein, la façade seule a changé en Allemagne : là est « le nœud de la question ». Mais Rathenau, le futur ministre, avait été franchement hostile : « Je ne tiens pas pour heureuse l'idée de cette enquête », répondait-il, maugréant. Avant 1914, la France a toujours *boudé*. Aujourd'hui, « il n'y a qu'une chose plus hideuse que l'assassin, c'est la victime... La France s'attribue le rôle de justicier ». Une hirondelle ne fait pas le printemps : *nous ne devons rien répondre* à Reboux. Plus tard, d'autres voix plus autorisées parleront. « Mais *ce sera trop tard.* »

Ainsi les pacifistes français avaient tendu la main, gentiment, franchement. Or, l'Allemagne a-t-elle esquissé un geste amical ? Aucunement.

Que si nulle réponse ne venait aux offres *bourgeoises*, aux *révolutionnaires* bolchevisants que disait-on ?

Dans le *Tagebuch*, on pouvait lire : « Hélas ! comme il résonne faiblement, le petit orchestre du groupe *Clarté*, autour du brave et pathétique Barbusse ! »

La note juste est donnée par la *Neue Rundschau*, qui se refuse à donner quelque importance au clartisme français :

Malgré le groupe *Clarté, ce bon compagnon de l'activisme germano-russe*, la tradition latine est encore forte.

Clarté a beau vouloir unifier l'Europe au sein du bolchevisme, les « révolutionnaires » allemands ne se laissent pas prendre au jeu. Non, il est écrit qu'entre Français et Allemands, si internationalistes soient-ils, l'entente, l'union solide et étroite ne peut se faire. A la fin de 1920, Stefan Zweig, l'ambassadeur de Romain Rolland à Salzbourg, écrivait tristement à Barbusse :

Nous avons conçu de grandes espérances et obtenu peu de résultats... *La grande idée est restée sans force*... Pas une seule fois depuis un an, nous n'avons pu nous tendre la main ; nous n'avons pu que nous transmettre par écrit notre amertume, notre colère... *Aujourd'hui nous sommes moins nombreux que l'année dernière*... Ce serait fou de le nier : nous qui avons toujours voulu et qui voulons *l'unité de l'Europe*, la fraternité des peuples, nous sommes moins nombreux qu'il y a un an. Car le monde est las. L'individu est las... *Parmi cent millions d'hommes, il en est seulement une douzaine*...

Donc, hormis quelques doctrinaires têtus ou financiers judéo-maçonniques, les pacifistes vraiment agissants sont moins que rien. Quel aveu !

Il est même arrivé que Barbusse reçoive outre-Rhin une leçon bien méritée ; ainsi, du *Schwäbischer Bund* (de septembre 1921), sous la forme suivante :

Nos bons Allemands s'imaginent agir politiquement en sacrant Henri Barbusse champion de la cause allemande. Le moins qu'on puisse en dire, c'est qu'il y a là une grave inconvenance de leur part. Des caractères vils sont indignes de défendre une cause juste et sacrée. Ceux qui traînent dans la boue leurs compatriotes, même quand ce déballage de turpitudes nous est donné en pâture, ne peuvent être que des gens de mauvaise compagnie, qu'ils s'appellent Kurt Eisner ou Henri Barbusse... Si quelques-uns de nos littérateurs avaient eu les « clartés » nécessaires sur ces questions en apparence si simples, la littérature allemande ne serait pas tombée si bas.

Clarté et Barbusse ne représentent que la « bohème parisienne » : ainsi conclut le rédacteur souabe. Ce n'est certes pas nous qui le contredirons.

Sur la difficulté, sur l'impossibilité plutôt de renouer, même entre révolutionnaires franco-allemands, le témoignage le plus véhément est sans doute celui de Paul Colin, qui dirigea l'*Art libre* (de Bruxelles). Il s'était fait, après la paix, le commissionnaire du pacifisme clartiste en Allemagne ; il avait, dit-il, parcouru 5.000 kilomètres « dans ce pays mystérieux et douloureux », sorti de la guerre « sans haine et sans soif de vengeance ». Il se targue d'avoir livré dans les réunions publiques, comme à Darmstadt le 3 décembre 1919, « bataille difficile et violente », à tel point que le haut commissariat rhénan — si paternel — dut lui interdire le territoire : au nom de *Clarté*, il réclamait la libération des prisonniers allemands retenus en France. Parlant devant 200 personnes, il croyait séduire la Germanie !

Or, voici quelle leçon il tirait, en février 1922, de ses fréquentations avec la gent bas-bleuiste de là-bas. « Guilleret devant l'hystérie », il narre :

Je compris, au courant de cette interminable réunion, le malheur des masses allemandes et *l'impossibilité d'une action efficace*. Je compris aussi les alarmes de mes amis de la *Frankfurter Zeitung* et la cause de leur déception. Je compris surtout les progrès de la contre-révolution... qui offrait un front à peu près uni — l'unité nécessaire des vaincus — à ses adversaires. Car, pendant trois heures, je n'entendis que des menaces ou des critiques acerbes. Une autre fois, je renouvelai l'expérience dans un milieu plus choisi. Frau Leonhard Frank, la femme du courageux et paradoxal auteur de *Der Mensch ist gut*, le Dr Liebknecht, frère de Karl, le jeune Max Lederer, de Mannhein, communiste et millionnaire de guerre, ardent d'ailleurs et d'une hautaine véhémence, le Dr Goldstein, fondateur d'un mouvement pédagogique d'une grande hardiesse, se chargèrent de m'en faire la démonstration, que mon camarade, le Dr Norbert Einstein (secrétaire du puissant syndicat des métallurgistes), répétait quotidiennement dans l'intimité de nos dialogues.

Que si l'Allemagne la plus libérale, la plus « européenne » parce que juive, nous hait à ce point, que penser de l'autre ?

Ayant été copieusement hué dans une conférence publique, Paul Colin écrivait — déjà — dans *Clarté*, le 24 janvier 1920, ces sentences réfrigérantes et sans appel :

J'en ai trop vu, en Allemagne, de ces francophiles venimeux et de ces humanitaires au front noir... *Trop de bourgeois, hier impérialistes, sont aujourd'hui nos amis*.. Craignons de faire alliance avec des gens *qui nous tireraient dans le dos au premier tournant*. Soyons clairvoyants.

Paul Colin rejoint Stefan Zweig : la voix du pacifisme, même révolutionnaire et bolchevisant, ne suscite en Allemagne aucun écho : *la Germanie se refuse*. Et cela se passait dès 1919-1920 !

§

Impossible sur le terrain des idées, l'entente ne serait-elle cependant pas possible *dans le domaine littéraire pur* ? Cette voie nouvelle fut tentée.

Otto Grautoff, traducteur de *Jean-Christophe*, qui fut un vieil habitué de la rive gauche et dut quitter Paris en 1914 « un peu contre son gré » (1), a écrit dans *Das Litterarische Echo* : « L'internationalisme abstrait s'est évanoui en fumée » ; mais André Gide parle « un langage calme, clair et objectif, inspiré de considérations raisonnables et utiles ». Ainsi en est-il aussi de Thibaudet. La *Nouvelle Revue française* « représente le côté calme, mesuré et digne de la pensée française ; malheureusement il n'existe pas en Allemagne de groupement organisé, conscient de sa personnalité allemande, qui puisse lui répondre, avec calme et dignité », car l'égoïsme règne en Allemagne, et non l'intérêt général de l'humanité.

Cependant, Grautoff insistait et se faisait pressant : il faut se grouper et répondre, écrivait-il anxieux.

(1) *Revue rhénane*, août-sept. 1923, p. 703.

Hâtons-nous de le faire. *C'est de France que nous vient l'appel*, non pas d'un seul poète, mais d'une force morale. La *Nouvelle revue française* est l'organe où se rassemblent toutes les forces vives qui travaillent à tisser la trame d'une époque nouvelle.

A la même époque (décembre 1921), Ernst-Robert Curtius, professeur à Marbourg, écrivait, dans *Tagebuch*, que Gide et Romain Rolland sont « seuls à représenter la tendance européenne en France ». Il l'avait déjà signifié, dans le *Neue Merkur* : « La *Nouvelle Revue française* s'efforce de plus en plus d'apprécier correctement et sans parti pris les choses d'Allemagne. »

Voici donc un nouveau centre d'attraction franco-allemand, centre préformé dès avant la guerre. Aussi, Grautoff a-t-il pu dire : « Dans ce qui s'est formé autour d'André Gide ne s'éleva aucun chant de haine. » A quoi bon, en effet ? Une claire et chaude croyance aux réalités d'ici-bas l'anime ; c'est, selon Grautoff, un chef tout indiqué.

Bien mieux. Si l'on en croit le théologien Adolf Deizmann, le caractère de la France future est déterminé par le cercle d'André Gide :

> C'est de là que partent les fils ténus qui nous attachent sans notre concours. Les fils ténus de la confiance se révèleront plus forts que les cliquetis des lourdes chaînes de la haine.

Ainsi alléché, Gide offrait donc, généreusement, le 1[er] novembre 1921, de renouer, sans se dénationaliser. Imprudemment, il ajoutait, avec Nietzsche, que la nature humaine supporte plus mal la victoire que la défaite. Quelle joie peut-il donc y avoir à être vaincu? La défaite ne nous avait donc pas assez rabaissés ? Il se contente de gémir et d'attendre la réforme morale :

> L'Europe entière court à sa ruine, si chaque pays d'Europe ne consent à considérer que son salut particulier. Le véritable esprit européen s'oppose à l'infatuation isolante du nationalisme ; il s'oppose également à cette dépersonnalisation que voudrait l'internationalisme.

Peut-il être question, là, de programme? Tendance vague, sentimentale, à l'union, et c'est tout. Mais qui, d'abord, a rompu les ponts, sinon « la firme Germania et Cie ? » répond péremptoirement Miguel de Unamuno.

Il était réservé à Jacques Rivière de préciser l'activisme de la *Nrf*. Au 1er mai 1923, il trouve, satisfait, que « le change moral » allemand est à la hausse. Il écrit, d'un style assez pauvre : « Je ne puis m'empêcher de croire que l'Allemagne *au fond* est facile à désintéresser de la guerre ». Serait-ce donc que l'industrie nationale prussienne ne « rendrait » plus ? Mais J. Rivière est décidé à faire de la richesse et... la paix, comme si cela dépendait de lui ! Mais il dépend de lui de perdre tout respect humain, puisque la première des conditions normales de la paix est, d'après lui, « le silence sur les griefs. *Il faut créer de l'oubli* », —pour permettre à l'Allemagne de recommencer plus sûrement, sans doute ?

Mais non. Ce que veut Jacques Rivière, c'est — il le dit sans broncher — *l'alliance économique franco-allemande*.

Voilà qui est — proprement — mettre la charrue devant les bœufs. Jacques Rivière serait-il donc un disciple inavoué de Caillaux ?

Et cependant, là encore, peut-on dire que la *Nouvelle Revue française* ait vraiment engrangé récolte sérieuse et ample d'amitiés germaniques ?

Quelles voix ont répondu à l'appel sincère ?

Ne parlons pas de ceux qui, comme E. Jacobi, entendent proscrire la langue française, dont la qualité marquante serait « la médiocrité pure et simple », ou qui, tel Eug. Leich, appellent la France « nation de nègres ». Limitons-nous aux *francophiles* avérés.

Voici Grautoff, qui enseigne à l'Ecole nationale de commerce de Berlin. Son dernier livre est intitulé : *Le masque et le visage de la France*. Qu'est-ce à dire ? Le masque, le *dehors* français hurle ces trois mots en énormes caractères : Liberté, Egalité, Fraternité ; ils résument la doctrine

révolutionnaire issue de Rousseau, développée par Quinet, Michelet, etc. Mais la *réalité* de son visage authentique, c'est toujours un impérialisme hérité de Rome, le classicisme littéraire et artistique dont l'étroite tyrannie méprise l'étranger. *Imperium romanum contra Barbaros* : voilà ce qu'il y a d'écrit dans le subconscient de tout intellectuel français. Une erreur d'optique a fait prendre le masque pour le visage et a produit une illusion d'un siècle. La nation française fut toujours conservatrice, en son fond : les femmes des radicaux-socialistes ne vont-elles pas à la messe ? Là est le peuple le plus chrétien de la terre.

Grautoff, qui hait l'humanisme laïcisé de Rousseau et attache beaucoup d'importance aux écrits d'Ernest Seillière, voit dans le nationalisme un « processus de guérison » et conclut :

Si l'on doit souhaiter avec Nietzsche un adversaire accompli, il faut saluer les Français d'à présent ; après le bain purificateur de pénibles crises internes, le type français a retrouvé la voie de sa perfection. L'ardeur embrasée à nouveau de l'esprit français consume l'enveloppe trompeuse qui l'a longtemps défiguré. Le postulat de l'action et l'activisme qui en résulte ont déjà virilisé la France et sont en mesure de la pousser plus avant dans une activité énergique.

Mais pourquoi Grautoff avait-il bien auparavant écrit : « Notre vieille sympathie pour les écrits français menace de disparaître » ? Pourquoi *Das Litterarische Echo* a-t-il — un pavillon rouge l'indiquant — supprimé, à partir du 1er février 1923, les comptes rendus de revues et livres français ?

Dans le courant de l'été de 1921, Curtius avait, dans le *Neue Merkur*, soulevé le problème des relations intellectuelles franco-allemandes.

Avant la guerre, convient-il d'abord, un courant très fort de la jeune Allemagne se dessinait vers la jeune France des Rolland et des Péguy, comme il en exista *vers 1793*. « La semence qui commençait à germer fut détruite par la

catastrophe mondiale. Jamais les possibilités de compréhension réciproque ne furent aussi pleines de promesses qu'au moment où la guerre éclata. » Aujourd'hui, la génération des pionniers est anéantie, et les considérations psychologiques de rapprochement se trouvent détruites. « L'unité spirituelle de la jeune France telle qu'elle nous apparaissait avant la guerre est brisée. » Claudel est devenu haineux, et Rolland est frappé d'interdit. « La France est malade d'une victoire qu'elle a payée des plus lourds sacrifices. Partout on sent une crise latente, un malaise intime. »

Mais la France, poursuit Curtius, n'admet pas de réciprocité d'influence; et, d'autre part, le « nationalisme intellectuel » s'accroît en Allemagne.« Il faut que la France intellectuelle fasse le premier pas », parce que nous, Allemands, sommes vaincus; aussi bien, n'adopterons-nous pas l'attitude de la France après 70, car une pareille attitude nous « empoisonnerait moralement ». La décomposition de l'esprit européen annoncée par Nietzsche avance donc. Mais ces questions, conclut excellemment Curtius, ne seront pas résolues « dans la sphère littéraire ».

Sans doute, Curtius voudrait bien que les Français commencent. Grautoff dit qu'ils ont commencé. Auquel entendre ? Nous verrons bientôt pourquoi Curtius se refuse. En attendant, qu'on ne lui parle plus de la prétendue « décadence » française.

Au vrai, *la France pratiquera une forte endosmose germanique*, pense-t-il, *ou périra*. Il veut donc qu'elle se soumette, qu'elle se germanise.

Dès son apparition, Curtius écrivait dans la *Revue rhénane* (octobre 1920) :

Une France intellectuellement saturée et définitivement figée restera toujours marquante dans l'ensemble des individualités nationales en Europe, mais *elle disparaîtra comme forme déterminante dans une Europe spirituellement rénovée.* Ce sera une muraille de Chine en marge de l'Europe : vieille, mûre, in-

telligente, parfaite en sa forme, mais incapable de se transformer, de s'élargir, d'assimiler du neuf.

Poliment, avec infiniment de grâce, Curtius dit adieu à la France. Mais il dit carrément, vertement, son fait au *rhénanisme français* : qu'il ne compte pas sur lui; Barrès manque de bonne foi, et l'influence française ne fit jamais que rendre plus Allemands ceux du Rhin, fleuve qui symbolise, pour eux, « la force libre productive ». Dans *Die Tât* (avril 1922), il signifie son définitif congé aux Français tentateurs :

Une nouvelle génération rhénane monte ; de nouvelles forces artistiques et intellectuelles sont à l'œuvre dans les villes et les universités rhénanes. Nous assistons au début *d'une nouvelle conception allemande et mondiale du Rhin*. Nous voyons s'accomplir la promesse d'une révolution morale, d'un *nouveau germanisme rhénan*, sur le fleuve tant aimé. Nous croyons plus profondément que jamais à une nouvelle mission du Rhin pour l'Allemagne et pour le monde.

Qu'en pense-t-on à la *Revue rhénane*, qui, hospitalisant la prose de Curtius, se lamentait sur la rareté de plus en plus grande des voix de la Jeune Allemagne ? « Et l'on s'étonnera », ajoutait-elle.

§

Aussi, pour ne pas nous étonner, ouvrons grands nos yeux, pour voir les faits tels qu'ils sont.

D'autres encore ont parlé. En janvier 1922, Thomas Mann reprenait la question dans le *Neue Merkur*. Lui aussi, il flatte André Gide : « De l'autre côté du Rhin, une voix s'est enfin élevée qui nous soutient et nous tranquillise ». Certes, France et Allemagne furent unies à leur naissance ; mais aujourd'hui, la jeunesse intellectuelle d'Allemagne est indifférente au démêlé spirituel avec la France. « Non, *les jeunes gens ne haïssent pas la France ; elle leur est indifférente, et c'est bien plus grave.* »

L'esprit de la France officielle fut celui de toute l'En-

tente pendant la guerre, c'était l'esprit *occidental* « qui se dissimulait derrière le vocable *démocratie* » ; c'est cette idéologie rationaliste bourgeoise qui assure à la France d'aujourd'hui l'hégémonie militaire, dont — « Dieu merci » ! — l'Allemagne est débarrassée (?) car c'est une histoire « pleine de tourments ».

Deux armes terribles abattirent l'Allemagne : le blocus de la faim et *la propagande de la vertu démocratique*. Le peuple allemand s'écroula : « il était, à ce moment-là, littéralement convaincu de la supériorité humaine et morale de la justice et de la sagesse de ceux devant qui il courbait le genou ». Depuis, effrayante fut sa désillusion ; il avait cru à l'avènement d'une « aurore de bonté ». Quelqu'un appela Wilson « vieille blanchisseuse de l'Océan ».

L'humanisme de Gœthe ne fut qu'érudition livresque, poursuit Th. Mann. Et pourtant, à cet humanisme-là est liée étroitement l'idée du progrès avec tout ce qui s'appelle : rationalisme, civilisation, démocratie, libéralisme bourgeois, bref avec tout l'arsenal rationaliste et humanitaire du « rhéteur bourgeois de l'Europe *occidentale* ». La jeune Allemagne, fiévreuse, se détourne de cet humanisme.

D'où vient donc le malaise actuel ? On croit l'Allemagne l'unique coupable !

Culpabilité ? Nous tous, l'Europe entière, nous sommes plongés jusqu'au cou, jusque par-dessus la tête dans cette culpabilité. Et cependant, quand l'Europe se souvient, quand elle jette un regard en arrière, *elle se sent de nouveau libre de toute faute*. En réalité, elle n'a pas su faire mieux ! La pauvre Europe, elle a fait de son mieux, elle avait la conviction d'avoir pris la bonne voie, la meilleure, la seule vraie... Et cette voie aboutissait à des flots de sang et au désarroi moral. Culpabilité ? Qui dira quand commença la détresse universelle, où s'ouvrit l'impasse au bout de laquelle nous nous débattons dans l'ombre en gémissant ?.. *Si la faute de l'Allemagne est d'avoir fait la Réforme, n'est-ce pas celle de la France de ne l'avoir point acceptée ?*

Comme Curtius, Thomas, Mann souhaite la germanisation

de la France : là serait la solution Renouvier l'a écrit il y a plus de quarante ans déjà.

Mais comment faire avec ces têtes d'Allemands ? Où se fixer ? Quelle direction déterminée, quelle synthèse définie d'idées admettre ? Mann poursuit :

Ah ! mes amis, la vie ! la destinée de l'homme ! la vérité ! Qu'est-ce qui est bien ? Qu'est-ce qui est mal ? Nous ne savons, nous croyons le savoir, nous « tirons des lignes dans l'eau » [a dit Tolstoï]... Mais toute chose est aussi bien bonne que mauvaise. Dieu l'a ainsi faite ; *et l'erreur n'est-elle pas, peut-être, la destinée de l'homme, puisqu'il n'existe pas de bonne voie ?* Chaque peuple était digne d'admiration, et chacun devint fatal à la communauté.

Conflit tragique, en effet ! Et qui montre bien à nu le déchirement de l'âme allemande et sa fausseté. Pour ne pas avouer sa culpabilité principale, l'Allemagne s'en prendra à la vérité et à Dieu. Non, elle ne fera pas son *meâ culpâ* ; ce ne fut pas de sa faute... ; *es ist nicht wahr*.

Aussi, Thomas Mann s'enfonce dans le crime allemand : « *aux heures graves, on revient aux idées traditionnelles de son peuple. Ce sont elles qui guérissent.* »

L'instinct agonal germanique, le *Wille zur Macht* empêche qu'on raisonne. Mais tant qu'il prévaudra, comment la raison pourrait-elle se faire entendre et dominer ? Th. Mann n'a-t-il pas dit — Poincaré se défendant en avocat — qu'un proverbe allemand signifiait : « Avocat, rôti du diable » ? Au fait, le panégyriste endiablé de *Frédéric le Grand* considère toujours son pays comme le « grand facteur *animique* » de la transformation de l'Europe. Rien ne saurait prévaloir contre la *Kultur* : ses *Considérations d'un apolitique* l'ont assez prouvé. Depuis, discourant à Berlin, le 14 octobre 1922, il déclara se rallier à la République et à la démocratie, avouant avoir fait « fausse route ».

Non, ce n'est là qu'une feinte : Thomas Mann ne saurait se repentir, c'est un *anti-occidental*.

Grautoff, Curtius, Thomas Mann : trois défenseurs de la *Nouvelle Revue française*, trois admirateurs d'André Gide, dont la sympathie se limite brusquement, tourne bride et n'aboutit pas. Quelle leçon !

Et cependant, que d'efforts n'avait-on pas faits ? La *Revue rhénane* ne devait-elle pas, par destination naturelle, resserrer, refaire les liens spirituels ? *N'y eut-il même pas plus*, quand on pense que Giraudoux, le chargé officiel du Service des œuvres françaises à l'étranger, a dit avoir écrit *Siegfried et le Limousin* « pour attirer l'attention.... sur la nécessité de reprendre contact avec l'Allemagne littéraire (1) ». Flairant le piège, Henri Béraud s'éleva contre ces machinations, l'été dernier, dans l'*Éclair*.

Certes, excellentes étaient les intentions. Mais nous convient-il d'être dupes ? Et devant les faits que nous étalons, n'est-on pas en droit de croire à quelque duperie nouvelle peu digne de la France ?

Il faut avoir le courage de le dire : alors que, chez nous, les livres pacifistes sont honorés et occupent aux vitrines des libraires les premières places, là-bas, en Allemagne, nul ne les expose. Cela avait déjà été révélé par Schickele dans l'*Art libre*, en octobre 1921. Ambroise Got, deux ans plus tard, jette un véritable cri d'alarme :

C'est dans ce *boycottage de la littérature de gauche* qu'il faut voir l'une des raisons de la stagnation de la mentalité allemande, de son ignorance complète des causes réelles de la guerre et de la responsabilité de l'Allemagne... Si la brume de mensonges qui enveloppe l'Allemagne et l'empêche d'avoir une claire vision de sa situation, obstruant tout essor vers la démocratie, au lieu de s'atténuer, reste aussi impénétrable que pendant la guerre, *ce sont les libraires qui, pour une large part, en sont responsables* (2) ?

Mais ceux de France travailleraient-ils donc pour le roi de Prusse ?

(1) Frédéric Lefèvre, *Nouvelles littéraires*, 2 juin 1923.
(2) *Mercure de France*, 15 oct. 1923, p. 419.

§

Les efforts du groupe *gidien* ne devaient donc pas mieux réussir que ceux de *Clarté* ou de Romain Rolland. Les bolchevisants français comme Martinet avaient été très mécontents de ces tentatives. « Incomparable fatuité » d'un cerveau « maladivement plastique », avait il écrit à l'adresse de Gide ; — « irréalisme bourgeois », à l'adresse de Curtius. Il tient à son rêve d'union sacrée dans le communisme moscovite.

Néanmoins, ce rêve, un autre organe allait tâcher de le concrétiser, de le cristalliser plus vigoureusement, avec plus d'acharnement encore. *Europe*, lancé en février 1923, par Arcos et Paul Colin, s'est donné pour but de devenir «une maison commune où pourront se rencontrer les libres esprits de tous les pays », désireux de réaliser *l'unité humaine* dans une affectueuse compréhension, l'idée de patrie étant — écrit Arcos — « une idée d'avare ».

Précisément, Heinrich Mann, celui que d'aucuns regardent comme le romancier allemand le plus lucide de ce temps, qui, dès 1911, lançant le mot d'ordre : *Tat und Geist*, voulait « politiser » la littérature, et dans le *Sujet* a ridiculisé à jamais la servitude allemande, H. Mann dont l'ascendance féminine est portugaise, essaie aujourd'hui de construire ce monument babélique : *L'Europe, Etat suprême.*

La crise du nationalisme approche, pense-t-il : « une émeute de dégoût » mettra fin tantôt au conflit actuel.

Il est temps de fonder une nouvelle Eglise. Suscitons le naïf enthousiasme qui fonde une Eglise. *Notre foi, c'est l'Europe* ; le salut, c'est son unification. L'idée de l'unité n'existe que chez nous, dans notre Eglise. L'idée de l'Europe est devenue un axiome scientifique... Nous aurons notre foi, notre éloquence, et le prestige de nos noms. Jamais une foi inébranlable n'a échoué devant sa tâche.

Voilà ce qu'écrivait Henri Mann dans *Europe*, le

15 juillet 1923. Mais ne semble-t-il pas que ce mysticisme d'orgueil fou nous ramène presque sur nos pas, à la Déclaration d'indépendance de l'Esprit de Romain Rolland ?

Certes, l'intention finale est la même.

Dès lors, quel succès attend cette initiative nouvelle ?

Tous les indices obligent à croire que l'insuccès sera pareil, c'est-à-dire colossal.

En effet, raisonnons, tablant sur les faits.

Des oppositions fantastiques écartent Français et Allemands. H. Mann écrit : « L'homme est créé pour sentir ; celui qui pense est une exception. » La dignité de l'homme consiste en la pensée, a répondu d'avance Pascal. Renan a dit quatre jours après Sedan — c'est H. Mann qui rappelle son propos — : « Oui ! Messieurs, les Allemands sont une race supérieure. » Mais, quand, plus tard, il se décida à publier l'*Avenir de la Science*, Renan tint à honneur d'avertir son lecteur :

J'ai laissé tous les passages où je présentais la culture allemande comme synonyme d'aspiration à l'idéal. Ils étaient vrais quand je les écrivais. Ce n'est pas moi qui ai changé. M. Treitschke ne nous avait pas encore appris que ce sont là des rêveries démodées.

Alors, que penser ? Ceci, qu'*on n'est pas une race supérieure décidément, quand on ne met pas le droit au-dessus de la force, la vérité au-dessus de l'erreur, la pensée au-dessus de l'instinct.*

Là est le différend, et pas ailleurs. Cette constatation n'enlève rien, certes, au tragique de la situation. Qui opposa *germanisme* à *humanisme*, sinon l'Allemagne ? Renan le savait bien.

De ce dissentiment, certains Allemands se rendent parfaitement compte. Dans *Weltbühne*, Félix Stössinger a écrit :

Les poètes français sont porteurs d'une pensée significatrice qui s'étend de plus en plus et embrasse toute l'Europe, *non pour la*

submerger, mais l'unifier... Le défaut d'unité qui se fait sentir dans la politique et la culture nationale a amené le poète allemand à l'individualisme, ce produit (dans l'ordre moral) du particularisme... Le poète allemand n'a rien de commun avec le peuple, sinon la langue et certaines qualités de race. *Le génie allemand est fait de musique, de lyrisme et d'un chaos dramatique.* Il s'enfonce avec son « démon » dans son propre moi... Le poète français, au contraire, agit en unissant, car il dicte à l'individu ses devoirs et *les volontés du peuple considéré comme une entité...* Dans aucun autre pays, on ne pourrait trouver un courant d'idées européen et internationaliste (pourquoi pas dire : humain ?) semblable à celui qui traverse la poésie française actuelle, d'accord par là avec l'esprit de toute la tradition littéraire française.

On rencontre la même note chez un érudit aussi averti que Grautoff : « en France, c'est l'idée qui est au commencement » et non *die Tat*, comme veut Goethe ; ou chez Hermann Platz. Dans ses *Luttes spirituelles de la France moderne*, celui-ci reconnaît dans l'union intime de la religion catholique et du patriotisme la « vivante tradition *méditerranéenne* d'humanité », qui donne aux œuvres françaises une « valeur intellectuelle mondiale ».

Ajoutons enfin, pour comprendre la crise actuelle, que les intellectuels de Germanie sont aujourd'hui cérébralement atteints par la détresse physique ; d'où leur vient cette mentalité apocalyptique et catastrophique, que déjà ont notée Daniel Halévy et René Lauret.

§

Le fait est que l'Allemagne, mise géographiquement au centre de l'Europe dont elle veut réaliser l'unité en la dominant, *se détourne de l'Occident* et *attend de l'Orient le salut.*

Curtius nous le fait savoir sans ambages (et c'est pourquoi il se refuse) :

La jeune Allemagne regarde vers l'Est, tournant le dos à l'Occident... Les esprits se tournent vers la Russie et au delà,

vers les Indes et la Chine. A la suite de Descartes et de Voltaire, de la Révolution française, toute émancipation intellectuelle, tout renouveau social semblait devoir venir de l'Ouest. *La France se sentait le porte-flambeau de l'Europe. Quand aujourd'hui elle continue à vouloir jouer ce rôle, elle ne trouve plus chez nous d'auditoire* (1).

Un peu auparavant, dans la *Neue Rundschau* (mars 1921), Alfons Paquet avait émis les mêmes réflexions :

Les colonnes de la civilisation germano romaine élevées sur des fondements romains chancellent. Le travail de construction *slavo-germanique* progresse. En s'appuyant sur le fondement romain, les peuples européens ont développé leur vie nationale et ont abouti à la discorde suprême. Sous l'influence spirituelle de l'Orient qui s'éveille et qui réveille en quelque sorte dans l'Européen les sentiments de l'Inde primitive et fait revivre en Occident la sagesse de l'Extrême-Orient, *une morale nouvelle se forme.*

Rome ou Moscou : Paquet pose ce dilemme, désireux de susciter la « *conscience asiatique de la synthèse universelle* ».

Mais la République chrétienne du Moyen Age n'avait-elle pas été une merveilleuse synthèse universelle, artistique et gothique, religieuse ou philosophique, et scolastique? L'union intime de la logique latine et du mysticisme allemand se faisait là, avant que Luther ne la brisât, précurseur de la marxiste lutte des classes.

Thomas Mann confirme Curtius et Paquet, disant : « La réaction contre l'humanisme, elle commence à l'Est, avec un radicalisme tout sarmate ». Et Frédéric Burshell le rappelle : « Notre patrie d'origine est à l'Est. »

Donc, arrière l'humanisme et le christianisme! hors duquel il n'y a pas de salut, déclare Unamuno, avec raison.

La vérité est que l'Allemagne, centre européen, *se désoccidentalise*, à marches forcées. Certains bons observateurs des événements germaniques en sont tout désorien-

(1) *Neue Merkur*, juin 1921.

tés, — c'est le cas de le dire — puisque l'orientalisme à la mode de Berlin « s'étend de Moscou à Pékin. Et alors, on doit se poser cette question : à quelle tendance profonde, à quel besoin réel répond-il ? (1) »

A la question ainsi posée, il n'est pas facile de répondre. Mais combien symptomatique est la sympathie allemande pour les auteurs français précisément qui voudraient — tels Romain Rolland ou André Gide — faire jaillir « de la musique germanique et slave les forces nouvelles de l'esprit français, qui dépassent la latinité et embrassent le monde » (2) !

Quelle rencontre ! Massis a parfaitement raison de repro cher à Gide que, par son *Dostoïevsky*, il manifeste une désoccidentalisation profonde, comme Rolland étudiant Gandhi.

L'abîme est là, béant. Conviendrait-il que nous le franchissions ?

Libre aux Allemands de situer aujourd'hui religion, sectes, art et philosophie, entre Bombay et Tokio. Libre à Oswald Spengler, dans son *Déclin de l'Occident* (écrit à la veille de la guerre) d'opposer, à l'âme apollinienne de la culture antique, l'âme *faustienne* moderne, dont le symbole original est l'espace pur illimité.

Libre enfin au comte balte (et un peu mongol) Hermann Keyserling de prôner, dans son Ecole de la Sagesse à Darmstadt, la pensée orientale, de tâcher à rendre possible le type du sage hindou, pour donner à l'humanité « l'image d'une symphonie ». Cet ami de Stewart-Houston Chamberlain et de Rabindranath Tagore, ce grand voyageur sait bien que, si la culture germanique est caractérisée par la puissance de l'imagination, la civilisation latine l'emporte par le sens de la réalité. Mais il veut justement se déprendre des formes précises et nettement définies, se déseuropéaniser : « Quand j'aurai déterminé toutes les coordonnées,

(1) René Lauret, *Revue rhén.*, avril 1922, p. 232.
(2) René Lauret, *ibid.*, août-sept. 1923, p. 702 (d'après Platz).

écrit-il, il faudra bien que je trouve l'axe. Il faudra bien que je me sois *soustrait aux contingences du temps et de l'espace.* »

Mais le moyen de s'individualiser dans l'absolu ?

§

L'Allemagne est aujourd'hui désaxée. Ayant voulu pratiquer intensément le *dumping* commercial et spirituel, elle a pensé unifier l'Europe. L'Occident l'ayant vaincue, elle se tourne vers l'Orient proche ou lointain. Elle s'égare à la recherche de civilisations usées. Nous ne l'y suivrons pas.

D'autre part, quand la France s'est-elle montrée hostile aux pénétrations extérieures ? Toujours elle fut activement perméable aux courants du dehors ; ses philosophes, en particulier, s'enflèrent d'esprit germanique, au point d'en perdre parfois leur foncière originalité.

La France ne s'est jamais refusée, surtout après 1870. C'est l'Allemagne qui, présentement, dit non.

JEAN MAXE.

LA
NAISSANCE DES DIEUX
TOUTANKHAMON EN CRÈTE[1]

—

III

— En Egypte ! En Egypte ! répétait Dio en regardant de la terrasse de sa maison un navire qui appareillait.

La carène rouge aux côtes noires, à la courbe gracieuse comme le dos d'un dauphin, la proue trouée de deux yeux d'azur pour chercher son chemin dans la mer, il sortait de derrière les longs môles du port de Cnossos. Les voiles pendaient dans l'air immobile, mais vingt paires de rames se levant et s'abaissant toutes d'un seul coup, brillant d'un reflet humide comme les nageoires d'un monstre marin, le navire avançait rapidement, traînant derrière lui deux sillons soyeux et bleuâtres sur la blancheur de la mer opaline et brumeuse comme le ciel.

Elle ne savait pas où il allait, mais tous les vaisseaux lui semblaient partir pour l'Egypte. Et tendant les bras vers lui, elle répétait :

— En Egypte ! En Egypte !

Elle se rappela l'antique psaume babylonien : « Mon cœur tressaille en moi et les frayeurs mortelles m'ont assaillie. Que n'ai-je des ailes comme une colombe ? Je me serais envolée, ma douleur serait apaisée : je m'en serais allée au loin et serais restée dans le désert ! »

Elle se rappela aussi le roi Outoux-Odysseus, l'éternel pèlerin :

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 628 et 629.

Vers l'Égypte me pousse le désir violent de mon cœur,
Naviguant sur ma nef aux longues rames, je perdis des yeux
Les montagnes neigeuses de la Crète aux vastes plaines et j'arrivai,
Cinq jours après, à l'embouchure aux flots limpides du fleuve de l'Égypte.

Sa nourrice la berçait avec des chansons égyptiennes : son père Aridoël lui parlait des merveilles de l'Egypte, où ses vaisseaux allaient souvent, chargés de bois et de pourpre crétoise. Dès l'enfance, cette terre étrangère lui semblait sienne, comme si elle y avait vécu jadis en un temps immémorial ; toujours elle rêvait d'y retourner et soupirait après elle comme après sa patrie. En voyant en automne les grues voler vers le sud, elle leur tendait les bras, comme aujourd'hui vers le navire qui partait :

— En Egypte ! En Egypte !

Et maintenant aussi elle savait, assaillie par des frayeurs mortelles, qu'il fallait pour leur échapper se réfugier en Egypte et que seul pouvait la sauver le plus grand des fils de l'homme, le roi d'Egypte, Akhenaton.

Une petite vieille ridée, ratatinée, coiffée d'une énorme perruque noire comme un champignon de son chapeau, monta sur la terrasse par l'escalier extérieur.

— Ah ! te voilà enfin, Zenra ! s'écria Dio. — Où étais-tu donc disparue ?

— Mais c'est pour tes affaires, ma petite, que je me suis essoufflée à chercher Toutankhamon dans toute la ville.

Zenra tendit à Dio une lettre cachetée du sceau du roi d'Egypte — le disque solaire d'Aton.

— Et Eoïa, où est-elle ? demanda Dio.

— En ville.

— Pourquoi faire ?

— Pour voir encore une fois le marchand de Byblos et le questionner sur son père.

— Il est mort ?

— Oui.

— Sans lui pardonner ?

— Si, grâce à Dieu, il l'a bénie. Elle était si joyeuse, la pauvrette !

— Pourquoi donc l'as-tu laissée seule en ville ?

— Eh bien, quoi, qu'est-ce qui pourrait lui arriver ? Ce n'est pas une enfant. Elle rentrera demain matin.

— Et toi, quand es-tu revenue ?

— Ce matin à l'aube.

— Où donc as-tu été toute la journée ?

— Au port. J'ai visité le navire qui nous emmènera en Egypte. Ah ! qu'il est beau ! Mâts en cèdre, voiles brodées, cabine toute dorée, cent rameurs de choix et des gaillards. Dans une dizaine de jours on partira et, si le vent est favorable, en cinq jours nous serons en Egypte.

Tout à coup, elle battit des mains avec de tels hochements de tête que ses petites nattes serrées, jadis noires, mais depuis longtemps roussies, s'éparpillèrent sur son visage, sa perruque glissa de côté, découvrant ses cheveux gris, et doucement, doucement, comme un moustique zézayant, elle commença à fredonner :

Crocodile, crocodile,
Plonge dans la vase du Nil !
Je m'élève avec le dieu Soleil,
Radieux et vermeil,
Je n'ai pas peur du crocodile !
Paparouka, paparouka
Paparoura, papara !

Par ces paroles magiques, se terminait la petite chanson que Dio connaissait depuis son enfance : c'était en la chantant qu'elle et son petit frère Iol jouaient avec le crocodile de bois verni, ouvrant la gueule, jouet égyptien rapporté par leur père. La vieille Zenra avait eu tant de chagrin des trois terribles morts — Aridoël, Iol et Efra — qu'elle s'était mise à boire un peu et, toutes

les fois qu'elle était gaie, elle fredonnait la petite chanson du crocodile.

— C'est sur le bateau que tu t'es grisée ?

— Comment, grisée ? Me prends-tu donc pour une ivrogne ? A peine me suis-je mouillé les lèvres. Ce sont des marins de mon pays qui m'ont offert de la vraie bière d'Amon. Ne te rappelles-tu pas quel jour nous sommes ? C'est la mémoire des morts que j'ai célébrée...

Dio, se souvenant que ce jour était l'anniversaire de la mort de son père Aridoël, comprit que la vieille avait célébré en même temps les deux autres morts, Iol et Efra.

— Allons, nourrice, va te reposer, dit-elle affectueusement, en la congédiant sans lui faire de reproches.

Puis, comme Zenra descendait déjà l'escalier, elle la rappela :

— A quand les jeux ?

La vieille, un peu dure d'oreille, n'avait pas entendu. Dio, s'approchant de l'escalier, se pencha et cria :

— Les jeux, à quand les jeux ?

— Les jeux ? je n'en ai pas entendu parler, répondit la vieille. — Dieu veuille que nous partions avant. Qu'ils aillent au diable ! Ce ne sont pas des jeux, mais une tuerie !

Le crépuscule tombait, étouffant. Le ciel d'un blanc terne était bas comme un plafond. Soudain, le soleil couchant éclaboussa le ciel blanc d'un flot de sang rouge, comme si là-bas on égorgeait une victime.

Sur la terrasse étaient posées les chaussures de danse d'Eoïa — deux petits brodequins de peau blanche glacée, aux semelles frottées de poudre résineuse, pour ne pas glisser sur le poil lisse des taureaux.

Dio, en les regardant, pensa : « Oui, il serait bien de partir avant les jeux... » Et, soudain, dans son cœur, une ombre passa, rapide comme celle d'un nuage.

Elle décacheta la lettre de Totta, la lut et son cœur bondit de joie : « Dans dix jours, en Egypte ! »

Elle descendit l'escalier extérieur. La maison bâtie en pierres grossièrement taillées, et chaux et en poutres, étroite et haute, avec ses trois étages aux fenêtres rares, ressemblait à une tour.

Les maisons crétoises n'avaient pas de foyer : des réchauds les remplaçaient mal. Ardoël qui visitait souvent pour ses affaires Mycènes, Tyrinthe, Argos et autres cités du Nord où les hommes construisaient des maisons bien chauffées, avait goûté la douceur du foyer et s'était fait bâtir en Crète une demeure semblable.

Dio entra dans une grande salle construite sous un toit à part, avec quatre piliers autour de l'âtre, soutenant un plafond noirci, percé d'une ouverture ronde pour la fumée. Les fenêtres, étroites comme des fentes, étaient garnies de treillis en bois de chêne tendus de vessie de bœuf, transparente et peinte de couleurs vives donnant à la lumière du jour les nuances de l'arc-en-ciel.

L'un des murs était orné d'une fresque : dans le jardin sacré un adolescent nu, au corps de jeune fille, d'un bleu lunaire, courait penché, cueillant les fleurs blanches du safran, tordues comme des langues de feu.

Dans un coin, sur des rayons, étaient posés des rouleaux de feuillets de palmiers, couverts d'écriture crétoise, des tablettes d'argile aux caractères babyloniens et des papyrus égyptiens avec les hiéroglyphes.

Une porte menait au jardin, une autre dans la salle de bains avec l'eau courante; deux autres donnaient sur les chambres de Dio et Eoï.

Dans un renfoncement du mur extérieur se trouvait une petite chapelle avec un chandelier de bronze suspendu — couronne ardente de veilleuses perpétuelles — et un bas-relief d'argile peinte représentant la vision de la Mère : au sommet d'une montagne pointue comme une pomme de pin se tenait une fillette en jupe cloche à vo-

lants, les seins découverts, un sceptre dans sa main tendue — la Grande Mère ; à ses pieds, de chaque côté de la Montagne, se dressaient deux énormes lionnes affrontées, et, devant elle, un homme debout se couvrait les yeux de la main, comme pour se protéger du soleil éblouissant.

Dio fit le même geste, s'agenouilla et murmura une prière.

Comme elle priait dans son enfance pour avoir le beau temps ou quelque nouveau jouet, sûre d'avance que son vœu serait exaucé, de même elle priait maintenant. Elle ne se demandait plus si l'homme est déchiré par Dieu ou si Dieu se déchire dans l'homme ; soudain, tout cela lui parut indifférent et sans effroi, comme le pauvre rire de Tamou le Diable.

Elle ne répétait que ces deux mots :

— Mère, pitié !

Puis, ce ne fut plus qu'un son — cri éternel de l'enfant vers la mère :

— Ma-ma-ma !

Et la prière fut exaucée : des bras puissants la soulevèrent, comme les bras d'une mère soulèvent l'enfant. Pour la première fois depuis son retour de la Montagne, elle pleura.

Une statuette en jaspe rose — la momie d'Osiris avec les traits du roi Ahenaton — se trouvait dans la petite chapelle. Dio la prit, la baisa et, regardant son visage, eut comme toujours le même sentiment : elle reconnaissait un frère. « Qui est-ce, qui est-ce ? Bientôt je le saurai ! » songea-t-elle joyeusement.

Elle sortit dans le jardin. Un sentier perdu entre deux noires murailles de cyprès géants la mena vers une petite île ronde au milieu d'un petit lac rond. Là, dans l'ombre noire des cyprès, blanchissait un sarcophage d'albâtre. Un saule pleurait au-dessus de la pierre moussue tombaient goutte à goutte les larmes d'une source, le nar-

cisse — fleur de la mort — embaumait. Là, trois morts reposaient ensemble — Aridoël, Efra, Iol.

Dio, arrivée dans l'île par une passerelle, ranima les charbons d'un trépied de bronze et y répandit des aromates. Dans l'air immobile, la fumée s'éleva, toute droite, et la flamme jaillit, éclairant deux fresques peintes sur les parois du sarcophage.

Sur l'une d'elles la Pieuvre divine, dans l'abîme des eaux, ouvrait son ventre — le ventre de la Mère féconde — et dans le limon primordial, grouillait et se multipliait la créature naissante. La vase se transformait en algue, l'algue en bête aquatique, celle-ci en animal terrestre ; le poisson en oiseau, le coquillage en papillon, le hérisson de mer en hérisson des champs aux pattes encore informes, le cheval marin en cheval véritable, mais se traînant encore dans la fange, sur ses jambes à peine ébauchées. Ainsi, anneau après anneau, créature après créature, la chaîne de la vie se déroulait à l'infini.

L'autre fresque figurait le dernier chaînon, l'Homme : un mort ressuscitant sortait du ventre sépulcral de la terre, comme un enfant du sein de sa mère.

Ainsi dans les deux peintures s'unissaient les deux mystères : le commencement du monde et sa fin — la Création et la Résurrection.

— « Adoun est ressuscité d'entre les morts, réjouissez-vous ! » murmura Dio, répétant, dans une douce extase, les paroles de la prière.

« Tamou, mon frère, quel mystère est plus grand, créer ou ressusciter ? » songea-t-elle, souriante, comme si elle répondait au rire impie de Tamou le Diable.

Elle revint à la maison, se coucha et s'endormit d'un doux sommeil qu'elle n'avait pas connu depuis longtemps.

IV

Elle fut éveillée non par un son, mais parce qu'elle savait qu'il y allait avoir un son, et en effet, la porte grinça.

Zenra entra, tenant d'une main une veilleuse et de l'autre, cachant la flamme. Elle s'arrêta près de la porte, puis s'approcha lentement, furtivement. Sa main qui protégeait la flamme tremblait si fort que les ombres dansaient sur le plafond et les murs. Sur sa tête sans perruque s'ébouriffaient ses cheveux gris, ses yeux brillaient et ses lèvres remuaient sans voix.

» Qu'a-t-elle ? Est-elle ivre ? Folle ? » pensa Dio, et soudain elle se rappela que la vieille avait eu le même visage le jour où Efra s'était pendue.

— Qu'as-tu, nourrice ? s'écria-t-elle, en se dressant sur son lit.

— Rien, rien, petite, rien, chérie. N'aie pas peur, Dieu nous aidera... Lève-toi, habille-toi, viens !

— Où, pourquoi faire ?

Dio se mit sur ses genoux, les bras étendus, avec autant de dégoût et d'effroi que si la mort même venait à elle.

De nouveau la vieille se mit à marcher vers elle, lentement, furtivement ; de nouveau ses lèvres remuèrent sans voix. Elle poussa enfin un sourd gémissement.

— Près d'Eoïa, près d'Eoïa, viens !

— Près d'Eoïa ? Où est-elle ? Que lui est-il arrivé ? s'écria Dio. Mais, chose étrange, elle ne ressentait aucune surprise : de même que tout à l'heure, en s'éveillant, elle savait qu'il y aurait un son, de même elle savait maintenant tout ce qui allait arriver ; elle n'apprenait rien, elle se souvenait : tout cela a déjà été, et comme il en fut jadis, il en est aujourd'hui.

Zenra s'approcha du lit, silencieuse, et tomba à genoux.

Dio, saisissant à deux mains ses épaules, s'y accrocha si violemment qu'elle déchira avec les ongles la toile de la chemise.

— Parle, parle donc !

La vieille, s'écroulant sur le sol et se frappant la tête contre le pied du lit, poussa le long hurlement des pleureuses :

— Le taureau ! Le taureau ! Le taureau !

— Il l'a tuée ? demanda Dio, mais déjà elle savait, se rappelait tout.

— Tuée ! Tuée ! gémissait Zenra.

— Où est-elle ?

— Ici, à la porte...

Dio sauta à bas du lit, jeta sur ses épaules une peau de biche et sur sa tête le voile jaune d'or semé d'abeilles d'argent, et courut dans le jardin.

Comme tantôt, par le même sentier perdu entre les deux murailles noires des cyprès géants, elle passa en courant devant le petit lac et la petite île, où blanchissait, dans le pâle crépuscule du matin, le tombeau des trois morts.

Se butant contre les racines d'un arbre, elle faillit tomber. Dans ses yeux la lumière s'éteignit ; la terre vacilla sous ses pieds, comme le pont d'un navire. Mais, par un suprême effort de volonté, elle triompha des ténèbres envahissantes de l'évanouissement.

Elle entendit pleurer les flûtes funèbres, et de nouveau elle sentit que tout cela avait déjà été : comme il en fut jadis, il en est aujourd'hui.

Arrivée au seuil du jardin, elle ouvrit la petite porte et sortit sur la grande route, menant du port à la ville. Là, s'était arrêté le cortège funèbre. Les prêtresses du dieu Taureau portaient sur leurs épaules la litière mortuaire. Les torches flamboyaient, les parfums s'exalaient des encensoirs, les flûtes gémissaient, et le chœur pleurait :

Réjouis-toi, Vierge très pure,
Prépare la couche nuptiale !

La prêtresse des jeux, la mère Anahita, vieille femme vénérable, au visage intelligent et bon, s'approcha de Dio et prononça solennellement :

— Réjouis-toi, Dio, prêtresse de la Grande Mère ! Dieu a accepté la victime que tu lui avais préparée, afin que la terre fût purifiée par le sang pur et pour que le Grand Royaume des Mers fût sauvé. Gloire au Père, au Fils et à la Mère !

Et en l'embrassant avec des larmes, elle ajouta doucement, simplement :

— Oh ! ma fille chérie, ma douce lumière, j'aurais donné mon âme, pour apaiser ta douleur ! Pourtant, songes-y, grande est ton affliction, mais grande aussi ta récompense, prêtresse de la Mère, héritière d'Akakalla !

— Veux-tu lui dire adieu ? ajouta-t-elle, en désignant la morte.

Dio baissa la tête. Sur un signe d'Anahita, la couche mortuaire fut posée à terre et l'on enleva le voile de pourpre violette brodé de doubles haches d'or entre des cornes de taureau.

La morte était couchée, vêtue de blanc, couronnée de blanches fleurs de safran, parée comme jadis l'avait été par Dio la fiancée du dieu Taureau, Pasiphaé, la Lumineuse. Etroitement serrée dans les bandelettes funèbres, emmaillotée comme une momie, pour rendre au corps mutilé une forme humaine, elle avait l'air d'une poupée morte.

Dio s'agenouilla et releva le voile léger qui couvrait le visage. Sur la tempe noircissait une petite tache, le front était entouré d'une éraflure sanglante, couronne rouge sous la couronne blanche. Mais le visage était intact, éclairé d'une lumière céleste, pur d'une pureté divine, avec des taches de rousseur enfantines autour des yeux.

Dio la regardait avec une pitié déchirante, mais elle

ne pouvait pleurer : les larmes se desséchaient dans son cœur, comme l'eau sur la pierre brûlante.Avec un gémissement sourd, elle serra ses lèvres contre les lèvres froides de la morte. Oh ! que ne pouvait-elle mourir ainsi !

Quelqu'un la prit sous le bras pour la relever, mais elle se leva seule. Voyant qu'on la regardait, elle eut honte. Sur son visage plus mort que celui de la morte, passa l'ombre d'un sourire d'excuse. Elle abaissa vivement le voile sur le visage et, lorsque le cortège reprit sa route, elle le suivit d'un pas ferme.

V

Le soleil se levait déjà, lorsqu'on monta vers un mur bâti de blocs de pierres si énormes qu'ils semblaient avoir été entassés par une force surhumaine — l'enceinte sacrée de la Mère. Une porte basse s'y ouvrait. Sur le fronton — une roche trianguialre — se dressaient comme dans la petite chappelle de Dio, deux lionnes affrontées et, entre elles, une colonne, symbole le plus antique de la Mère, — assise des assises, Montagne unissant le ciel à la terre.

La porte franchie, le cortège monta par des marches taillées dans le roc sur une haute colline, contre-fort du Mont Kaerate, s'avançant au loin dans la mer.

Le matin était limpide, la brume de la veille s'était dissipée. A l'Occident, au-dessus des sommets bleuâtres, planait l'Ida neigeuse, blanche et rose, virginale et pure, comme la Mère immaculée elle-même. Au Nord, la mer houleuse brûlait d'un feu violet sombre, fumait de fumées blanches — écume des vagues. En bas,sur la grande plaine de Cnossos, dans l'anneau vert noir des bois de cyprès, blanchissait, comme la neige frais tombée ou la toile blanchie étendue dans les champs, l'immense cité-palais de pierre blanche, demeure du dieu Taureau, le Labyrinthe.

Au sommet plat de la colline, était bâti,en blocs à peine

dégrossis, un autel à sacrifices humains, large et bas. Au-dessus s'élevait un bûcher. On y déposa le corps d'Eoïa.

Dio frissonna et recula, lorsque la mère Anahita lui tendit la torche. Mais elle la prit et la première alluma le bûcher.

Les flûtes gémirent, le chœur chanta :

Réjouis-toi, Vierge très pure,
Prépare la couche nuptiale !
Que l'amour détourne
La fureur céleste !
Vers la couche de la Fiancée
Dieu descend, amoureux.
D'un chant solennel
Nous te glorifions,
Toi, l'élue de Dieu,
Immolée à Dieu,
O Vierge très pure !

Le bûcher s'alluma, et soudain, dans la flamme grondante, la poupée morte remua, s'anima. Dio ferma les yeux, pour ne pas voir. Lorsqu'elle les rouvrit, tout avait disparu dans les flammes.

« Dieu a accepté la victime que tu lui avais préparée. » — En se rappelant les paroles d'Anahita, elle pensa : « Oui, sur moi est le sang d'Eoïa, c'est moi qui l'ai tuée ! »

Et comme naguère sur la Montagne, tout tourna dans ses yeux, et dans un flot de brouillard sanglant, resplendit, éblouissante de blancheur, comme le soleil — la Croix.

LA CROIX

I

De retour à la maison, Dio s'étendit sur un lit de repos dans la salle du foyer, la figure tournée contre le mur, la tête couverte, et resta ainsi toute la journée.

Zenra, entrant parfois dans la pièce sur la pointe des pieds, écoutait si elle pleurait ; mais non, elle était silencieuse, comme morte.

Tard dans la soirée, la vieille retourna dans la chambre et vit qu'elle était couchée sur le dos, les yeux grands ouverts, mais sans regard, comme ceux d'une aveugle, les lèvres serrées, le visage pétrifié, haletante, « comme un poisson échoué sur le sable », pensa Zenra. Elle lui parla, mais, ne recevant pas de réponse, elle se mit à pleurer.

Lentement, péniblement, Dio la fixa de son regard d'aveugle et, desserrant les lèvres avec effort, prononça :

— Va-t'en !

— Ah ! ma vie, mon cœur, ne me chasse pas ! Où irai-je ? Pleurons ensemble, cela te fera du bien, balbutiait Zenra.

— Va-t'en !

Se faisant petite comme un chien battu, la vieille sortit de la chambre.

La nuit, Dio se leva et erra à travers la maison. Entrant dans la petite chapelle, elle vit l'image de la Mère, se rappela sa prière de la veille : « Mère, pitié ! » et se dit : « Ah ! oui, elle a bien eu pitié ! »

Soudain, elle revint à elle près du mur contre lequel depuis longtemps elle se frappait la tête, sans avoir conscience de ce qu'elle faisait ; enfin, elle comprit : sourd comme ce mur est tout l'univers, on a beau frapper, personne ne répond.

Elle entra dans la chambre d'Eoïa, ouvrit un coffre et sortit une robe de la morte, puis une autre. Elles gardaient encore son odeur vivante, comme si l'âme, ayant abandonné le corps, restait dans les vêtements.

Tout au fond du coffre, elle trouva les deux petits brodequins blancs qui, la veille, étaient posés sur la terrasse. Sans doute Zenra les avait cachés là, pour que Dio ne les vît pas. Les pleurs l'étouffaient, mais elle ne pouvait

pleurer : les larmes se desséchaient dans son cœur, comme l'eau sur la pierre brûlante.

Retournant dans la salle du foyer, elle se recoucha, haletante comme un poisson échoué sur le sable. Parfois elle tombait dans l'oubli, mais sans pouvoir s'endormir ; dès qu'elle commençait à s'assoupir, tressaillant comme sous un brusque choc, elle se réveillait.

Lorsqu'elle fermait les yeux, elle revoyait les taches de rousseur enfantines autour des yeux morts, la poupée inanimée reprenait vie, remuait dans la flamme grondante, le soleil levant teintait de rose les tourbillons blancs de la fumée, comme un sang chaud coulant dans les pâles fantômes et, dans la fumée légère, la légère danseuse tournait, dansait : « Je danserai mieux que jamais ! » Et Zenra entrait dans la chambre, marchant vers elle, comme la Mort, remuant les lèvres, murmurant : « Près d'Eoïa, près d'Eoïa, viens ! »

La nuit fut interminable ; pourtant, lorsque au-dessus de l'âtre la noire ouverture du plafond devint grise, Dio s'étonna : tantôt c'était le soir — et déjà le jour se levait. Elle regretta la nuit : la lumière, lui semblait-il, blessait non seulement ses yeux, mais tout son corps.

Zenra se mit à préparer un mets sur le foyer. Dio, d'un signe de la main, l'invita à cesser. L'autre alla dans la cour et continua de cuisiner sur un réchaud. Elle apporta à sa maîtresse du gruau de courge cuit dans un petit pot, et des beignets de miel, ses mets favoris. Depuis la veille Dio n'avait pas mangé et ne buvait que de l'eau, la seule pensée de la nourriture lui donnant des nausées. De nouveau elle fit signe à Zenra d'emporter les plats.

La vieille ne pleura pas, mais eut un tel regard que Dio, prise de pitié, lui dit :

— Donne-moi du lait.

Zenra apporta du lait et en versa dans une écuelle. Dio en prit une gorgée et, s'apercevant que Zenra tenait un pain, mais n'osait lui en offrir, elle le prit d'elle-même,

en détacha un petit morceau, le mit dans sa bouche, le mâcha, et ne pouvant l'avaler, le recracha.

Elle retomba sur le lit, le visage tourné contre le mur et la tête couverte.

La journée se traîna aussi interminable que la nuit et s'éteignit aussi subitement : un rayon de soleil, traversant les croisées multicolores, venait se jouer sur le mur en reflets d'arc-en-ciel, et voici que déjà les veilleuses se rallumaient dans la petite chapelle. De nouveau Dio erra toute la nuit, ne pouvant rester en place, se frappant la tête contre la muraille.

Trois jours passèrent ainsi. Ne mangeant toujours rien, elle commençait à s'affaiblir. Doucement la tête lui tournait, doucement l'emportaient, la berçaient de molles et silencieuses vagues. Ne la berceraient-elles pas jusqu'à la mort ? Non, elle savait bien qu'elle ne mourrait pas avant d'avoir fait quelque chose. « Que faut-il faire? Que faut-il faire ? » répétait-elle avec angoisse, comme si elle essayait vainement de se rappeler quelque chose d'oublié.

Anahita vint la voir. Elle lui parla avec sagesse et bonté. Mais Dio ne comprenait pas : les mots n'entraient pas plus dans son cœur que le pain dans sa gorge. Elle comprit seulement que la mère Akakalla, très malade, allait mourir et qu'elle, Dio, serait grande prêtresse. « Poule mouillée ! » se rappela-t-elle, et sur son visage mort passa l'ombre d'un sourire.

Touta vint aussi la voir. Il lui parla de son prochain départ pour l'Egypte et lui demanda si elle pourrait partir avec lui.

— Peut-être, je ne sais pas... répondit-elle, avec une indifférence qui l'étonna elle-même. Elle se souvint avec quel élan elle tendait les bras, l'autre jour, vers le vaisseau qui appareillait.

Lorsque Touta prononça le nom d'Akhenaton, elle

tressaillit, son visage s'anima, mais aussitôt redevint immobile et mort.

Touta s'en alla, attristé, pressentant que Dio la danseuse, la perle du Royaume des Mers, présent merveilleux au roi d'Egypte, était perdue.

Au crépuscule Tamou vint frapper à la porte de la cour. Zenra lui ouvrit, mais, avant de le laisser entrer, elle alla demander à sa maîtresse si elle le permettait.

— Non, non, non ! Ne le laisse pas entrer ! s'écria Dio avec effroi. Mais la vieille était à peine sortie qu'elle la rappela :

— Attends, Zenra...

Et, après avoir réfléchi, elle dit :

— Qu'il entre !

Elle avait peur de le revoir, après ce qui s'était passé sur la Montagne, mais elle sentait confusément à travers son effroi qu'il lui était en ce moment plus nécessaire que personne : n'était-ce pas de lui qu'elle saurait ce qu'il fallait faire pour mourir en paix ?

Tamou entra et, sans la saluer, s'arrêta, silencieux, loin d'elle. Dio se taisait, elle aussi. Depuis la Montagne, ils ne s'étaient pas revus. Ils se regardaient fixement, curieusement.

— Bonjour, Tamou, dit-elle enfin. — Pourquoi restes-tu debout ? Assieds-toi.

Il s'approcha et s'assit, choisissant le plus éloigné des deux sièges.

— Eh bien, pourquoi es-tu venu ?

— Pour te dire adieu. Je pars demain.

— Demain ? C'est vrai ? Que de fois déjà tu voulais partir...

— Oui, je ne pouvais le faire et maintenant je peux.

— Pourquoi maintenant ?

— Peut-on te dire tout ?

— Parle.

— Tu es très malade, Dio ; on ne peut dire tout à une malade.

— Si, dis-moi tout.

— Et d'*elle* aussi on peut parler ?

— Oui.

Elle avait compris que « elle » c'était Eoïa.

Tous deux semblaient parler avec d'autant plus de calme que ce qu'ils disaient était plus terrible ; ils pesaient tous leurs mots, sentant que chacun d'eux pouvait les sauver ou les perdre.

— Sais-tu qui a tué Eoïa ? demanda-t-il, en la regardant au fond des yeux.

— Qui donc ?

— Moi. Tu ne me crois pas ?

— Non.

— Regarde-moi bien dans les yeux. Est-ce ainsi que l'on ment ?

Elle le regarda, puis, cachant son visage dans ses mains, elle s'affaissa sur le lit, et resta ainsi longtemps, silencieuse, immobile, comme morte. Puis, écartant ses mains de son visage et se soulevant un peu, elle demanda :

— Comment l'as-tu...

Elle ne put prononcer : « tuée ».

— Ce n'est pas moi, mais d'autres...

— Qui ?

— Peu importe. On m'a demandé : « Faut-il la tuer ? » et j'ai répondu : « Tue-la. » Donc c'est moi qui ai tué.

— Kynir, devina-t-elle. — Et comment a-t-il fait ?

— Il a payé les bouviers pour qu'ils enivrent le taureau.

— Pourquoi l'as-tu...

De nouveau elle n'acheva pas.

— Pour détruire le maléfice. L'assassin m'a dit que si Eoïa mourait, tu serais délivrée du charme et m'aimerais.

— Et tu l'as cru ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je vois qu'il est arrivé autre chose. Ce n'est pas toi qui m'aimes, mais moi qui ne t'aime plus... Mais qu'importe, le charme est rompu.

— Savais-tu qu'en la tuant, tu me tuais aussi ?

— Je n'y ai pas songé. Et quand même j'y aurais pensé, il fallait choisir : me tuer ou te tuer. Alors, j'ai choisi.

Il s'arrêta, pesa ses mots et acheva :

— J'ai choisi de tuer. Comprends-moi bien, Dio, je ne suis pas venu te demander pardon ; je sais que tu ne peux me pardonner. Trois fois déjà tu l'as fait : la première fois, dans la caverne, quand j'ai voulu te déshonorer ; la seconde, sur le rivage, quand tu te baignais avec Eoïa ; et la troisième, sur la Montagne, lorsque tu dansais avec les thyades. Tu ne me pardonneras pas une quatrième fois. C'est pour cela que je l'ai tuée — pour que tu ne puisses me pardonner.

— Pourquoi donc es-tu venu ?

— Pour que tu saches tout et ne mentes pas. Si tu n'aimes pas, hais, mais ne me pardonne pas, ne mens pas !

Dio ne répondit pas tout de suite, comme si de nouveau elle songeait profondément.

— Non, Tamou, murmura-t-elle enfin d'une voix à peine distincte, — tu ne cesseras pas de m'aimer. Si tu ne m'aimais plus, tu ne serais pas venu.

— Je ne sais pas. Peut-être en effet ne serais-je pas venu, fit-il après avoir réfléchi, lui aussi. — Mais demain je pars, et je ne reviendrai plus jamais. J'étais mort et je revis ; je me perdais et je suis sauvé ; j'étais à la chaîne comme un chien, et je l'ai rompue. Libre, libre, libre ! Et s'il fallait tuer encore, je recommencerais !..

— Non, Tamou, jamais... reprit-elle et s'arrêtant, pesant comme lui ses paroles, elle acheva :

— Jamais nous ne cesserons de nous aimer !

Si impossibles, absurdes, telles que « deux et deux font cinq » étaient ces paroles qu'il n'en crut pas ses oreilles.

Le crépuscule tombait. Il ne voyait presque plus son visage. Soudain il lui sembla l'entendre pleurer doucement et murmurer :

— Tamou, viens ici !

Elle ne savait elle-même ce qu'elle avait : on eût dit que dans son cœur une autre qu'elle criait : « Mère, pitié ! » et soudain, des bras puissants, se tendant vers elle, la soulevèrent, comme ceux d'une mère soulèvent un enfant. Le nœud qui l'étranglait — la convulsion des pleurs sans larmes — se desserra, et les larmes coulèrent.

— Tamou, viens ici !

Il s'approcha.

— Penche-toi, encore ! Comme cela...

Elle se souleva, saisit sa tête à deux mains et silencieusement le baisa au front. Lorsqu'elle le lâcha, il s'éloigna en chancelant, appuya le front contre l'une des colonnes du foyer et resta longtemps ainsi, immobile. Puis, il revint vers elle et lui demanda avec son lourd sourire de pierre :

— Qu'est-ce que cela signifie ? « A qui t'a fait le mal rends le bien », n'est-ce pas ? prononça-t-il, se rappelant les paroles du dieu Tamouz, tracées sur une tablette de pierre d'une antiquité immémorable.

— Oui, mon frère, « à qui t'a fait le mal, rends le bien », répéta-t-elle avec une douce extase. — Qui donc a dit cela ?

Soudain, cessant de sourire, pâlissant, il serra furieusement les poings et les leva au-dessus de sa tête.

— Qui a dit cela ? Celui par qui le monde périt, le menteur, l'assassin, le diable, maudit soit-il !

— Tamou, mon frère, pourquoi maudis-tu Celui que tu aimes ?

— Moi, je l'aime ?

— Oui. Tu ne le savais donc pas ? Attends, tu le sauras bientôt...

Elle se laissa retomber sur le lit, ferma les yeux et murmura d'une voix indistincte, comme dans un songe :

— Va, je vais me reposer. Je suis très lasse... Ne pars pas demain, attends. Si je vis, je te dirai ce qu'il faut faire, et si je meurs, tu le sauras toi-même... Attendras-tu ?

Sans répondre, il remua lentement, gauchement, pesamment et, courbé, comme sous un poids écrasant, il sortit de la chambre.

Si terrible était son visage que Zenra en le voyant courut apprendre ce qui s'était passé. Elle jeta un coup d'œil dans la chambre de Dio, y entra sur la pointe des pieds, se glissa jusqu'au lit et, se penchant, vit que sa maîtresse dormait profondément.

Dio rêvait qu'elle marchait avec Tamou par une sente perdue à travers les fourrés épais de l'Ida, comme le jour où il l'avait sauvée du sanglier. Les pins murmuraient comme la mer, des flocons de neige humide tombaient, la fleur rose de l'amandier s'épanouissait sous la neige blanche, dans la brume du soir. « Immoler Dieu, immoler Dieu, voilà ce qu'il faut faire ! » lui disait Tamou. Et les flocons de neige tombaient toujours, la tempête blanche tournoyait, tournoyait en volutes de labyrinthe inextricable, et le gémissement du Dieu-Bête y retentit. « Immoler la Bête, immoler la Bête, voilà ce qu'il faut faire ! » dit une autre voix, non plus celle de Tamou, mais d'un autre. « Qui est-ce, qui est-ce ? » se demandait Dio, et soudain, elle comprit : c'était le roi d'Egypte, Akhenaton.

Elle se réveilla, mais, les yeux ouverts, il lui semblait suivre son rêve. Elle entendit le mugissement affamé de la bête — grondement de tonnerres souterrains. Comme au passage d'un énorme charriot chargé de pierres, les murs tremblèrent, le bouclier de cuivre, suspendu au

mur, sonna ; dans la chapelle deux vases à libations en bronze se heurtèrent et tintèrent ; les colonnes du foyer craquèrent ; un morceau de plâtre tomba du plafond ; le chien hurla dans la cour, les brebis bêlèrent dans l'étable, et de la nuit noire, un noir effroi s'exhala.

Mais habituée depuis l'enfance à ces grondements souterrains, elle ne fut pas effrayée. Se soulevant sur son lit, elle se tourna vers la chapelle et murmura :

— Tous tes enfants, Mère, absous-les, sauve-les, protège-les !

Elle se demandait ce qui allait arriver. Comme tous les Crétois, elle savait que quatre siècles auparavant la terre avait tremblé si violemment que les hommes avaient cru la fin du monde venue : « Vous serez tous précipités dans l'abîme ! »

« Est-ce la fin du monde ou non ? » pensa-t-elle, attendant avec calme.

De nouveau le chariot de pierres passa, les grondements roulèrent, mais de plus en plus sourds, et enfin se turent. Le silence se fit. Un coq chanta : « Ce n'est pas encore la fin ! »

Elle se recoucha et s'endormit aussi profondément que tout à l'heure.

Le soleil jouait déjà sur le mur en reflets d'arc-en-ciel, lorsqu'elle se réveilla affaiblie, encore malade, mais déjà autre : quelque chose dans son visage avait changé, si bien que Zenra, en la regardant, pensa : « Elle vivra ! »

— Du pain, du lait, Zenra ! Vite, vite, je meurs de faim !

Elle but deux tasses de lait, mangea deux petits morceaux de pain avec une faim de loup. Elle savait, par son expérience de prêtresse, qu'après un tel jeûne, il ne fallait pas manger beaucoup, à la fois, mais s'y accoutumer peu à peu. C'est ce qu'elle faisait, augmentant progressivement la dose de nourriture du déjeuner au dîner, du dîner au souper. La vieille préparait plat sur plat —

bouillies, soupes, crèmes, gâteaux — s'empressant, courant, ne sentant plus ses jambes de joie. Les petites nattes roussies de sa perruque s'agitaient, comme lorsque, un peu grise, elle chantait la chanson du crocodile : « Paparouka, paparaka !»

Dio se rétablissait avec une rapidité miraculeuse, comme si elle ressuscitait. Mais la tendresse de la vieille nourrice était clairvoyante : en observant Dio, elle sentait confusément que quelque chose n'allait pas. Parfois une ombre obscurcissait son visage, une pensée démente brillait dans ses yeux.

« A quoi pense-t-elle ? » se demandait Zenra, et ne comprenant pas, elle éprouvait une terreur fatidique.

Dio se rappelait son rêve : « Immoler la Bête, immoler la Bête, voilà ce qu'il faut faire ! » et aussi les paroles d'Eoïa : « Si Dieu est tel que le pensent les hommes, ce n'est pas Dieu, mais le diable ! » Dieu et le diable sont liés par un nœud si inextricable qu'il faut le trancher. « Le Père est l'amour. Le Père sacrifie non pas les hommes à son Fils, mais son Fils aux hommes », voilà ce qu'il faut dire ; purifier la terre du sang des victimes humaines, préparer la voie à Celui qui vient, voilà ce qu'il faut faire.

Akhenaton le prophète l'a dit, et la prêtresse Dio le fera.

II

L'arène de Cnossos s'endormait sous le charme de la Lune — Pasiphaé, la Lumineuse.

L'odeur de l'étable, la tiédeur du fumier imprégnaient la petite cellule de planches, obscure et étroite comme un cercueil, celle même où naguère Dio avait revêtu de la parure nuptiale Eoïa, la fiancée du dieu Taureau.

Un rayon de lune, tombant à travers l'étroite lucarne, s'acrochait en un blanc chiffon au mur noir et, dans sa lumière, la flamme de la veilleuse rougissait.

Assise par terre, Dio, en costume de danse, habillée d'un tablier de cuir très court, la taille coupée par le bourrelet de la ceinture, chaussée de brodequins de peau blanche, aiguisait un long couteau à sacrifice, à la lame de bronze, effilée, « feuille de saule » — ainsi appelait-on ces couteaux — et au manche d'agathe noire en forme de croix.

Avec un doux sifflement de serpent la lame allait et venait, glissant sur la pierre, humide et sombre. Dio l'essaya sur le cuir de son tablier : bien que la lame fût tranchante comme un rasoir, elle lui semblait toujours émoussée. Elle continua de l'aiguiser.

Un faible meuglement se fit entendre derrière la cloison. Dio se leva, ouvrit un petit panneau, y passa la tête, avança la main avec une veilleuse, éclaira l'étable et y jeta un regard. Plus fortes s'exhalèrent la tiédeur du fumier, l'odeur du taureau — on eût dit l'haleine même du Dieu-Bête, le Minotaure.

Couché sur la paille, il dormait et, dans son sommeil, mugissait doucement. Peut-être rêvait-il aux pâturages parfumés, aux sources glacées de l'Ida, où, jadis, il paissait parmi ses frères monstrueusement beaux, premiers nés de la création, fils divins de la Terre-Mère.

Pour la première fois depuis le meurtre d'Eoïa, Dio revoyait l'Ecumette. Elle ne lui en voulait pas, comprenant que la bête était innocente, mais elle ne put cependant s'empêcher de penser : « C'est sur ces cornes mêmes que pantelait le haillon sanglant de son corps ! »

Sa main trembla, la veilleuse pencha, laissant tomber une goutte d'huile brûlante sur le dos du taureau. Il se réveilla, se dressa et tourna la tête vers Dio. Souvent elle lui donnait une galette de miel ou un morceau de pain d'orge avec une épaisse couche de sel. S'en souvenant peut-être, il s'approcha de la lucarne, tendit le mufle vers Dio, renifla, lui soufflant à la figure sa chaude haleine, et la regarda dans les yeux.

« Il sait tout, mais ne dit rien », songeait-elle, se souvenant des paroles d'Eoïa. O doux regard de l'animal, divinement pur comme au premier jour de la création ! Elle ne put le supporter et, fermant brusquement la lucarne, se tourna vivement, comme si quelqu'un l'avait appelée, vers le coin où, dans la fumée du safran et de l'encens, s'élevait un petit autel d'argile, avec des cornes de taureau. Derrière, sur le mur blanchi à la chaux, était peinte une fresque au dessin volontairement inhabile, comme ces images de l'immémoriale antiquité que les sauvages habitants des cavernes traçaient à la pointe du silex sur les os de mammouth et de rhinocéros.

C'était la Terre-Mère, Souveraine des bêtes. Un petit visage enfantin en forme de cœur ou de feuille de vigne, les bras démesurément longs, largement écartés en signe de bonté universelle et, autour d'elle, de petites croix gammées. D'un signe de croix elle bénissait toutes les créatures de la terre, des eaux et des airs : les oiseaux étaient perchés sur ses bras, les bêtes caressaient ses pieds, dans les plis ruisselants de sa robe nageait un poisson et, sous son bras qui bénissait, un taureau passait la tête. « L'Ecumette ! l'Ecumette ! » pensa Dio. C'était lui— non pas le féroce dieu Minotaure, mais le doux Taureau du sacrifice, la victime immolée dès la création du monde — **le Fils.**

« Qu'est-ce que je fais ? Contre qui ai-je aiguisé le couteau ? » songea-t-elle, effrayée, mais trop tard : elle était invinciblement entraînée par une force plus puissante que l'effroi, comme si ce n'était pas elle, mais une autre qui décidait à sa place ce qu'il fallait faire.

Légers et fermes,tous ses mouvements étaient rythmés, comme la danse : « Je danserai mieux que jamais ! »

Les coqs chantèrent pour la deuxième fois : dans moins d'une heure les gardiens de nuit feraient leur ronde ; pendant ce temps il fallait en finir.

Se baissant vivement, elle saisit le couteau sur la pierre

et le mit dans la gaine à sa ceinture. Deux torches étaient préparées. Elle en alluma une à la flamme de la veilleuse et, sortant de la cellule, elle prit un couloir étroit et sombre entre les étables, puis un second, et un autre encore. Ils s'entrecroisaient et s'enchevêtraient, comme dans le Labyrinthe. Elle ne rencontra pas âme qui vive. Seul, dans le dernier couloir, au seuil de la porte,un vieux gardien ivre dormait d'un sommeil de mort. La moitié des veilleurs et des bouviers s'étaient enivrés au souper, Dio leur ayant envoyé un broc de vin mêlé d'un narcotique.

Enjambant le dormeur, elle entra dans le vestibule de l'arène large et bas, supporté par des piliers de cyprès. Là, sous une housse grise, se dressait, comme un fantôme, le mannequin de la Génisse au ventre creux, où Eoïa, fiancée du dieu Taureau, avait jadis passé la nuit.

Dio poussa le verrou de la porte, planta la torche allumée sur un croc de cuivre fixé au mur et s'approcha avec l'autre torche d'une petite échelle de bois menant aux greniers et aux granges, où l'on conservait la paille et le fourrage des bœufs. Elle y monta. A la torche qu'elle tenait, était attachée une longue corde enroulée. Elle la déroula, lança en bas le bout libre et enfonça la torche dans un tas de paille. Redescendue, elle enleva l'échelle qu'elle cacha dans le coin le plus sombre, sous le mannequin de la Génisse et, prenant au croc la torche allumée, mit le feu à la corde pendante.

Légèrement enduite d'un mélange de résine, de soufre et autres matières inflammables, elle se consumait lentement, comme de l'amadou. Ces engins incendiaires — invention des dédales ingénieux — étaient employés au siège des forteresses et dans les batailles navales. A la longueur de la corde on pouvait exactement calculer le moment de l'incendie.

La torche allait s'enflammer dans la paille, le feu prendrait dans les greniers et les granges, gagnerait les

autres parties en bois de l'édifice — poutres, plafonds, colonnes, escaliers — et toute la grande arène de Cnossos, tanière de la Bête, serait détruite par le feu.

Dio sortit du vestibule dans l'arène. A la fraîcheur de la nuit déjà automnale, ses épaules nues frissonnèrent. Dans le ciel pur, aux étoiles rares, la pleine lune resplendissait, éblouissante. Le sable blanc scintillait comme la neige d'étincelles bleues. Les gradins blancs étaient vides, mais les passages aux ombres noires semblaient peuplés de spectateurs fantômes. La tente royale s'ouvrait, comme une gueule béante et noire. Au-dessus d'elle luisait le mufle d'argent du Taureau.

Dio s'approcha de la stalle de l'Ecumette. La grille de la porte était ainsi faite qu'une seule personne pouvait aisément la lever, en tournant une roue sur laquelle s'enroulait une chaîne de cuivre. Dio la leva.

Le taureau s'élança hors de l'étable, courut au milieu de l'arène, s'y arrêta et, avec un mugissement doux comme un soupir d'amour, leva le mufle vers la Lune-Pasiphaé. Avec sa petite tête finement dessinée, ses cornes énormes recourbées comme le montant d'une lyre, les plis de sa peau pendant à son cou démesurément gras, ses jambes minces, délicatement sculptées, l'escarboucle jaune transparent de l'œil intelligent, le poil blanc aux chatoyants reflets d'argent, semblable à l'écume des mers, — il était beau, comme ce Taureau divin qui sortit de la mer bleue dans la blanche écume des vagues mugissantes — le bien-aimé de Pasiphaé.

Il se tourna vers Dio et marcha lentement vers elle, cornes basses, comme pour la lancer en l'air, mais, arrivé près d'elle, il s'arrêta net, et lorsqu'elle saisit ses cornes à deux mains, il releva la tête d'un mouvement furieux en apparence, mais en réalité doux et caressant, la souleva, comme en jouant, la jeta sur son dos et partit, en dansant, tout fier, semblait-il, de sa belle cavalière : ainsi jadis courait sur la mer bleue, blanc comme l'écume

des vagues mugissantes, le dieu Taureau portant la déesse Europe.

Dio, sortant le couteau de sa gaine, voulut frapper, mais ne le put pas. En voyant la croix du manche, elle se rappela les petites croix de la Mère bénissant les créatures. De nouveau quelqu'un décida pour elle ce qu'il fallait faire : la main qui ne se levait pas sur la bête paisible se lèverait peut-être sur la bête furieuse.

La torche qu'elle avait tout à l'heure jetée à terre continuait de brûler, comme une blessure rouge sur le corps blanc et lunaire de la nuit. Sautant à bas du Taureau, Dio courut vers la torche, la saisit, et, lorsque de nouveau la bête s'approcha, elle lui mit la gerbe de feu entre les cornes, de manière qu'elle y restât accrochée. Le taureau bondit en arrière, mugit, secouant rageusement la tête pour se débarrasser de la couronne de feu. Mais n'arrivant point à la faire tomber, il ne faisait qu'activer la flamme. Les étincelles pleuvaient, la résine coulait en gouttes ardentes, le poil brûlé sentait le roussi. Enfin, il jeta la torche par terre, se cabra et bondit furieusement sur Dio : maintenant, il ne jouait plus.

Elle fit un bond de côté. Sans la toucher, les cornes frappèrent la terre avec tant de force qu'elles s'y enfoncèrent profondément et que la bête, pliant sur ses jambes de devant, assommée par le coup, ne put d'abord relever la tête. Au même instant, Dio, s'approchant, lui posa le genou sur le garrot et plongea le couteau entre l'échine et l'aisselle gauche, visant le cœur.

Si une mère, tuant son enfant dans un accès de démence, se ressaisissait au moment où la lame vient de s'enfoncer, elle éprouverait ce que Dio ressentit à cet instant.

Avec un beuglement sourd, semblable à un gémissement humain, le taureau leva la tête, repoussant si violemment la danseuse qu'elle tomba à la renverse. Il se dressa, bondit, chancela et s'écroula. Le mufle enfoui

dans le sable, il râlait et se débattait comme un oiseau blessé. Encore une fois il se dressa sur ses jambes de devant. Dio courut de nouveau vers lui, arracha le couteau, mit un genou à terre et plongea si profondément la lame dans la gorge que dans les plis mous de la peau la main avec le manche en croix s'enfonça. Le sang jaillit à sa figure. Elle se détourna, fermant les yeux pour ne pas voir.

Lorsqu'elle revint à elle, elle vit la bête inanimée couchée à ses pieds et des tourbillons de fumée grise, entrecoupée de flammes rouges, sortir du vestibule de l'arène. Les rideaux de la tente royale s'embrasèrent, une colonne de feu s'éleva, une lueur pourpre jaillit dans le ciel, et la face de la lune pâlit.

Messager d'alarme, le rugissement de la trompe-conque sacrée retentit et, par tout le labyrinthe, de multiples échos roulèrent comme des mugissements de taureau.

Des ombres, noires sur les gradins blancs, couraient comme des fourmis. Les gens épouvantés se frappaient la poitrine, s'arrachaient les cheveux, sanglotaient, gémissaient :

— Aï Adoun ! Aï Adoun !

De loin ils montraient du doigt la déicide, mais n'osaient s'en approcher. Certains descendaient dans l'arène, faisaient deux ou trois pas, puis, soudain, s'arrêtaient et, se retournant, fuyaient avec un cri de terreur.

— Laran-Lasa ! Laran-Lasa !

C'était le nom d'un terrible démon androgyne. Dio comprit que les gens la prenaient pour un mauvais esprit, ne pouvant imaginer qu'un humain fût capable d'un tel crime.

Enfin, la maîtresse des jeux, la mère Anahita, entourée d'autres prêtresses, s'approcha d'elle. Tenant au-dessus de sa tête la hache à deux tranchants, elle prononça la conjuration :

— Labrys, Labrys sacrée contre la force impure ! D'où que tu viennes, du feu, de l'eau, de la terre ou des airs, fuis, disparais, maudit — maudite !

Elle ne prononça't la conjuration que pour les autres, sachant bien qu'elle avait devant elle un être humain. Cependant, la foule, voyant que la sainte Labrys n'avait pas foudroyé Dio, s'enhardit, s'approcha, l'entoura, la menaçant de poings, de couteaux et de glaives.

— Au bûcher, au bûcher, la maudite !

Mais, sur un signe de la prêtresse, tous se turent et s'écartèrent.

La mère Anahita, s'approchant de Dio, lui demanda :

— Qu'as-tu fait, qu'as-tu fait, insensée ?

Puis, ayant regardé son visage pâle, éclaboussé de sang, elle comprit soudain et se tut. Elle lui prit la main et, l'ayant sentie gluante de sang, elle ne la lâcha pas, mais la serra plus fortement encore. Son visage intelligent et bon se ride et, avec un sanglot, elle murmura à son oreille :

— Oh ! pauvre, pauvre, qu'as-tu fais de toi ? Tu as voulu venger Eoïa ?

— Elle et tous, répondit Dio avec calme : plus l'effroi des autres était grand, plus son calme était profond.

— Le sang des victimes humaines est une abomination devant Dieu... commença-t-elle, mais elle n'acheva pas. Elle voulut dire : « Le Père est l'amour », mais sentit que ses paroles seraient vaines et vides. Elle ne mourait que pour les dire, et voici qu'elle restait muette et mourrait en silence.

La mère Anahita, comme si elle devinait sa pensée, hocha la tête tristement :

— Est-ce que les hommes te comprendront ? Tu mourras et ne feras rien !

— Soit, que je meure pour Lui !

— De qui parles-tu ?

— De Celui qui viendra.

— Celui qui devait venir est déjà venu.

— Non, il viendra.

— C'est à lui que tu as obéi ?

— A Lui.

Anahita la regarda longuement, fixement, et soudain, lâcha sa main. Elle ne dit rien, mais Dio la comprit : « Prends garde : s'il est déjà venu, juste sera ton châtiment — le bûcher ! »

— Au bûcher ! Au bûcher ! Qu'on l'extermine, car elle ne doit pas vivre ! gronda la foule menaçante, avançant de nouveau.

Quelqu'un de zélé courut au corps de garde, apporta une paire de menottes et la remit à la mère Anahita. Dio tendit d'elle-même les mains et la prêtresse lui passa les menottes dont les chaînes tintèrent.

Dio leva les bras au ciel et, dans le silence soudain, elle s'écria, le visage illuminé de joie, comme si elle voyait déjà Celui qu'elle appelait :

— Viens ! Viens ! Viens !

III

Dio attendait son arrêt. Il ne pouvait être prononcé que par la grande prêtresse Akakalla, mais celle-ci était gravement malade, presque à la mort, dans la sainte demeure des Abeilles, sur la Montagne.

Elles ne savaient pas comment lui annoncer la terrible nouvelle. Pourtant il était impossible de la lui cacher. Lorsqu'elle apprit le crime de Dio, sa fille bien-aimée, on crut qu'elle ne survivrait pas. Elle survécut cependant, mais perdit l'usage de la parole et la moitié de son corps fut paralysée.

Après être longtemps restée couchée comme une morte, elle fit enfin signe qu'elle voulait écrire. On lui présenta une tablette. D'une main défaillante, elle y griffonna quelque chose.

Un courrier porta la missive à Dio. Elle ne contenait

que ces mots : « Pardonne-lui — elle te pardonnera. »

Dio comprit : « Pardonne à la grande Mère le sang d'Iol, d'Efra, d'Eoïa, le sang de toutes les victimes humaines, et la Mère te pardonnera aussi. »

Sur la même tablette Dio écrivit la réponse : « Je ne pardonne pas. » Et le messager remporta la lettre.

Akakalla lut la réponse et écrivit au-dessous : « A brûler. »

C'était le matin, et le soir l'agonie commença. Une des Abeilles, devinant à l'expression de son visage et aux mouvements convulsifs de ses doigts que la mourante voulait encore écrire, lui glissa sous la main la tablette et lui mit entre les doigts le calame. Mais les doigts inertes se desserrèrent et le calame tomba.

Vers le matin, la Grande Prêtresse mourut, emportant avec elle dans la tombe le secret de sa dernière volonté — la grâce de Dio, peut-être.

Dio devait être brûlée sur cette même colline, où quelques jours auparavant avait été livré aux flammes le corps d'Eoïa.

Une cellule, chapelle d'Adoun, creusée dans le roc, servait de prison aux victimes. Les murs nus, la voûte basse, les fenêtres aux barreaux épais, les verrous des portes rouillées, tout donnait à la caverne l'aspect d'une geôle. Mais il s'y trouvait en même temps un lit splendide, une couche royale d'ivoire et d'ébène, tendue de pourpre. Les parfums des encensoirs se mêlaient à la fraîcheurs des lys, épanouis en des vases aux merveilleuses peintures ; des mets et des vins royaux, des vêtements et des parures de pierres précieuses étaient offerts à la victime, comme la victime était offerte à Dieu. Et cruellement dérisoires semblaient à Dio les mules en plumes de paon, le coffret d'onyx avec des perles broyées, poudre des reines et des courtisanes de Babylone, et la cassette de jade avec un mélange égyptien de charbon d'acacia et d'ambre, dont le roi Khoufou-Chéops, cons-

tructeur de la grande pyramide, usait déjà mille ans auparavant pour se blanchir les dents.

Les gens ne savaient qu'imaginer pour lui faire plaisir. Ils la considéraient avec vénération et effroi, se prosternaient devant elle et l'adoraient comme Dieu, car Dieu est immolé dans chaque victime.

Plus pénible que la mort lui était cette adoration. Il lui semblait qu'on l'enterrait vivante, que l'on tuait son âme avant son corps. Elle aurait préféré qu'on l'outrageât, la frappât, lui crachât à la figure.

Les femmes crétoises ne consentaient pas à remplir l'office de bourreau. Cette fonction était remplie par une Thrace de la tribu septentrionale des Besses, adorateurs du féroce dieu Zagreus, Déchireur d'hommes. Son nom — Gla — rappelait le cri d'un oiseau de proie ; on l'appelait aussi l'Egorgeuse — celle qui égorge, immole les victimes — et Narines-arrachées, parce que, pour on ne savait quel crime abominable, commis dans sa patrie, le bourreau lui avait, avec une tenaille, arraché les narines jusqu'à l'os.

Gla était vieille, mais robuste. Elle avait des cheveux d'une couleur jaune paille, inconnue dans les pays du Midi ; des yeux bleu pâle, tristes et cupides, comme ceux des vautours ; des lèvres minces, violettes et humides comme des vers de terre ; son terrible visage camus ressemblait à une tête de mort.

Vêtue, été comme hiver, de la *bassara* thrace, pelisse en peau de renard, élimée et sentant le rance, elle portait dans une gaine pendue à une ceinture de cuir le couteau du sacrifice, en silex, long et effilé comme une alène. Elle était presque toujours un peu grise, s'enivrant non point avec du vin, mais avec une liqueur inconnue elle aussi, claire comme l'eau et brûlante comme le feu.

On disait qu'elle aimait surtout à égorger les petits enfants et que si l'on restait longtemps sans en immoler,

elle se glissait la nuit dans les maisons et volait les enfants pour leur couper la gorge et sucer le sang.

Le peuple la haïssait tant qu'il l'aurait mise en pièces si elle n'avait été protégée par la garde de la Grande Prêtresse qui l'aimait bien et la considérait comme une fidèle servante de la Mère. Dio, lui ayant un jour demandé pourquoi elle tolérait cette horrible créature, Akakalla lui avait répondu :

— N'outrage pas Gla. Le lys pur est l'enfant de la Terre-Mère, et la charogne puante aussi. La Terre engendre et corrompt. La Mère a deux paroles : « J'aime — je tue », et deux visages : l'un est comme le soleil, l'autre, comme Gla.

Dio, épouvantée, avait pardonné ce blasphème, pensant qu'elle ne comprenait pas. Maintenant, elle avait compris et ne pardonnait plus.

Gla était aussi geôlière. A toute heure du jour et de la nuit, elle pouvait entrer dans la cellule de la victime.

Elle y entrait doucement, s'arrêtait et regardait Dio silencieusement,avec des yeux avides, presque amoureux. Son terrible visage camus — tête de mort — souriait ; dans ses yeux bleu pâle brillait une hideuse tendresse ; ses lèvres minces — vers de terre — remuaient avec un chuchotement indistinct, murmurant peut-être ces mêmes paroles : « J'aime — je tue. »

Parfois il semblait à Dio que la mère Anahita avait raison : « Tu mourras et ne feras rien. » Oui, elle mourrait sans avoir rien fait. Vainement elle avait voulu trancher le nœud qui relie Dieu au diable — elle n'avait fait que s'y prendre elle-même. Avait-elle tué la Bête ou Dieu, elle ne le savait toujours pas et ne le saurait jamais. A quelqu'un elle disait : « Viens ! » Mais à qui ? Ni nom, ni corps, ni visage. Et comment viendra-t-il, quand, où ? Et même viendra-t-il jamais ? Où sont donc les promesses de sa venue ? Tout n'était-il pas, comme cela avait

été depuis le commencement du monde, et tout ne serait-il pas de même jusqu'à la fin ?

Soudain, l'effroi glaça son cœur : « Il ne viendra pas ! » — l'effroi de la démence : croire que la Mère est Gla.

V

Réjouis-toi, Vierge très pure,
Prépare la couche nuptiale !
Que l'amour détourne
La fureur céleste !

chantaient les prêtresses d'Adoun, en conduisant au bûcher Dio, vêtue de blanc, comme jadis Eoïa, et couronnée de blanches fleurs de safran.

Par un étroit et sombre escalier, taillé dans le roc, elles arrivèrent à un second escalier extérieur, large, tout inondé de clair de lune, qui menait de la Porte des Lions au sommet plat de la colline, où se trouvait l'autel aux sacrifices humains.

Dans le ciel pur aux rares étoiles, la lune brillait, presque éblouissante. Le profil du mont Kaerate, bleuâtre dans la brume lunaire, rappelait la face tournée vers le ciel d'un géant mort — le dieu Adoun même. Dans le noir anneau des bois de cyprès, blanchissait la cité-palais de pierre blanche, le Labyrinthe, demeure du dieu Taureau. Au pied de la colline noircissait le port de Cnossos, forêt de mâts et d'agrès, et jusqu'à l'horizon scintillait dans la mer une route d'argent triomphale.

Avidement Dio regardait la mer, aspirait sa fraîcheur salée, écoutait le bruit des vagues, et elle regrettait la mer, le ciel, la terre, le soleil qu'elle ne verrait plus — toute l'humble vie terrestre. Son cœur pleurait, comme pleure un enfant arraché au sein de sa mère.

Lentement le cortège gravissait l'escalier, dans la double lumière blanche de la lune et rouge des torches.

La noire moisson des têtes humaines s'agitait avec une sourde rumeur en dehors de l'enceinte sacrée, où l'on ne laissait pénétrer personne. Soudain, la foule aperçut le cortège et cria, furieuse :

— Réjouis-toi ! Réjouis-toi !

Avec cette clameur se confondirent les mugissements des trompes-conques, le gémissement des flûtes, le grondement des cymbales et le chant des prêtresses :

Réjouis-toi, Vierge très pure,
Prépare la couche nuptiale !

Sur un autel de pierre, creusé d'un trou profond, était disposé un lit de branches sèches et résineuses de cèdre, de pin et de cyprès, avec un amas de fagots et d'étoupe, imprégnés de résines aromatiques et d'autres matières inflammables : il suffisait d'allumer le bûcher à n'importe quel bout, pour qu'il flambât d'un seul coup, comme une torche gigantesque.

Les prêtresses conduisirent la victime près du bûcher et la dévêtirent entièrement. Puis, on apporta et l'on posa à ses pieds une grande croix faite de deux planches de chêne. Gla s'approcha d'elle et dit :

— Couche-toi !

Dio s'agenouilla, mais elle ne savait pas comment se coucher. Gla la renversa en arrière, le dos contre la croix, lui allongea les jambes, lui écarta les bras, attacha les pieds à l'extrémité de la plus longue des planches et les mains aux deux bouts de la planche transversale, entoura sa taille d'une corde qu'elle passa aux quatre coins de la croix et noua solidement par derrière.

Douze prêtresses, trois à chaque extrémité, soulevèrent la croix et la posèrent sur le bûcher.

— « Voilà donc ce que signifie la Croix ! » pensa Dio.

Elle savait que le bûcher ne serait pas allumé tout de suite, mais seulement au premier rayon du soleil levant. D'après la lune et les étoiles elle calcula que près de trois heures s'écouleraient avant le lever du jour.

Trois heures — trois éternités. Son cœur se déchirait en deux et elle ne savait pas quelle moitié était la vraie. Comme sur une balançoire gigantesque, elle se balançait, tantôt s'envolant, tantôt retombant, et elle ne savait pas quel élan serait le dernier : « Il viendra — il ne viendra pas ! »

La nuit était fraîche. Quelqu'un, pris de pitié, jeta sur son corps nu une peau de chèvre. Les cordes serrées, pénétrant dans sa chair, la coupaient, comme des couteaux ; ses bras et ses jambes étaient engourdis ; le sang lui battait aux tempes ; la tête lui tournait, une odeur fade lui donnait des nausées : on brûlait des substances stupéfiantes, afin d'endormir les souffrances de la victime.

Elle se souvint que tantôt, sur l'escalier, une des prêtresses lui avait chuchoté à l'oreille : « N'aie pas peur, on ne te brûlera pas vive. » Elle avait compris : « Avant de te brûler, on t'égorgera. » Et maintenant elle pensait : « Etre brûlée vive est horrible, mais cela vaut mieux que le couteau de Gla ! »

Gla planait au-dessus d'elle, comme un corbeau audessus d'un cadavre. Son terrible visage camus — tête de mort — souriait ; dans ses yeux bleu pâle luisait une hideuse tendresse ; ses lèvres humides — vers de terre — remuaient, murmuraient : « J'aime — je tue ! » Approchant tout contre le cœur de Dio la pointe aiguë du couteau de silex, elle piquait doucement, doucement, et léchait avidement la goutte de sang qui coulait.

Poussant un cri, Dio revenait à elle : personne. Seules, les étoiles brillaient au-dessus d'elle, plus lointaines, plus proches que jamais. Et le noir effroi de la démence s'emparait d'elle : croire que la Mère est Gla.

Et de nouveau, elle se balançait sur la terrible balançoire, tantôt s'envolant, tantôt retombant : « Il viendra, — il ne viendra pas ! »

Soudain, elle tomba, précipitée au plus profond des té-

nèbres. « Non, jamais, jamais il ne viendra ! » Mais jusque dans cet abîme elle clama : « Viens ! »

Et il vint.

Elle sentit la croix bouger, se soulever. Quelqu'un, qu'elle ne voyait pas encore, détachait les cordes. Elle n'osait pas ouvrir les yeux. Brusquement elle les ouvrit, vit, et s'écria :

— Tamou !

VI

Elle reprit connaissance dans la litière de Touta. Elle la reconnut aux hiéroglyphes et à la peinture : le disque solaire du dieu Aton, étendant ses mains-rayons pour bénir le roi d'Egypte, Akhenaton.

La litière était posée à terre. Zenra enveloppait le corps de Dio du voile jaune aux abeilles d'argent. Tamou, penché sur elle, lui parlait. Longtemps elle ne put comprendre. Enfin, elle comprit et demanda :

— C'est toi qui m'a sauvée ?

— Non, pas moi, mais Lui.

— Oui, Lui et toi, tous les deux. Comment as-tu donc fait ?

— Au nom du roi Akhenaton, Touta et moi nous avons obtenu ta grâce du roi Idomine.

— Du roi, fit-elle, étonnée, en hochant la tête. — Le roi n'en a pas le pouvoir. Personne ne l'a, sauf la grande prêtresse....

— Elle est morte et l'on n'en a point encore choisi une autre. Le roi pouvait...

— Non, il ne pouvait pas. Tamou, pourquoi ne me dis-tu pas tout ? Je veux tout savoir !

— Tu le sauras plus tard, maintenant il faut se hâter, Touta nous attend au port. Vite sur le bateau et en Egypte !

— Et toi ? Que vas-tu devenir ? demanda-t-elle.

Il se taisait. Elle se souleva, lui posa les mains sur

les épaules, approcha son visage contre le sien, le regarda dans les yeux, et soudain comprit tout.

Elle connaissait la loi de la Montagne : on ne pouvait sauver une victime humaine qu'au prix d'une autre — corps pour corps, âme pour âme. Mais ce n'était permis ni à la mère, ni au père, ni au frère, ni à la sœur, ni à l'époux, ni à l'épouse : seul en avait le droit un étranger aimant assez la victime pour mourir à sa place, car c'est le sacrifice volontaire de l'amour — le plus saint de tous — qui exhale le parfum le plus agréable au Seigneur.

— Tamou, mon frère, je sais tout : tu meurs pour moi ! prononça-t-elle sans le quitter des yeux.

— Oui, pour toi et pour Lui, répondit-il simplement. — Te rappelles-tu que je le maudissais et que tu m'as dit : « Bientôt tu sauras que tu l'aimes ! » Eh bien, maintenant, je le sais.

— « A celui qui t'a fait le mal, rends le bien » ! murmura-t-elle dans une douce extase mêlée d'effroi.

— Non, Dio, tu ne m'as pas fait de mal. Bénies soient les souffrances de ton amour ! Ce n'est pas moi, mais toi qui me rends le bien pour le mal. T'en souviens-tu : lorsque je t'ai dit que j'avais tué Eoïa, tu m'as répondu : « Nous ne cesserons jamais de nous aimer. » Oh, laisse-moi, laisse-moi mourir pour toi et pour Lui !

Il pleurait. Soudain, à travers ses larmes il sourit.

— Je suis un marchand, je sais compter, je sais où est mon gain. Mieux vaut pour moi mourir que vivre : la vie nous avait séparés, la mort nous unira.

— Je ne veux pas, je ne veux pas ! gémissait-elle, en se tordant les mains. — Si vivre c'est te tuer, je ne veux pas vivre !

— Tu ne veux pas ? Tu l'appelais : « Viens », et lorsqu'il est venu, tu ne veux pas l'accueillir ?.. Dio, ma sœur, ma bien-aimée, ne sens-tu pas qu'Il est ici, parmi

nous, en ce moment ? Ce n'est pas moi, mais Lui qui te le dit : il le faut pour qu'Il vienne.

Les clameurs de la foule recommencèrent. En voyant que l'on détachait la victime de la croix, Gla, exaspérée, avait couru hors de l'enceinte sacrée, criant que l'on voulait soustraire la victime à Dieu, et avait ameuté le peuple.

Le chef des gardes royaux accourut vers les porteurs nubiens :

— Vite, vite, au port et sur le navire ! Elle ne peut rester ici une minute de plus !

Anahita s'approcha aussi de Tamou :

— Mon fils, ton heure est venue. Dieu exige une victime. Es-tu prêt ?

— Oui, répondit-il.

Les Nubiens soulevèrent la litière. Dio tendit les bras vers Tamou. Il l'étreignit et elle lui donna un tel baiser qu'en se le rappelant, plus tard, sur le bûcher, il pensa : « Oui, cela valait bien la peine de mourir ! »

La litière s'éloignait rapidement. Tamou la suivit du regard et, lorsqu'il l'eut perdue de vue, il se tourna vers Anahita et dit :

— Allons !

Elle posa sur lui la blanche couronne de safran enlevée à Dio et le conduisit au bûcher.

Il vit à ses pieds la croix. En enlevant ses vêtements, il tâta sur sa poitrine le talisman de cornaline avec l'inscription : « *Ab vad* » et, en le baisant, il murmura :

— Le Père est l'amour !

Et il s'étendit sur la Croix.

VI

Dio revint à elle sur le navire. Elle était couchée sur le pont de la cabine de Touta, en bois de sycomore doré, ornée de peintures. A la lueur naissante de l'aube, elle vit sur les parois la même image que dans la litière : le

disque solaire du dieu Aton, bénissant le roi Akhenaton de ses mains-rayons, tenant des Croix de Vie — *Ankh*. Dans ses pensées, confuses comme celles du délire, elle les confondait avec cette autre croix sur laquelle elle avait été tantôt couchée et sur laquelle Tamou était maintenant étendu.

De derrière la longue jetée du port de Cnossos sortaient en mer, l'un après l'autre, comme un troupeau de cygnes, six navires : trois égyptiens, deux crétois — escorte d'honneur de l'ambassadeur — et le dernier, chargé de fer, appartenant à Tammuzadad, son suprême présent au roi d'Egypte, pour avoir sauvé Dio.

Les voiles pendaient dans l'air immobile. Mais les rames s'élevaient et s'abaissaient, brillant dans l'aube d'un reflet humide, pareilles aux nageoires d'un monstre marin, et les vaisseaux avançaient vite, traçant derrière eux deux sillons bleuâtres sur la blancheur de la mer, opaline et rose comme le ciel. Là, dans le ciel, luisait, blanche comme le soleil, l'étoile d'Amour, l'étoile de Lui — Elle, Adolescent-Vierge, Adoun-Mâ.

Les pentes encore sombres et endormies de l'Ida bleuissaient, mais déjà sa cime neigeuse était blanche et rose.

Au bord du ciel et de la mer, un charbon ardent rougit, s'arrondit en cercle de feu, et, dans les rayons jaillissants du soleil levant, mourut l'étoile de l'Amour.

La brise du matin gonfla les voiles, et sous la quille du navire, murmura l'écume sonore des vagues violettes.

Engour, fils de Nourdagan, le berger, que Dio avait jadis écouté pleurer la mort du dieu Tammouz, naviguait sur le même vaisseau : Zenra l'avait emmené avec elle en souvenir de Tamou.

Il avait entendu la nourrice parler de la mort de son maître, mais il semblait n'avoir pas compris et restait insensible, tant la vieillesse avait affaibli sa raison.

Soudain, le matelot en vigie dans la mâture cria :

— La victime brûle !

Et il montra du doigt les tourbillons de fumée qui s'élevaient au sommet de la colline, dominant le port de Cnossos, où se trouvait l'autel aux sacrifices humains. Tous regardèrent de ce côté.

Touta, regardant lui aussi, soupira : « Pauvre homme ! Quel sage c'était, et cependant, il s'est perdu pour rien... »

Par convenance, il se couvrit les yeux de la main, comme s'il pleurait. Mais il se consola vite, songeant que cette mort sauvait Dio la danseuse, perle du Royaume des Mers, présent merveilleux au roi d'Egypte.

Longtemps, Engour regarda sans comprendre. Tout à coup il comprit et poussa un cri terrible, comme un chien hurlant à la mort.

Dio, entendant ce hurlement, se leva, regarda par la fenêtre de la cabine. Elle vit la fumée, et il lui sembla que le couteau de Gla lui transperçait le cœur. Mais elle se souvint : « Il le faut pour qu'Il vienne », et le couteau s'émoussa. Elle se réjouit d'une joie inattendue, sachant mieux que jamais qu'Il viendrait.

Les marins avaient prédit que pendant les jours proches des tempêtes équinoxales, la navigation serait périlleuse. Mais Touta ne savait plus ce qui était le plus dangereux, la mer ou la terre, tant il était effrayé par le grondement des tonnerres souterrains et par l'incendie de l'arène de Cnossos. L'incendie avait été vite éteint. Mais mal éveillé, Touta s'était imaginé que tout le palais était en flammes, et avait eu tellement peur qu'il avait failli sauter par la fenêtre. De plus, les derniers jours, le bruit avait couru que des hordes innombrables d'Achéens, Danaëns, Dardaniens, Troyens, Pélasges, et autres tribus à demi-sauvages marchaient vers le Royaume des Mers : Sarpedomine l'exilé les conduisait contre le roi Idomine, frère contre frère. Touta se rappela la pro-

phétie : « De la nuit viendront les Hommes de Fer, et ce sera la nuit de fer, la fin de tout ! » Le pauvre ne savait comment fuir de l'Ile maudite.

Le roi Odysseus avait été en cinq jours de Crète en Egypte :

Avec le froid et propice Borée, gais et vaillants,
Nous voguions sur la mer comme sur le courant d'une rivière ;
Les navires nous emportaient, obéissant au gouvernail et au vent ;
Cinq jours après nous arrivâmes à l'embouchure aux flots limpides.
Du fleuve de l'Égypte.

Telle n'était pas la navigation de Toutankhamon.

A peine venaient-ils de doubler l'extrême cap nord-est de l'Ile, Britomartis-Sammonion, que deux vents contraires, se heurtant, déchaînèrent la tempête.

Construit en cèdre et en chêne dur, facile à manœuvrer, avec sa carène aux flancs abrupts et son éperon pointu fendant le flot, le navire à deux mâts de Toutankhamon, mené par cinquante rameurs d'élite, résistait à la tempête mieux que tous les autres. Mais Touta était si découragé qu'il jurait à Amon-Aton, s'il avait seulement la vie sauve, de ne jamais plus s'embarquer sur la Très Verte.

Durant six jours, la tempête fit rage. On ne voyait ni le soleil ni les étoiles, et les marins ne savaient où ils allaient. Enfin, le septième jour, elle se calma, et l'on aperçut les rivages de Chanaan.

Ils se réfugièrent dans le port de Geser, mais ils y restèrent peu de temps, car des bandes de brigands Khabires rôdaient aux alentours. En ce jour, Iaschouïa-Josué avait déjà passé le Jourdain et s'était emparé de Ourouchalim, Cité de Dieu.

Après avoir quitté Geser, ils mouillèrent à Askalon, port plus sûr, gardé par un détachement égyptien. Ils y furent rejoints par le second navire de Touta, le troi-

sième s'était perdu, corps et biens ; les deux vaisseaux keftiens, comme on le sut par la suite, avaient été jetés par la tempête sur le rivage d'Alachia-Cypre. Quant à celui de Tammouzadad, il s'était brisé, avec son chargement de fer, contre les récifs du cap Carmil, Nez-de Gazelle.

Ils restèrent plus d'un mois à Askalon, pour réparer les navires et attendre un vent favorable.

Vinrent enfin les calmes jours alcyoniens qui précèdent l'hiver, lorsque le trident du dieu des mers, Velchan, aplanit les vagues, pour que les mouettes puissent couver leurs petits dans leurs nids flottants.

Trois jours après avoir quitté le port d'Ascalon, ils aperçurent Pharos dont il est dit dans le chant d'Odysseus :

Sur la mer aux larges rumeurs s'élève une île située
En face de l'Égypte ; ses habitants la nomment Pharos.
Elle est à telle distance de la côte que, par un vent propice,
Le navire la peut franchir en une seule journée.

Ils passèrent devant elle sans y aborder, allant droit au Sud.

★

C'était une journée douce et grise. Il commençait à pleuvoir. Des gouttes silencieuses tombaient, chaudes comme des larmes. La mer, lisse comme un miroir, était d'un vert trouble, mêlée déjà aux eaux du Nil.

Assise à la poupe, sur un rouleau de cordage, Dio écoutait la flûte champêtre d'Engour qui, à l'autre bout du navire, pleurait le dieu Tammouz.

Sur Tammouz le lointain s'élèvent les pleurs !
Immolée est la chèvre avec son chevreau,
Immolée est la brebis avec son agneau.
Sur le Fils bien-aimé s'élèvent les pleurs !

Dio écoutait, et de douces larmes, de tristesse ou de joie, elle ne le savait pas elle-même, coulaient sur son

visage. Elle se rappelait tout le passé, comme un songe ou comme les morts, peut-être, se remémorent leur vie. Iol, Efra, Eoïa, Tamou, que de victimes ! Pourquoi ? Maintenant, elle le savait : pour qu'Il vienne. La Terre Mère, dans les souffrances de l'enfantement — souffrances humaines — enfante Dieu.

Soudain, à l'horizon, au-dessus de la Très Verte, apparut, comme éclairée par le soleil, une mince bande jaune.

Dio demanda au pilote :

— Qu'est-ce que cela ?

Il répondit :

— L'Egypte !

D. MEREJKOWSKY.

Traduit du texte russe inédit
par MICHEL DUMESNIL DE GRAMONT.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

L.-J. Arrigon : *Les débuts littéraires d'Honoré de Balzac*, d'après des documents nouveaux et inédits, Perrin. — André Bellessort : *Balzac et son œuvre*, Perrin. — Paul Jarry ; *Le dernier logis de Balzac*, Editions du Sagittaire. — *Les Cahiers Balzaciens* publiés par Marcel Bouteron, III. *Lettres de femmes adressées à Honoré de Balzac*, Première série, A la Cité des Livres. — *Lettres de Marcelline Desbordes à Prosper Valmore*, publiées avec une Préface et des Notes par Boyer d'Agen, Editions de la Sirène. — Mémento.

Longtemps des gens très difficiles, des sots assurément, déblatérèrent contre l'écrivain de la *Comédie humaine*. Rien, dans cette œuvre gigantesque, ne les satisfaisait pleinement. Ils avaient coutume surtout, et périodiquement, d'en censurer le style. Ils croyaient que les faiblesses de ce style provoqueraient à bref délai l'animadversion d'un public désireux, à leur sens, de ne savourer que travaux de grammairiens familiers de la syntaxe.

A la vérité, le public se rit singulièrement de la syntaxe. Les idées contenues dans une œuvre, l'intérêt général de cette œuvre, les qualités narratives de son auteur l'attirent bien davantage. La gloire de Balzac, loin de s'amoindrir, croît d'année en année. Les biographes multiplient les monographies. Mille historiens, et le plus savant de tous, M. Marcel Bouteron, s'efforcent, avec une patience merveilleuse, de déchiffrer les mystères qui enveloppent encore l'existence de leur dieu. Leurs éditions critiques élucident les énigmes de romans dont les sujets, embrouillés volontairement par une imagination frénétique, touchent à toutes les branches de l'activité humaine. Des groupes de fervents de ci de là se forment, attirés par leur vénération commune, pour étudier avec plus de soin un être en qui la vitalité de cent êtres ordinaires semble s'être manifestée. Un musée a été fondé et la bibliothèque Lovenjoul contient les livres saints du culte balzacien.

Balzac paraît donc recevoir, avec justice, la consécration de son

génie et la récompense, hélas ! posthume de son effort titanique. Il est désormais un pilier de l'édifice littéraire.

Il a connu, cette année de belles glorifications de ses adeptes. Récemment M. L.-J. Arrigon, sous le titre : **Les Débuts littéraires d'Honoré de Balzac** consacrait à ses origines, à son milieu familial, à son adolescence, à ses premiers essais, un ouvrage fort remarquable, bien écrit, conduit avec intelligence, fourmillant de documents inédits extraits de diverses archives ou des collections Lovenjoul. On ajoutera, sans doute, dans la suite, grâce à des découvertes nouvelles, quelques lumières à celles que nous prodigue M. Arrigon ; mais nous possédons dans son livre, un tableau à peu près complet de ces débuts d'un grand homme, si instructifs et si consolants à la fois pour les écrivains de générations postérieures.

Balzac enfant et jeune homme ne connut guère le bonheur. Il dut à son père son hérédité de force, de volonté, de jovialité, et cet espoir indéfectible dans la réussite qui ne l'abandonna jamais. Sa mère lui communiqua son imagination fertile dont heureusement l'influence paternelle tempéra le pessimisme. Le père et la mère, d'un accord commun, contrarièrent sa vocation ou, du moins, en bons bourgeois désireux d'établir honorablement leur lignée, ne témoignèrent à cette vocation qu'une confiance limitée. Dans le livre de M. Arrigon, on assiste au bouillonnement intérieur du jeune poète devenu clerc de notaire par contrainte. Amusant et douloureux spectacle.

Balzac parvint à s'évader de l'étude où on l'avait emprisonné. Ses parents l'installèrent alors dans un grenier, lui imposant l'obligation d'acquérir en deux ans la gloire, sinon la fortune. Il y élabora, désolé par le froid et souvent par la faim, une tragédie qui, soumise à des experts, fut jugée lamentable. Après une telle expérience, ses parents le claustrèrent dans leur village de Villeparisis où il mena une existence précaire. Il y devait heureusement connaître l'amour. Mme de Berny, qui revit si délicieusement sous les traits de Mme de Mortsauf (*Le lys dans la vallée*), lui prodigua les ardeurs de sa nature généreuse et maternelle.

Ayant substitué la prose à la poésie, Balzac écrivit, sans les signer, cherchant à en tirer quelque pécune, des romans absurdes où se déroulaient de folles aventures. M. Arrigon donne de curieux détails sur cette partie de sa carrière. Balzac se plie aux

goûts du public, cherche surtout à conquérir son indépendance. Il manifeste peu de scrupules. Il emprunte sans cesse à autrui. Dans une *Histoire impartiale des Jésuites* qu'il publie en 1824, il montre même une trop rapide évolution de ses idées politiques. Il accepte toutes les besognes productives d'argent. Bientôt, avide de fortune, il se livre à sa première entreprise commerciale, fonde, avec les subsides de Mme de Berny, une imprimerie qui ne tarde pas à sombrer, le laissant couvert de dettes.

Néanmoins son nom s'est répandu peu à peu. Il a fait graduellement son apprentissage des lettres. Quand il lance *Le dernier Chouan*, en 1829, son génie naissant se manifeste. Il signe cette œuvre, pressentant qu'avec elle il débute honorablement. Déjà les suffrages des femmes lui montrent que sa tête de lion aux yeux fulgurants ne passe plus inaperçue. Il connaît le charme crépusculaire de la duchesse d'Abrantès.

M. Arrigon l'abandonne à cette époque de sa vie, sûr, et non sans raison, de nous l'avoir fait aimer. A son tour, M. André Bellessort s'empare du jeune homme promis à la gloire. Il manifeste plus d'ambition que M. Arrigon. C'est **Balzac et son œuvre** tout entiers qu'il veut nous faire connaître en 300 pages. Tâche malaisée. M. André Bellessort a dû s'y préparer longuement. On dit que, durant ce dernier hiver, parlant de son héros en conférencier éloquent et habile, il tint son auditoire dans l'enchantement. Nous ne nous en étonnons pas.

Son livre ne vise point à la publication de sensationnels documents. Il est bien informé, informé aux sources sûres et récentes. Il est un résumé biographique ou, si l'on préfère, une synthèse. L'œuvre y est située dans la vie et accompagnée de fines remarques, de justes et impartiales appréciations. Le style en est excellent, ferme, pittoresque, spirituel, et l'on n'y sent point le ton de la conférence.

M. André Bellessort reprend, cela va sans dire, les faits rapportés par M. Arrigon, mais avec peut-être plus de sens psychologique. Et, grâce à lui, nous parvenons à l'aventure de Balzac avec Mme Hanska. M. Bellessort examine avec soin le développement de cette aventure. Le sentiment de l'écrivain pour l'étrangère domine sa vie. Il est stimulé par l'éloignement, les obstacles. Il résiste à toutes les misères d'une carrière tourmentée par mille difficultés, des désordres, des ruines successives, un labeur cyclo-

péen. Balzac ne peut rien espérer. M. Hanski vit. Il vivra longtemps. On ne songe nullement à le quitter. Pour voir son amie, bientôt sa maîtresse, le romancier doit, à des intervalles éloignés, faire de longs et durs voyages. N'importe : il espère quand même. Il entretient par une correspondance ardente, assidue, la flamme de la bien aimée.

Enfin M. Hanski meurt en 1841. Balzac croit dès lors sa cause gagnée. Point du tout. Mme Hanska hésite, tergiverse. Les amants se revoient. Leur amour fructifie. Un enfant va naître. Mme Hanska se décide alors au mariage. Mais un accident tue le petit être avant sa naissance. Mme Hanska regagne son domaine du Nord. Balzac doit, la plume à la main, la reconquérir.

M. Bellessort conte ces faits avec vivacité, attrait, plaisir même, selon les leçons données par les *Lettres à l'étrangère* et les travaux de Lovenjoul. Abandonnons sa vivante relation, où l'on trouve encore des études très soignées, très diverses, sur le décor, les personnages, les idées générales de la *Comédie humaine*.

Un bon écrivain, M. Paul Jarry, spécialisé à des recherches sur l'histoire de Paris, nous fournit, dans le **Dernier logis de Balzac**, les meilleurs et les plus complets renseignements que l'on puisse, à cette heure, rencontrer, sur la fin du romancier. Des actes retrouvés par lui dans les études de notaires, des correspondances inédites, de remarquables connaissances topographiques lui ont permis de reconstituer le nid d'amour où Balzac rêve d'abriter Mme Hanska.

En septembre 1846, Balzac a découvert cette maison appartenant au sieur Pierre-Adolphe Pelletreau. Le 28, il l'achète pour 50.000 francs dont 32.000 comptant. Il veut en faire un palais des Mille et une Nuits. Il l'agrandit de deux terrains qui lui donnent entrée rue Fortunée. Il appelle les décorateurs, les tapissiers, les peintres. Il visite les marchands de curiosité, dévore, en achats divers, jusqu'à son dernier maravédis. Peu à peu l'immeuble prend de la magnificence.

Puis, Balzac s'inquiète de Mme Hanska qui décidément ne se décide pas à quitter son septentrion. Faudra-t-il, comme dans les romans du moyen âge, courir sus aux dragons qui gardent cette belle dans son palais enchanté ? Sans doute, car il part. Il doit, là-bas, longuement plaider sa cause. C'est en mars 1850 qu'il parvient seulement à épouser l'inhumaine.

Entre temps, il a installé, en son logis inachevé, Mme Balzac, sa mère. C'est celle-ci, devenue affectueuse et pleine de sollicitude, qui travaille en son absence au parachèvement du nid. M. Paul Jarry donne des extraits curieux de sa correspondance. Il trace de l'hôtel de Balzac, d'après un inventaire inédit, une description détaillée que de fort belles planches accompagnent. Cette description et ces planches prouvent que l'écrivain, malgré ses déboires et ses dettes, avait édifié, pour son bonheur, un cadre d'une prodigieuse splendeur. Il y revint malheureusement pour mourir et Mme Hanska veuve en profita seule.

Peut-être les insuccès de Balzac dans le domaine des affaires, sa gêne due surtout à sa prodigalité, ont-ils incité trop de gens à le plaindre. A la vérité le prodigieux lutteur connut, au milieu de ses difficultés, des satisfactions de tous ordres. Aucun écrivain ne fut plus que lui discuté, mais aucun aussi ne fut plus comblé d'admiration. M. Marcel Bouteron nous précise que plus de douze mille lettres de femmes l'assurèrent, au cours de sa carrière, qu'il était suivi, compris, vénéré. M. Marcel Bouteron, dans le fascicule III de ses **Cahiers Balzaciens**, publie une première série de ces **Lettres de Femmes** aujourd'hui pour la plupart perdues. Elles émanent, ces lettres, d'inconnues. Elles sont pleines de confidences, de réflexions, du désir de mieux connaître le romancier favori. Quelques-unes pourtant varient de ton, protestant même contre certaines allégations de Balzac. L'une d'elles, écrite par une vieille fille, au nom de toutes les vieilles filles de province et réclamant la réhabilitation des célibataires femelles, ne manque pas de saveur. D'autres sont accompagnées de journaux biographiques où toute l'amertume de certaines obscures vies semble concentrée.

Balzac profita certainement des confidences que lui firent ses correspondantes. Parmi celles-ci figure Mme Desbordes-Valmore. Quel dommage qu'il ne se soit pas davantage penché sur cette âme sensible ! Lui seul eût pu en traduire l'incomparable et pathétique beauté. Depuis peu de temps la critique contemporaine s'occupe de cette femme tombée dans l'oubli. Avec étonnement M. Lucien Descaves, qui lui consacra jadis des pages admiratives, entendit l'accent émouvant de son œuvre. Il contribua à lui procurer une gloire posthume.

M. Boyer d'Agen publie aujourd'hui, en deux volumes compacts,

illustrés de belles phototypies, les **Lettres de Marceline Desbordes-Valmore à Prosper Valmore.** C'est dans cette énorme correspondance, complétée par quelques détails sur les tribulations antérieures de la jeune femme, que l'on peut suivre, quasiment jour par jour, les tristesses d'une existence abreuvée de déceptions de tous ordres. Courbée sous l'injustice de son sort, la malheureuse est contrainte de célébrer de bien menues félicités. Encore doit-elle celles-ci à son cœur débordant d'amour.

M. Boyer d'Agen compare, dans un endroit de sa préface, la douce Marceline à Pascal. Peut-être exagère-t-il un peu. On cherche vainement une philosophie et même une pensée centrale dans les écrits de son héroïne vénérée. Le pessimisme n'est chez elle que superficiel. Un peu de bonheur, quelque répit dans ses tourments éternels d'argent et de sentiment l'eussent tout de suite transformée en une enthousiaste célébrant la splendeur de la vie. Nul mysticisme chez elle, nul déséquilibre. Elle jouit, au contraire, d'une belle santé morale qui lui permet d'affronter avec fermeté les plus dures épreuves.

Ses poésies, si tendres, imprégnées d'une mélancolie poignante, resteront-elles? Nous en doutons fort, bien qu'elles soient dignes de lui valoir une place dans notre littérature. Mais sa correspondance comptera parmi les plus belles que nous ayons lues depuis longtemps. Les faits curieux d'abord y pullulent. Nulle rhétorique, nul apprêt d'aucune sorte en elle. Une âme s'y exprime dans une langue que toutes les âmes délicates entendront avec ravissement.

Mémento. — La vieille *Société de l'Histoire de Paris* semble se réveiller d'un long assoupissement, provoqué par la guerre, et montrer, sous l'influence d'un comité plein de zèle, une activité digne d'éloges. Nous avons reçu d'elle ses *Bulletins* de 1922 et de 1924. Nous y relevons d'intéressantes communications sur l'*Affaire du Collier*, par M. Marius Barroux; sur les *Hôtels Titon du Tillet et Bourrienne*, par M. Paul Jarry; sur *Mlle de Sévigné*, par M. F. Rousseau. D'importants travaux d'érudition y figurent également. Citons: *Jean du Castre d'Auvigny*, par M. Marius Barroux ; l'*Eglise Saint-Jean en Grève*, par M. H. Lemoine ; *Etat numérique de l'étude Faroux*, par M. Ernest Coyecque ; *Un manifeste de l'Ecole néo-classique en 1549, l'entrée de Henri II à Paris*, par M. François Gébelin ; *Note sur un domicile de*

La Bruyère à Paris, par M. G. Gueulette ; *Le Noir, bibliothécaire du roi, ses démêlés avec Carra*, par M. A. Vidier.

La même *Société* a mis également au jour le tome XLVII de ses *Mémoires* où l'on rencontre, entre autres études importantes : *Philibert de l'Orme à Paris*, par M. Maurice Roy ; *Une propriété rurale de la famille Gobelin : la cour Roland*, par M. Léon Mirot ; *Les obsèques de François Ier*, par M. L. Royer : *Catalogue des œuvres d'art de la Bibliothèque Sainte-Geneviève*, par M. Amédée Boinet ; *La commémoration des rois de France à Paris pendant la Restauration*, par M. Robert Anchel ; *Notes sur les vieux guides de Paris*, par M. Maurice Dumolin.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Gaston Luce : *Le Jardin de Ronsard*, « le Divan ». — Fernand Fleuret : *Le Triomphe du Pin de Bourgueil*, Garnier frères. — Henri Courmont : *Les Quinze sonnets Saint-Martin*, Ch. Courmont. — Noël de la Houssaye : *Le premier livre des Odes Pindariques*, Ch. Courmont. — François-Paul Alibert : *Elégies Romaines*, avec un portrait de l'auteur, gravé par Jean Aubert, « Nouvelle Revue française ». — François-Paul Alibert : *Le Cantique sur la Colline*, « à la Cité des Livres ». — Jean Royère : *Poésies*, Edgar Malfère, Amiens. — Victor-Emile Michelet : *Le Tombeau d'Hélène*, « l'Encrier ». — Charles d'Eternod : *Le Pèlerin Illuminé*, « le Divan ». — Louis Thomas : *D'un autre Continent*, « le Divan ».

Pieux hommage à la gloire du grand Vendômois, M. Gaston Luce a pénétré en l'enclos du Prieuré de Saint-Cosme, auprès de Tours, où le poète fut enterré, et où l'on retrouve une inscription qui rappelle sa mémoire, un vestige de son tombeau. Il y avait passé, malade et vieilli avant l'âge, les derniers ans de sa destinée terrestre ; il avait désiré qu'on l'y transportât quand il sentit les approches de la mort ; il avait demandé d'y être enseveli. Poussière. Oubli. Mais dans le jardin qui fut **le Jardin de Ronsard**, des roses redisent l'éclatant renom du chantre sublime, et l'une d'elles, par M. Gaston Luce cueillie sur la tige, est par lui effeuillée en la coupe du vieux vin dont il fait libation, sur la terre sacrée, à son grand souvenir. Simples, modestes, fervents et doux, les poèmes de ce recueil chantent les heures heureuses ou tristes dont s'est emplie l'existence de ce sage parmi les hommes, de ce poète entre les autres.

« Discours à Paul Laumonier, historien de Ronsard, poète lyrique », **le Triomphe du Pin de Bourgueil** est célébré, dans la langue et un peu trop doctement à la manière de la

Pléiade, par M. Fernand Fleuret. Lorsque ce poème parut dans le numéro spécial que *la Muse française* a consacré à la célébration du quatrième centenaire, son allure très voulue de pastiche avait déçu plus ou moins les lecteurs. Mais le développement en est admirablement conduit, et, si archaïque que s'avère le goût de l'auteur, il n'en demeure pas moins pur et pas moins savant. Peu d'hommes, de notre temps, connaissent dans le détail à ce point la langue du XVIe siècle, nul poète, sans doute, ne l'écrirait avec la même aisance, la même richesse et la même subtilité. Convient-il de blâmer un artiste d'être parvenu à remplir son dessein, s'il l'a rempli avec une telle perfection ?

D'allure moins spécialement soumise à l'unique domination de la Brigade, M. Henri Courmont dédie **les Quinze sonnets Saint-Martin** « aux bons pions et ivrognes de ce temps ». Cela tient, pour la langue, de Rabelais plutôt que de Basselin ou, plus honorablement, de François Villon, de Mathurin Régnier encore et aboutit à rappeler par certains tours débraillés et farauds quelques-uns des poèmes les plus connus de Saint-Amant. L'adaptation aux usages présents des locutions anciennes ne sent pas le labeur, et l'œuvre est menée à bien sans défaillance ni tricherie. On y peut trouver la plus délectable saveur.

Je goûte moins, je le confesse, **le Premier Livre des Odes Pindariques**, encore que les présente au lecteur la verve truculente de M. Henri Courmont, Picard. C'est que le sieur Noël de la Houssaye, gentilhomme blésois, non moins érudit sans doute que ses émules, se guinde à un ton plus éloquent qui se voudrait profond ou pour le moins qui prétend entraîner ou exalter l'esprit. Ici le pastiche, même parfait, ne suffisait plus ; on se méfie de cette candeur d'archaïsme, on se retranche sur la défensive, — et trop d'incertaines défaillances déparent la fraîcheur et la grâce de ces poèmes diserts, mais un peu vides.

Depuis plusieurs années le renom de M. François-Paul Alibert, d'une progression lente et sûre, va s'accroissant. De *la Complainte du Cyprès blessé* aux **Elégies Romaines** et à son plu récent recueil, **le Cantique sur la Colline**, son admirable talent de chantre purement classique s'affirme et s'élargit, mais, il sied de reconnaître ce qui forme le côté faible de sa personnalité, n'évolue guère. M. Alibert, parmi les poètes, parmi les artistes de nos jours, me fait l'effet d'un homme très particuliè-

rement favorisé des dieux et des muses. Il vit paisible dans un climat heureux, dépourvu, je pense, de grand tracas, d'inquiétudes comme de vaines ambitions. Là, dans la paix des jours, il s'enivre de la beauté du ciel, du parfum des plantes, du chant des oiseaux. Il se répète à soi-même les mélodies aimées des poètes d'autrefois, des Siciliens, des Latins, des Renaissants d'Italie et de France, ou, plus près par le temps, du nostalgique et tendre John Keats, dont il a visité, à Rome, la tombe sacrée, sous la pyramide de Cestius. Il songe à eux, il songe à tant de grandeurs passées ; une douce mélancolie l'envahit ; il peuple de nymphes et de pasteurs les secrètes étendues des sources natales et des bois. Il porte à ses lèvres son pipeau dont l'aspect est agreste, mais dont, à l'exemple de son ami perdu le musicien Déodat de Séverac, il sort des sons subtils et savants, propres à charmer les cœurs, à enchanter l'entendement des hommes doctes et lettrés. Ainsi se passe la vie, et, si de son Languedoc méridional ou de son Carcassez il passe aux rives du Tibre, il s'est rapproché de ce qu'il aime et célèbre de tout temps en son propre pays les belles ordonnances de la nature, l'amour à peine sensuel, la fraîcheur des sentiments délicats et natifs au cœur des hommes et des femmes, la bienveillance universelle des dieux. Qu'il évoque la forêt sacrée de Brocéliande et le souvenir de Viviane la fée, qu'il se souvienne d'un séjour aux bords de la Moselle, sa pensée reste aussi saine, aussi sereine, et son chant aussi moelleux et enveloppant.

O substance de Pan résolue en pipeaux!

Nul n'en aura mieux que M. François-Paul Alibert, ou d'un souffle plus égal, converti « la moisson mélodieuse » en rythmes, toujours justes et, à son gré, languissants ou rapides.

M. Jean Royère entend de façon différente le devoir double du poète de demeurer classique sans cesser d'appartenir à son siècle. Il s'efforce à des modulations inédites encore, ardentes et contenues, mais maintient la ligne héroïque et fervente de la tradition la mieux assurée. Chaque fois qu'il chante, c'est un essai nouveau, mais appuyé sur son expérience prolongée comme sur l'exemple des sûrs aïeux; chacune de ses tentatives lui apporte un triomphe nouveau. C'est de cette ambiguïté apparente seulement que ses translucides et vibrantes **Poésies** peuvent aux yeux mal avertis sembler obscures. Le mystère ici gît dans la

clarté vivante, évidente, dont il se compose. Ainsi qu'il l'a proclamé de Mallarmé, lui aussi est « obscur comme le lys ». Le recueil que nous offre l'excellent éditeur Edgar Malfère, — ce *hérisson* dont les piquants menacent quiconque pense mal des poètes ou les néglige, — se compose des ensembles précédemment publiés par M. Jean Royère. D'être ainsi réunis, ce qu'on prenait pour une sorte d'étrangeté occasionnelle s'atténue autant que l'eussent présagé ses vrais auditeurs et admirateurs, et la force qui se dégage de tant de précision comme suprême et choisie éclate dans la plus noble effusion, toute discrète et regorgeante, d'une sérénité souveraine, d'une indiscutable et essentielle beauté. Et qu'*Eurythmies* s'enchaînent avec nécessité et splendeur à *Sœur de Narcisse nue*, à *Par la lumière peints...* (ce titre si pur, et délirant !) — et des sources ainsi révélées, abondantes non moins que précieuses, comme c'est naturel et conséquent que s'écoule sous le soleil adoucissant et suprême le beau fleuve de *Quiétude* amie !

Maintenant M. Jean Royère a posé les pieds sur le plateau ; quel vertige sur les cimes va tenter son essor ?

« Victor-Emile Michelet acheva d'imprimer, de ses mains ouvrières, ce poème... sur la presse-à-bras de « l'Encrier »,29, quai d'Anjou... Roger Dévigne l'aida... » Sur cette attestation s'achève le beau poème, **le Tombeau d'Hélène**, où, en strophes lumineuses et amples, M. Victor-Emile Michelet proclame sa foi d'union, de fusion, de transformation par le mystère de la beauté et de l'amour, par delà les tombeaux. Et son évocation passionnée et sereine est large à la mesure de la splendeur de l'idée.

Le pèlerin n'est plus de Shakespeare, le pèlerin n'est plus de Moréas ; il n'est plus *le passionné*, il est **le Pèlerin illuminé**. M. Charles d'Eternod est parti par les mêmes sentes ; il fut ivre, fougueux et enorgueilli d'amour ; il se heurta à l'indifférence ; il sollicita en se dispersant l'oubli. La lumière s'est obscurcie ; il faisait nuit, et c'était l'hiver, le pèlerin fut recueilli et soigné sur un grabat à l'hôpital. Il a senti alors que la lumière était en lui, après l'avoir cherchée encore par les routes du monde, et il se promet l'auréole future de splendeur et de gloire. Des vers jeunes, fiers non moins qu'ingénus, exacts et vivants composent ce recueil d'amour et de découverte de soi. Une vierge confiance en soutient, en magnifie les élans sincères.

« Le Divan » où se reposent quelques poètes doit être, en son espèce, une admirable chose. On y lit, on y écrit, on y imprime, on y vend des livres de vers, de tendances aussi dissemblables que possible, mais tous intéressants et plusieurs vraiment très beaux. Il existe à Paris une maison encore où l'on croit à la poésie, où l'on aime la poésie. Certes on n'y doit pas plus qu'ailleurs ignorer qu'elle ne « rapporte » pas, mais elle illustre, elle honore et glorifie, et il est encore des esprits ingénus qui de cela peuvent être touchés !

Nul n'ignore la prodigieuse activité, en des directions si diverses, que déploie M. Louis Thomas. Ses débuts, comme poète, furent remarquables. Et le voici, à présent, qui **d'un autre continent** nous envoie des strophes attristées, lourdes de regret, mais non exemptes, sinon de confiance, du moins d'espoirs. Le vers est net, précis, douloureux parfois, évocateur ; la rime, rejetée ou rappelée suivant le caprice ou l'apparente facilité, n'est qu'un ressort sans grande importance ; la mélodie presque étouffée pénètre et enveloppe l'âme du lecteur. Pourquoi M. Louis Thomas ne quitte-t-il pas l'Amérique? Mais ne l'a-t-il pas quittée?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Edouard Estaunié : *Le labyrinthe*, librairie Perrin. — Princesse Bibesco : *Le perroquet vert*, Bernard Grasset. — Max Jacob : *L'homme de chair et l'homme reflet*, Editions du Sagittaire. — René Maran : *Le Petit roi de Chimérie*, Albin Michel. — Francis de Miomandre : *La jeune fille au jardin*, J. Ferenczi. — Saint-Marcet : *Elodea ou la roue de la fortune*, Le Divan. — Mémento.

Le labyrinthe, par Edouard Estaunié. Il y a, chez M. Estaunié, sous le logicien rigoureux, un poète ou, si l'on préfère, un intuitif, et qui a le sens profond du mystère. Aussi, risque-t-on de se méprendre sur ses intentions quand on se place pour juger ses œuvres au seul point de vue de la vraisemblance, ou quand on prétend, en d'autres termes, élucider ses dites intentions à la seule lumière de la raison. Ainsi, il y a dans *Le labyrinthe* une intrigue, ou, plutôt, des péripéties qui peuvent paraître arbitraires et à peu près aussi fragiles que certaines ficelles dramatiques. Loin de nous choquer, cependant, elles nous émeuvent, et prêtent au récit de M. Estaunié je ne sais quoi de tragique quand on observe, ou quand on se laisse aller à éprouver

qu'elles procèdent de l'intervention d'éléments occultes... Jacques Pesnel, dont le père, banquier au Puy, fit faillite et mourut de chagrin, a en vain travaillé pendant vingt ans pour réhabiliter la mémoire du cher disparu en payant ses dettes. Il s'est résigné douloureusement à abandonner la lutte, quand il apprend qu'il hérite une fortune de sa tante. Il donne aussitôt l'ordre de rembourser les créanciers de son père ; mais quelques semaines plus tard, trouve dans un paroissien, en rangeant la bibliothèque de la défunte, un papier par lequel celle-ci déclare léguer tous ses biens à une certaine demoiselle Alice de Vaubajour qui fut sa demoiselle de compagnie. Son premier mouvement est de porter le papier chez le notaire. Mais quoi ? Il arrêterait les remboursements en cours ? Impossible. Aussi bien, cette Alice n'est-elle probablement qu'une intrigante. Pour s'en convaincre, ayant remis le testament en place, il part pour Brioude où elle habite. Or, Alice est la plus noble et, aussi, la plus charmante des créatures. Il tombe amoureux d'elle, en même temps qu'il cherche à tâtons le moyen de ne pas la léser de ses droits, sans les lui révéler. Il décide de l'épouser, et lui constitue une dot magnifique. Il croit, par ce moyen, avoir apaisé sa conscience. Au surplus, il est heureux. Alice, que ses manières ont séduite et sa générosité touchée, partage son amour. Mais le mensonge est entre eux. Il les suit partout ou, mieux, les égare dans un labyrinthe de plus en plus tortueux, à mesure que Jacques qui se suppose suspect, et le deviendra bientôt, accuse la gêne d'un cœur délicat et accumule les maladresses d'un esprit tourmenté. Son frère cadet, André, à qui il a écrit des lettres où transparaissait son malaise et qu'il rappelle auprès de lui, de l'étranger, constate qu'un remords le ronge alors qu'il l'avait cru, d'abord, malheureux par la faute d'Alice. Son arrivée coïncide, du reste, avec un état de crise aigu, provoqué chez Jacques par la découverte qu'on a touché le testament dans le paroissien où il l'avait laissé. Jacques, à bout de dissimuler, se détermine à porter le testament chez le notaire, comme s'il venait de le découvrir. Nouveau mensonge. Mais le tabellion s'avise, au premier coup d'œil, que le document n'est pas daté et donc sans valeur. Il le déchire sans que pour cela son pouvoir malfaisant cesse de s'exercer. En effet, Alice — c'est elle qui a ouvert le paroissien — ne parvient pas à ajouter foi à l'histoire inventée par Jacques du testament récemment dé-

couvert, et la voilà, réticente avec son mari, faisant part à André de ses soupçons, cherchant à éclaircir le mystère qui l'entoure et empoisonne sa tendresse pour Jacques. Son attitude excite la jalousie de celui-ci qui en arrive à imputer à son frère innocent une passion criminelle et à exiger qu'il quitte son foyer. André parti, il se détermine à une confession complète. Alice, de son côté, lui avoue qu'elle a tout deviné. Et le mensonge est dissipé. Dissipé, oui ; mort, non. Il continue, comme le papier déchiré, d'exercer sa malignité. Jacques et Alice s'aimeront encore, sans doute, mais dans l'appréhension, avec de vagues craintes, pressentant que quelque chose peut, à tout instant, se mêler à leur sincérité et la corrompre. Et telle est, sous la ferme et subtile analyse des tortures de deux âmes passionnées, la grave beauté du livre de M. Estaunié : il y a dans nos pensées et dans nos impressions les plus fugitives un principe éternel, de même qu'il y a dans les choses, dans *les choses* qui *voient*, une *vie secrète* qui agit insidieusement sur nous et sur des générations. Pourquoi Jacques est-il allé fatalement au paroissien ? Grâce à quels sophismes par qui, par *quoi* dictés, cet honnête homme a-t-il transigé avec sa conscience ? Mais au lieu de détruire le testament pourquoi l'a-t-il remis à la place où il l'avait trouvé et où Alice, attirée par une puissance irrésistible, le trouve à son tour ?.. Autant de questions auxquelles il n'appartient pas à la raison de répondre. Et notez — je hasarde cette remarque pour compléter ma suggestion — que par instants les personnages de M. Estaunié parlent sur un ton brusque, bref, saccadé, comme dans l'hypnose ou comme on voit marcher les somnambules. Particularité d'autant plus frappante que sa narration, sans être embarrassée, est assez lente, d'ordinaire. Ce grand romancier ne se pique pas d'être un artiste. Mais il a une originalité qui dépasse celle de la forme.

Le perroquet vert, par la Princesse Bibesco. C'est un autre genre de mystère — celui de l'hérédité et peut-être de la métempsychose — qui plane, les ailes sinistrement déployées, sur le récit de la princesse Bibesco. Récit singulier, inquiétant même, où l'on voit deux âmes, représentatives chacune d'une race étrangère à l'autre, mais attirées par d'impérieuses affinités, se poursuivre dans le cercle étroit d'une famille énervée par de trop successives unions consanguines, et rechercher leur fusion déli-

cieuse jusque dans l'inceste... Une musique perverse, et qui semble, de générations en générations, scander dans cette famille le flux et le reflux de passions soumises à d'occultes mais inflexibles lois, enveloppe le roman de la Princesse Bibesco dans une atmosphère indéfinissable. Il serait vain de tenter de ce roman une analyse. Il s'étire, d'impressions en observations, avec un fatalisme et une langueur à la fois slave et latine par la subtilité trouble et la sensualité. Mais — quelque mérite que je fasse à l'auteur de la suggestion quasi envoûteuse de son art, — son livre, malgré son homogénéité certaine, me paraît composé de deux parties dont l'une, la première, se fût suffi à elle-même, et eût, seule, présentée comme une nouvelle, constitué un véritable chef-d'œuvre. Cette histoire de la passion d'une fillette de huit ans pour un perroquet vert est, dans sa brièveté, une des choses les plus denses et les plus accomplies que je connaisse.

L'homme de chair et l'homme reflet, par Max Jacob. M. Max Jacob a mieux que du talent: une sorte de génie difforme ou informe, mais aussi puissant dans son étrangeté que le romantique Quasimodo. Entrer dans une de ses œuvres, c'est éprouver une impression analogue à celle que durent en leur temps ressentir un Balzac ou un Dickens en franchissant le seuil branlant de quelque magasin d'antiquités ou de quelque bric-à-brac, et c'est aussitôt s'émerveiller, non sans ahurissement, de la confusion de loques sordides et de somptueuses étoffes, d'objets précieux et misérables, sacrés et profanes que l'on y découvre. Dans ce nouveau roman on dirait que les esprits les plus différents, les plus antagonistes, même, ont collaboré à la narration singulière qu'il nous fait des aventures de deux hommes ou de deux types d'hommes, celui-ci faible, sensible, tourmenté d'un idéal amorphe, celui-là fort, positif, avide de jouissance, mais l'un et l'autre, malgré tout, contradictoires, et n'étant — pour paraphraser certain passage de *Phanérogame* — « ni ce qu'ils sont, ni ce qu'ils ne sont pas, ni ce qu'ils voudraient ou croient être ». Observateur amusé, attristé aussi, cruel et pitoyable ; psychologue aigu, mais burlesquement fantaisiste ; philosophe, métaphysicien, nonobstant, et chiromancien, et astrologue, M. Jacob n'est jamais indifférent et presque toujours original et savoureux. Il ne s'abstrait pas de son œuvre : il ne saurait, et vous l'entendez à tout instant, comme à tout instant vous entendez le marchand de curiosités, tandis que

vous maniez ses bibelots, vous conter à propos de chacun d'eux une anecdote ou vous raconter, sans vergogne, les moindres incidents de sa vie domestique...

Le petit roi de Chimérie, par René Maran. La satire est amère que M. Maran a tentée de la France dans ce conte qu'il eût été agréable de pouvoir situer hors de l'espace et du temps, mais qui rappelle l'histoire d'hier par de constantes et assez brutales allusions. « Qui aime bien, châtie bien », dit le proverbe. Mais je n'ai pas besoin de constater que M. Maran n'épargne point sa nourrice pour me convaincre qu'il la chérit. Il n'y a qu'à voir comme il est féru de nos traditions, pénétré de la substance de nos lettres, et comme sont nombreux les emprunts qu'il leur fait. Faut-il le dire ? Il se révèle obsédé, sinon asservi par ses lectures. Elles brident son instinct qui est peut-être fougueux, et entravent son imagination qui est vive. Je ne sais ce que sera capable de nous donner M. Maran le jour où il consentira d'exprimer, dans notre langue qu'il admire et manie en artiste, tout ce que ses ancêtres ont déposé dans son subconscient et qui doit y couver. Je me suis étonné que pour décrire le berceau de sa race, dans *Batouala*, il se soit en quelque sorte imposé la vision, je n'irai pas jusqu'à écrire d'un Chateaubriand, mais d'un Flaubert et d'un Zola. Et c'est très touchant qu'il emprunte à Rabelais, à La Fontaine, à Pierre Louys et même à Alfred Jarry leurs personnages pour transformer en guignol la patrie de ces écrivains.

La jeune fille au jardin, par Francis de Miomandre. C'est aussi un roi de Chimérie derrière lequel, toutefois, ne se dissimule aucun censeur aigri, que M. de Miomandre nous présente ici, avec sa gentillesse et son aisance habituelles, sa douceur espiègle et sa mélancolie rêveuse et souriante. Sorte de Jacques de *Comme il vous plaira*, mais sans la sagesse de ce mélomane désabusé, avec toute la jeunesse de cœur d'Orlando, le héros de son histoire creuse des villes féeriques dans le sable, et sur le sable encore écrit son poème d'amour à Rosalinde. Orphelin dénué de ressources, bien que propriétaire dans quelque banlieue d'un terrain grand comme un mouchoir de poche, il attend que la vie l'instruise de sa vocation jusqu'au jour où une jolie voisine le déçoit, un peu par sa faute, beaucoup par celle d'autrui, après lui avoir donné l'illusion du bonheur. Il se résignera sans

amertume à sa disgrâce en continuant d'entourer de soins un pauvre chat paralytique — car comment ce gobe-lune en voudrait-il à quelqu'un de ce qui s'accomplit ici-bas de par la volonté ou la fantaisie de divinités lunatiques ? « Il croit comme une brute à la réalité des choses », disait Flaubert dans *La Tentation*. On ne fera pas ce reproche au sympathique personnage de M. de Miomandre qui cultive de bien charmantes fleurs celtiques dans sa généreuse terre de Provence.

Elodea ou la roue de la fortune, par Saint-Marcet. J'ai surtout goûté, de cette simple histoire très finement contée et très élégamment écrite, la première partie, c'est-à-dire celle où Elodea, qui eut des rentes, se voit dans la nécessité de gagner sa vie, et pour se tirer d'affaires essaie de placer des bibelots qu'elle-même a confectionnés. Certes ! M. Saint Marcet révèle encore beaucoup d'esprit quand il met, par hasard, en présence de son héroïne, devenue gérante d'un hôtel à Venise, trois commerçants huppés auxquels elle fit en vain l'article à Paris, et qu'il promène ces « Excellences du commerce parisien », dans les restaurants, chez les marchands de fausses antiquités et les pédicures chinois de la perle de l'Adriatique. Mais il n'est jamais aussi preste et subtil observateur des mœurs actuelles qu'alors qu'il montre la malheureuse Elodea usant son courage et ses dernières ressources, de magasins en magasins, contre l'indifférence, le mépris, la morgue ou le bluff de ces messieurs et dames de l'ameublement et des arts et décorations.

Mémento. — Qu'il y ait encore ici, à l'heure actuelle, au milieu de l'engouement général pour le roman, des écrivains qui consentent à conter de courtes histoires, c'est ce dont on ne saurait trop se féliciter, la nouvelle étant genre éminemment français. Celles que M. René-Marie Hermant a réunies sous ce titre : *La femme aux hommes* (Librairie Edgar Malfère) dénotent chez leur auteur un pouvoir certain de concentration dramatique. M. René-Marie Hermant sait voir et dessiner un caractère avec fermeté et pittoresque. Le récit, notamment, qui ouvre son volume est d'un excellent réalisme. — A l'aide de documents de première main, à coup sûr, M. René-Louis Doyon a écrit simplement avec la sympathie qui convenait, l'histoire d'une conversion manquée, ou *désertée* comme il dit (*La Mise au tombeau*, édition du Monde Nouveau). Son roman qui intéresse et émeut ne veut rien prouver. Il confirme une fois de plus, seulement, cette vérité que rien n'est aussi commun, chez les âmes tendres, que l'erreur qui leur fait prendre, dans la jeu-

nesse, l'invitation de la volupté pour un divin appel. — Dans *Les deux tendresses* (Calmann-Lévy) M. Jacques Normand a réussi, une fois de plus, un de ces agréables romans bien agencés et dont la psychologie est suffisante à voiler l'optimisme conventionnel.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Henri Vigneron : *Précis de chimie physique*, Masson. — François Bourion *Thermochimie*, Gaston Doin. — Charles Mauguin : *La structure des cristaux*, « le Journal de Physique ». — Mémento.

Les barrières que Turgot et Auguste Comte avaient échafaudées entre les sciences par le fait même qu'ils s'appliquaient à les classer, s'effritent progressivement, car il se forme, entre les sciences fondamentales, des terrains de liaison qu'approfondissent les efforts de savants de formations diverses : physique mathématique, chimie physique, biophysique et biochimie, psychophysiologie, interpsychologie. En particulier, le domaine qui s'étend entre la physique et la chimie a été exploré avec un succès sans cesse croissant sous le nom de « chimie générale » ou de « chimie physique » ; et son étude a eu pour effet décisif de nous montrer que la chimie est destinée à être absorbée par la physique, car les réactions chimiques ne sont plus qu'une enclave dans l'immense ensemble des phénomènes physiques.

La chimie physique fut simultanément abordée par deux méthodes : le point de vue microscopique, qui donna naissance aux théories moléculaire, atomique, ionique, électronique,... et le point de vue énergétique, suivant lequel la chimie est considérée comme une application particulière de la thermodynamique, c'est-à-dire comme un cas particulier d'échange d'énergie. Jusqu'à présent, nous n'avions, en fait d'ouvrages consacrés à la chimie physique, que la bonne traduction de l'excellent *Traité de chimie générale* de Walter Nernst, professeur à Berlin, (Hermann) et la très médiocre traduction du *Traité de chimie physique* — fort inégal d'ailleurs — de William Mac Lewis, professeur à Liverpool (Masson). Malgré les nombreuses critiques que son travail suggère, il y a donc lieu de louer Henri Vigneron d'avoir écrit, sous le titre global **Précis de chimie physique**, une trentaine de chapitres qui fournissent une documentation incontestablement utile : théorie cinétique, propriétés

physiques et changements d'état, colloïdes, radiochimie, modèles d'atome, théorie des quanta, classification des éléments, solutions, cinétique chimique et catalyse, théorie des ions, piles électriques, thermochimie et affinité. Vigneron qui a fait un long séjour aux Etats-Unis connaît beaucoup mieux les travaux de langue anglaise que les faits établis par les Allemands : ces derniers sont positivement sacrifiés, tandis que les idées obscures de l'Américain Langmuïr sont développées avec force détails, ce qui ne veut pas dire qu'elles ont été éclaircies. Enfin les derniers chapitres fourmillent d'erreurs, dont plusieurs sont graves. Somme toute, nous avons là, pour les débutants en sciences physiques et pour les biologistes, une source de renseignements, à laquelle il serait imprudent de se fier les yeux fermés.

§

Deux remarquables monographies, qui viennent de paraître, traitent de points particuliers de chimie physique. La **Thermochimie**, de François Bourion, professeur à la Faculté des Sciences de Nancy, inaugure une nouvelle « collection de physique et chimie », dirigée par P. Langevin, J. Perrin et G. Urbain. Comme son nom l'indique, la thermochimie s'occupe de mesurer les échanges de chaleur concomitants des réactions chimiques. Depuis l'ouvrage de Marcellin Berthelot portant le même titre (1897), aucun traité français n'avait été publié sur ce sujet, et cependant nos idées avaient singulièrement évolué. Bourion remédie donc à une regrettable lacune ; son livre est plus expérimental que théorique, et il réserve une place importante aux mesures directes et indirectes ; à juste titre, car les relations entre la chaleur de réaction et la constitution chimique sont encore malheureusement embryonnaires. Le seul reproche que je ferais à ce travail, c'est d'avoir omis les résultats qui découlent de la théorie de l'assimilation de la chaleur de réaction au travail électrique mis en jeu lorsque deux ions de charges contraires se rapprochent l'un de l'autre pour former un cristal (M. Born, F. Haber et leurs élèves).

Charles Mauguin, professeur à la Faculté des Sciences de Paris, avait fait en mai 1922, à la Sorbonne, trois « conférences-rapports de documentation sur la physique », dont la rédaction a vu le jour récemment sous le titre **La structure des cris**

taux *déterminée au moyen des rayons X*. Prenant la question dès le début, l'auteur nous explique comment la coïncidence entre la distance des atomes et la longueur d'onde des rayons X fait de ces derniers un outil merveilleux pour nous dévoiler l'architecture même des corps cristallisés. Grâce à une suite de recherches inaugurées en 1912 par le physicien allemand von Laue et où les Anglais Bragg ont joué un rôle essentiel, il est maintenant établi que les diamètres des atomes dans les solides varient entre *un* et *cinq* dix-millioniėmes de millimètre ; les cristaux sont caractérisés par des empilements particuliers aux sommets de cubes, aux centres des faces d'un cube, aux sommets de tétraèdres ou des prismes hexagonaux... Le livre de Mauguin, qui fait un appel très modéré aux mathématiques, décrit à la fois les méthodes employées et les résultats obtenus. Des exposés de cette sorte honorent la science française : il faut déplorer que les difficultés de recrutement des savants, qui semblent plus considérables dans notre pays qu'en Allemagne et en Amérique, par exemple, continuent sur bien d'autres questions à nous contraindre de recourir, pour nous documenter, à des livres publiés à l'étranger et pour lesquels la présentation et la clarté laissent souvent à désirer.

MÉMENTO.— Par compensation, si j'ose dire, les ouvrages médiocres, sinon pires, persistent à affluer. J'ai déjà écrit tout le mal que je pensais — que nous pensions dans les milieux scientifiques — des productions de Pierre Achalme. Le tome III de son traité, *La moléculé minérale*, est paru (Payot) : ce docteur, qui n'est ni physicien ni chimiste, orne son travail de plus de quatre cents figures, où il a eu l'idée ahurissante de représenter les molécules les plus complexes (sans connaître la théorie de Werner), en figurant la constitution des noyaux, d'après ses propres conceptions, qui sont de la pure fantaisie... — Sous prétexte d'exposer les principes de la chimie, Maurice Laboureur, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, dans la première partie de sa *Chimie minérale* (Béranger), nous montre sans conteste qu'il ignore ce dont il parle : il nous livre une suite de faits sans ordre ni lien, où l'essentiel est noyé dans de petits détails appris par hasard et où les bourdes sont légion. — Enfin je dirai un mot de la brochure *Essai de philosophie chimique* (Payot) de Maurice Delacre, professeur à l'Université de Gand. Delacre est un chimiste de la vieille école, aujourd'hui en voie d'extinction, qui ne croit qu'aux faits et non aux théories, sans se rendre compte — comme l'indiquait si bien notre grand Henri Poincaré — que l'énoncé d'un simple fait exige l'appel à une théorie. Donc Delacre fait un choix

tout à fait arbitraire entre les théories qu'il connaît (et dont la plus récente remonte à soixante-dix ans) et celles qu'il ignore, qu'il veut ignorer : il avoue lui-même ne pas savoir un mot de chimie physique... Citons cette affirmation imprévue qu'en chimie la considération des masses est positive, mais que la considération des volumes est métaphysique. Un chapitre entier (sur neuf) est consacré à la dypnopinacone, un des trois cent mille corps organiques... Est-il bien utile d'insister ? Ce n'est pas la position prise par Maurice Delacre qui empêchera « la caravane de passer ».Se consolera-t-il en apprenant qu'il est approuvé sans réserves par la Revue d'alchimie et d'occultisme, *la Rose-Croix* (janvier 1924) ?

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Henri Hauser : *La Nouvelle Orientation économique*, Alcan. — Pierre Boven : *Le Prix normal, essai sur la lutte contre les crises économiques et la spéculation illicite*, Payot. — Mémento.

Quoique se rapportant aux événements de 1919 et de 1920, le livre de M. Henri Hauser, **la Nouvelle Orientation économique**, n'en garde pas moins son intérêt actuel, car il y a toujours une orientation nouvelle à prévoir, et ceux qui s'adonnent à sa recherche ont droit à tous les éloges, même quand ils se trompent.

M. Hauser se trompe-t-il ? Dès ses premières pages, il affirme « qu'il serait puéril de nier que les économistes se sont lourdement trompés dans la plupart de leurs prévisions et de leurs raisonnements » (on devrait bien, quelque jour, nous préciser ces erreurs), et dans ses dernières il insiste sur « la relativité des lois économiques », qui serait « la grande leçon de la guerre ». Mais elle est aussi la grande leçon de la paix, de la réalité, de la vie, et je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un seul économiste, sauf les socialistes qui ne sont que leur caricature, qui ait prétendu résoudre les questions humaines par des syllogismes et des apophtegmes. On peut parler de relativité des lois économiques dans le sens où l'on parle de la relativité des lois physiologiques, car dès qu'il y a vie, physique ou sociale, il y a relatif. Le malade,et *a fortiori* le candidat à la maladie,peut hausser les épaules aux prévisions et prescriptions de son médecin, et celui-ci peut d'ailleurs se tromper, tel malade résistera à une mauvaise hy-

giène, tel autre succombera à un régime à peine critiquable. Mais en conclura-t-on que les lois physiologiques n'existent pas?

C'est exactement ainsi que se pose la question des lois économiques. On peut les blasphémer sans être aussitôt frappé par la foudre de Zeus, et on peut même se conduire en dépit d'elle, sans subir immédiatement les conséquences de son étourderie. Ces lois ont même sur les lois physiologiques cette infériorité qu'elles n'ont pas de sanction visible et incontestable comme est la mort pour l'individu ; les nations, les sociétés ne meurent pas, et il y a encore une Russie, tandis qu'il n'y aurait pas depuis longtemps de Russe si un Russe avait voulu se conduire physiologiquement comme la Russie s'est conduite socialo-économiquement. Mais cela ne prouve nullement que les lois économiques n'existent pas.

M. Hauser veut dire, au fond, que la liberté, l'ancienne liberté du laissez-faire, laisser-passer, a d'énormes inconvénients par un temps de grande crise, et qu'il faut lui substituer l'organisation. Soit! Mais de quelle organisation s'agira t-il? D'une organisation parfaite, répondra t-il, à la fois scientifique et intelligente, souple et efficace, économe et pratique, etc. Mais est-on sûr que nous l'aurons et n'aurons-nous pas une organisation tout le contraire pédante, dure, vaine, onéreuse et inepte? Toute la question est là. Les économistes n'ont jamais nié la nécessité d'une bonne organisation, ils se sont contentés de dire que l'Etat ne savait organiser que les choses de sa compétence précise, police et contrôle, et qu'il était incapable d'organiser la production et la consommation. Cette incapacité n'éclate pas à première vue, et les socialistes ont beau jeu à venir dire : Laissez-nous faire, vous verrez comme tout ira bien! Mais la réalité leur a toujours donné tort, à eux et aux étatistes et aux protectionnistes, leurs frères cadets, et les économistes se sont contentés de dire : Vous voyez bien, c'est nous qui avions raison!

C'est ce qu'ils continuent à faire. Il y a une science sociale, qui d'ailleurs est la plus difficile, la plus délicate et la plus désespérante des sciences, parce qu'elle ne dispose ni de fétiches, ni d'orviétans, et cette science sociale n'a jamais fait faillite. N'en déplaise à M. Hauser, l'énorme crise de la guerre et de l'après-guerre n'a fait que manifester ses lois, celle de Gresham comme celle de Say, celle de Cobden comme celle de Bastiat, et, si certains économistes se sont trompés, c'est qu'ils oubliaient ces lois

pour suivre les calembredaines étatistes et socialistes ; nous l'avons vu notamment en matière de papier monnaie, d'inflation et de change.

Le libre-échange est à part ; ce n'est pas une loi, c'est un conseil, ou, si l'on préfère, un idéal. M. Hauser a l'air de triompher parce que personne ne veut être maintenant libre-échangiste ; mais très rares ont toujours été ceux qui le veulent ; dès qu'on est faible économiquement, on cherche à se protéger, et on n'a pas tort en principe. Les économistes font seulement observer ici que beaucoup de producteurs se croient faibles ou se prétendent faibles pour se faire protéger, ce qui signifie se faire entretenir plus ou moins par le consommateur, et ils persistent à dire au public: Méfiez-vous des protectionnistes,et efforcez vous d'être aussi libre-échangistes que possible.

Mais, pour en revenir à l'organisation, pourquoi l'Etat ne saurait il pas organiser la production aussi bien que les particuliers? L'étonnement de M. Hauser est celui de tous les gens qui n'ont pas mis la main à la pâte. Parce que l'Etat n'a pas le moteur du gain et le frein de la perte, tout simplement. S'en prendre à la paperasserie, au rondecuirisme, au décret de 1862 sur la comptabilité publique et aux trois principes du budget, n'est pas voir la vraie cause. Notre auteur adjure : Au lieu d'injurier l'Etat industriel, industrialisez l'Etat! C'est une adjuration naïve. D'abord, nous n'injurions nullement l'Etat industriel en constatant son incapacité, et nous sommes très excusables si nous nous refusons à industrialiser l'Etat qui sera toujours congénitalement incapable d'être bon industriel. Quant au dilemme qui nous est proposé : Ou l'Etat se réformera de façon à jouer son rôle de directeur de l'économie nationale, ou nous mourrons! — il soulève de notre part les objections les plus nombreuses, et il nous semble devoir être remplacé par celui-ci : Ou l'Etat se contentera de son rôle de policier-contrôleur, lequel est d'ailleurs assez important et difficile, et laissera à l'élite sociale de la nation le soin de diriger l'économie nationale, ce dont elle s'acquittera très bien sous son contrôle, ou bien nous continuerons à croupir, sans d'ailleurs mourir, dans les mares stagnantes du protectionnisme, du socialisme et du parasitisme politicien.

Même dans son domaine de police et de contrôle, l'État ne saurait être trop prudent ! C'est la conclusion qui ressort du très

consciencieux ouvrage que M. Pierre Boven vient de consacrer sous le titre **Le Prix normal** à « la lutte contre les crises économiques et la spéculation illicite ».

Certes il ne semble pas possible aux pouvoirs publics de se désintéresser de cette lutte ! C'est une chose si désastreuse que la hausse générale des prix, et il est si commode de l'attribuer aux commerçants qui élèvent leurs prix de vente, ou aux spéculateurs ténébreux qui font mouvoir ces détaillants, et il semble si facile de remédier au mal avec des taxations, des maximums, des prohibitions d'entrée ou de sortie des marchandises, des monopoles, bref des décrets et des lois!

De là la conduite que tous les Gouvernements ont tenue pendant la guerre, et presque tous après la guerre, et qu'ils ne pouvaient guère ne pas tenir, étant données l'ignorance des choses économiques et l'impatience des souffrances sociales qui sont inhérentes à la mentalité des gens.

M. Pierre Boven, qui n'est pas économiste de profession et qui n'est suspect d'aucun de ces prétendus parti pris d'écoles que les niais reprochent aux Leroy-Beaulieu et aux Yves Guyot, M. Pierre Boven, qui est simple magistrat suisse, a étudié de très près cette question (son volume dépasse 500 pages d'impression très dense et de documentation très intense), et il est arrivé à ces mêmes conclusions auxquelles seraient parvenus du premier coup Yves Guyot et Paul Leroy-Beaulieu, car, il faut le répéter une fois de plus, il y a une science sociale contre laquelle ne peuvent prévaloir les erreurs ou les ignorances, qu'elles se disent socialistes ou protectionnistes, étatistes ou communistes. Prendre des décrets contre la hausse ou la baisse des prix, c'est à peu près aussi sensé que de faire des lois contre la baisse ou la hausse du thermomètre.

Il n'est malheureusement possible que de donner une idée très superficielle de ce magistral ouvrage. Après avoir établi l'inanité de la croyance que le prix est quelque chose d'arbitraire, et qu'il *doit* y avoir un remède contre la malveillance de ceux qui déchaînent les crises, l'auteur étudie les diverses spéculations réputées dangereuses, l'accaparement tant de la production que des produits, la manœuvre des intermédiaires et les remèdes contre ces spéculations, en particulier les mesures de pénalité dont la Suisse a été aussi prodigue que la France, et sa conclusion défini-

tive est que toutes ces mesures légales ne font « qu'exaspérer le phénomène et la tendance incriminés et les rendre nuisibles non seulement à l'économie nationale, mais à l'ordre public tout entier »

Ce n'est d'ailleurs pas, ajouterai-je pour mon compte, que les pouvoirs publics doivent se désintéresser de la cherté de la vie, puisque la paix sociale est si gravement compromise par les crises de ce genre, mais ce qu'il y aurait à faire en pareils cas est le plus souvent le contraire de ce qu'on fait. La leçon du passé servira-t-elle à l'avenir, si le monde se retrouve quelque jour dans la même situation catastrophique, ce qui, avec la Russie bolchéviste et l'Allemagne kaiseriste, est toujours possible. Il faut certes l'espérer, mais, pour ces espérances-là, la modestie sied.

Mémento. — Degas : *Les Assurances sociales*, Dunod, « Collection de documents politiques et sociaux ». Ce sérieux ouvrage constitue un instrument de travail de premier ordre. L'auteur étudie le projet de loi Daniel Vincent et le fait dans un sens très favorable, mais j'ai dit ici (15 mai) combien ce projet et tous ses congénères étaient dangereux ; je ne reviens donc pas sur la question. Avec la nouvelle Chambre, le projet sera probablement voté ; ce n'est pas cela qui améliorera nos finances publiques. — J. Vialatoux : *La Notion de notre économie politique, relation entre le désordre de notre économie et l'oubli de la vraie nature de l'ordre économique — L'idée de la civilisation et les courants modernes de l'opinion — L'Idée de la civilisation dans la philosophie de saint Thomas d'Aquin — Les données actuelles de la solution catholique du problème de la Civilisation — Population et économie : Essai sur le principe malthusien — La personne féminine* — Chronique sociale de France, Lyon, 16, rue du Plat. Toutes ces brochures reproduisent des cours ou conférences faits à diverses Semaines sociales de Caen, Grenoble, Strasbourg, etc.. On sait combien ces Semaines sociales sont sérieuses, et même ceux qui n'en approuvent pas l'esprit nettement catholique ne peuvent nier la compétence et l'intelligence de leurs membres. — Albert Valensin, professeur à la faculté de théologie de Lyon : *Les lois divines de la vie — Les doctrines de la force — Le juste prix*. Autres communications présentées à des Semaines sociales et que publie la Chronique sociale de Lyon, 16, rue du Plat. — Charles Boucaud : *La Famille et l'Etat dans la Législation. — La Providence de l'Etat : la notion de bien commun ou politique chrétienne*, Lyon, 16, rue du Plat. Encore des conférences faites à des Semaines sociales. Le manque de placene me permet pas de les apprécier en détail. J'en reprendrai certaines à propos de livres plus considérables dont j'aurai à rendre compte. — Karl Marx : *Le Capital*, tome III ; *Le*

Procès de la production du Capital, Alfred Costes. Ceci donne une note tout autre dans le grand orchestre social. Ce troisième volume correspond à la 4e partie (production de la plus-value relative) de *Das Kapital* faisant suite à la 3e partie (production de la plus-value absolue). Et cette 4e partie étudie elle-même successivement la Coopération, la Division du travail et le Machinisme. A propos de la Coopération, Karl Max vaticine (chapitre XI, *in fine*) que « la coopération reste la forme fondamentale du mode de production capitaliste ». Alors on se demande pourquoi les marxistes continuent à s'intéresser aux coopératives, et pourquoi, chose plus surprenante encore, les vrais et sincères coopérateurs acceptent de lier partie avec des gens qui les regardent comme d'odieux capitalistes et qui ne pensent qu'à les étrangler.

HENRI MAZEL.

TOURISME

Sur les accidents d'automobile. — Les quotidiens ont publié récemment la lettre d'un parlementaire qui demande au Ministre « quelles mesures il compte prendre pour diminuer le nombre des accidents d'automobile ».

Si la question vient à l'ordre du Parlement ou de la Presse, nous allons sûrement entendre ou lire un certain nombre de sottises, comme d'ailleurs presque chaque fois que l'on parle de circulation automobile, et nous serons gratifiés d'un décret de plus. La législation automobile finira par occuper une place importante dans le Dalloz.

Il a fallu vingt ans pour édicter un Code de la route encore bien imparfait, mais les arrêtés qui limitent dans les agglomérations la vitesse des automobiles à celle des voitures à âne continuent à mettre les chauffeurs en état de perpétuelle contravention. Qu'il s'agisse de circulation, d'impôts, de taxe de luxe, de numéros W, de droits sur l'essence, de déclarations à de multiples administrations et, comme nous le verrons plus loin, de permis de conduire, la même absence de bon sens est la règle. Mais ceci est une autre histoire dont nous reparlerons.

En attendant, ne nous frappons pas. Il n'y a encore que trois cent mille automobiles en France. Quand il y en aura trois millions, nous aurons certainement des lois et décrets raisonnables.

Au sujet des accidents, il ne faut pas faire état d'un argument trop facile et dire que, le nombre des véhicules en circulation

ayant doublé depuis quelque temps, la progression parallèle des accidents n'est pas surprenante et qu'il n'y a pas lieu de s'en émouvoir.

Si peu qu'il y ait d'accidents, il y en aura toujours trop. La vie humaine est une marchandise suffisamment rare, surtout après le gaspillage effréné dont elle a été l'objet pendant quatre ans, pour que nous puissions accepter de gaîté de cœur des cadavres non prévus dans les tables de mortalité.

La question vaudra donc toujours la peine d'être suivie.

L'accident d'automobile peut avoir trois causes distinctes : la voiture, la route ou le conducteur, mais il n'a toujours qu'un seul effet : celui de libérer brusquement un nombre considérable de kilogrammètres emmagasinés suivant les lois de l'inertie dans la masse en mouvement, Ces lois nous apprennent que le travail ainsi rendu disponible est proportionnel à la masse de la voiture et de ses occupants, multipliée par le carré de leur vitesse propre. Les effets destructifs et par conséquent la gravité de l'accident doivent croître ainsi comme le carré de la vitesse. Il est vrai qu'il en est de cela comme du courant électrique, qui tue sûrement à partir d'une certaine intensité de courant traversant le corps. Il y a évidemment de même une vitesse critique à partir de laquelle un arrêt brusque a pratiquement les mêmes effets sur le corps humain.

L'accident d'automobile a d'ailleurs — au dire des journaux — changé de forme depuis la guerre. Avant celle-ci les autos « faisaient panache ». Mais le panache n'étant plus de mise, on lit maintenant que les autos « capotent ». En ce moment précisément, le capotage par suite d'éclatement de pneumatique se porte beaucoup. Lorsque cette mode sera passée ou bien lorsque toutes les routes seront aménagées en pistes à virages relevés et que les autos construites entièrement en stellite auront des pneumatiques increvables, on songera peut-être à incriminer le conducteur.

La vérité est que les chances d'accidents dus à un vice de construction de la voiture ont considérablement diminué. La technique automobile a fait de très grands progrès depuis quelques années. Contrairement à une opinion assez répandue, nous disposons maintenant d'une gamme d'aciers incomparablement plus résistants, plus sûrs et surtout plus réguliers qu'autrefois. On sait aujourd'hui par de judicieux traitements thermiques, allier

la plus faible fragilité à la plus grande résistance, et chaque jour on invente de nouvelles méthodes de contrôle et de nouveaux appareils de laboratoire. On élimine ainsi dans la construction moderne presque toutes les chances de rupture accidentelle d'une des pièces de sécurité de la voiture.

Dans une maison sérieuse, la rupture fortuite de quelques fusées seulement sur des milliers de voitures en circulation prend des allures de catastrophe et empêche de dormir les ingénieurs du bureau d'études et de la fabrication.

Sans doute, il y a encore sur les routes beaucoup d'anciennes voitures fatiguées et qui sèment parfois des pièces détachées sur leur chemin, mais on peut dire, d'une façon générale, que le coefficient de sécurité des voitures est maintenant très grand.

Il le serait bien davantage si la plupart des voitures ne travaillaient pas en surcharge. On entasse 7 personnes et des bagages dans une simple dix chevaux à quatre places. Un malheureux cyclecar à deux places a toujours trois voyageurs, quand il n'y en a pas un quatrième sur le capot. Or les pièces d'une voiture sont calculées pour supporter une charge déterminée avec une marge très large, établie de façon à rendre la rupture improbable. Si on exagère la charge utile, la voiture marche quand même, ce qui d'ailleurs provoque une manifestation d'orgueil de la part de son possesseur, fier d'avoir acheté la première marque du monde, mais la marge se réduit considérablement et la rupture devient alors une probabilité à échéance plus ou moins éloignée.

Restent ces pauvres pneumatiques dont l'éclatement est soi-disant cause de tant d'accidents. Bibendum a bon dos.

Certes, l'éclatement d'un pneumatique à cent à l'heure n'est pas une plaisanterie, surtout si le conducteur a des réflexes trop lents et une poigne peu sûre pour maintenir solidement sa direction. Mais dans la plupart des cas, l'éclatement est la conséquence de l'accident et non sa cause, et l'on peut s'y tromper en raison de la quasi simultanéité des deux phénomènes.

Les éclatements seraient beaucoup moins fréquents si les conducteurs voulaient bien suivre les judicieux conseils donnés avec la plus large publicité par les fabricants de pneumatiques.

C'est une bien mauvaise économie que de rouler avec des bandages trop usagés. Un pneumatique en bon état, correctement monté et travaillant à sa charge normale, n'éclate qu'avec un

tesson de bouteille, ce qui est tout de même l'exception. Enfin l'adoption de plus en plus généralisée des gros pneumatiques à basse pression pour les voitures légères et des *straight side* pour les voitures très vite, écarte encore les dangers de l'éclatement.

Peut-on incriminer davantage l'état de nos routes et surtout leur tracé ? Sans aucun doute. Notre réseau routier a été conçu et exécuté pour une circulation exclusivement hippomobile. Il faut même reconnaître que nos grands-pères ont vu singulièrement grand en construisant nos routes nationales — si belles sous l'Empire — qui supportent aujourd'hui une circulation dix fois plus intense et plus rapide.

Mais la réadaptation de notre réseau routier aux nécessités de la circulation automobile est un travail de très longue haleine et qui engagera des centaines de millions. Il faudra bien en venir là et le rêve de Wells, les routes en « edheamite » clôturées comme des voies de chemins de fer, n'est pas si loin de sa réalisation. Il suffirait simplement d'appliquer au budget des routes la totalité des impôts que paie l'automobile.

Les plus grands dangers de la route sont le mauvais virage et le croisement. Déjà on pourrait entreprendre l'amélioration systématique des premiers et la règlementation rigoureuse des seconds. Un essai fort intéressant vient d'être tenté à ce point de vue en Normandie. Il consiste à barrer par une banquette de terre, obligeant à l'arrêt presque absolu, la route secondaire avant son croisement avec la route principale. Un grand nombre de croisements pourraient aussi être dégagés, car, au fond, la sécurité de la route se traduit par une question de visibilité.

Nous verrons aussi bientôt, je pense, apparaître sur les points dangereux des signaux rouges clignotants, comme celui qui vient d'être établi récemment à Ville-d'Avray.

On peut observer qu'il y a fort peu d'accidents sur les routes connues et réputées comme dangereuses : les routes de montagne par exemple, alors que les routes de plaine sont le théâtre de nombreuses catastrophes. La connaissance du danger est à la base de la sécurité.

Tout donne donc à penser que, petit à petit, les chances d'accidents dus à la route diminueront d'année en année. Mais en attendant que la route s'adapte au conducteur, il est nécessaire

que le conducteur s'adapte à celle-ci et ne fasse pas fi des poteaux de signalisation.

Ceci nous amène à parler des hommes, après avoir parlé des choses. Il faut avoir le courage de le dire. Neuf accidents sur dix n'ont pas pour cause la fatalité, mais la témérité, l'inexpérience ou l'insuffisance physique du conducteur, ou bien encore l'imprudence d'un des usagers de la route. L'accident d'automobile a presque toujours une origine humaine, et c'est pourquoi on ne le verra se raréfier que par une éducation appropriée de tout ce qui circule sur une route. Le Code de la route a bien défini les droits des usagers et leurs devoirs, et son application stricte sera un progrès indéniable.

Le permis de conduire est comme le brevet d'invention : il est sans garantie du gouvernement. Avoir une carte rose adornée d'une photographie prouve que l'on a acquitté des droits toujours de plus en plus élevés chez le percepteur, mais ne prouve pas que l'on sait conduire. Ce permis, tel qu'il est compris jusqu'à ce jour, est une de ces joyeusetés administratives dont nous avons tant d'exemples en France.

Il y a plus de vingt ans, l'examinateur qui me fit passer mon permis avait un bon système. Il convoquait les candidats à différentes heures de la journée et vaquait à ses petites affaires avec leur voiture. Il pouvait à cette époque agir ainsi sans trop de danger, car il était alors de mode de prendre son permis de conduire après quelques mois et même quelques années d'exercice du volant. Mais bientôt les Ingénieurs des Mines (le rapport des Mines et de l'Automobile m'a toujours laissé rêveur) renoncèrent à cette pratique. n'étant pas assurés sur la vie. Ils faisaient évoluer devant eux les concurrents sur une petite place bien déserte, et se contentaient d'une de ces montées de vitesses où les engrenages perdent parfois la fraîcheur de leurs dents, et d'un de ces démarrages brusques de débutant qui donnent au conducteur l'air d'un pantin désarticulé.

Les candidats devenant plus nombreux et le nombre des ingénieurs des Mines n'augmentant pas, on eut recours pour les examens, dans nombre de circonscriptions, à des particuliers qualifiés. L'examen atteignit alors le maximum de simplicité. Il se réduisait à une signature attestant que le candidat savait conduire.

Mais ces temps derniers, à Paris notamment, un vent de sévé-

rité vient de souffler. On a déterminé le critérium d'une conduite impeccable : un petit circuit aux heures d'affluence entre la Madeleine et la Bastille. C'est un spectacle d'un haut comique. L'impétrant, suant à grosses gouttes, aux côtés de l'examinateur goguenard, lorgne désespérément ses ailes avant en faisant du dix à l'heure dans le magma des voitures sur les grands boulevards. Mais beaucoup plus réjouissants sont les exercices de marche arrière dans les rues étroites et encombrées qui montent vers Montmartre. C'est probablement parce que l'on interdit en principe la marche arrière dans les villes que cette science est exigée (1).

Le tout est corsé par quelques questions insidieuses sur le fonctionnement du moteur et les rôles respectifs du carburateur et de la magnéto. Cette partie de l'examen est particulièrement redoutée des petites candidates qui ont évidemment besoin de savoir ce que c'est qu'une vis platinée pour ne pas écraser de chiens.

Après quoi, lorsque le candidat s'est tiré avec honneur de cet exercice de gymnkana automobile, on lui octroie un permis qui l'autorise à rouler à 80 à l'heure sur une route.

Ainsi conçu, l'examen de conduite, autrefois simple formalité et naïve tradition transmise d'âge en âge, est devenu une plaisanterie d'un goût douteux.

La conduite d'une voiture dans Paris n'a rien à voir avec la conduite d'une voiture sur la route. Elle n'exige, en dehors de la connaissance élémentaire de la manœuvre du véhicule, qu'un peu d'adresse et de calme et surtout une grande habitude de la ville, des règlements de police et des embarras de voiture. La preuve, c'est que tous les anciens cochers ayant professionnellement ces qualités, deviennent « *ipso facto* » d'excellents chauffeurs citadins. Inversement un très bon chauffeur de province, venant à Paris pour la première fois, sera pendant quelque temps aussi gauche qu'un débutant.

On peut observer aussi que le nombre des accidents graves dans Paris (hormis la monnaie courante des ailes écorchées et des phares emboutis) est relativement très faible au regard de l'énorme et difficile circulation dans les rues congestionnées, mal tracées et trop étroites. Ceci est dû, d'abord, aux agents de police de la circulation qui font leur métier avec beaucoup d'intel-

(1) Ordonnance du 24 juillet 1913, article 11.

ligence et de compréhension de l'esprit des règlements, et aussi au fait que nous signalions plus haut : l'immense majorité des conducteurs parisiens sont de bons chauffeurs *de ville*, ce qui prouve le peu de difficulté à le devenir.

La conduite sur la route exige d'autres qualités, innées chez quelques-uns, mais que tous peuvent acquérir à des degrés divers, sauf incapacité physique à force de volonté.

Savoir manœuvrer un volant, acquérir un automatisme suffisant pour débrayer ou changer de vitesse sans baisser les yeux est à la portée de tout le monde, même d'un mutilé (et ce ne sont pas les moins adroits). Quand on sait cela, il ne reste plus qu'à apprendre à conduire.

Conduire, c'est acquérir un sixième sens, celui de la vitesse. Ce sens, qui se crée et se développe parfaitement chez tous les individus sains et sans tares, permet d'évaluer, instinctivement et instantanément, la vitesse à laquelle on marche et les dimensions de l'espace de sécurité qui reste à l'avant de la voiture. Cet espace de sécurité est lui-même conditionné par les facultés d'arrêt de la voiture, la nature du sol, la pente de la route, etc. Il est déterminé à chaque instant, comme une courbe qui se déroule sur un enregistreur, par le flair du conducteur qui se méfie de tout : du croisement traître caché derrière une haie, du chien qui bondira de la porte de la ferme, du cheval qui pointe les oreilles, du virage par lequel s'enfuit la route, de l'enfant qui joue sur un tas de cailloux. Un bon conducteur arrive aisément par la seule manœuvre de l'accélérateur à faire varier sa vitesse pour la proportionner à chaque seconde avec l'espace de sécurité dont il dispose. Il ne se sert presque jamais de ses freins et son véhicule prend une allure « coulée » et sans heurts, qui donne aux passagers une sensation de sécurité absolue. Il est facile de démontrer par des chiffres que cette façon de conduire est d'abord la plus économique pour le propriétaire de la voiture, et qu'elle est tout aussi rapide que celle qui consiste à marcher par bonds successifs, suivis de coups de freins.

Ce sens de la vitesse, que l'on pourrait appeler aussi le flair de la route, permet au conducteur de décider instantanément s'il a le temps de dépasser un obstacle sur la route avant d'être croisé par un véhicule qui vient en sens inverse.

Les réflexes dont on parle tant à propos de conduite n'ont

qu'une importance secondaire, en ce sens que leur qualité ne fait que limiter la vitesse maximum atteinte.

Un homme âgé aux réflexes lents pourra néanmoins être un bien meilleur conducteur qu'un jeune homme aux réflexes foudroyants, mais qui n'aura pas le sens de la vitesse. Le premier ira sans doute moins vite, mais on peut prédire au second un accident inévitable.

Ne voit-on pas maintenant que le permis de conduire administratif ne signifie rien ? Le délivrer comme on fait actuellement aux débutants après un examen ridicule ne diminuera en rien les accidents. Veut-on le rendre plus difficile ? On ne peut juger un bon conducteur que sur un circuit de deux ou trois cents kilomètres. C'est un examen impraticable, attendu que d'ici peu tout le monde devra savoir conduire, comme tout le monde monte à bicyclette. Il y a ici un cercle vicieux : pour devenir un bon conducteur, il faut rouler, et si on ne peut pas rouler sans permis, comment l'obtiendra-t-on ?

Il faut supprimer le permis de conduire et laisser à chacun la responsabilité de ses actes. Dans un pays de liberté comme le nôtre, n'importe qui doit pouvoir se déplacer par n'importe quel moyen, sans avoir besoin de permission spéciale, à condition d'observer les lois.

Ou bien, comme l'Etat ne lâche pas facilement ses ressources, qu'on laisse subsister le permis en supprimant l'examen. Le permis deviendra simplement une autorisation administrative de circuler en automobile, qui pourrait, comme d'ailleurs le permis actuel, être retirée temporairement aux fauteurs habituels d'accidents.

La diminution du nombre des accidents d'automobile ne sera pas obtenue en aggravant d'une façon quelconque la législation actuelle. Des décrets et des lois, nous en avons assez, nous en avons même trop.

La réduction viendra, comme nous l'avons montré, de la perfection toujours plus grande des voitures et de l'amélioration progressive du réseau routier, d'une part, et d'autre part de l'éducation des usagers de la route et des chauffeurs.

Dans quelques années, des millions d'automobiles circuleront en France. Il faut s'atteler à cette tâche sans retard.

PHILIPPE GIRARDET.

ANTHROPOLOGIE

H.-J. Fleure : *The Races of England and Wales*, Londres, Benn, in-16, avec planches.

On croit volontiers sur le Continent, comme disent nos voisins, que l'Angleterre proprement dite ne présente que très peu de modalités anthropologiques et qu'elle n'est peuplée que d'un type racial « anglais moyen » à variations très légères. On s'étonne alors de rencontrer de vrais Anglais, non pas blonds, mais bruns aux yeux noirs, et d'autant plus que ceux qui savent que la conquête normande ou les incursions saxonnes, danoises, etc., ont introduit des types étrangers, n'ignorent pas que les Normands de France et les Scandinaves présentaient le type dolichocéphale blond et grand.

L'anthropologie a toujours été cultivée en Angleterre, qui se glorifie des noms de Beddoe, Duckworth, Huxley, Parsons, Keith et depuis peu Fleure. Ce savant a repris les problèmes formulés par ses prédécesseurs et, après de longues recherches sur **Les Races de l'Angleterre méridionale et du Pays de Galles**, il est arrivé à des résultats nouveaux, qui détruisent presque en entier les opinions courantes. Le résultat général de ses enquêtes est exposé maintenant dans ce volume qui résume plusieurs longs mémoires techniques antérieurs et les complète au moyen de comparaisons étendues.

La géologie enseigne que le caractère insulaire de la Grande-Bretagne est relativement récent. Y a-t-il eu des passages du continent dans l'île actuelle par l'isthme qui les reliait, cela est peu probable ; du moins jusqu'ici aucune trace d'hommes vivant pendant une période si reculée ne nous est encore parvenue. Mais les découvertes de squelettes et d'instruments paléolithiques faites depuis une quinzaine d'années obligent à reculer de plusieurs centaines de milliers d'années la date de l'arrivée en Angleterre d'hommes continentaux. Le début du livre donne des preuves de l'état actuel de ce problème, avec l'indication détaillée des sources spéciales à consulter. Puis vient le problème néolithique qui oblige, afin d'en entrevoir la solution, à étudier de près les conditions climatiques de l'Afrique du Nord lors du retrait des glaciers. Car c'est là que se retrouvent encore les types humains qui sont le plus proches des types archaïques anglais, à crâne long, étroit, haut, pommettes accusées, orbites larges, nez large et

tendance marquée au prognathisme. Observation qui ne laissera point que d'être utile à M. Reygasse et aux préhistoriens d'Algérie.

Les brachycéphales sont relativement rares : c'est par là que l'île se distingue du continent. Mais le fait curieux découvert par M. Fleure est que, non seulement ce type est tout de même moins rare qu'on ne croyait, et surtout qu'il est localisé en certains point des côtes, intercalé en manière d'îlots entre les diverses variétés de dolichocéphales. On a supposé souvent que ce type petit, brun et à crâne large était d'introduction récente. Mais il n'en est rien ; ou du moins ce mot de « récent » nous reporte au moins à plusieurs dizaines de milliers d'années, bien avant la période pour laquelle nous possédons des documents écrits, donc historiques.

Une autre discussion, importante du point de vue comparatif général, est celle de M. Fleure sur le parallélisme entre le type de race et le type de civilisation. Je suis heureux de voir les savants anglais s'opposer à maintes théories nouvelles qui ne sont d'ailleurs que des adaptations de théories du milieu du siècle dernier, où on attribuait par exemple l'invention du bronze à une certaine race, et celle du travail du fer à une autre race. On voulut transposer ce procédé d'explication, qu'on a constaté ensuite ne rien valoir pour les métaux, au travail de la pierre, et surtout aux monuments mégalithiques, qui seraient dus à une certaine race, laquelle reste d'ailleurs à déterminer (Elliott Smith, Perry, etc.).

Comme j'ai signalé précédemment certaines possibilités d'explication fondées sur l'étude des niveaux marins, je n'y reviens pas. Il faudrait du moins appliquer cette théorie nouvelle à l'Angleterre et chercher si dans le pays qui possède en effet des monuments mégalithiques considérables, Stonehenge par exemple, ils sont tous situés sur une même terrasse littorale ancienne. Donc, ici encore un problème s'offre aux chercheurs, qui se joindrait à ceux qu'étudie M. Fleure.

Du coup se trouve en tout cas détruit le vieux préjugé scientifique que l'île britannique est restée indemne de tout contact avec le continent, avant l'arrivée des Romains. Les découvertes récentes prouvent tout au contraire que dès les temps anciens (paléolithique et néolithique) des émigrations se sont faites depuis l'Europe méridionale occidentale, notamment d'Espagne.

Il ne faut pas confondre avec ces courants d'immigration les courants commerciaux qui ont introduit dans l'île d'abord le type du vase en forme de gobelet, puis certains types de hache en bronze et certains types d'épées en fer. Au IIIe siècle avant J.-C. a dû se produire une immigration de Belges armés d'épées et de faucilles en fer ; car on peut suivre exactement, grâce aux trouvailles archéologiques, la marche du défrichement des forêts préhistoriques à partir des rives de la Mer du Nord.

Quant aux dolichocéphales qui forment la grande majorité de la population anglaise et galloise, ils n'appartiennent pas à un seul et même type, mais bien à deux variétés parfaitement caractérisées et qui descendent de deux types préhistoriques communément appelés l'un nordique et l'autre méditerranéen. L'étude approfondie des statistiques anthropologiques et des conditions locales a prouvé à M. Fleure que les théories de Boas sur la disparition des types par métissage est radicalement fausse et que, malgré tous les mélanges possibles, le type fondamental reprend toujours la prédominance. Ainsi le métissage entre les deux types dolichocéphales primitifs n'a pas produit en Angleterre, au bout d'une centaine de milliers d'années, une population hybride, mais bien une population où les deux formes extrêmes sont ensemble la majorité, par rapport aux formes moyennes de métissage.

Observation importante et qui apporte à nos études un élément de sécurité au moins relative. Car si la théorie de Boas du métissage indéfini, d'ailleurs fondée uniquement sur l'examen des conditions physiques des immigrés aux Etats Unis depuis soixante ans, était vraie, les anthropologistes n'auraient plus qu'à mettre la clef sous la porte.

Je me hâte d'ajouter que M. Fleure sait bien de quoi il s'agit: il a bien soin d'expliquer que pour lui les termes de « race » et même de « type anthropologique » n'ont pas un sens étroit, absolu, définitif, comme pour les anthropologues du siècle dernier. Il sait qu'on n'est pas d'accord sur l'application des lois de Mendel aux hommes ; il sait aussi que certains caractères secondaires se fixent jusqu'à prendre la valeur de caractères primaires ; il sait enfin que des conditions extérieures peuvent modifier le type primitif, et cite à ce propos l'influence exercée sur les muscles masticateurs et leurs os de soutien, maxillaires et pommettes, par la suprématie accordée à partir de notre moyen âge à la nourriture

cuite sur la nourriture crue. Autrement dit, vu l'arrêt des publications anthropologiques en France depuis la guerre, je conseille aux lecteurs du *Mercure* de se procurer le petit livre de M. Fleure (5 shill.), s'ils veulent savoir exactement comment se formulent actuellement certains problèmes généraux.

Mais reprenons l'argument : nous sommes arrivés à l'époque historique. L'auteur rappelle que souvent en Angleterre on rencontre le type dit « romain », vulgarisé par les statues et les bustes. Ces modernes Anglais à type romain sont-ils les descendants des colons romains ? M. Fleure en doute, pour de bonnes raisons (petit nombre de ces colons, etc.), et pense qu'ils sont les descendants d'immigrants de même race que les habitants du Latium, mais venus dans l'île bien avant même que Rome devînt le siège d'un vaste empire. Ses arguments sont convaincants. Puis on trouve en Angleterre des immigrés d'Irlande (*Gwyddel*) dont l'auteur a relevé avec soin les points de localisation dans le pays de Galles. D'autre part, l'île a perdu un fort pourcentage de population indigène néolithique : 1° par l'émigration dans la Bretagne française ; 2° par les légions romaines, surtout celles qui furent recrutées sous Maximien. Les immigrés teutoniques (Angles et Saxes) se sont établis surtout le long des voies romaines, et on les reconnaît fort bien à leur dolichocéphalie prononcée, allant de 70 à 77. On est moins bien renseigné sur le sort des colonies danoises. Enfin, en plein moyen âge, se discerne un mouvement d'immigration venant de France et uniquement composé d'éléments brachycéphales alpins (types auvergnat, savoyard), reconnaissable de nos jours surtout dans le comté de Kent.

En définitive, il n'y a guère de localités de l'Angleterre et du pays de Galles où ne se rencontrent superposés ou mélangés deux types anthropologiques caractérisés, sinon plusieurs, dont quelques-uns datent des débuts même de l'humanité européenne. Il n'y a donc pas plus de « race anglaise » qu'il n'y a de « race française, ou suisse », mélange qui, selon moi, est une force pour une nation moderne, car aux caractéristiques ostéologiques correspondent des caractères musculaires et psychiques ; et dans nos civilisations complexes, il est bon qu'en présence de chaque événement qui atteint la collectivité, il se rencontre toujours une partie de cette collectivité qui puisse réagir fortement et sauver les autres parties momentanément mises, de par leur

hérédité même, en état d'infériorité. Mais ceci est encore un problème : il est en dehors de cette rubrique.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Le problème de la sécurité française. — Commandant Maurin : *Rôle et Emploi de l'artillerie sur voie ferrée*, Berger-Levrault. — Général Herr : *L'Artillerie. Ce qu'elle a été. Ce qu'elle est. Ce qu'elle doit être*, in 8, Berger-Levrault. — Lieutenant-Colonel Lebaud : *Maniement moral de la troupe*, Lavauzelle. — Lieutenant-Colonel E. Mayer : *La Psychologie du Commandement*, Flammarion. — Capitaine J. Callies : *L'art de faire des prisonniers*, Berger-Levrault. — Mémento.

Le problème de la sécurité française, qui nous préoccupe à bon droit depuis la fin de la guerre, arrive à un tournant. La Ruhr sera évacuée dans le délai d'un an. Certains considéraient que l'occupation de la Ruhr comportait pour nous la solution la plus simple du problème. Militairement parlant, — c'est le seul point de vue qui nous préoccupe ici, — ce n'est pas tout à fait exact. La Ruhr est un territoire situé en flèche au delà du fossé du Rhin. Son occupation prolongée ou définitive — cette dernière alternative contraire au Traité de Versailles — nous eût entraînés à l'organiser défensivement, sous peine d'en être chassés dès la première ruée de l'adversaire. Adopter un tel plan d'avenir était nous engager dans une politique d'aventures. Il n'y faut plus songer après les accords de Londres.

Le problème de notre sécurité se pose donc aujourd'hui avec une acuité nouvelle. Rien ne peut nous garantir, d'une manière absolue, contre le fait que nos voisins de l'Est forment une nation de 60 millions d'habitants, puisque les négociateurs du Traité de Versailles, pour des raisons restées obscures, ont négligé de ramener l'Allemagne à ce qu'elle était avant le 18 janvier 1871. Il faut donc chercher des palliatifs. Sans doute le meilleur, en apparence tout au moins, consisterait à neutraliser tout le pays compris entre le Rhin et les frontières de Belgique, du Luxembourg et de la France. Un homme d'Etat allemand le proposait encore ces jours derniers. Mais même cette solution ne nous accorderait qu'une garantie illusoire, si l'Allemagne décidait un jour de ne pas respecter cette neutralité.

Le jour, en effet, où, après avoir évacué la Rhénanie, nous n'occuperons plus les têtes de pont du Rhin, la menace de l'in-

vasion n'en restera pas moins suspendue sur notre tête. Nous aurons simplement un peu plus de temps pour voir venir. Il faut donc envisager une autre solution. C'est sur notre propre territoire que nous devons chercher à assurer notre sécurité. Charbonnier est maître chez soi, dit-on. Nul ne trouvera à reprendre les efforts que nous pouvons accomplir de ce côté.

Il faut l'avouer sans ambages : nos va-t-en guerre d'avant 1914, qui sentaient venir la guerre, puisqu'ils la préparaient et la désiraient, ont fait preuve d'une légèreté inconcevable en négligeant, pendant vingt ans, l'organisation définitive de notre frontière de Longwy à Mézières. Nos pères étaient moins sots : ils avaient égrené tout un chapelet de petites places fortes le long de cette frontière. Oui, je sais, c'était la trouée de Stenay, et je connais la fameuse théorie des trouées, le piège où l'on prend l'ennemi en flagrant délit. Passe pour la trouée de Charmes. Mais qu'on ait songé à exploiter ce vide sur une bande-frontière de 80 km. de long, par où pouvaient s'avancer en ordre de front 8 corps d'armée (ce sont exactement les effectifs des armées du duc de Wurtemberg et du Kronprinz que nous avons vus en 1914) dépasse l'entendement. Au mois de juin 1914, je remontais, à petites étapes, le pays qui va de Pont-à-Mousson à Sedan. Je m'arrêtai à Mars-la-Tour et à Batilly, pour visiter les champs de bataille de Rezonville et de Saint-Privat. Rien ne me faisait prévoir, je l'avoue, une guerre si proche, et j'étais tout entier absorbé dans les souvenirs du passé. Mais une chose me frappa, jusqu'à l'arrivée à Sedan, c'était l'absence de tout rudiment d'une organisation défensive ; nulle part, on n'avait remué une pelletée de terre. Cependant, il n'y a qu'à traverser ce pays, pour se rendre compte combien il serait facile, à peu de frais, d'organiser défensivement les trois vallées de la Meuse, de la Chiers et de l'Othain, qui, de Longwy à Sedan, courent parallèlement à la frontière.

Cette organisation s'impose d'autant plus à l'esprit, que les plateaux qui séparent les vallées l'une de l'autre vont en s'élevant vers l'Ouest, et que leurs pentes descendent en glacis sur la rive droite des cours d'eau, alors qu'elles se dressent comme des r mparts abrupts sur leur rive gauche. Certes, je ne propose pas de renouveler ici les entassements de béton, prodigués d'ailleurs sans résultat (on l'a bien vu à Douaumont) autour de Verdun,

où il n'y eut que les vieux forts, comme le fort de Vaux, à offrir une magnifique résistance. Mais enfin on peut fixer des emplacements de batteries, à longue portée, si l'on veut ; on peut construire des épaulements, des abris de munitions, prévoir des coupures du terrain. Il ne faudrait vraiment pas que l'aventure de 1914, si elle doit se reproduire, recommençât sans plus de frais pour nos agresseurs. En Alsace-Lorraine, le grand fossé du Rhin nous protège, de la frontière suisse à Lauterbourg, et à l'intérieur du pays le cours de la Sarre forme une seconde ligne de résistance. Mais de Saarebruck à Lauterbourg, sur une longueur de 70 km., il n'existe aucune espèce de protection. Tout y est à organiser. La solution la plus certaine du problème de la sécurité française dépend de notre volonté de nous organiser et de nous préserver nous-mêmes. Aide-toi, le ciel t'aidera. Mais il ne faut plus donner à l'étranger de ces exemples de légèreté, comme nous l'avons vu à la Chambre des Députés, à peine la guerre terminée : nos représentants votant, — comme des corneilles abattent des noix, — le démantèlement de toutes nos places fortes, y compris Verdun et Belfort. Déjà l'histoire de Liége était oubliée. Liége, privée d'enceinte, voyait l'ennemi se glisser entre les forts, pénétrer dans la place, trois jours après le début de l'attaque, et y installer sa grosse artillerie sur le square du Boulevard d'Avroy, d'où elle prenait à revers les forts cuirassés et bétonnés et, en quelques heures, les faisait tomber comme des capucins de cartes.

Ce que l'on peut entreprendre dans l'ordre d'idées qui nous préoccupe, un spécialiste, M. le commandant Maurin, nous l'indique dans une curieuse étude : **Rôle et emploi de l'Artillerie sur voie ferrée**.

Dès maintenant, écrit ce distingué spécialiste, aussi bien que pendant les divers stades et jusqu'au delà de l'occupation rhénane, l'artillerie à longue portée nous permettrait, à partir des territoires français et belge, de tenir sous un feu efficace la région industrielle de la Ruhr, les passages du Rhin et de la Forêt Noire et certains centres importants, tels que Francfort.

Or, de Givet, le point le plus avancé de notre frontière, à Essen, qui est au centre de la Ruhr, il y a 200 km. Vraiment, nous n'en demandons pas tant. Il est vrai que notre spécialiste ajoute : « Il suffira que les dimensions des objectifs soient compatibles avec la dispersion du tir. » Mon Dieu, en tirant sur la Ruhr, nous serons

toujours sûrs d'atteindre l'Allemagne, mais peut-être sans y produire grand effet.

C'est qu'à parler franc, les spécialistes sont des gens redoutables. Je ne les aborde jamais qu'avec angoisse. Leur esprit particulariste leur met des œillères ; dès qu'il ne s'agit plus d'un détail de leur spécialité, leur vision s'atrophie. M. le général Herr, qui fut, si je ne me trompe, inspecteur général de l'artillerie à la fin de la guerre, a écrit, à la louange de son arme, un ouvrage compact : **L'Artillerie. Ce qu'elle a été. Ce qu'elle est. Ce qu'elle doit être.**

Cet ouvrage se propose de fixer la nature de notre futur armement. Le général n'y va pas de main morte. Il prévoit, d'ailleurs, pour nous donner de l'élan, que nous ferons la prochaine guerre sur la rive droite du Rhin, à travers « le Westerwald, le Taunus, l'Odenwald, la Forêt Noire, régions montagneuses, coupées, difficiles, très propices à la guerre de chicane » (p. 264). J'espère que ce ne sera pas pour y recommencer les bévues de la Bataille des Ardennes. Mais que ne nous y a-t-il conduits pendant la dernière guerre ? C'était le moment.

Essayons de dégager les traits essentiels de cet ouvrage monumental.

L'opinion à peu près unanime des artilleurs de tous les pays, nous dit M. le général Herr, est la suivante : Les trois grandes révélations de la guerre sont : La puissance terrifiante du feu moderne, la valeur du machinisme et corrélativement l'importance de la science et de l'industrie.

Il faut poursuivre en conséquence « le développement incessant du machinisme militaire ». (M. le général Herr ferait-il partie aujourd'hui de quelque Conseil d'Administration ?) Il nous cite, à l'appui, cet aphorisme du brave colonel Fuller de l'armée britannique : « Il faut économiser le sang et augmenter le rendement du fer. » Quelle sottise ! Comme si le machinisme n'avait pas contribué à rendre la guerre plus cruelle, sans la rendre plus efficace, et en augmentant sa durée. Il n'économise même pas la main-d'œuvre. Il ne fait qu'augmenter le nombre des non-combattants à l'arrière. Par exemple, un avion, qui porte une paire de combattants, nécessite une cinquantaine d'hommes pour son entretien, son arrimage, etc.

M. le général Herr ne peut pas cependant aller contre l'évi-

dence des faits. Il reconnaît bien que c'est la stabilisation des fronts, la meurtrière guerre de tranchées, qui a favorisé l'accroissement de l'artillerie, matériel somptuaire qu'il a fallu abandonner à l'arrière, dès que le mouvement a repris en 1918. Il prétend lever l'objection en disant :

L'artillerie ne suit pas, dit-on ? Améliorons sa mobilité et sa portée. L'obusier de 155 C alourdit la division ? Construisons des obusiers de 105..

Et il s'arrête à ces calibres. Nous voilà presque d'accord. Il ne s'en tient malheureusement pas là dans ses conclusions, et, en résumé, il préconise, pour une guerre de mouvement sur la rive droite du Rhin, une artillerie que l'expérience de la dernière guerre a démontrée sans emploi, dès que cessait la stabilisation des armées. Singulière contradiction !

Combien nous préférons à la lourde contribution à l'industrialisme guerrier de M. le général Herr, l'étude concise, nerveuse, vibrante et sincère de M. le lieutenant-colonel Lebaud : **Maniement moral de la troupe**. Ce sont les procédés d'éducation morale du soldat qui le préoccupent avant tout. Il écrit ;

L'accroissement intensif du machinisme et le développement du goût des sports dans la jeunesse accaparent toute la pensée militaire moderne. C'est à croire que ceux qui dirigent nos destinées n'ont pas compris la grande leçon de la guerre. Peut-être étaient-ils trop loin ou trop haut pendant la mêlée ?..

Pour la plupart, ils n'étaient pas trop haut ; mais presque tous étaient trop loin. Ils avaient oublié la dure parole, dictée par Von Bernhardi, à la veille de la guerre : *Le chef doit être là où sont jetés les dés de fer de la décision*. M. le lieutenant-colonel Lebaud, dont nous commentions ici même, l'année dernière, le beau livre qu'il a intitulé *Commander*, et dans lequel il a mis tout son cœur, poursuit une tâche qui exige un autre effort, un autre élan, une autre ardeur qu'il n'en faut pour insérer dans la mémoire des nomenclatures et des lambeaux de théories. Citons de lui, pour mieux le faire connaître, cette belle pensée militaire, qui fait songer à Vauvenargues :

Tout chef cache en lui deux personnalités de caractère opposé, qui se complètent mutuellement. L'une, toute de bonté, de sensibilité, d'indulgence ; l'autre sévère, inflexible, voire inexorable. Les soldats doivent sentir ces deux personnalités de leur chef.

Dans le même ordre d'idées, signalons le nouveau livre de M. le lieutenant-colonel E. Mayer, **la Psychologie du Commandement,** étude abondante, facile, pleine de références et d'anecdotes, avec des vues profondes, originales, d'une hardiesse parfois qui déconcerte pour nous rallier ensuite, tant l'écrivain est insinuant, souple, adroit.

De la curieuse étude de M. le capitaine Jean Callies, **l'Art de faire des prisonniers,** étude sur le coup de main et la patrouille, extrayons simplement les lignes suivantes :

> La guerre de mines était très active : une dizaine de fourneaux jouaient tous les jours, mais, par une entente tacite, les explosions se produisaient entre 3 et 7 heures ; aussi se bornait-on, des deux côtés, pour éviter les pertes, à évacuer les premières lignes pendant les heures dangereuses.

Ceci se passait en Argonne, en mai 1917. Ainsi les exécutants de cette guerre de mines, absurde et cruelle, autant qu'inefficace, dont ils faisaient tous les frais, avaient fini par s'accorder pour la rendre inopérante, tout en se conformant aux ordres des Etats-majors. Nous savions déjà que beaucoup de chefs, en première ligne, finissaient, pour éviter des massacres inutiles, par simuler des attaques, qu'ils avaient ordre impératif de lancer, à l'heure H. Les comptes rendus de ces attaques ne trompaient d'ailleurs personne. Par une effroyable lassitude, par horreur du sang versé inutilement, la guerre dégénérait... Où en serions-nous venus, sans le redressement de 1918 ?

Mémento. — *Revue militaire française* (juillet) : L'artillerie du 6e corps à la bataille de la Marne. — Lieutenant-colonel Lepetit : Les Opérations d'Albanie en 1918. — Lieutenant-colonel Voisin : La Doctrine de l'Aviation française au cours de la guerre.

Revue maritime (juin) : Commandant Chack : La Stratégie allemande dans les mers lointaines. — B. de la Bruyère : L'industrialisation des arsenaux. — O. Guihéneuc : L'Expédition de la Baltique en 1870, etc.

Revue d'Etudes militaires (15 juillet). L'Archiduc Charles en 1809. Le Règlement de Cavalerie, etc.

JEAN NOREL.

QUESTIONS INTERNATIONALES

La Controverse soudanaise (1). — « Je vois avec plaisir que. même quand vous vous faites l'avocat de votre chère patrie, vous n'oubliez pas les méthodes historiques que vous avez emportées de la Sorbonne », écrivait M. Aulard (en octobre 1919) à un étudiant d'Égypte. Depuis Moustafa Kamel, les effendis (2) nationalistes n'ont cessé, en effet, de considérer les universités de France, un peu comme des arsenaux où ils se fournissent d'armes et de munitions pour leur offensive contre l'Angleterre. De retour en Égypte, ils n'ont rien de plus pressé que de tourner au profit de leur propagande les « méthodes historiques » de M. Aulard et autres professeurs éminents ; décochant, à tort et à travers, leurs fiches contre l'ennemi, ils préparent l' « opinion publique », que par leurs sophismes ils excitent à se montrer intransigeante sur les « questions réservées ». Nul doute que soutenu ainsi par la « nation » toute entière, Saad Pacha ne parvienne à forcer la main aux Anglais. Cette tactique a été employée à propos du Soudan, dont le sort allait être débattu à Londres. Se prétendant versés dans l'étude de l'Égypte pharaonique, quelques effendis publièrent bruyamment une découverte qu'ils auraient faite et qui avait échappé aux égyptologues de l'Occident : les inscriptions hiéroglyphiques des Pharaons prouvaient, sans conteste que, dès les premières dynasties, l'Égypte et le Soudan n'ont formé qu'un seul et même pays, que la partie sud de ce pays de tout temps fut gouvernée par une cité située au sommet du Delta, — Héliopolis, ou Memphis, ou Ahitani ou Babylone, cette dernière n'étant autre que Fostât, soit le Caire.

Fort opportunément Sir Ernest A. Wallis Budge vient (3) de s'inscrire en faux contre une aussi folle théorie, donnant aux jeunes effendis, en même temps qu'un démenti formel, une excellente leçon d'histoire :

Les plus bruyants et les plus fougueux partisans de cette prétention

(1) Voyez le *Mercure de France* du 1er juin 1922, pp. 544-8.

(2) Lady Wortley Montagu (*Works*, vol. II, p. 84 de l'édit. de 1803) écrit d'un bey turc qu'il était « un scribe extraordinaire, qu'ils nomment *effendi* ».

(3) Dans le *Times* du 28 août : *Egypt and the Sudan. An unsupportable claim*. Cet article est un résumé complet et très lucide de l'ouvrage en deux volumes que Sir Ernest, égyptologue distingué, a publié en 1907 sous le titre *The Egyptian Sudan*. Le lecteur pourra consulter avec profit et agrément ce livre.

paraissent oublier les faits les plus évidents, à savoir : que, durant les 6.000 dernières années, l'Égypte et le Soudan ont été deux pays complètement séparés et distincts, et habités par des peuples de races différentes, se distinguant l'un de l'autre par la religion, les mœurs et les coutumes et, jusqu'à l'avènement de l'Islam, parlant chacun une langue totalement différente.

Le pharaon Senefrou (de la IVe dynastie) fut le premier qui tenta au Soudan une incursion sur grande échelle : il en retira 7.000 prisonniers et 200.000 têtes de bétail. « Les prisonniers, dit sir Ernest, furent réduits en servitude, et les Égyptiens apprirent, au troisième millénaire avant J.-C., que la Nubie et le Soudan produisaient des esclaves, et ils n'oublièrent jamais d'exploiter cette connaissance. » C'est le témoignage même de l'histoire. Méhémet-Ali, quand il conquit le Soudan (1820-2), ne se proposait guère d'autre but que de se procurer des noirs pour son armée et de l'or pour ses coffres.

Depuis que je suis en Nubie, écrivait un voyageur, il me semble que cette longue queue ajoutée à l'Égypte pourrait lui être enlevée bientôt (1), que cette branche aurait sa vie propre et qu'elle nuit ou qu'on

(1) Cela faillit arriver en 1843. Une lettre d'Alexandrie du 16 oct. de cette année rapporte : « On disait ici que refusant de se rendre aux ordres réitérés du Vice-Roi qui le rappelait auprès de lui, Sari Akmet Pacha, gouverneur du Soudan, se serait mis à peu près en révolte ouverte contre le Gouvernement égyptien : qu'il aurait sollicité et obtenu de la Porte un firman direct d'investiture moyennant un tribu annuel de 800.000 talaris ; que préparée de longue main à la trahison d'Akmet Pacha, la Porte aurait omis à dessein le Sennaar dans la liste des provinces indiquées dans le Hatti-Shérif de 1841, comme formant le Pachalik héréditaire de l'Égypte. » Sitôt qu'il eut vent de ces nouvelles, le sieur Hamont, « fondateur des haras, bergeries, écoles vétérinaires en Égypte, membre de l'Académie Royale de Médecine, de la Société orientale, etc. etc. », ignominieusement destitué par Méhémet Ali, et qui cuvait son ressentiment à Paris, rue Saint-Lazare, 126, impasse Berri 15, pressa le gouvernement français de soutenir le rebelle : « Akmet Pacha, disait-il dans un mémoire du 17 nov. 1843, Akmet Pacha est un mamelouk géorgien. Il vint très jeune en Égypte, fit ses premières armes dans l'armée régulière et, jusqu'au grade de lieutenant général, il doit tout à Méhémet Ali. Akmet Pacha a été un des braves de l'armée d'Ibrahim Pacha. Après les affaires de l'Hédjaz, il alla en Syrie, se distingua au siège de Saint-Jean d'Acre, à Homs, à Koniah, revint en Égypte, dirigea le ministère de la guerre, et devint gouverneur-général du Sennaar à la place de Kourchid Pacha. Akmet Pacha n'aime point les Turcs. Lorsqu'il remplissait les fonctions de ministre, il fut disgracié parce qu'il avait refusé de faire peser sur les soldats les pertes que l'armée avait essuyées. Si Akmet Pacha s'est déclaré indépendant, il tiendra bon... Il fera un appel aux nègres, il leur rappellera les cruautés, du Defterdar bey. A la tête des nègres, il combattra les Égyptiens. Voici ce qu'il convient aujourd'hui à la France de faire. Soutenir Akmet Pacha, engager la Porte ottomane à le

lui nuit en la greffant ainsi sur le vieil arbre de Thèbes et de Memphis. L'Égypte des calcaires et des grès finit naturellement, pour le moment du moins, à sa barrière de granit à Assouan. Il faudrait, pour unir ces terrains et ces natures diverses, un homme qui n'eût pas incarné en lui un seul système et qui pût en marier deux. Les barbarins et les noirs, granit vivant ont besoin de percer toute enveloppe et de s'élever en pleine liberté et avec tous les caprices de l'indépendance, tandis que les Égyptiens sont depuis longtemps courbés en couches d'égal niveau, comme les calcaires qui bordent leur territoire. Je ne sais, mais la sanglante tragédie d'Ismaïl Pacha me fait rêver. Ses lieutenants et ses successeurs ont traqué les nègres et les ont pris ou tués à la chasse, se les partageant comme appointements réguliers.

Ismaïl Pacha, le Defterdar-Bey, Méhémet Ali partageaient le sentiment du Pharaon Ousortesen III (XII[e] dynastie), lequel avait gravé ces lignes sur une stèle frontière :

« Les nègres ne sont pas gens de courage, mais timides et faibles, et à la place du cœur ils n'ont que des culottes de bœuf.

« Ma majesté les a vus, et je ne me suis guère trompé en les jugeant. Je me suis emparé de leurs femmes, j'ai enlevé ceux qui avaient un bien. [Quand] je suis apparu à leurs puits, j'ai égorgé leurs buffles, j'ai détruit leurs récoltes, mettant le feu à leurs demeures. Ceci, je le jure sur ma vie, et sur mon père... (1) »

Les pachas de Méhémet-Ali en pouvaient jurer autant. Ceux du Khédive Ismaïl (qui fit conquérir le Darfour en 1874) se montrèrent si corrompus qu'ils provoquèrent l'insurrection mahdiste (1884). Le Soudan fut perdu pour l'Égypte. Par ses seules ressources elle eût été bien incapable de le reconquérir. Le Sirdar Kitchener le reprit (1898), un condominium fut établi, et sous l'administration britannique la colonie recouvrée prospéra. Théodore Roosevelt, qui la parcourut en 1910, ne cacha point son admiration pour l'œuvre accomplie par les Anglais ;

reconnaître et à le conserver gouverneur général du Soudan... Akmet Pacha gouverneur indépendant rétablira les premières relations et la France, par ses agents à Khartoum, pourra faire exporter chez elle, les produits les plus précieux de l'intérieur de l'Afrique... » Le sieur Hamont ne tarda pas à être désappointé. « Un courrier arrivé au Caire en 23 jours a apporté la nouvelle de la mort soudaine de cet officier-général [Akmet Pacha] dit une lettre d'Alexandrie du 30 oct. 1843. De retour d'une razzia, Akmet Pacha aurait été atteint d'une maladie violente à laquelle il n'aurait survécu que quelques heures. Cet événement a un tel caractère d'opportunité qu'il a donné lieu à bien des conjectures ».

(1) Sir E. A. Wallis Budge ; *The Egyptian Sudan*, t. I[er], pp. 544-7

Le Soudan, dit-il (1), est particulièrement intéressant en ce qu'il offre le meilleur exemple possible de la sagesse — en m'exprimant ainsi, je parle avec une précision historique — qu'il y a à dédaigner les gens sentimentaux, bien intentionnés mais insensés qui s'opposent à l'expansion de la civilisation aux dépens de la barbarie.

... Je ne crois pas que sur toute la terre on puisse trouver quelque coin du territoire qui ait montré d'aussi étonnants progrès, passant de la plus hideuse misère au bien-être et à la prospérité, que le Soudan, durant les 12 années qu'il a été sous la domination britannique. Jusque-là, il fut indépendant, et il se gouverna lui-même ; et l'indépendance et l'autonomie entre les mains des Soudanais, on vit bien qu'elles ne valaient guère mieux que ce qu'elles eussent été dans une meute de loups.

Durant ces 15 années au moins, les 2/3 de la population, probablement 7 à 8 millions, périrent par la violence ou par la famine. Puis vinrent les Anglais qui mirent un terme à l'indépendance et à l'autonomie qui avaient déchaîné de si horribles calamités ; ils rétablirent l'ordre, maintinrent la paix et donnèrent à chaque individu une liberté qu'aux jours néfastes de leur autonomie aucun être humain ne posséda, sauf le tyran souillé de sang qui régnait alors.

Je me suis arrêté à tous les villages du Soudan et, dans plusieurs de ces villages, j'ai été frappé en constatant que, quoiqu'il y eût une foule d'enfants, ils étaient tous âgés de moins de douze ans, et mon enquête toujours révéla que ces enfants étaient connus sous le nom d' « enfants du gouvernement », parce qu'au temps du Mahdisme, c'était la vérité littérale que, dans toute grande agglomération, chaque enfant ou était tué, ou mourait de faim et de mauvais traitements.

En fait d'administration, d'instruction publique, de police, le Sirdar et ses lieutenants, grands et petits, ont accompli à la perfection une tâche également importante et difficile.

Ce serait un crime que de ne pas poursuivre cette œuvre, une œuvre que les indigènes eux-mêmes sont incapables de réaliser, sauf sous une ferme direction de l'extérieur. J'ai rencontré des gens qui se demandaient si le Soudan récompenserait cet effort. Personnellement, je crois que c'est probable. Mais j'ajouterai que dans mon opinion cette considération ne change pas le devoir qui incombe à l'Angleterre d'y rester.

C'est, en substance, ce que M. Mac Donald a catégoriquement déclaré aux Communes. L'Angleterre a une mission à remplir au Soudan et ni l'insidieuse et primaire dialectique des effendis égyptiens, ni les intrigues et machinations de leurs suppôts, les membres de la Société du Drapeau Blanc ne prévaudront

(1) Au Guildhall, le 31 mai 1910.

contre les obligations que le gouvernement de S. M. B. a assumées au Soudan. Cette colonie est, d'ailleurs, la création des administrateurs britanniques, de Lord Kitchener et de ses successeurs, qui l'ont sauvée du chaos où l'avaient plongée les Egyptiens.

AURIANT.

LES REVUES

Les Humbles : « Pour M. Henri Guilbeaux » ; vers de cet écrivain et opinions de MM. Romain Rolland, Nicolas Beauduin et Mme Hermynia-Zur Muhlen. — *Les Amitiés Foréziennes et Vellaves* : poèmes de Jean Palerne. — *La Grande Revue* : des vers de M. Pierre Guéguen. — Mémento.

Les Humbles (juin à août) consacrent un triple numéro à M. Henri Guilbeaux, contumace condamné à mort, qu'une photographie montre à Moscou, devant le Kremlin, la pipe à la bouche et sérieux, entre M. Trotzky souriant et M. Humbert Droz au visage épanoui.

Les amis de M. Guilbeaux demandent son libre retour en France. C'est un condamné que ses juges n'ont pas entendu. Ils ont, paraît il, prononcé leur arrêt de mort sur des faux. Si l'inculpé avait comparu en personne, peut-être aurait-il démontré les forgeries et peut-être l'eût-on passé par les armes; car, on a expédié quelques procès de cette sorte avec une méprise du droit des gens dont l'avenir s'étonnera, comme il s'étonnera de bien des choses. M. Ernest Judet, que l'on eût sans doute fusillé, est aujourd'hui un acquitté de cour d'assises. Pareille réparation pourrait advenir à M. Guilbeaux, comme à M. Jacques Sadoul, que lui associe M. Henri Barbusse Nous souhaitons, dans un esprit de justice élémentaire, que M. Guilbeaux puisse rentrer librement en France et se disculper devant un jury libre.

M. Guilbeaux est un poète « dynamique ». *Les Humbles* publient de lui un poème inédit intitulé « Rhapsodie orientale ». C'est une torrentielle énumération. Il y est question, par exemple, de « futurs d'acier imbroyables », de « transgéométries », dans un chaos qui doit donner à son auteur l'illusion de la force. La *Rhapsodie* que terminent des points de suspension après ces mots :

Je suis la masse et la masse est en moi...

contient des idées très exactes, témoin cette déclaration, à propos de l'Europe :

les hommes qui-firent-la-guerre l'ont engloutie,
la voici comme une île absorbée par la mer...

La pauvre Europe est bien cela, en effet.

Si affligée qu'elle soit et le sera davantage encore, hélas! — nous doutons qu'elle justifie ces lignes de M. Henri Guilbeaux :

Il était une fois une Europe,
peuplée d'Européens vaniteux et gloutons
suçant le suc des quatre autres parties du globe.
Il était une fois, riche, insatiable et glorieuse,
une Europe, — une Europe,
aujourd'hui desséchée, stérile et minable
que rétrogrades et bêtes chantent pourtant quelques poitrinaires,
Europe ridée, Europe sans fesse, Europe blafarde,
Europe fichue, Europe foutue! Europe de merde!

M. Romain Rolland rend cet hommage à M. Henri Guilbeaux :

Ce que je tiens à dire, c'est mon estime entière pour la rude sincérité de Guilbeaux, pour son courage inébranlable, pour le don qu'il a fait de soi-même à ses idées. — C'est aussi mon affectueuse gratitude pour son amitié fidèle, qui n'a pas attendu un retour de l'opinion pour me défendre, mais qui s'est exposée pour moi, à l'heure des pires déchaînements, et qui malgré nos différends de pensée, ne s'est jamais démentie.

Et je tiens à rendre hommage à celui qui, au plus fort de la guerre, a su grouper les esprits indépendants de tous les pays autour de sa revue : *Demain*, laquelle reste encore aujourd'hui le modèle inégalé de la vraie revue internationale. Celles qui ont paru, depuis, ne sont, pour la plupart, internationales que de nom, et, si l'on veut, d'esthétisme. Leur internationalisme est uniquement littéraire. Celui de la revue : *Demain* était foncier, sans réserves, vigoureusement actif. En elle passait le grand courant d'une libre humanité.

On a fait le silence sur elle, et les diffamateurs patentés ont tâché de flétrir Guilbeaux, après l'avoir fait condamner sur des preuves mensongères. Mais l'avenir fera justice et l'on rendra hommage à l'effort héroïque du Révolté Henri Guilbeaux.

M. Nicolas Bauduin écrit :

J'ai connu Henri Guilbeaux avant la guerre. J'ai toujours eu l'impression d'un caractère ferme et droit, animé de haines et d'admirations violentes, tant politiques que littéraires.

A la mobilisation, j'ai rejoint mon régiment, et je suis resté 51 mois perdu dans les tranchées, sans nouvelles de personne. Ce n'est qu'à

ma libération, en avril 1918, que j'ai repris contact avec le monde vivant.

Henri Guilbeaux a, selon moi, écrit des poèmes d'un pathétique inédit, qui sont parmi les plus révélateurs de notre monstrueuse époque de ploutocratie et de barbarie industrielle, d'égoïsme bas et de hideux mensonges. Dernier stade d'une civilisation condamnée, qui touche à sa fin.

Je tiens Henri Guilbeaux pour l'un de nos plus grands poètes.

Mme Hermynia Zur Muhlen, — une Allemande, je crois, — témoigne en ces termes :

Tous ceux à qui la France, la vraie, celle de Voltaire, la France mère de la Révolution, est chère, ont souffert pendant la guerre, en voyant s'éteindre lamentablement l'esprit français de liberté et de fraternité. De concert avec quelques autres hommes et femmes courageux, Henri Guilbeaux a rallumé notre admiration et notre amour pour la France. En lisant son *Demain*, on se disait : « La France vit encore et elle saura renaître après tant d'horreurs. »

Par ses œuvres et par ses actes, cet homme courageux a su démontrer au monde entier que la vraie France est immortelle, qu'elle appartient à la société de demain, au monde libre et heureux pour lequel il travaille sans se lasser. Et il paraît d'une ironie féroce et incompréhensible que la France, qui doit tant à ce fils vraiment digne d'elle, l'a condamné à mort dans un accès de folie, et même aujourd'hui refuse de le laisser rentrer dans sa patrie.

§

M. Guy Chastel donne aux **Amitiés Foréziennes et Vellaves** (août) une étude fort intéressante sur « un poète qui ne s'est pas tenu très loin de la Pléiade » : Jean Palerne, Forézien, né en 1557, mort à Orléans en 1592, occupant la charge de « contrôleur des trésoriers généraux de France ». Il avait visité la Terre-Sainte et voyagé en Angleterre et en Espagne. Un récit de son voyage en Orient a été édité en 1606 à Lyon, chez Jean Pillehote, sous le titre : *Pérégrinations*. Les vers de Jean Palerne ont été publiés « hors commerce » en 1884, par la famille d'un magistrat de la cour de Paris, M. Auguste Benoît, qui les possédait en manuscrit.

J'ai eu connaissance de cette reproduction — écrit M. G. Chastel, — mais mon regret est de n'avoir pu jeter les yeux sur le manuscrit lui-même qui est, à proprement parler, un recueil. Il s'y trouve des vers français, des vers de langues méridionale et étrangère. Les uns sont

de Jean Palerne, les autres portent les noms de MM. de Lyon, de Bussy, de Sandray, Philippe Desportes, Amadis Jamyn, Pierre de Ronsard; d'autres enfin sont des poèmes communiqués sans doute en leur forme manuscrite et que notre poète a retranscrits sans dire le nom de leur auteur.

Palerne, comme il sied, est d'abord amoureux, et nous savons le nom de sa belle : Magdeleine Le Gentil. A la manière de l'époque, il ronsardise sur ce nom. Je passe sur l'entrelacs savant des rimes tressées à ce sujet. Ces vanneries laborieuses fatiguent vite, mais voici de la poésie :

Je voullu baiser ma rebelle,
Riant elle m'a reffusé;
Et après sans penser à elle,
Tout en pleurs, elle m'a baisé.
De son deuil vint ma joyssance
Son ris me rendit malheureulx :
Voillà que c'est : un amoureux
A du bien, quand moins il y pense.

M. Guy Chastel cite une pièce bien curieuse : « trois sonnets en un seul » qui, dit-il « eût fait le bonheur et le succès des plus hauts jongleurs du siècle dernier ». Mais ces deux pièces-ci sont plus que de la virtuosité. Elles suffiraient à donner le goût de connaître en entier l'œuvre de Jean Palerne, habile rimeur et poète d'une verve « drue » qui l'apparente bien « à l'esprit et au ton des poètes de chez nous », comme l'écrit son commentateur :

SUR LA DEFFAICTE DES REISTRES

1587

Le Guisard Balafré a deffaict à propos
Un nombre d'ennemys, de Reistres huguenotz.
Le reste s'est donné par fort grande détresse :
Et, sans un meschant clou, qui lui vint à la fesse,
Qui l'empeschoit encor de monter à cheval,
Il les eut tous tuez ou faict beaucoup de mal.
Reistres donq, qui fuyez par la France où vous estes
Vos cornes retirez et non pas vos cornettes ;
Dictes un grand mercy ; et venez sur le tard
Vos chandelles offrir aux fesses du Guisard,
Et recognoissez tous que vostre vie entière
Dépend tant seullement du fait de son derrière.

SUR LES MIGNONS DE LA COUR

Je me ris quand je voys tous ces jeunes guerriers
Qui, marchant bravement, de façon effrontée
Se ventent, par discours et d'une voix fardée,
Combattre un escadron de mille pistolliers.

Je me ris quand je voy ces rudes chevaliers
Tous ces beaux Adonis de la belle chambrée
Se promettans l'honneur de conduire une armée,
Ou bien un régiment ou des chevaulx-légiers.

Mais je riray bien plus, si l'on vient aux effectz,
Quand je les verrai tous, bien battus et deffaitz,
Retournans au logis comme douces pucelles.

Allors je leur diray : « Mes mignons de la court,
« Retournez à Paris : qu'on vous fasse l'amour,
« En frisant vos cheveux, comme des damoyzelles. »

§

La Grande Revue (juillet) publie un beau poème de M. Pierre Guéguen : « Cantique des Epouses » qui, certes, rappelle un peu les admirables vers du « Pardon de Sainte Anne-la-Palud », de Tristan Corbière, — vous savez :

Si quelqu'un lui jette la pierre,
Que la pierre se change en pain
. . . .

ces vers tendres, simples, grands sans éloquence, comme une chanson populaire ou les évangiles.

Cette parenté n'empêche que l'on puisse aimer des strophes telles que celles-ci, où la mystique Bretagne est fidèlement évoquée :

Au cabestan des caps sacrés
Les bonnes Vierges des Voyages,
D'un regard, dans les cœurs ancré,
Halent les lents pèlerinages.

C'est Notre-Dame du Port-Blanc
Dont la chapelle est une cale,
La quille au ciel et les deux flancs
Encastrés en terre natale.

C'est Notre-Dame du Yaudet,
En un lit de satin couchée,
Au clair des murailles de lait,
Qui l'abritent, blanche accouchée.

Mais Notre-Dame de Clarté,
Lors de la fête des Maries
Au quinze Août, mitan de l'été,
Connaît les plus douces dulies.

. . . .

Vierge, tu souris ! tu réponds !
« Mône demain verra Yvon

Surgir, au seuil de la chaumière ! »
... Telle une amarre, la prière
Des humbles marins de chez nous
Et de leurs femmes à genoux
Va droit à la bonté profonde
De la Dame du pauvre monde.

Mémento. — *La Revue Universelle* (15 août) : « M. F. Neuray : « Le mirage russe ». — M. Paul Ballagny : « Jean-Jacques en Dauphiné ».

La Revue de l'Université (15 août : M. le Professeur Vachet : « Les guérisons miraculeuses ». — « La littérature méridionale », par M. Anglade. — « Autour de l'Esther de Racine », par M. Lucien Leluc.

Les Lettres (août) : M. E. Duthoit : « Le problème agraire devant les semaines sociales ». — Les « Conclusions » du « Problème de l'Union des Eglises Chrétiennes », par M. J. Calvet. — La suite du « Renan et la réforme intellectuelle », de M. R. Johannet.

Les Marges (15 août) : « Complaintes », de M. Fagus. — « Automne », poème de M. J. Bosc. — « Les derniers plaisirs », une « histoire espagnole » bien remarquable de M. Fernand Fleuret.

Revue hebdomadaire (9 août) : « Emeraude », d'Alexandre Kouprine. — « Souvenirs sur Eugène Scribe », par M. Pierre Paraf, qui publie là une lettre inédite de Richard Wagner proposant à Scribe d'écrire le livret du « Hollandais volant », lettre accompagnée du scénario inédit et qui demeura sans réponse.

Revue Anglo-Américaine (août) : « Origines protestantes du féminisme anglo saxon », par M. Paul Descamps. — « Bacon et Montaigne essayistes », par Mme V. Zaffe. — « Shakespeare et Belleforest », par M. J. Derocquigny. — « Une difficulté d'une des méthodes antistratfordiennes », par M. G. Connes.

La Revue de France (15 août) commence la publication d'un roman posthume d'Art Roë : « Berthe Vauclin ».

Revue Mondiale (15 août) : « Les strophes françaises », par E. Faguet, début d'une série d'articles inédits du défunt critique.

La Renaissance d'Occident (août) : « Le dernier disciple de Ronsard », un bel essai de M. Jules Tellier sur Maurice du Plessys. — Une suite de fort beaux poèmes de M. Ch. Conrardy : « Le signe de Saturne ».

L'Idée libre (août 1924-Thermidor 132) a confié à M. F. Monier le soin d'ouvrir une enquête : « Qu'est-ce que l'âme ? » et commence la publication d' « une vingtaine d'opinions sérieuses et très éducatives ». « Pluraliste, mon rêve ordinaire est pluraliste. Oserai-je dire qu'il est pluralement pluraliste ?... » écrit M. Han Ryner.

Clarté (numéro double : 1er et 15 août) : « Lénine, qui est-ce ? » par M. Ed. Berth.

Revue bleue (16 août) : « La psychologie amoureuse de Louis XIV » par M. Louis Bertrand. — M. Max Buffenoir : « Gérard de Nerval et ses derniers biographes ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Un portrait inédit de George Sand (Le Journal des Débats, 25 juillet). — *Le Romantisme gastronomique* (Le Figaro, 14 août). — *Littérature de cabinet* (Les Nouvelles Littéraires, 9 août).

En son feuilleton du **Journal des Débats**, consacré à George Sand, M. Jean Bourdeau publie cette curieuse lettre « écrite par un jeune maître de l'Université appelé à un brillant avenir et adressée à sa femme, le futur auteur du *Péché de Madeleine* » :

Châteauroux, 13 *juin* 1861, 11 *h.* 30 *du soir.*

« ... Voici comment l'idée m'est venue d'aller voir Mme Sand, et comment cette idée a merveilleusement réussi. Depuis que je suis dans le Berry, j'ai la tête pleine de mes souvenirs de George Sand, et tout m'y ramène, les noms, les lieux, les figures mêmes, l'accent du patois berrichon. L'autre jour, je songeai que j'étais bien près de Nohant (sept lieues), que G. Sand ne venait presque plus à Paris, que, si je ne la voyais pas je ne la verrais peut-être jamais. Elle vient d'avoir tout récemment une grosse fièvre typhoïde. On est encore inquiet de rechutes possibles. Bref, j'écrivis de ma plus belle encre un petit billet pour annoncer ma visite. Je devais me rendre à Nohant aujourd'hui dans l'après-midi. C'était l'emploi que je ferais de mon jeudi, et, pendant que mon collègue s'installait à Limoges, moi, je m'apprêtais à voir cette chose la plus curieuse de la terre, un grand génie.

« Je suis parti ce matin, à dix heures, dans un bon et gentil cabriolet. La journée était magnifique. C'était juin dans toute sa douceur et son éclat. Je pensais tout le long de la route : Qu'allait-elle me dire ? Que lui dirais-je ? Tant de choses m'attirent vers elle, tant de points nous séparent ! De telles dissidences d'idées, dans un si large fond de sympathie ! Et puis tous les lieux que je traversais ravivent en moi tout un monde de souvenirs : c'était la *Vallée noire*, c'était *Saint-Chartier*, c'était la route de la Châtre. Vous savez comme tous ces noms reviennent à chaque instant dans ses livres. J'en avais enchanté mon souvenir, et toute la route était bordée pour moi de ces images flottantes d'un pays idéal que l'on croit voir en rêve, et que l'on reconnaît vaguement dans une réalité aperçue pour la première fois.

« C'est ici », me dit mon cocher, vers midi et demi, et il me montrait un jardin anglais séparé de la route par un petit fossé et un buisson. La maison était cachée dans les noyers.

« Je laissai ma voiture sur la grande route à une petite auberge voisine, et je pris un étroit chemin creux qui devait me conduire à la grille du château.

« En sonnant, j'aperçus le jardinier qui soignait ses roses dans la cour. Vous savez la passion de G. Sand pour les fleurs et les oiseaux. Ce jardinier, l'ami des fleurs, avait, à mes yeux, quelque chose de touchant. Il prit ma carte et m'introduisit dans la cour toute fleurie et ombragée de beaux arbres. J'étais là, en face de ce château, où se sont passées tant de scènes *historiques* — et où ce beau génie s'est éveillé, à force de *penser* dans sa première jeunesse, à force de *souffrir*, plus tard, une fois mariée. Et les souvenirs me venaient à flots.

« Un instant après, je vis sortir de la maison une jeune paysanne-soubrette, qui me dit, de sa voix la plus douce, que Madame me priait d'entrer et qu'elle allait descendre. Elle venait de se lever et prenait un bain (il était une heure environ, mais vous savez qu'elle travaille la nuit).

« Je causai cinq minutes dans le salon qui a encore les meubles de sa vieille et spirituelle grand'mère, la fille du maréchal de Saxe. La jeune paysanne *Marie* parlait avec moi d'un ton si simple, si aisé, si élégamment naturel, que je me mis à la regarder avec attention. C'est, en effet, le type des paysannes distinguées des romans de G. Sand, de *Jeanne*, par exemple. Cette jeune fille remplit une grande place. C'est comme une fille adoptive, tant G. Sand l'aime ; elle me raconta la dernière maladie de *Madame*, leur voyage dans le Midi et la Savoie — leur retour depuis trois jours seulement, — j'ai eu du bonheur !

« Au bout de quelques minutes, G. Sand entra. J'étais ému avant, je ne le fus plus en la voyant. Un miracle de *naturel* que cette femme. Elle a *cinquante-sept ans*. Elle est un peu forte, sans excès — de beaux traits un peu marqués — des mains et des pieds d'enfant, des cheveux très noirs mêlés de cheveux très blancs, mais tous frisés et crêpés naturellement, à la Ninon, mais sans prétention — des yeux ! oh ! des yeux admirables de *bonté* et de *gaîté*. Elle me tendit la main en me voyant, m'assura que je lui faisais un plaisir infini. Je baisai sa main, elle roula une cigarette, m'en offrit une, que je refusai (hélas !), et nous nous mîmes à causer avec une liberté, une aisance, une amitié, comme si nous nous étions connus toute notre vie ; — au bout d'une demi-heure, elle se leva, prit mon bras, et me montra toute sa maison, sa chambre de jeune fille où elle rêvait tant et où son génie se nourrissait de lectures nocturnes, la chambre de sa grand'mère, qui est devenue l'appartement de son fils Maurice, sa chambre à elle, où, ma foi ! le lit n'était

pas encore fait. Elle m'en demanda pardon, parce qu'elle venait de se lever. Le tout d'une propreté, d'une distinction artistique, d'une bibelo-terie variée, comme vous l'aimez, d'un cachet de simplicité et de goût inimitable. Puis le petit théâtre du château, qui est leur passion à tous et un bijou, en effet, rien n'y manque, décor, coulisses, costumes (1). Tout le mois de septembre et d'octobre, la famille joue avec des amis des pièces dont le canevas est préparé et sur lequel les acteurs improvisent. Le prodige est la paysanne-soubrette : une merveille, m'a-t elle dit, d'intelligence théâtrale. Après m'avoir détaillé toute sa maison avec une bonne grâce, une gaieté, un gentil sans-façon dont je ne puis exprimer le charme, elle me dit qu'elle allait me rejoindre au jardin dans un instant. On l'attendait ; c'était ce vieil ami à elle, dont elle parle souvent dans ses *Mémoires*, un ami d'enfance, M. Duvernet, très riche propriétaire des environs, et devenu aveugle depuis quelques années. Il venait d'apprendre son retour et accourait la voir. Il faut vous dire que G. Sand est visiblement adorée de tout *ce qui l'entoure*, Elle est incroyablement *bonne*, pas *poseuse* le moins du monde, simple, naturelle au possible ; aimant passionnément à coudre et à broder — vraie femme, beaucoup plus qu'on ne l'imagine ordinairement, — toilette simple, mais jolie toilette de campagne, robe grise et chapeau de jardin.

« Je parcourais le parc depuis un quart d'heure, lorsque Mme Sand vint me rejoindre avec son vieil ami Duvernet. Nous nous assîmes tous les trois dans une petite île bien ombragée, et, là, nous avons vécu deux heures, en causant de tout sujet, littérature, histoire, politique, avec une liberté absolue. Personne ne souffre mieux la contradiction que George Sand ; elle ne déteste, dit-elle, que le *mensonge* et la *bassesse*. Je l'ai attaquée sur plusieurs points, elle s'est défendue avec une bonne grâce et un calme parfaits. Ces deux heures ont été un enchantement — aucune théorie, des idées seulement échangées en toute simplicité de cœur et de raison, sans apprêt, sans autre but que d'exposer sa libre opinion.

« Elle me dit que son fils Maurice fait dans ce moment-ci un voyage en Afrique. Elle attend pour après-demain sa fille Solange, qui vient de Paris. Elle n'a ici avec elle qu'un artiste de beaucoup de talent, ami intime de Maurice, M. Jules Manceau, qui la soigne et qui l'adore comme une mère. Elle me racontait qu'il était venu la voir, il y a *douze ans*, et qu'il ne s'est pas encore en allé.

« Inutile de dire qu'on m'avait retenu pour toute la journée. On voulait me retenir pour la nuit, le lendemain. J'ai eu la force de résis-

(1) Le petit théâtre de marionnettes, sculptées par Maurice Sand et dont trois armoires sont pleines, n'existait pas à cette date (Note de M. J. Bourdeau).

ter, non sans peine ! Le dîner a été très gai, très animé, la conversation parfaitement décente. J'étais dans mes meilleurs jours ; on a paru content de moi. Le soir, après une dernière conversation sur la terrasse embaumée de ses belles fleurs, je dus partir. Elle me dit adieu comme à un ami de toujours, me faisant promettre de venir la voir en septembre, à l'époque des grandes fêtes théâtrales de Nohant, me promettant de m'avertir dès qu'elle serait à Paris. Je suis parti le cœur gros de quitter si vite tant de génie, tant de naturel et de bonté. Pas la moindre pose, pas la moindre affectation, riant de tout cœur de l'esprit des autres, ayant pour elle plutôt du bon sens et de l'élévation que de l'éclat dans la parole... »

. . . .

(La lettre est ici interrompue par le départ, puis se termine ainsi : « Ne trouvez-vous pas que j'ai fait un petit voyage féerique ? »)

On ne peut mieux « évoquer dans sa fraîcheur le prestige personnel que George Sand exerçait autour d'elle », ainsi que l'écrit M. Jean Bourdeau, qu'en publiant cette lettre si belle de sincérité et de simplicité dans l'admiration.

§

M. Eugène Montfort, dans **le Figaro**, nous rapporte ce mot de son ami Maurice des Ombiaux, l'éminent gastronome, auteur du *Manuel de l'Amateur de Bourgogne* :

— On ne sait plus manger, mon cher ! Un tas de gens, qui viennent je ne sais d'où, ont tout mêlé, tout confondu ! Et savez-vous ce que l'on fait maintenant ? Eh bien ! *on fait du romantisme gastronomique !*

Au camp des mangeurs, épilogue M. Montfort, « l'anarchie est considérable et vraiment il semble que la tradition de la gourmandise se perde un peu plus chaque jour. »

La cause en est sans doute à cette invasion étrangère, à l'extraordinaire immigration que nous subissons depuis la guerre, et qui a si fort transformé Paris que, dans certains quartiers, on ne sait plus où l'on est et que l'on s'imagine qu'on va bientôt avoir besoin d'un interprète. Ces gens ont apporté ici leur goût primitif, leurs cuisines barbares ; elles débordent sur la nôtre. Alors on fait de l'exotisme culinaire, on a des curiosités. On veut donner à son palais des sensations inédites. Et puis, il y a les nouveaux riches, toutes les personnes pour qui la finesse de la table, la bonne chère, est une révélation récente, et qui se livrent, dans leur élan de néophytes, aux pires incohérences ; l'homme qui mettait du foie gras dans le pot-au-feu est certainement un nouveau riche (1).

(1) Le pot-au-feu au foie gras ! cause de l'indignation lyrique de M. des Ombiaux.

La cuisine française pourtant était arrivée à un bel équilibre. Quelle perfection ! On peut dire que le dix-neuvième siècle a été chez nous le siècle classique de la bouche. Comment, en effet, ne pas faire la remarque que l'époque de Louis XIV, qui connut en art et en littérature un si bel épanouissement, demeura, en cuisine, arriérée. Le moyen âge se prolonge, en cuisine, jusqu'au dix-septième siècle. C'est encore le temps des galimafrées.

On mange beaucoup, mais sans finesse. On dispose sur la table des pyramides de viandes, on fait couler sur les places des fontaines de vins. On est vorace, on est goinfre, on ne sait pas manger. Les recettes du temps sont grossières. Déjà, d'ailleurs, il y avait des gastronomes : Boileau en était un. Mais ceux-ci étaient perdus dans la foule des ignorants et des sauvages, ils trouvaient rarement à qui parler. Je sais à peu près ce que l'on mangeait au dix-septième siècle, quand on mangeait bien. Car je crois que, par certains côtés, la cuisine marocaine se rapproche de ce que pouvait être la très ancienne cuisine française, et souvent j'ai dîné, jadis, chez des Marocains qui tenaient fort à un bon service. On sait que les riches Marocains se disputent entre eux les cordons bleus. Une esclave vraiment savante en l'art de la cuisine valait un prix exorbitant. Or, au Maroc, dans les repas luxueux, on sert, par exemple, quatre services de poulet, indépendamment de tous les autres plats. Sous Louis XIV, c'est bien ainsi que se comprenait l'ordonnance d'un dîner. On tenait davantage à la quantité et à l'abondance des mets qu'à la qualité de leur préparation. On ne mangeait pas, on se nourrissait. Les appétits étaient robustes, la faim grande, il s'agissait de l'assouvir. D'abord, se rassasier.

C'est au dix-huitième siècle seulement que manger devient un art. Les mœurs, sous la Régence, s'étaient affinées, le siècle de Louis XV fut celui des petites maisons et des soupers : le temps le plus spirituel de notre histoire.

Or, la cuisine va avec l'esprit, la cuisine est spirituelle. Il faut manger finement pour parler légèrement, gracieusement. Il faut que les plats qu'on sert vous éveillent, vous égaient, vous mettent en train, qu'ils ne vous abourdissent jamais. Autrement, adieu les pointes, les mots, les épigrammes ! On savait, au dix-huitième siècle, préparer cette cuisine spirituelle. Aussi, comme nos gens de lettres étaient brillants aux petits soupers des grands seigneurs ou bien chez la marquise !

Mais c'est au dix-neuvième que la cuisine française a connu son apothéose, qu'elle est sortie de l'empirisme, qu'elle a codifié ses recettes, qu'elle a dressé la somme de son expérience, qu'elle est enfin devenue classique. Sa supériorité universellement reconnue, le monde entier nous a demandé des cuisiniers. Le Premier Empire, qui aurait pu être funeste à l'art gastronomique, car les militaires sont de gros man-

geurs, mais non pas de fins mangeurs, s'était passé en somme mieux qu'on pouvait l'espérer, grâce à Cambacérès, qui sut renouer avec la tradition ancienne. Et l'on arriva à Brillat-Savarin.

Enfin, Savarin vint !...

Savarin, ce maître qui a été injustement dénigré, écrit M. Montfort, mais qui sera toujours chéri des connaisseurs.

Beaucoup de gens de lettres, d'ailleurs, sont gourmands. Inutile de parler de Monselet ou de Dumas père, mais s'il existe une recette de poularde à la des Ombiaux — naturellement — peut-être ne sait-on pas assez qu'il y a aussi une recette de sole à l'Octave Mirbeau ? En cuisine, tous les écrivains sont classiques. Il faut bien qu'ils le soient, car ils ont besoin d'une nourriture à la fois substantielle et légère. Le travail intellectuel, en effet, « creuse », comme on dit. Mais un auteur, pour que son cerveau fonctionne bien, ne doit pas se charger l'estomac. C'est donc au répertoire français classique qu'il s'adressera. Cuisine au beurre, cuisine à la crème, cuisine au vin. Quand on va dans le Midi, plus de beurre : de l'huile. Pas de crème! Dieu sait si j'aime Marseille, mais ma passion même pour cette cité magnifique ne m'empêchera pas de dire qu'à Marseille, hélas ! la crème est complètement inconnue. Il est vrai que là nous abordons une autre terre. Autre ciel, autre pays, autre cuisine.

Autre poésie, autre littérature. Qui écrira ce petit essai sur les rapports de la cuisine et de la littérature?

On demande aussi aux érudits gastronomes ce qu'ils pensent du jugement de M. Eugène Montfort sur la cuisine du XVIIe siècle? C'est une question qui intéresserait, peut-être, les *Curieux* de l'*Intermédiaire?*

D'une *chronique* de Maurice Boissard dans les **Nouvelles Littéraires**, j'extrais cette très juste critique de la littérature de métier :

M. J.-H. Rosny aîné n'écrit pas plus de trente lignes par jour. Il l'a fait savoir au critique des romans du *Mercure*, qui avait prétendu, dans une de ses chroniques, qu'il publie deux ou trois romans par an. La réponse de M. J.-H. Rosny aîné m'a beaucoup intéressé. Ecrire trente lignes par jour ? Qu'est-ce que cela veut dire? On écrit ou on n'écrit pas. Je comprends qu'on soit six mois sans écrire. Je comprends qu'on recommence, pour l'améliorer, un travail. Mais quand on est à écrire, que ce soit un livre, une nouvelle ou un article, cela va plus vite que trente lignes par jour. Un écrivain comme M. J.-H. Rosny aîné est libre. Il dispose de tout son temps. Son existence est tout entière donnée à la littérature. Il n'a pas, comme tant d'autres, une occupation

qui les retire toute la journée de leur travail d'écrivain, qui en interrompt le cours dans leur esprit, qui les fait vivre au milieu de choses souvent extrêmement différentes, qui les oblige, chaque soir, à se *remettre* au travail, à *commencer* de nouveau, pour ainsi dire. Il bénéficie du travail ininterrompu, de l'excitation entretenue de l'esprit, d'un entraînement que rien ne dérange, comme une roue à laquelle on a imprimé un mouvement si fort qu'elle tourne presque toute seule. Qui contredira que plus on écrit, plus on écrit facilement et mieux, et que les dernières pages d'un livre ou les dernières lignes d'une chronique vont beaucoup mieux que les premières ? M. J.-H. Rosny aîné dit qu'il met des années à l'élaboration d'un roman? C'est parfait. Mais quand il se met enfin à l'écrire ? Trente lignes par jour ? Voilà un cerveau bien froid. Comment diable écrit-il ? Au compte-gouttes, probablement. Ou il ne passe à son travail d'écrivain qu'une demi-heure par jour, le reste donné à d'autres choses. Il y a une explication à tout cela. C'est que la littérature actuelle, dans son ensemble, est une littérature de cabinet. Les écrivains sont des gens de métier. Ils écrivent comme d'autres sont employés. Ils sont employés chez eux et pour écrire des livres, voilà toute la différence. Personnellement, dans leur personne, dans leur vie, ils n'ont rien d'intéressant, de curieux, de particulier, d'original, qui leur confère un attrait comme homme, comme ces écrivains du XVIIIe siècle, comme plus près de nous un Stendhal, un Châteaubriand, qui avaient vécu, couru le monde, eu mille aventures les plus différentes, circulé dans tous les milieux, beaucoup senti, vu, observé, retenu, pour qui écrire était avant tout et uniquement un plaisir, et qui, lorsqu'ils se mettaient à écrire, n'avaient qu'à laisser courir leur plume, pressés par leurs souvenirs, pour raconter, soit directement, soit en les transposant, les mille choses vivantes qui étaient en eux. Nos auteurs d'aujourd'hui savent écrire, inventer des histoires, camper des personnages. Ils font cela enfermés dans leur chambre, avec de l'encre, une plume, du papier, à la journée, par petits morceaux, d'une manière tout extérieure, comme un ébéniste qui monte un meuble, de façon que cela fasse trois cents pages. Cela explique la médiocrité de la littérature d'aujourd'hui. A la fin, on se systématise, on se blase, on devient purement livresque. Le public, qui recherche avant tout les histoires, préfère d'ailleurs de beaucoup ce genre d'auteurs aux auteurs « personnels ». Il faut un grand goût littéraire, une curiosité extrêmement fine et sensible pour aimer les livres qui racontent uniquement l'homme qui les a écrits. J'ai vu Remy de Gourmont écrire *Un cœur virginal* ayant ouvert, à côté de lui, *De l'amour*, de Stendhal, dans lequel il puisait les explications psychologiques des actions de ses personnages. Je me rappelle qu'un jour, au sujet d'un écrivain qui avait dit qu'il ne relisait jamais ses livres, devenus

pour lui sans intérêt après qu'il les avait écrits, Léon Bloy, que j'ai du reste en horreur comme homme et comme écrivain, bien qu'il ait bien des côtés comiques, me disait son étonnement de ce propos, alors que lui se relisait sans cesse. « C'est bien simple, lui dis-je. C'est que vous êtes personnellement dans vos livres, que vous en êtes le sujet essentiel, que c'est votre vie que vous racontez en les écrivant. Tandis que nos romanciers, un livre est pour eux pure fabrication professionnelle. Une histoire racontée, ils l'oublient pour passer à une autre. » La plupart des auteurs de romans, aujourd'hui, me font assez l'effet de gens qui parleraient de l'amour en ne l'ayant connu que dans le mariage.

Nos romanciers de métier n'ont, en effet, pas le temps de vivre : ils écrivent.

R. DE BURY.

ART

A.-Ferdinand Herold : *Roll* (collection « Art et Esthétique »), librairie Félix Alcan.—Exposition George Lacombe, galerie Balzac. — Exposition Hallowell, galerie Bernheim jeune. — Concours de Rome.

A.-Ferdinand Herold publie une remarquable monographie d'Alfred **Roll**. Toute l'œuvre du peintre y est étudiée et décrite. Pour chaque toile citée, Herold juxtapose à l'analyse picturale un sobre commentaire qui situe le tableau dans l'œuvre du peintre, le fait revivre dans la mémoire par une exacte notation de la composition comme de l'harmonie colorée. Herold a adopté, pour son exposé de l'œuvre, l'ordre chronologique et dégage ainsi, en notant les incessants progrès du peintre, la marche de sa lente réalisation de volontés d'art, conçues lors des débuts de l'artiste. Ainsi se développe l'étude d'une formation sur soi-même, où les influences et l'ambiance esthétique auraient eu peu de part, une fois le choix fait initialement de la gamme des thèmes, de la tendance générale et des moyens d'expression. Un chapitre très bien fait donne, en correspondance, l'impression de la critique devant l'œuvre de Roll, et éclaire le commentaire présenté dans ce Livre de la vie et de l'œuvre de Roll, par des impressions immédiates données par les critiques au jour le jour des Salons. Il n'en est guère d'intéressantes en dehors de celles de Louis de Foucraud, sensible à toutes les formes de l'art, compréhensif à presque toutes ses formules et assez bon écrivain pour que sa vision d'un tableau mérite d'être consultée, et de celles de Stuart Merrill, averti

des influences littéraires sur l'art plastique chez les artistes de la fin du XIXe siècle, ou celles de M. Mauclair. On y retrouve des jugements d'Edmond About, homme d'esprit, nullement critique, misonéiste, et d'Armand Silvestre, qui savait traduire en jolies phrases un tableau dédié à la gloire de la beauté féminine et, cela fait, ne se souciait guère du reste. Un chapitre d'Herold contient quelques aphorisme, notes, propos de Roll, qu'il a bien fait de réunir, présentant ainsi en un bref raccourci la mentalité du peintre et presque l'histoire de cette mentalité. Ces extraits, ces phrases sont intéressants littérairement, comme tout ce qu'écrivent les bons peintres, car ils ont le don de voir et celui de faire voir. Ils pratiquent l'ellipse très volontiers, ils écrivent sans surcharge, et ne se trompent que lorsqu'ils veulent faire du lyrisme. Mais heureusement pour eux, ils n'en ont pas le temps, et leurs prosopopées ne gâtent que par menues places leurs précieuses notations écrites.

Alfred Roll est un excellent peintre, qui fut de premier plan dans l'art décoratif et n'est pas tout à fait du premier ordre dans l'histoire de la peinture récente. Il fut laborieux, opiniâtre et ne recula pas devant les plus hauts et les plus difficiles travaux. Il n'est pourtant pas exempt d'indécision. C'est une marque d'ailleurs qui touche non seulement son œuvre, mais celle de plusieurs de ses amis et contemporains notoires, prix de Rome ou non qui naquirent à l'art, alors que l'impressionnisme donnait ses premiers chefs-d'œuvre, qui furent touchés de la vérité nouvelle sans être entraînés complètement à s'y conformer. C'était propos d'école que les impressionnistes et même les maîtres de l'époque précédente, s'ils pouvaient imposer des tableaux de chevalet, des notations, des impressions, seraient impuissants à réaliser les grands travaux décoratifs, et ces assertions semblaient appuyées par des faits puisqu'aucun des grands paysagistes du temps, ni Courbet, moins encore les Impressionnistes, n'avaient été appelés à fournir la preuve du contraire.

Il faut d'ailleurs avouer que le désir de construire le tableau, de donner une image peinte d'après des idéologies, restait parfaitement légitime. L'Ecole n'en avait point le monopole, et les impressionnistes eussent parfaitement suffi aux projets les plus ambitieux, mais puisqu'on ne les y conviait pas, leurs activités se dirigèrent ailleurs, et leur esthétique ne manquait point de les y

inviter. Il s'agissait de conquérir la lumière, la vie de la rue, l'allure vraie du passant et de faire moderne, pour les êtres et les choses.

Les écrivains y étaient bien pour un peu : ceux qui paraphrasaient l'esthétique de Courbet, ceux qui voyaient surtout dans la critique de Baudelaire l'étude sur le *peintre moderne*, et ceux qui, comme Goncourt, appuyés sur la tradition des petits maîtres du XVIIIe siècle, recommandaient le moderne, sauvaient le nu par la juxtaposition avec l'habillé et voulaient le légitimer par une mise en place réaliste dans un spectacle vrai. Cette influence de Goncourt, l'application de la théorie énoncée dans *Manette Salomon*, à propos du tableau que crée Coriolis sur le conseil de révision, on en trouve la trace chez Roll, et persistante, puisqu'elle éclate surtout dans ses derniers travaux décoratifs.

Ici, tout en faisant la part de l'esthétique nécessaire de l'art du plafond qui doit présenter et non conter, qui tend à résumer une image centrale et bien visible, centre d'épisodes dispersés qui peuvent paraître comme des réflexions en marge du sujet principal, ou une interprétation un peu différente de ces personnages, on peut constater aussi chez le peintre une modification des influences littéraires. L'attention publique, celle de l'élite au moins, s'était partiellement détournée du roman moderniste. Les sujets du travail décoratif de Roll empruntent à la poésie et à son mode le plus récent qui voulait décrire, en même temps que l'idée, sa naissance dans la sensation et sa marche dans l'épanouissement. Le caractère successif de la connaissance des épisodes, dans la vision simultanée de l'ensemble, y pouvait prêter. Il ne s'agissait plus d'ordonnances telles que celles du *14 Juillet* ou de la *Grève*, le plus possible de mouvements, de mouvements presque statiques, de transitions de mouvement, analysant les divers points du spectacle, en donnant la généralisation par l'accord anecdotique. Il fallait toucher à la plupart des points d'une féerie plausible provoquée dans l'esprit par le thème donné.

Le métier du plafond est difficile. Ces difficultés sont pourtant assimilables par des peintres médiocres, en admettant que ceux-ci ne recourent pas à l'artisan d'art, au praticien pour équilibrer les masses et la perspective. Si la peinture moderne a donné des plafonds tels que ceux de Delacroix, l'impéritie permanente des bureaux a maculé nombre de bâtiments d'Etat des

plus déplorables peintures dues aux plus médiocres des professeurs.

Roll abordait la décoration du plafond du petit Palais avec une expérience décorative gagnée en peignant pour l'Hôtel de ville de nombreux panneaux décoratifs. Il a été égal à sa tâche difficile, comme dessinateur et comme coloriste. La conception porte la trace de ce mélange des thèmes lyriques et très modernes dont le critique des Goncourt avait indiqué le point de départ, que l'impressionnisme pur n'avait point admis, parce que cela pouvait paraître une confusion des genres. La polémique avait contribué à dresser des cloisons solides entre le réel, interprété dans le rêve, et le rêve observé, soit la réalité. Fantin-Latour, pour prendre un exemple, qu'on peut citer pour tous les peintres de son moment, car il en est peu chez qui on ne retrouve quelques accords de tons familiers à Fantin et créés par lui, Fantin-Latour, après quelques beaux essais de peinture imaginative (tableaux de chevalet, la *Féerie, Sarah la baigneuse*), faisait deux parts distinctes, suivait deux voies, réaliste dans sa peinture, visionnaire dans ses lithographies, et, s'il revient picturalement à la légende ou à la féerie, il l'isole.

Roll reprend, dans *Apothéose,* le mélange des thèmes, entoure une personnification de la République et la représentation des bustes d'hommes célèbres de la figuration réaliste de travailleurs, sur un fond de fumées d'usines. Le panneau Poésie Drame va un peu plus loin, place sous un buste de Berlioz, en motif central, un orchestre dont les musiciens sont littéralement traduits, l'entoure d'une guirlande de femmes nues et évoque, pour plus de vitalité dans le rêve, en coin de tableau, l'âme et l'art de Berlioz, par une évocation (Faust et Méphisto en costume de drame lyrique) de la course à l'abîme.

C'est proprement, avec beaucoup de recherches dont on peut deviner la diversité, revenir aux moyens de l'imagerie romantique, panachés de souvenirs de Rubens, qui d'ailleurs n'est pas absent des recherches de l'imagerie romantique. Mais tout récemment Othon Friesz, en une tentative de grande décoration (encore isolée parmi les recherches d'un groupe d'artistes, toujours écartés des commandes murales, comme leurs devanciers) Othon Friesz, voulant décrire les horreurs de la guerre, en un résumé surgissant, n'a-t-il pas été amené à utiliser ces mêmes procédés

de juxtaposition brusque des éléments de spectacle qu'offre l'imagerie romantique. Ces procédés, qui relèvent de la fantaisie créatrice de Delacroix, pour une grande part, apparaissent des meilleurs et dépassent singulièrement en intérêt l'allégorie sèche et terre à terre des élèves d'Ingres. Les plafonds et les décorations de Roll comptent, par la variété de moyens que permet cette libre interprétation de la vie tenant compte de la rêverie, parmi les meilleurs qu'aient acceptés de notre temps l'art officiel, et il en rompt la monotonie. Roll présente une individualité de songerie et de conception, servie par un métier personnel, acquis à la suite de longues méditations, auquel il manque un peu d'audace, peut-être parce que trop réfléchi, formulé malgré des hésitations, au cours d'hésitations qui en ont émoussé quelque peu l'accent.

§

Une exposition rétrospective, galerie Balzac, a rappelé, en le signalant complètement, **Georges Lacombe**, peintre et sculpteur, peintre réaliste de la Bretagne, évocateur de légendes et de fantaisie, par la sculpture. Cette singularité s'explique par un double traditionalisme de paysagiste, demeurant fidèle au motif, et d'amateur de vieux meubles où l'exemple de richesse décorative a inspiré l'artiste et l'a conduit à une résurrection très-libre du genre et au maniement de ses motifs, isolés dans des œuvres détachées, bustes ou statues.

M. **Hallowell** est un aquarelliste américain. Il a donné une série de petites notations prises dans des beaux ports du midi français, Biarritz ou Saint-Tropez, avec une description habile et preste de la vague multiforme, de justes synthèses des courbes des côtes, une notation exacte de l'heure sur les toits rouges des villages, sur les cyprès du paysage méridional.

§

Les concours de Rome ont été soumis au public. Ces noms de M. Troussard, Patrisse, de Jonckere sont sortis de l'ombre scolaire. Mais ce ne sont pas eux qui vont à Rome. Les sujets sont plus variés, moins conformes à la banalité d'antan. Commencement timide de renouveau?

GUSTAVE KAHN.

LES ARTS DÉCORATIFS

L'Exposition internationale des Arts décoratifs et industriels modernes. — Il serait peut-être exagéré de tirer, des lieux communs prononcés par les politiciens qui présidèrent le dîner des *Artistes Décorateurs* (de juillet dernier) — dans l'atmosphère neutre d'une salle de palace, style « salle de bain », et après un banquet sans caractère ni saveur — il serait exagéré, dis-je, de tirer de tout cela une foule d'arguments pessimistes contre l'exposition de 1925.

On peut cependant exprimer son étonnement — sans être, je pense, accusé de parti pris — au sujet de tant d'éléments inesthétiques dominant dans une fête gastronomique qui doit être considérée comme la première d'une série, par laquelle on célébrera l'effort des artisans de presque tous les pays du monde.

Je crois aux gens qui prêchent par l'exemple et me méfie, par conséquent, d'un communiste millionnaire ou d'un gourmet — tel feu Brillat Savarin — qui ne mange que chez les autres ou chez le traiteur...

Quand feu Roger Marx et quelques-uns de ses jeunes amis eurent — il y a 14 ou 15 ans — les premiers, l'idée d'une manifestation internationale d'art appliqué, ils voyaient uniquement un Salon annuel, plus étendu, où, pour l'occasion, on aurait invité ensembliers, céramistes, joailliers, ferronniers et autres artisans étrangers, chacun, dans son pays respectif, donnant le ton ou représentant le plus nettement l'esprit local.

Dans le courant des années et surtout pendant celles, combien mouvementées, que nous venons de vivre, ce projet élaboré par quelques spécialistes désintéressés s'est métamorphosé — on ne sait au juste comment — en un plan fort compliqué d'exposition internationale, placée sous l'égide de nos Chambres de Commerce de Paris, de Strasbourg, de Limoges, de Lyon, de Lille, de Nancy, etc., du Ministère du Commerce et de l'Industrie, du *Comité des Expositions à l'Etranger* et de certains comités industriels. Son président est M. Fernand David, sénateur de la Haute-Savoie, membre du Conseil d'administration de l'*Office national du Commerce extérieur*.

Le ministère de l'Instruction publique ne joue qu'un rôle de second rang... Car il y a d'abord à la tête de cette « exhibition » un

Comité de patronage d'honneur, et seulement ensuite la *Commission supérieure*, où travailleront de concert le *Commerce* et les *Beaux-Arts*. Vient enfin un troisième compartiment, celui « de l'admission »... où l'on compte quelques compétences, c'est-à-dire des noms d'artistes ou d'artisans.

Pourtant n'y cherchez pas ceux d'un Henri Matisse qui est la palette moderne même; du puissant André Derain qui, cependant, n'a pas hésité à composer les décors d'un ballet pour notre académie nationale de musique, d'un Signac, d'un Othon Friesz, d'un Vuillard et d'un Bonnard, d'un Dunoyer de Segonzac dont les lithographies d'après les danses d'Isadora Duncan forment un cas unique dans les annales du livre, d'un Boussingault qui incarne l'élégance du jour autant qu'un Lancret ou un Pater à leur époque, de Jean Marchand dont le Saint Martin qui, il y a une douzaine d'années, figurait aux *Indépendants*, est la seule toile moderne que je connaisse digne d'un pan de mur de cathédrale, du grand Maurice Vlaminck dont l'influence sur nos jeunes n'a pas de limites... Et je me borne à ne citer que les plus célèbres des coloristes actuels, sans chercher si en d'autres milieux, comme ceux des statuaires, du théâtre, de la musique, des lettres, on n'a pas non plus négligé de solliciter la collaboration des chefs de file.

On m'a objecté que la peinture, entre autres, n'a rien à voir avec une exposition d'art décoratif, à moins que ce ne soit comme détail de certains ensembles. Etrange réplique et qui porte en elle la preuve que le tableau, donc le peintre, y seront indispensables.

Mais, à part cela, est-ce qu'en l'occurence l'opinion des maîtres actuels du pinceau — dont les plus fameux des membres de la Nationale et des Artistes Français ont eux-mêmes cherché le voisinage au nouveau *Salon des Tuileries* — est-ce que l'opinion de ces maîtres actuels, comme du reste celle des littérateurs d'avant garde ou des compositeurs de musique, ne vaut pas celle des parfumeurs, des conseillers d'Etat, des marchands de meubles du faubourg Saint-Antoine, des soyeux lyonnais, de tous ceux qu'on a eu soin de faire figurer sur les listes publiées au *Journal officiel* du 18-3-24?

L'indulgent Maurice Prax qui reste modéré, même quand, dans le *Petit Parisien*, il s'indigne devant les ridicules de son

siècle, Prax demande — après avoir vu les vignettes primées au concours des timbres qu'on va émettre à l'occasion des événements qui nous occupent :

Devons-nous coller sur toutes les enveloppes des lettres que nous confions à la poste le petit papillon ci-dessous :



Ce n'est pas sérieux !...

On dirait partout que nous sommes timbrés si nous mettions en circulation des timbres pareils...

Seulement nous mettons en circulation d'autres timbres... Et sur ces timbres, il n'est pas, en vérité, inscrit que nous manquons de goût... Non, ce cruel aveu n'est pas gravé en lettres capitales!... Il est gravé tout de même et il saute malheureusement aux yeux, sous forme de quelque allégorie bêta, sous les apparences de quelque dame grincheuse qui doit, paraît-il, représenter notre République, sous celles de quelque gros gaillard qui tient à la main une branche laurier-sauce ou un pesant marteau...

Dans un cas où le goût national devient affaire de propagande universelle, on n'agit point par concours. On va voir les plus doués des dessinateurs vivants et on leur demande, au nom du bien public et de la tradition nationale, de graver l'indispensable symbole.

Ni Henri-Matisse, ni Raoul Dufy, ni Vlaminck, ni Derain, ni Segonzac, ni aucun des autres artistes déjà cités, n'auraient hésité un seul instant, ni d'ailleurs des illustrateurs réputés tels Pierre Roy ou Bernard Naudin, qui se trompe quelquefois, mais n'en possède pas moins un métier essentiellement français.

On a préféré jouer la gloire artistique du pays dans un handicap aux mille risques, dans une course à intérêt combiné, plus ou moins sincère... Passons.

Car tout ce qui précède n'appartient en fin de compte qu'à la préparation de l'exposition. Or artisans et artistes et critiques — au moins ceux qu'on a consultés, — politiciens et industriels, fonctionnaires et commerçants, tous ont été et sont restés d'ac-

cord sur une chose : pas de rétrospective. Et cela ne concerne plus la mise en page de l'œuvre. Le texte même se trouve là en jeu, le texte dont ni eux, ni vous, ni moi, ne sommes les maîtres.

C'est comme si la Hollande disait aux Suisses : « Nous allons faire la guerre... Mais il faut d'abord enlever vos montagnes... parce que chez nous le pays est plat... et vous pourriez vous cacher derrière les pics... »

Vous me diriez que c'est pure folie, ce que je suppose là... Je suis complètement de votre avis. Mais ce que fait le comité du Salon 1925 l'est juste autant. Nous sommes au sommet... Depuis huit cents ans, on n'a pas inventé, en Occident, une seule ligne décorative ou le moindre motif ornemental, sans que le principe n'en soit sorti des provinces d'entre le Rhin et l'Océan Atlantique.

Depuis le gothique de Chartres, de Reims, de Paris, d'Amiens, auquel toute l'Europe dut offrir le droit de cité ; depuis la Renaissance qui n'est que ce même style gothique, habilement maquillé par ces éternels plagiaires que sont les ensorceleurs de la presqu'île latine, jusqu'aux premiers jours du munichois qui, lui, n'est que la tardive exploitation du Louis XVI, dont les événements de la fin du XVIIIe siècle, et le débordant Empire, avaient empêché le développement en Allemagne (où, de la rocaille alourdie, on avait sauté au facile néo-classicisme des débuts du XIXe siècle), depuis le gothique, je le répète, aux munichois, de Berlin à Londres et de Stockholm à Rome, sans oublier les pays slaves, tous sont, décorativement parlé, tributaires de la France.

Et voici que le pays qui a enseigné au monde moderne à construire des maisons, à les meubler, à tisser, à s'habiller, à dessiner parcs et jardins, à manger avec art, à s'amuser avec grâce, à jouer la comédie et à mettre distinction et équilibre en tout geste et tout décor des gens civilisés, voici que ce même pays, riche d'un atavisme quasi millénaire, se voit traité d'égal à égal avec ses voisins industrialisés, avec certaines unités politiques qui viennent de naître, avec de nouveaux peuples pour qui le mot tradition ne possède qu'un sens spéculatif, avec tous ses invités qui, pour la plupart, ne connaissaient encore que le seul bibelot parisien, il n'y a pas cinquante ans !

Chaque nation son pavillon et chaque pavillon sa section rétrospective, voilà le mot d'ordre qui aurait dû être donné, si l'on

avait eu à cœur de réunir un maximum de chances sur la mise nationale. Et qu'on n'objecte pas le manque de place... Un simple coup d'œil sur le plan de l'exposition prouve la faiblesse de cette excuse... Mais cette préoccupation presque immatérielle ne peut tenir contre les arguments du commerce et de l'industrie de nos jours. Puis la foire de 1925, entreprise financière, doit avant tout devenir un succès direct.

Et sur ce terrain, je l'avoue, je ne puis suivre les dirigeants. J'ai toujours jugé les œuvres et les pensées avant qu'elles ne fussents devenues marchandises : c'est même le propre du critique d'art.

Il reste un dernier point ; j'ai failli écrire : « il restait un dernier point », tant M. Hairon, savant sculpteur sur bois et porte-parole de la *Société des Artistes Décorateurs*, au banquet, déjà mentionné, se montra... optimiste à propos de cette question, la triple question de la signature des œuvres d'artisannerie, de la responsabilité artistique et du droit strict que possèdent les fabricants, éditeurs et revendeurs à la propriété de ces signatures.

La confiance exprimée par Ch. Hairon ne peut que nous tranquilliser. Il existe en outre, dans le règlement de l'exposition, un article au sujet des cartels, disant que tout objet envoyé doit être accompagné de mentions indiquant le nom du ou des créateurs, à côté de celui de l'éditeur ou du fabricant. Peu importe alors dans quel ordre on y imprimera ces noms.

Ce problème professionnel nous entraînerait trop loin. Si le besoin s'en fait sentir, on le traitera dans une prochaine chronique.

Pour le moment et afin de terminer sur une note plus optimiste, disons que, dans la patrie des tailleurs de pierre bourguignons des émailleurs de Limoges, des dentelières du Puy, de Valenciennes, d'Alençon et de Chantilly, de ciseleurs et d'ébénistes tels que Boulle ou Riesener ou Martin Carlin, de tapissiers comme ceux de Beauvais ou des Gobelins, de peintres décoratifs comme Puvis de Chavannes, de verriers comme Lalique... l'instinct du goût doit nécessairement vaincre l'esprit mercantile. Si la France reste la patrie du droit, il ne peut exister pour elle cause plus sacrée que la défense du droit de ses artistes, cela signifie : de sa tradition artistique ! Car si toutes ses causes sont

bonnes et d'intention pure, celle-là, plus que les autres, n'est que conscience et désintéressement.

VANDERPYL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Au sujet des origines paternelles d'André Chénier. — Le *Mercure de France* a publié, le 1er avril 1924 un fort intéressant article de M. Bertrand Bareilles sur les *Origines d'André Chénier*. Son objet, toutefois, se borne à l'ascendance maternelle. Pour Louis Chénier, père du poète, « deux villes du Midi », écrit M. Bareilles, « se disputent sa naissance : Carcassone et Montfort, près Toulouse. Cependant il ressort des actes de l'état civil qu'il était originaire de cette dernière localité... »

Je voudrais, en rectifiant une légère erreur contenue dans ces lignes, préciser les origines paternelles d'André Chénier. Aussi bien, la question n'est-elle pas dépourvue d'intérêt, si l'on songe que l'écrivain, né à Constantinople d'une mère latine (1), s'incorpore au patrimoine français non pas seulement par ses œuvres, mais par sa nationalité et par sa race.

Les documents que j'ai tenus en main sont conservés à la Bibliothèque municipale de Carcassonne et susceptibles de clore toute controverse (2). Parmi eux figurent des copies de registres paroissiaux de la commune de Montfort. Certifiées conformes par le Maire, elles portent la date du 15 mars 1844. Et, d'abord, l'acte de baptême de Germain Chénier, frère aîné de Louis : « L'an mil-sept-cent-vingt un et le vingt-sixième du mois de février ait baptisé un enfant de Monsieur Guilhaume Chénier, natif de Carcassonne, et de demoiselle Catherine Garrigo, native de Limoux, mariés, né le vingt-deuxième jour dudit mois ; marraine Madame Françoise-Louise de Loréans de Tonnefort, laquelle seule l'a tenu aux fonds de baptême et lui a donné nom Germain. En foi de ce... Ille, recteur, signé... (3) » — Voici maintenant l'acte concernant Louis Chénier, père d'André : « L'an mil-sept-cent-vingt-deux et le quatrième jour du mois de juin, ai baptisé un enfant de Monsieur Guillaume Chénier et de demoiselle Catherine Garrigo, mariés, né le troisième jour dudit mois.

(1) *Voir l'article de M. Bareille.*

(2) Bibliographie : *Les Chénier*, par Achille Rouquet, 1 volume, Carcassonne

(3) Bibliographie municipale de Carcassonne, n° 11800 B + 3.

On lui a donné nom Louis; marraine Mademoiselle Jeanne de Franc, de la ville de Limoux. En fois de ce... Ille, recteur, signé... (1) » — Guilhaume Chénier, père de Germain et de Louis, l'était aussi d'une fille, Marie, dont je parlerai tout à l'heure. Il avait une sœur, Marie-Anne, qui épousa Pierre Vallon, marchand drapier à Carcassonne et mourut à Montpellier le 23 décembre 1749. Par son testament, du 17 juillet 1747, elle s'exprime ainsi : « J'ay réfléchi et veux que si je décède à la ville de Carcassonne, mon corps soit enseveli dans la paroisse de Saint-Michel et dans la sépulture de feu mon père (2). » Ce père de Marie-Anne et de Guillaume, grand-père de Louis et arrière-grand-père d'André, se nommait Pierre Chénier. D'après un document emprunté à la même collection (3), il avait épousé, le 14 mai 1668, à Carcassonne, Marie Ricardou, fille d'un marchand de cette ville. Il y mourut le 30 janvier 1702 et y fut inhumé ainsi qu'il résulte du testament précité, au cimetière Saint-Michel, sur l'emplacement duquel s'étend aujourd'hui le boulevard Barbès. Où était-il né? Probablement en Poitou, disent nos archives, sans autre indication (4).

Que le lien de famille unissant Marie-Anne et Guillaume à Pierre Chénier fût celui de la ligne directe au premier degré, c'est-à-dire celui de fille et de fils à père et non de petits fils à grand-père, deux pièces au moins l'établissent. En premier lieu, un acte dressé le 15 février 1727 par maître Bélichon, notaire à Carcassonne (5). M. Vallon reconnaît avoir reçu de Mme Vallon, née Marie-Anne Chénier, la somme de 1.200 livres, provenant de la succession dedemoiselle Ricardou Marie, sa mère, veuve de Pierre Chénier. D'autre part, le testament de Marie-Anne, dont on a déjà lu un extrait, contient le passage suivant : « Je donne et lègue à Guillaume de Chénier, mon frère unique, la somme de cinq cents livres... » Marie-Anne et Guillaume étaient donc bien les enfants de Pierre Chénier et de Marie Ricardou.

Ainsi, Pierre Chénier, fixé à Carcassonne avant l'année 1668, y prend femme dans la bourgeoisie commerçante. Son fils Guillaume, Carcassonnais par sa mère et par sa naissance, épouse,

(1) *Id. id.*
(2) *Id.* n° 11973 B. 3.
(3) *Id.* n° 11833 = A 2 + 2.
(4) Bibliothèque municipale de Carcassonne n° 11833 = A 2 + 2.
(5) *Id.* n° 11793 B 3.

vers 1720, Catherine Garrigo, de Limoux. Des circonstances que j'ignore, onduisent le ménage à Montfort, où viennent au monde ses enfants, tout au moins Germain et Louis, qui sera un jour le père du poète.

Un tel fait suffit-il pour situer à Montfort les origines véritables de Louis? Nous ne le pensons pas. Mais à supposer qu'il y suffise, les Chénier n'en restent pas moins étrangers au pays toulousain.

Il n'existe, en effet, aucune commune du nom de Montfort dans le département de la Haute-Garonne. Cette localité est, de nos jours, un village de cinq à six cents habitants, blotti dans les montagnes languedociennes de Fenouillède, non loin du territoire des Pyrénées-Orientales. Il fait partie du canton d'Axat et de l'arrondissement de Limoux (Aude). Une mince rivière, la Boulzane, baigne ses murs du sud au nord, continue dans la même direction sur un parcours de plusieurs kilomètres, tourne ensuite à l'est et vient grossir l'Agly, petit fleuve côtier qui, par la plaine du Roussillon, aboutit directement à la Méditerranée.

Pourquoi Guilhaume Chénier et sa femme étaient-ils venus à Montfort ? Pour y faire valoir un fonds de pâturages et de forêts donné en dot à Catherine Garrigo (que nous savons originaire de Limoux) ou recueilli par elle en héritage ? Explication incertaine, mais plausible.

En toute hypothèse, nous voici fort loin de Toulouse. Assurément, surtout pour un observateur étranger, la région dont cette ville est le centre ne se limite pas à une circonscription administrative ; et l'on doit, semble-t-il, pouvoir, d'une vue large, y rattacher Montfort. Eh bien, un tel lien demeure illusoire, non, peut-être, par la distance, assez considérable d'ailleurs, ni par la quasi identité du dialecte, mais par le caractère méditerranéen des pays de l'Aude, où nous retrouvons l'ascendance française d'André Chénier.

Toulouse fut, avec Montpellier, capitale du Languedoc. Ce dualisme, lié à certaines causes étrangères à notre sujet, correspond, d'autre part, à un fait géographique : la coexistence de deux régions, assez différentes malgré leurs similitudes. Pour aller de Toulouse à Carcassonne, on traverse la dépression de Naurouze, limite du versant océanien et point de partage des

eaux. Ce passage franchi, c'est un nouveau Midi qui commence, pour devenir bientôt provençal. Les brumes se dissipent, le ciel apparaît moins pluvieux. Dès avant Carcassonne, la lumière plus vive, les arrière-plans mieux détaillés attestent le changement de climat ; enfin, çà et là, les oliviers et leur moutonnement grisâtre annoncent la Méditerranée, qu'on atteint par le cours de l'Aude, le long des Corbières, à la limite du département.

Vaporeuse encore à l'ouest de Naurouze, l'atmosphère sur l'autre versant est devenue méditerranéenne. Ici les peintres se voient contraints de donner artificiellement un peu de « flou » à leurs paysages. Et l'on s'explique par la netteté des fonds et le rapprochement des lointains que les « primitifs » d'Italie aient ignoré les secrets de la perspective aérienne.

Nous percevons, maintenant, le fil généalogique et le lieu de son déploiement. Le père d'André, Louis Chénier, naît à Montfort d'un Carcassonnais, Guilhaume Chénier, et d'une Limouxine. Guilhaume était le fils de Pierre Chénier, lui-même venu d'une autre région, le Poitou, semble-t-il ; mais par sa mère, il tenait directement à Carcassonne.

Là se trouvait la maison familiale, qu'on peut voir de nos jours au centre de la ville. Marie Chénier, sœur de Louis, ne cessa de l'habiter ; et sous ce toit André et Marie-Joseph passèrent avec elle plusieurs années de leur enfance, ainsi que le rappelle une plaque de marbre apposée sur la façade. A la vérité, leur séjour, quoique prolongé, n'eut pas de lendemain. Les écrits d'André n'en portent d'autre trace qu'un fragment, d'abord publié par Henri de Latouche et reproduit par Becq de Fouquière dans les *Œuvres en prose*: une demi-page pour traduire les impressions, déjà anciennes, d'un voyage à Limoux, qu'il fit avec sa tante Marie Chénier à l'âge de huit ans (1).

(1) Voici le fragment : « En me rappelant les beaux pays, les eaux, les fontaines, les sources de toute espèce que j'ai vu dans un âge où je ne savais guère voir, il m'est revenu un souvenir de mon enfance que je ne veux pas perdre. Je ne pouvais guère avoir que huit ans ; ainsi il y a quinze ans (comme je suis devenu vieux !) qu'un jour de fête on me mena monter une montagne. Il y avait beaucoup de peuple en dévotion. Dans la montagne, à côté du chemin, à droite il y avait une fontaine dans une espèce de voûte creusée dans le roc. L'eau en était superbe et fraîche et il y avait sous la petite voûte une ou deux madones. Autant que je puis croire, c'était près d'une ville nommée Limoux, en bas-Languedoc. Après avoir marché longtemps, nous arrivâmes à une église bien fraîche et dans laquelle je me souviens bien qu'il y avait un grand puits. Je ne

Pourtant, les horizons de Carcassonne, assez sobres de verdure, mais si beaux de lignes et de couleurs, durent enrichir la sensibilité de l'enfant : les méandres de l'Aude au lit caillouteux, bordé de peupliers et de bouleaux ; au nord de la ville le côteau avec ses vignes, ses pins, ses cyprès, semblables à des émaux sertis dans l'or ; en perspective, au loin, la barrière intensément bleue des Cévennes méridionales ; au sud les Corbières, fauves ou violettes suivant l'heure du jour; tout au fond, parfois, l'éclair des Pyrénées; et sur ces campagnes le carmin du vignoble, en automne...

Ascendance française, visions du jeune âge influèrent-elles sur le poète des Idylles, des Elégies et des Odes ? Oui, sans aucun doute. Mais pour quelle part ? Nous devons nous résoudre à l'ignorer. Qu'une certitude, a défaut, nous soit acquise : André Chénier, méditerranéen par sa mère, l'était aussi par ses racines paternelles. Et leurs rameaux s'étendent de Carcassonne à Limoux, dans la vallée de l'Aude où croît l'olivier, cher à Minerve.

JEAN DEPAULE.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Helen Hoyt : *Apples here in my basket*, Harcourt and C°. — Arthur Davison Ficke : *Out of silence*, Knopf.— Conrad Aiken : *The pilgrimage of Festus*. Knopf. — Jessica Nelson North : *A prayer rug*, Will Ransom Chicago. — J. E. Spingarn : *Poems*, Harcourt and C°. — Edwin Arlington Robinson : *The man who died twice*, Macmillan. — Waldo Frank : *Holiday*, Boni and Liveright. — Hary Hansen : *Midwest Portraits*, Harcourt and C°. — William Mac Donald : *Three Centuries of American Democracy*. — M. R. Werner : *Barnum*, traduit par de Boismilon, Payot. — Mémento.

Voici un groupe de poètes qui n'ont pas rompu avec le Romantisme aussi légèrement que ceux de ma dernière chronique. Nous avons ici gens qui prennent leur âme très au sérieux et qui n'éprouvent pas le besoin d'en modifier la logique. Ils ont cepen-

m'informerai à personne de ce lieu-là; car j'aurai un grand plaisir à le retrouver, lorsque mes voyages me ramèneront dans ce pays. Si jamais j'ai, dans un pays qui me plaise, un asile à ma fantaisie, je veux y arranger, s'il est possible, une fontaine de la même manière, avec une statue aux Nymphes; et imiter ces inscriptions antiques : D. Fontibus Sacris, etc... » (*Œuvres en prose*, édition Becq de Fouquières, 1872. Mélanges et fragments historiques et littéraires, p. 343.) — La fontaine et l'église, situées à quelques centaines de mètres en aval de Limoux, sur la rive droite de l'Aude, au sommet d'une colline ombreuse, étaient, au temps d'André Chénier, et sont encore un lieu de dévotion réputé. Le jour de fête rappelé par l'auteur doit se placer en septembre, d'après la tradition.

dant accepté et perfectionné la logique symboliste des correspondances. Mais au lieu de l'approfondir, ils l'ont élargie, faisant entrer dans leur univers toutes les senteurs, toutes les musiques possibles.

Il nous a paru curieux cependant de joindre à ce groupe de poètes le très américain et très original Arlington Robinson, dont l'art continue la tradition classique en lui donnant des objets nouveaux.

Des pommes dans ce panier, chants religieux d'amour. Don total de l'être, physique et moral, à l'homme à qui la poétesse doit une révélation.

Hors du silence, Davison Ficke fait surgir des fleurs ardentes. De ci de là, une note d'humour étincelle de l'esprit du poète, que les ombres de la vie n'ont point tout à fait enténébré.

Le Pèlerinage de Festus rappelle le Paracelsus de Browning, mais Conrad Aiken a beaucoup lu et aimé Whitman, et son vers s'en souvient. Lyrisme de l'irréel, poésie métaphysique, l'art de Conrad Aiken atteint parfois à une émouvante plénitude.

Sur le tapis où se mêlent les fils du rêve et ceux du réel, Jessica Nelson North s'agenouille, pénitente passionnée. Dans son extase elle entend

> L'amour frôler avec ses sandales d'or
> Les prés d'asphodèles.

De J. E. Spingarn, un des meilleurs critiques actuels du Nouveau Monde, voici des **Poèmes**:

> Fleurs de l'ombre, chargés du parfum des étoiles.

A la douceur des rythmes classiques Spingarn ajoute un tour plus sinueusement moderne.

L'homme qui est mort deux fois est une manière de chef-d'œuvre. Voici une poésie où ne résonne nul écho extérieur. Tout vient du fond le plus mystérieux de l'âme. C'est de Robinson l'œuvre qui me paraît jusqu'ici la plus « réussie ». C'est l'histoire d'un compositeur qui attend avec une angoisse haletante l'heure où la symphonie qui doit l'immortaliser jaillira de son cœur. Elle jaillit, enfin, après des errements, des renoncements, des douleurs, et quand elle jaillit, Fernando est trop affaibli pour la pouvoir exprimer en notes. Cette histoire, courte et dépouillée

de tout ornement, nous est contée en une langue admirablement châtiée, où le seul mot juste est un effet de l'art.

Le vers atteint à une souplesse qui nous fait remonter au XVIIe siècle anglais, à Shakespeare et à Chaucer.

Avec Robinson, la Nouvelle Angleterre a produit une sensibilité originale, inquiète, hantée des désirs les plus universellement humains, tremblante au bord de l'infini. Seule lui convenait une forme austère et pure, vêtement d'une âme mystique.

§

L'œuvre nouvelle de Waldo Franck est la transcription épique d'un drame d'amour. Derrière l'aventure particulière, s'agitent deux races, les blancs et les nègres. Autour des personnages bruit une nature riche de sève et allumée de soleil. Les pages d'analyse et celles de description s'interpénètrent. Les unes et les autres se fondent en un lyrisme passionné. Forme étonnante où le roman et l'épopée fusionnent.

Le livre est fait de larges plaques de couleurs. Si on y regarde de près, ces plaques se composent de traits nuancés, quelquefois de points précis. Mais l'écrivain a toujours en vue l'ensemble. Lorsque la douleur ou le désir de l'un de ses personnages s'écoule en musique, c'est l'âme totale qui chante. Les noirs ne possèdent-ils pas en effet tout un trésor de chansons populaires, où s'exprime leur nostalgie et la négation de leur asservissement ?

Le roman est simple : John Cloud aime en silence la fille d'un riche négociant de la race ennemie, Virginie. Pourtant sa vieille maman l'avertit. « Attention, fils !... Ont-ils déjà vu ce regard dans tes yeux ? » — Et elle lui destine comme femme une douce fille de leur race, Mary Cartier. Mais « il y a un rêve blanc entre sa bouche et celle de Mary. Il y a un blanc soleil dans son âme ».

Cependant Virginie, dans son lit de riche, est torturée par une angoisse semblable : elle aime un noir, John Cloud.

> Ame, tu es un petit bébé noir sur mon cœur ;
> noire comme la nuit,
> rouge comme la terre,
> dorée comme le soleil,
> mon âme.

On voit quelle sensualité préside à cet amour réciproque. On voit aussi de quelle façon elle s'exprime. Ce qui devait arriver arrive. Les deux personnages se rencontrent. C'est par un jour

d'été. John Cloud se baigne, tout nu. Virginie, assise auprès de la mer, le voit s'avancer, l'attend et le prie de s'asseoir à ses côtés. John joue avec un couteau de poche et se coupe accidentellement. Virginie tire de son bas un canif, à poignée de nacre. « Echangeons », dit elle.

John saisit la main qui tient le canif. Ainsi unis, ils se lèvent. Ils se touchent. Main dans la main, figure contre figure, leurs souffles mêlés. Au-dessus de leurs regards confrontés, leurs mains serrées se lèvent, et l'acier fleurit au-dessus de leur étreinte. La main de Virginie est blanche ; sa main est femme ; sa main conduit vers elle. Son corps pressé contre celui de John mesure son aisance à sa retenue farouche... John contracte sa main. Fort. Plus fort... Les pupilles de Virginie se durcissent et se rétrécissent, ne sont plus que deux points noirs. Il se laisse envahir par la pression intolérablement suave de sa chair contre sa poitrine.

Mais soudain il s'écrie : « Je suis John Cloud, John Cloud ! » et il s'éloigne. Virginie pleure, laisse retomber le couteau, puis, en tournant la lame vers sa poitrine, la plante lentement dans sa chair. Le sang gicle.

On croit à un crime. Le couteau de John Cloud est reconnu. La ville entière fait hurler sa haine. Virginie, étendue sur un lit moelleux, l'écoute battre ses volets clos. Cependant.

Un corps se balance en l'air, au-dessus d'un brasier... Et des langues de feu tombent du corps carbonisé de John Cloud.

Harry Hansen nous offre en une très amicale galerie de **Portraits** des souvenirs, des propos, des jugements, concernant des personnalités littéraires de Chicago et de son école. Car il est certain que, sans donner à ce mot le sens que nous lui donnons en France, on peut parler d'une Ecole de Chicago, puisqu'un groupe de poètes et de romanciers appartenant à cette région présentent des caractères semblables. Parmi eux, Harry Hansen nous parle de Carl Sandburg, poète des rues et de la Prairie. Il analyse ses vers, commente ses histoires, nous annonce de lui un recueil prochain de contes et conclut en estimant que « sa contribution à la littérature américaine ne sera pas dorénavant, dans le domaine poétique, mais dans celui de la prose ». — De Sherwood Anderson il nous trace une biographie qui est un roman d'aventure. Il nous le montre cherchant péniblement sa voie, ouvrier, soldat, maître d'une petite fabrique de peinture, voyageur, écrivain.

Il connaît la psychologie et la psychanalyse comme s'il avait étudié sous William James et Sigmund Freud.

Je suis tenté de dire qu'il les connaît beaucoup mieux ; car Anderson est une des grandes figures du roman contemporain Parmi les autres écrivains dont Harry Hansen évoque la physionomie, Edgar Lee Masters, Miss Harriet Monroe, Lew Sarrett, etc. Du premier il note, à juste titre, que la *Spoon River Anthology* est une œuvre maîtresse et le plus gros succès de librairie en ce qui concerne la poésie de ces vingt dernières années. De Miss Moroe il retrace la belle carrière d'inspiratrice. De Lew Sarrett il nous conte les merveilleuses aventures parmi les Indiens et remarque que, si profonde est sa sympathie pour leur attitude philosophique, que c'est encore son âme qu'il peint lorsqu'il chante leurs cérémonies.

Le livre de Harry Hansen se lit comme un recueil d'histoires. Il est traversé du grand souffle des forêts, des parfums de la prairie et aussi du vacarme des villes où les poètes du Nouveau Monde ont parfois grand mérite à retrouver leur rêve.

§

Trois siècles de Démocratie américaine, un manuel bien fait, serré, nourri aux meilleures sources, sans étalage de pédantisme ni d'impérialisme :

> Remué jusqu'en ses profondeurs par l'appel des grandes causes humaines, disposant de forces gigantesques au moment de l'action, l'esprit américain conserve son emprise sur la réalité et se fie au mécanisme perfectionné des progrès éprouvés de l'histoire, pour attendre la venue des améliorations sociales vers lesquelles la nation n'a jamais cessé d'aspirer.

§

Le livre sur **Barnum**, que nous a donné M. R. Werner, a été traduit en français par Tougard de Boismilon. S'il est exact que Barnum est un Américain type, alors, que d'Européens sont ses élèves ! Mais sans doute il a fait école. Cela revient à dire qu'il y a beaucoup d'humanité chez ce montreur de phénomènes.

Le livre est amusant à parcourir. La traduction en paraît honnête.

MÉMENTO. — Aux spécialistes signalons d'Alexander Maclaren Witherspoon une thèse : l'*Influence de Robert Garnier sur le Drame Elisa-*

béthain (Yale, University Press), où ce qui est enlevé au drame de Sénèque est attribué justement à la tragédie de Garnier.

La Columbia University Press a édité de John-Charles Dawson un livre sur *Toulouse à la Renaissance,* documenté et allègrement écrit. Une erreur : l'hôtel d'Assézat y est appelé hôtel de Pierre, et celui-ci l'hôtel d'Assézat.

Ces deux ouvrages ne donnent à eux seuls qu'une petite idée de l'immense activité des Universités américaines.

De beaux sonnets d'Amy Lowell sur la Duse dans *The New Republic* du 30 avril. Dans ce même numéro, une « Conversation imaginaire », entre Van Wyck Brooks et Fitzgerald, par Edmund Wilson.

Dans *The Dial,* des reproductions d'Aristide Maillol (avril) de Matisse, (mai), de Picasso (juin). Et toujours sous la plume de Yeats, de Stephens, d'Aiken, de Colum, de Marianne More, de Cuthbert Wright, de Gilbert Seldes, des notes, des articles, des vers qui font de cette revue une des plus vivantes.

Poetry, édité par Miss Harriet Monroe, rallie les poètes des quatre coins de l'Amérique, après avoir été le cri de Chicago, d'où il nous est arrivé en 1913, 1914 et années suivantes, comme l'annonce d'une poésie locale. Le numéro d'avril de cette année contient des chansons d'une suavité très féminine, de Sara Teasdale, celui de mai un beau poème de Carnevali, écrit d'Italie, sa terre natale. En juin, *Poetry* offre des vers de Marjorie-Allen Seiffert, en juillet de Hazel Hall, Louise Driscoll, etc.

De Harriet Monroe elle-même nous attendons l'arrivée de son livre de vers. La *Revue anglo-américaine* a donné dans son numéro d'avril une étude approfondie de Charles Cestre sur Edwin Arlington Robinson.

S 4 N, curieuse petite brochure qui semble paraître irrégulièrement, au but louable, puisqu'elle veut être un exposé de « vues opposées, d'exemples, de commentaires, d'expériences et de critiques... » Le n° 30-31 en est consacré à Waldo Frank et contient un article de Pierre Sayn sur l'Unanisme et Waldo Frank.

Il nous arrive de Girard (Kansas) une édition de poche, reliée de bleu azur, des œuvres, traduites par Alexander Harvey, d'Euripide, et d'Essais par le même sur Sophocle, Eschyle, Euripide. Le catalogue de cette maison d'édition (Haldernan Julius) annonce les œuvres de Molière, Baudelaire, Whitman, Shakespeare, les Proverbes d'Arabie, d'Irlande, d'Italie, etc.

Enfin il faut recommander, comme lecture aisée et documentation suffisante, *The Bookman,* édité par George Doran, New-York.

Naissance : *The American Mercury,* édité par H.-L. Mencken et G.-Y. Mathan, chez Knopf, New-York.

JEAN CATEL.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Die Krügerdepesche und das europäische Bündnissystem 1896, Berlin, deutsche Verlagsgesellschaft für Politik, 1923. — Charles Maurras : *L'Enquête sur la Monarchie*, Nouvelle Librairie Nationale. — Edouard Helsey : *Au pays de la monnaie de singe*, Albin Michel. — R. Laurent-Vibert : *Ce que j'ai vu en Orient*, G. Crès.

La Dépêche à Krüger et le système d'alliances européennes en 1896, tel est le titre du 11e volume de la collection de documents publiée par le gouvernement allemand sur la *Grosse Politik der europäischen Kabinette, 1871-1914* (voir *Mercure* 1-VI-1924).

Le 1er février 1895, l'ambassadeur d'Angleterre Sir E. Malet, sur l'ordre de son ministre, avait averti le secrétaire d'Etat von Marschall que « l'attitude du gouvernement allemand provoquait dans la République sud-africaine un état d'esprit incompatible avec sa situation internationale ». Les « coquetteries » de l'Allemagne avec le Transvaal y éveillaient la croyance que l'on pouvait y compter sur l'appui de celle-ci. Le Transvaal était pour l'Angleterre « un point noir » autant que l'Egypte. Marschall répliqua que les intérêts commerciaux de l'Allemagne au Transvaal exigeaient le maintien de l'indépendance économique de celui-ci.

Le 15 octobre suivant, Malet, après un dîner chez le Chancelier, réitérait à Marschall son avertissement en termes encore plus forts. Ce dernier répondit que s'il cédait aux menaces anglaises, l'indignation serait générale en Allemagne. Malet répliqua qu'il savait que l'Angleterre n'avait plus d'amis qu'en Italie, mais que beaucoup pensaient qu'elle pourrait diminuer le nombre de ses ennemis en livrant l'Egypte à la France. Marschall conclut en disant que la menace n'était pas nouvelle, mais serait aussi inefficace que précédemment.

« La remarque de Malet au sujet de l'Egypte était absurde, annota Guillaume II, mais c'était un sondage pour savoir ce que nous avons conclu avec Lobanoff et avec le Tzar. Les Bretons en sont fort intrigués. » Quelques jours après, Guillaume exprima à l'attaché militaire anglais Swaine son indignation au sujet de la politique anglaise et des déclarations de Malet ; il affirma que ce dernier avait prononcé le mot incroyable de « guerre » et termina « en avertissant avec insistance *qu'il était temps pour l'An-*

gleterre de renoncer à sa politique d'égoïsme et de fanfaronnades et de se décider pour ou contre la Triple-Alliance ». Si désireux que fussent les diplomates allemands d'approuver leur souverain, Hatzfeld, l'ambassadeur d'Allemagne à Londres, dut faire observer que poser cette alternative était rejeter l'Angleterre du côté de la Duplice, son adhésion publique à la Triplice étant pour le moment impossible. Hatzfeld protesta d'ailleurs auprès de Salisbury contre le langage de Malet et, vérification faite, il fut constaté que celui-ci avait parlé sans mandat.

Vers le 27 décembre suivant, on apprit à Berlin que le parti anglais avait provoqué des troubles à Johannesburg ; le 30, Marschall télégraphia au consul d'Allemagne à Pretoria de communiquer au gouvernement du Transvaal que l'Allemagne soutiendrait fermement (*unbedingt festhalte*) l'indépendance du Transvaal conformément au traité de 1884. Le gouvernement anglais en fut averti le 31. Quand la nouvelle du raid de Jameson fut connue, ordre fut donné à Münster (l'ambassadeur d'Allemagne à Paris) de « concerter une action commune de la France et de l'Allemagne sur mainte question européenne ». Le même jour, Marschall lui-même parla dans ce sens à Herbette, notre ambassadeur à Berlin, mais en lui faisant savoir que cette coopération ne s'étendrait pas à l'Egypte. « Je ne vois pas, répondit Herbette, quelle utilité il y aurait pour nous à cette ligue avec l'Allemagne pour faire échec à l'Angleterre dans les cas où vos intérêts essentiels sont en jeu, sans que nous puissions compter sur votre concours là où ils sont moins pressants que les nôtres. » Cette exclusion de la question égyptienne, objet principal des illusions françaises de l'époque, rendait en effet peu séduisante pour ceux qui les partageaient de faire cause commune avec les tyrans de l'Alsace-Lorraine.

Le 1er janvier 1896, Lord Salisbury reçut communication du point de vue allemand sans faire d'objection. Mais à Berlin, on eut l'impression qu'il n'avait pas senti suffisamment « la gravité de la situation » et Hatzfeldt fut chargé le 2 de lui déclarer par écrit « qu'aucun changement dans le droit public de la République sud-africaine ne serait admis ». Un peu après, Marschall apprit que Jameson avait échoué. Il télégraphia aussitôt à Hatzfeldt de ne pas présenter la note. Quand celui-ci reçut ce télégramme, il venait de la remettre. Sachant que Salisbury était

absent, il alla la réclamer dans la nuit du 3 au 4 et à 2 h. du matin put télégraphier qu'elle lui avait été rendue avant d'avoir été ouverte. Tout allait bien et le lendemain Salisbury exprima à Hatzfeldt « l'espoir que l'affaire du Transvaal serait considérée comme arrangée », mais les dirigeants de Berlin n'avaient pas compris suffisamment que, si Salisbury avait désapprouvé l'entreprise de Jameson, il avait aussi demandé à Hatzfeld de s'abstenir de toute menace. D'accord avec Hohenlohe, Marschall télégraphia à Krüger que l'Allemagne appuierait la demande qu'il pourrait faire d'une conférence internationale et fit signer par l'empereur le fameux télégramme félicitant Krüger d'avoir vaincu « sans avoir fait appel aux puissances amies ». En 1909, Guillaume II écrivit que « la majorité de ses conseillers l'avait forcé à signer malgré sa répugnance ». Il semble exact tout au moins que le télégramme lui fut présenté par Marschall sous sa forme définitive, mais on peut croire que sa résistance fut faible ou nulle, car ce télégramme était bien anodin comparé à ce qu'il avait dit à Swaine en octobre. Sa publicité fit son importance. Le lendemain 4 janvier, Hatzfeldt constatait que la presse anglaise, jusqu'alors presque sans exception hostile à Jameson, considérait le télégramme « comme un acte peu amical ». Pour conjurer les effets de l'indignation anglaise, le gouvernement allemand fit menacer l'Angleterre d'une alliance franco-russe. Y serait-il arrivé s'il l'avait réellement voulu ? Probablement, car dès le 8 janvier le prince Lobanoff (ministre des Affaires étrangères de Russie) approuva l'attitude de l'Allemagne, et en France on semble avoir été d'abord indécis. Berthelot était alors ministre des Affaires étrangères, et son inexpérience était aggravée par sa sénilité. Il n'avait presque aucun commerce avec les ambassadeurs étrangers. Les Allemands ne le soupçonnèrent pas de négocier contre eux parce qu'on le considérait comme peu capable d'agir. Leurs soupçons se fixèrent sur le baron de Courcel, notre ambassadeur à Londres, que Hatzfeldt qualifiait « d'extrêmement capable et zélé » et considérait comme le véritable directeur de la politique française.

Le comte Münster (l'ambassadeur d'Allemagne) écrivit de Paris le 16 janvier 1896 que Courcel conduirait les négociations franco-anglaises conformément au programme révélé par un article du *Temps* qui se résumait dans ces mots : « Pas d'alliances con-

tre nature. » Cet article fixa les idées des Allemands sur la possibilité de faire entrer la France dans une ligue continentale contre l'Angleterre, mais leur certitude fut encore plus grande quand Bülow eut écrit le 5 février de Rome que Crispi ayant envoyé à Paris M. Bodio, ami du premier ministre Léon Bourgeois, pour travailler à un rapprochement franco-italien sur les questions commerciales et africaines, Bourgeois avait dit à Bodio : « Nous ne pouvons pas plus oublier l'Alsace-Lorraine que nous ne voulons faire la guerre. Les événements nous la rendront ; et pour cela, il faut que toutes nos affaires extérieures soient subordonnées à ce but. »

Les Allemands, se croyant ainsi instruits sur ce qu'ils pouvaient espérer et redouter de nous, eurent par l'Autriche un renseignement sur les intentions de Salisbury.

Celle-ci, alarmée par la tension des rapports anglo-allemands, demanda à ce ministre le renouvellement et l'amélioration de la convention austro-italo-britannique de 1887 relative à la Méditerranée (22 janvier). Le 22 février, elle dut annoncer à Berlin que Salisbury avait répondu par un refus absolu, alléguant l'état de l'opinion en Angleterre.

Simultanément, l'Autriche avait sondé l'Allemagne sur ce que ferait cette dernière si la Russie attaquait Constantinople (31 janvier). Il lui fut répondu le 5 mars que l'Allemagne ne pouvait se laisser pousser comme un tampon entre la Russie et l'Angleterre. Eulenburg fut autorisé à déclarer que, si l'Autriche pouvait obtenir sur ce point l'alliance anglaise, on la délierait aussitôt de toute obligation envers la Triple Alliance. C'était la réplique à ce qu'avait dit le 29 février Welsersheimb, « qu'il n'importait à l'Autriche à qui appartenait l'Alsace-Lorraine ».

Dans ces circonstances, la Porte, de sa propre initiative, semble-t-il, jugea à propos, vers le 1er février, d'entamer avec l'Angleterre des négociations au sujet de l'évacuation de l'Egypte. Leur existence fut connue par un article du *Times* du 21 février, que la Porte déclara être une manœuvre du gouvernement anglais (7 mars). Naturellement, on croyait que la France (en particulier par l'intermédiaire de Courcel) négociait aussi sur l'Egypte. L'inquiétude fut grande à Berlin, car un accord relatif au Siam venait d'être conclu. Et des compensations pouvaient être trouvées pour la France en Egypte ou au Maroc. Une initiative de Guil-

laume II rétablit la situation. Le 3 mars, arriva à Berlin la nouvelle du désastre des Italiens à Adoua. On savait aussi qu'ils étaient menacés par les Derviches à Kassala. Le soir même, Guillaume déclara à l'ambassadeur d'Angleterre qu'il serait heureux de voir l'Angleterre faire une diversion pour soulager les Italiens. « L'Angleterre, lui dit-il, ne peut s'entendre avec la France, si fortement liée avec la Russie, car cette dernière est l'ennemie de l'Angleterre et considère comme sa tâche principale de l'anéantir. » Après 8 jours d'hésitation, Salisbury se décida à l'expédition de Dongola : au lieu d'évacuer l'Egypte, il allait y étendre la domination anglaise (12 mars). « Hurrah ! » annota Guillaume II sur le télégramme qui l'annonçait. La désillusion fut pénible en France. Elle amena successivement la chute des ministres Berthelot et Bourgeois. Néanmoins, dans cette affaire où la France avait jusqu'alors entraîné la Russie, ce fut cette fois le contraire. Le prince Lobanoff (ministre des Affaires étrangères de Russie) en donna plus tard la raison : « Toute notre attention étant tournée vers l'Extrême-Orient, que ferions-nous sans le canal de Suez? C'est pour nous une question vitale » (28 août). Le duc de Montebello était si surpris de la chaleur avec laquelle la Russie intervenait qu'il disait que l'on était plus français à Pétersbourg qu'à Paris (7 avril). Le baron de Mohrenheim, l'ambassadeur de Russie en France, poussait nos ministres, dont il s'intitulait le tuteur et conseiller (31 mars). Aussi le 25 avril, Münster constatait-il que la Russie « pour nous brouiller complètement avec l'Angleterre, nous poussait plus loin que nous ne voulions ». Le remplacement de Bourgeois par Hanotaux (29 avril) ne changea pas grand'chose à cette situation, quoique Lobanoff eût beaucoup d'admiration pour le nouveau ministre. Hanotaux chercha le moyen de faire céder l'Angleterre en Egypte. Il n'était pas facile à imaginer; aussi le 22 juillet Münster trouvait-il Hanotaux déprimé. Ce dernier, pour résoudre le problème, n'avait pas aperçu d'autre moyen que de chercher à se rapprocher de l'Allemagne (22 juin). La mort de Lobanoff (30 août) ne l'empêcha pas de poursuivre ses stériles tentatives dans ce sens.

Ces événements n'en avaient pas moins prouvé que la Triple Alliance ne pouvait subsister malgré l'Angleterre. A raison de la tension des rapports anglo-allemands, les successeurs de Crispi

« rappelèrent » à Berlin le 30 avril qu'en cas de guerre anglo-allemande, il ne se considéraient comme tenus à rien.

ÉMILE LALOY.

§

— Comment être forts ?
— Par l'union.
— Comment s'unir ?
— Sur la vérité politique.
— Quelle est-elle ?
— La Monarchie.

Lorsque Charles Maurras, dans *l'Enquête sur la monarchie*, arrêtait sur ce mot son dialogue avec les « patriotes dévoués », il découvrait aux profanes les ambitions du nationalisme intégral dont Jules Lemaître, six ans plus tard, se faisait une doctrine et un drapeau.

Depuis, le parti d'Action Française, pour s'être conformé vigoureusement au rigoureux principe que son éminent doctrinaire rétorquait, en formules précises, aux objections des « patriotes dévoués », a créé un courant intellectuel d'une rare puissance et une force politique dont la disparition priverait l'opposition de ses éléments agissants, et les esprits éclairés de gauche des seuls adversaires qui soient dignes d'eux. Entendons par là que le libéralisme, expression la plus redoutable de la stérilité, est à l'agonie, qu'il achève sans honneur une vie sans histoire. Cette faillite obscure, Maurras la souligne avec une joyeuse sérénité dans le « Discours Préliminaire » de la nouvelle édition de **l'Enquête sur la Monarchie**. Il lui accorde le respect condescendant que l'on doit aux souvenirs du passé, de ce passé pas si éloigné où il répondait à Eugène Ledrain :

J'ai pour ces messieurs (les libéraux) le sentiment du pays tout entier : le pays les déteste. Il se souvient du Seize Mai, qui ne fut pas fait par des royalistes *poignards*, mais par des parlementaires libéraux.

Si certaines vérités sont dites éternelles, comment appellerons-nous celle-ci, après l'expérience du Bloc national ? Car jamais les multiples et dangereuses épreuves que vingt années de politique radicale-socialiste ont imposées à la France n'auront aussi complètement, aussi lourdement témoigné en faveur du pouvoir

personnel que l'impuissance de la Chambre du Seize Novembre à faire une politique nationale. C'est tout le procès du régime, en quatre années et moins de législature.

Aussi, l'heure ne pouvait-elle être plus favorable, pour tenter de disputer aux erreurs qui recommencent les générations issues de la guerre et qui s'en éloignent à grands pas. Charles Maurras, sans doute, le pensa : il a réédité le somptueux *credo* dont Maurice Barrès disait « qu'il est impossible de concevoir un livre de littérature politique où l'on trouve plus de satisfaction pour le raisonnement et la haute culture ».

Il disait cela en constatant l'infériorité intellectuelle des internationalistes, qui étaient les communistes d'alors ; et pourtant il n'était pas convaincu par l'écrasante dialectique de son interlocuteur. Il ne le sera pas davantage quand le régime parlementaire, à mesure qu'il durera, s'embrouillera dans l'impossible écheveau des politiques contradictoires dont il aura été le soutien aveugle et capricieux.

Car il faut, pour mesurer l'importance d'un document tel que l'*Enquête sur la Monarchie*, se reporter à la date de son apparition, il y a vingt-quatre ans, quand Panama, l'affaire Dreyfus, Fachoda, le boulangisme, annonçaient Tanger, Agadir, les fiches, le désarmement, la guerre. N'était-il pas sain et fécond de tenter le salutaire effort de rallier les énergies dispersées, les bonnes volontés défaillantes et de les fédérer contre la menace d'un avenir inscrit jour par jour dans *Kiel et Tanger* ?

Que le maître, le penseur, l'artiste, s'évade du nimbe glorieux où rayonne son génie littéraire, qu'il se détourne de la paisible allée des philosophes pour se jeter en travers des mauvais destins de la France, y entraînant toute une jeunesse ardente et lucide, voilà l'acte utile, celui qui, s'il n'a pu retarder l'évolution tragique des événements, a du moins hâté le redressement final, le magnifique réveil de 1914. A lui et à ceux qui l'ont suivi, nous devons que le danger n'ait pas été plus grand. En des temps où les services rendus se mesurent au mal que l'on n'ose pas faire, le bien mérite une gratitude que les mots n'expriment pas.

Pourtant, il est des pages du Discours Préliminaire qui nous sont à cœur ! Et puisque, Maître, vous nous faites le très grand honneur de nous distinguer parmi la foule, Kessel et moi, puisque vous nous conviez sur ce fauteuil opératoire où nous avons

vécu, certain soir d'interview, trois heures inoubliables, trois heures qui frapperaient d'éternel souvenir la plus fragile mémoire, souffrez que je m'explique sur la paix républicaine qui a maintenu l'unité allemande.

Il n'est qu'un parti qui ait le droit strict de déplorer que le traité de Versailles n'ait pas morcelé l'Allemagne : c'est celui d'Action Française. Les autres, fils ou bâtards du « stupide XIXe siècle », ont le devoir de se taire ; les libéraux sont, par héritage, les véritables responsables d'un état de choses créé par eux, renforcé par eux. Ce n'est pas, en effet, à gauche, parmi les Jacobins fidèles à l'esprit de 89, que les idées de 48 ont fait le plus de ravages. C'est à droite, c'est au centre, où Lamartine, poète aussi grand qu'il fut petit politique, réunit encore des admirateurs enthousiastes. A tout prendre, les hommes de la grande Révolution étaient plus près des réalités que ne le furent jamais les mystiques et inconscients introducteurs de l'Empire. Il fallut l'erreur napoléonienne pour donner à l'Allemagne le sentiment de son unité et en faire bientôt une réalité. Réalité si vivante que Talleyrand, au Congrès de Vienne, ne put empêcher la Prusse de s'accrocher au Rhin et de s'accroître au détriment de la Saxe. La loi supérieure et biologique qui avait joué pendant des siècles au profit de la France jouait, dès lors, au profit de l'unité allemande. Les stupides et généreuses chimères de 48 franchissent le Rhin, s'installent à Francfort, aboutissent à l'unitarisme démocratique, ébranlent le particularisme dynastique, notre unique espoir pour rompre les liens inter-germaniques. L'unité allemande marche d'un pas lent, mais sûr. Soixante-et-onze ! Galerie des Glaces ! Dans l'enivrement de la victoire, les rois et les principicules abdiquent entre les mains de Bismarck une portion de leur pouvoir séculaire. Et voici qu'après cinquante années de discipline et d'unification à outrance, dans cette même Galerie des Glaces, se pose à nouveau le problème allemand.

Suffira-t-il d'un trait de plume, d'un paraphe, pour effacer un siècle d'histoire? Un roi de France eût-il pu faire que l'Allemagne ne fût pas. Eût-il pu faire que la France seule eût raison contre tous? Eût-il pu dissoudre l'esprit révolutionnaire et internationaliste qui, depuis 1848, travaillait les peuples? Pouvions-nous revenir en arrière et ne sommes-nous pas solidaires des hommes du passé, dans l'erreur comme dans la vérité? Nous

payons aujourd'hui cent cinquante ans de rêveries et de romantisme sanglant. Mais il nous appartient de nous défendre et de faire en sorte que l'expiation ne soit pas trop lourde. Au reste, pour nous départager, attendons que le maréchal Foch ait lui-même adopté une opinion définitive sur la sécurité de la France.

Et ceci, Maître, nous ramène tout naturellement à l'affectueuse malédiction dont, avec tant de bienveillance, vous nous accablez, Kessel et moi, à la fin du Discours Préliminaire. Sommes-nous vraiment passés à côté de la formidable question :

« Oui ou non, l'institution d'une monarchie héréditaire et traditionnelle anti-parlementaire et décentralisée, est elle de salut public ? »

Si, notant certaine merveille, nous la notions faussement, c'est que sans doute, maître, nous vous écoutions trop bien. Et de fait, Kessel, qui avait une faim d'ogre en pénétrant dans votre cabinet, en avait oublié auprès de vous, sur le coup de dix heures, le boire et le manger. C'est dire assez que nous n'avions pas perdu une si belle occasion d'apprendre et d'admirer.

La question ainsi posée ne nous effraie point. Elle nous invite, au contraire, à une réponse que nous voudrions faire avec tous les ménagements respectueux qu'impose certaine grande figure d'exilé.

Ce n'est pas tant à côté de la monarchie elle-même que du monarque que nous sommes passés ; nous avons vu la monarchie, et comment ne la verrait-on pas quand, pour l'animer, un génie aussi vaste se met à son service? Mais nous n'avons pas distingué celui en qui repose l'essence même du principe, la force et la vitalité du dogme. Il y a une doctrine admirable et compacte, mais il lui manque une âme.

Il faut attendre. Mais les jours passent et ce n'est pas là le moins tragique dans l'héroïque apostolat du Maître : tout est prêt ; les idées sont en ordre, mais le prétendant, perdu dans la foule, n'aspire pas à en sortir et reste sourd à l'éloquent appel qui lui vient des cimes.

Et alors, comment séparerez-vous la monarchie du monarque, du seul légitime, de l'unique héritier des quarante rois qui, en mille ans, firent la France ? Le monument grandiose dont l'*Enquête sur la Monarchie* est le solide fondement reste inhabité. Par quels nouveaux et courageux efforts, Maître, le peuplerez-vous?

GEORGES SUAREZ.

§

M. Edouard Helsey, correspondant du *Journal* en Allemagne ces dernières années, a eu la bonne idée de réunir en un volume les articles écrits au jour le jour depuis la guerre. C'est le recueil qu'il intitule : **Au pays de la monnaie de singe**, et dont bien des chapitres méritent d'être relus, car ils donnent une idée très exacte de la mentalité des populations d'outre-Rhin, surtout depuis la fin des hostilités. Bien qu'ils aient été obligés de baisser pavillon après cinq ans de lutte et devant la menace d'un écrasement définitif, on peut dire que la plupart n'ont pas encore compris. Ils étaient partis pour la conquête du monde et n'imaginèrent jamais qu'ils pouvaient être vaincus. On le voit dès le début du volume, lorsque M. Edouard Helsey raconte les cérémonies et parades du centenaire de la bataille de Leipzig (16 oct. 1913) où, sur « un tertre artificiel, fait de tous les détritus de la ville, annoncelés depuis quinze ans et recouverts enfin de gazon » apparaît un bloc de granit *Kolossal*, environné par douze guerriers de 12 mètres de hauteur et supportant un lourd cube de pierre nue. Toute l'Allemagne d'ailleurs se pressait dans les rues de la ville, comme la cohue de nos boulevards un jour de Mi-Carême. Ce sont des défilés, des parades, tout un remue-ménage burlesque et vulgaire, au milieu duquel on voit parader Guillaume II, exubérant et loquace, le grand premier rôle de cette comédie qui devait si vite devenir un drame, — un des drames les plus effroyables que l'humanité ait jamais vécu. Avec 1918, et l'Allemagne ayant dû capituler, on assiste cependant au retour des prisonniers alliés qui arrivent à Nancy (18 nov.) et dont on voit défiler trois ou quatre mille, — Français, Anglais, Belges, Italiens, Roumains, etc. — troupeau miséreux et lamentable, dont les plus atteints étaient les Anglais, que traitaient si durement les Boches, — l'Empire Britannique l'a oublié un peu trop facilement — et qui grelottaient dans des loques, flottant sur des corps amaigris, aux teintes délavées, capotes recousues de ficelles, pantalons béants et calots de forçats. Tous ces prisonniers ont été empilés dans des trains, sans nourriture, et, après qu'on eut essayé de leur faire crier : *Vive l'Allemagne !* on a fini par les déposer en rase campagne en leur disant : Sans rancune, vous êtes libres ! — En Allemagne, parmi

les prisonniers français, des journalistes furent confondus avec des journaliers et comme tels expédiés dans un camp de représailles ; les Russes furent littéralement torturés ; les Serbes et les Roumains « subirent un régime si féroce qu'ils mouraient en masse au camp de Landsdorf ; on enlevait chaque jour leurs cadavres à pleins wagonnets. »

A Strasbourg, encore dans l'enthousiasme et les fêtes du retour à la France, l'auteur se trouve échouer dans un petit restaurant que hantent les Boches et où il doit entendre des discours sur la grandeur de l'Allemagne, l'injustice du sort, des récriminations sur la tactique des Alliés, leur nombre toujours croissant, — et naturellement, c'est aussi l'espoir d'une revanche dans un avenir peu éloigné, et qui ne dépasse pas cinq ans !

A Mayence, nous avons cependant le tableau de l'après-guerre (mars 1919), avec la vie locale qui continue dans les cafés, les dancings ; le commerce va son train durant l'occupation française ; mais la ville, qui accepterait peut-être la constitution rhénane dont on a parlé, se méfie de la race prussienne et garde une attitude douteuse. On parle ensuite de Francfort et de Hœchst à 9 kil., dans une banlieue lépreuse et où ont poussé d'innombrables cheminées d'usines. C'est la limite de l'occupation sur le Rhin, et c'est là que l'Allemagne eut une de ses fabriques de gaz empoisonnés. Mais de la révolution qui aurait dévasté Francfort à ce moment, M. Edouard Helsey confesse n'en avoir rien vu, et le seul être famélique du lieu semble avoir été le vieil éléphant du jardin zoologique, qui n'avait évidemment pas mangé à sa faim depuis la déclaration de guerre. Et d'ailleurs il y avait à Francfort une garde de matelots, qui suffisait à maintenir l'ordre.

A Darmstadt, qui fut une des capitales « du nouvel art » des Boches et dont on a voulu nous faire admirer les cocasseries et les laideurs, l'église pseudo-romane a l'aspect d'un gazomètre ; on y voit un beffroi cubiste et des maisons biscornues. Mais tout près de Darmstadt se trouvait un des camps où souffrirent nos prisonniers. Ce sont maintenant les nôtres qui gardent le camp et des Allemands qui s'y trouvent internés. A Berlin, où l'on arrive bientôt, on a renoncé à l'hypocrisie ; tous les vices et toutes les tares s'étalent dès la nuit venue ; c'est Sodome et Babylone. Dans les théâtres, on joue surtout des pièces à scandale ; on crie

et vend une feuille sur *Berlin la nuit*, dont le *leading* article est intitulé : *Quel est le plus grand cochon ?* Les tripots ont poussé comme des champignons dans tous les coins de la capitale. Cependant, les nouvelles les plus extraordinaires circulent ; on raconte que nous « punissions » de *schlague* les habitants des régions occupées ; on nous accuse de cruauté et de rapacité ; mais surtout on se réjouit à l'idée que, lors du règlement final, l'Angleterre pourrait bien garder Calais. « La paix que nous avons dû accepter, gémissent cependant les Boches, si elle ne nous ruine pas, nous appauvrit terriblement. Nous perdons le fer et le charbon ; nous perdons nos colonies, nous perdons nos flottes marchandes ; il nous reste l'agriculture ; nous avons le bois et nous conservons un outillage industriel unique au monde ». D'autres cependant raisonnent davantage sur l'avenir. « Nous devrons renoncer à l'espoir de nous libérer de nos charges militaires ; nous aurons toujours à redouter de laisser rouiller notre épée, car il nous faudra toujours prévoir l'éventualité d'une nouvelle rixe. » D'ailleurs, à ce moment encore du moins, et il ne semble pas que les choses aient tant évolué, le prestige des grands chefs militaires restait intact ; Hindenburg était populaire jusque dans les milieux ouvriers. Les Allemands, qu'on a voulu nous montrer réduits à la famine, apparaissent à l'auteur, par exemple durant une période d'élections, avec des joues pleines et l'œil luisant de santé. Ils ont toujours des complets à carreaux et des plumes neuves à leur chapeau.

L'Allemagne, en somme, gagne beaucoup d'argent, mais place beaucoup à l'étranger; et, sous le couvert d'hommes de paille, crée des entreprises sans nombre, notamment en Espagne, dans l'Amérique du Sud, etc. On peut constater aussi, et la crise est générale en Europe, que partout on produit moins et l'on dépense plus ; la folie du luxe et de l'oisiveté, dans tous les pays, a gagné toutes les classes sociales ; la guerre a accumulé des ruines et stérilisé le meilleur de l'effort humain. « La faillite en somme est partout derrière la porte, s'écrie l'Allemand, et nous ne pouvons payer l'incroyable facture qui nous est présentée. » L'Allemagne qui a des entreprises aussi en Finlande, en Tchéco-Slovaquie, en Pologne, etc., continue à dire qu'elle ne peut pas payer ; mais c'était déjà sa chanson, on peut s'en souvenir, lors de la déclaration de guerre. L'auteur cependant parle de l'occupation d'Essen,

de Dusseldorf et de l'enthousiasme de la population, lorsque des trains ramènent des Allemands qui ont réussi à se tirer des mailles de la justice militaire française ; et comme chacun pleure misère dans le pays, le chauffeur qui conduit M. Edouard Helsey réclame pour sa course une somme de 3 millions, — ce qui vaudrait bien qu'on ajoute un demi-milion de pourboire.

Mais on peut arrêter ces citations. Si l'Allemagne continue à se douloir, nous savons trop qu'avec la victoire, elle eût dicté hautement ses conditions de paix et n'eût rien admis à l'encontre. Tout le reste est bavardage, à commencer par le prêchi-prêcha de M. Wilson et à finir par les complaisances des Anglais, — qui ont les poches pleines et affectent de ne pas comprendre que nous demandons également satisfaction.

Le livre de M. Edouard Helsey, *au Pays de la Monnaie de Singe*, est un témoignage de la première heure ; mais il est resté en grande partie d'actualité et mérite d'être retenu.

Celui de M. R. Laurent-Vibert : **Ce que j'ai vu en Orient**, évoque tout un monde, et les questions multiples qui se rattachent aux régions de la Méditerranée du Levant.

Les alliés victorieux, dit M. R. Laurent-Vibert, ont réussi à compliquer la question d'Orient ; elle est présentement inextricable, car chacune des nations intéressées voudrait la résoudre au gré de ses intérêts. Voici d'abord l'Egypte. Les Anglais y sont installés et n'en partiront point, car ce pays est la clef du Canal de Suez et la route des Indes.

Tout le simulacre d'indépendance qui lui est accordé, sous la pression des événements, ne peut aller contre ce simple fait. L'Angleterre reste l'arme au pied dans la vallée du Nil; ses troupes sont toujours là. D'ailleurs les Anglais savent très bien qu'il est presque impossible de faire passer, en quantité suffisante, des munitions de guerre à une Egypte qui se révolterait, et se contentent de laisser crier les *nationaux*.

Nous passons cependant en Palestine, où les Israélites ont voulu rétablir le royaume de Dieu. C'est le Sionisme, dont on a beaucoup parlé et qui est surtout l'œuvre de quelques financiers israélites ; 40.000 Juifs sont venus depuis quatre ans, mais c'est une population bizarre, plutôt imprégnée de *bolchevisme*, et même ils ont été qualifiés d'*indésirables*.

Mais la Judée est un pays sec, aride, et les financiers israéli-

tes auraient désiré surtout les pays fertiles de Transjordanie, dont les habitants, arabes, leur sont franchement hostiles. L'avenir, de ce côté encore, ne semble pas brillant.

En Orient, les Anglais ont mis la main sur beaucoup de choses, mais surtout afin d'avoir matière d'échange et sembler faire figure de temporisateurs. Cependant la France a des droits séculaires sur l'Orient, et il a fallu l'incroyable ignorance et l'impéritie scandaleuse de quelques politiciens, pour qu'on affecte de les ignorer. « Pour certains de nos hommes politiques, et non des moindres, la protection des Lieux Saints apparaît comme une histoire de curés. » Mais si nous dédaignons les pays d'Orient, l'Angleterre n'a pas les mêmes raisons que nous de les tenir pour quantité négligeable et nous le fait bien voir.

La région temporairement gérée par la France s'étend surtout entre la mer et la dépression du Jourdain, puis la région de Damas et celle d'Alep. M. Laurent-Vibert nous explique comment fut organisée l'administration de cette vaste contrée. Mais si la France sait organiser, ses fonctionnaires, on peut le dire, négligent trop de questions, — à commencer par celle du papier-monnaie syrien, émis par nous, que se montrent, gouailleurs, les indigènes, et qui porte l'indication de la maison anglaise qui l'a imprimé. — Toutefois on a organisé un système de transports de la Méditerranée en Mésopotamie, de Beyrouth à Bagdad, et le pays qui descend vers la mer.

Des difficultés ont surgi entre les Anglais et les Turcs au sujet de la Mésopotamie, mais qui se sont arrangés à Lausanne, — sans qu'on en sache plus. Selon des bruits, les Turcs auraient même été autorisés à prendre une compensation sur les territoires du mandat français. Mais au sujet des pays proches de la frontière nord de Syrie, on sait que M. Franklin-Bouillon a signé un accord (20 oct. 1921) qui abandonne la Cilicie, l'un des greniers d'abondance de la région, mais sous le feu des Osmanlis. Le port d'Alexandrette, une des têtes de ligne du nouveau chemin de fer de l'Euphrate, est principalement menacé.

Smyrne a cependant été repris par les Kémalistes, et M. Laurent-Vibert fournit à ce propos de tristes détails. La ville prise a subi toutes les horreurs du pillage, avec les incendies et massacres qu'on pouvait prévoir, et malgré la présence des navires de guerre de la flotte alliée, qui n'osaient intervenir.

Les Turcs veulent d'ailleurs purger le pays de tous les éléments chrétiens, et, à Constantinople même, on a chassé de la ville 416.000 personnes non musulmanes. C'est la terreur religieuse qui va se rétablir dans le pays. La victoire de Kémal-pacha a été une victoire non seulement contre les Grecs, mais contre les Anglais, et l'on pourrait même dire contre les chrétiens. Il y a beaucoup à craindre en effet du réveil de l'Islam, et l'auteur n'y voit d'autre remède qu'une entente de la France et de l'Angleterre. Mais à l'heure actuelle nous sommes assez loin de compte.

Le livre de M. Laurent-Vibert, qui discute longuement toutes ces questions après deux voyages en Orient, mérite d'être retenu. Par sa complexité même, en effet, nous n'avons pu en donner qu'une idée générale ; l'éternelle question d'Orient revient ainsi à flot périodiquement, et, pour la résoudre, peut-être faudrait-il des diplomates plus avisés que ceux qui en ont charge, présentement, dans notre vieille Europe.

CHARLES MERKI.

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Hubert Bourgin : *Le Parti contre la Patrie, histoire d'une sécession politique*, 1915-1917, Plon.

Le Parti contre la Patrie. — Le sort de la grande guerre a dépendu presque autant des événements politiques intérieurs que des opérations militaires ; on n'étudiera donc jamais d'assez près ces événements, et parmi eux le bolchevisme russe et le défaitisme français, qui ont failli nous conduire aux abîmes. Or le parti socialiste a pris une part très active à ces deux mouvements dangereux, et ce n'est vraiment pas de sa faute si nous ne sommes pas en ce moment tous sous le talon du Kaiser.

M. Hubert Bourgin, membre important du parti et directeur pendant la guerre du service de propagande socialiste à l'étranger, était indiqué pour écrire cette triste histoire ; il était allé au socialisme avec cet enthousiasme qui animait tant de jeunes agrégés de lettres groupés autour de Jaurès, mais sans sacrifier la patrie à l'internationale révolutionnaire, ni le bon sens à la folie furieuse de ces surpoliticiens fanatiques, et ce bon sens comme ce patriotisme furent mis à rude épreuve par les événements de 1916-1917.

« Equivoque », « intrigue », « aventure », ces trois mots (le

dernier un peu doux) résument bien, en effet, l'histoire du parti socialiste unifié pendant la guerre mondiale. Au premier jour, sous le coup de l'agression allemande, le parti se tient bien ; le héraut du sabotage de la mobilisation, Gustave Hervé, devient même, par une curieuse et très louable conversion, le héraut de la lutte à outrance. Mais Hervé est un isolé, pas même un député ; les députés, eux, qui ont leur clientèle à satisfaire et leur assiette au beurre à conserver, ne tardent pas à se reprendre.

Alors commence, en mai 1915, la période d'équivoques, les intrigues politiques, l'attaque contre Millerand, ministre de la Guerre, la question insidieuse, 6 août, de Sembat : « Si le Kaiser entrant à Varsovie, offrait au monde une paix raisonnable, ne serait-il pas opportun d'accepter ? » et jusqu'à la fin de l'année les progrès de la dépression, les ruées contre le haut commandement, la disparition des socialistes patriotes (mort d'Edouard Vaillant, mise à l'écart de Groussier, etc.) et leur remplacement par les pires Rappoports du dedans et du dehors.

Pendant toute l'année 1916, l'année glorieuse de Verdun, c'est l'intrigue de lâcheté ou de traîtrise qui se noue, tout un grouillis de passions abjectes ou haineuses bouillonnant dans les Comités, les Congrès, les Meetings et couvrant d'injures odieuses ceux qui parlent encore de lutte. « Quelles figures, ces jeunes gens excités et louches, ces viragos, ces affolés du féminisme et de l'anarchie, ces transplantés de la banlieue, ouvriers des munitions, ajournés, sursitaires, transfuges du radicalisme caillautiste, émigrés ou correspondants du *Bonnet Rouge*, ce ramassis, cette lie épaisse et concentrée ! »

Et, en 1917, à la suite de la Note allemande saisissant les neutres d'une ouverture de négociations de paix, c'est l'aventure, disons carrément le crime, qui éclate, l'agitation révolutionnaire pour la paix immédiate, à tout prix, la lâcheté défaitiste, les mutineries d'avril (dont l'auteur ne parle pas) se conjuguant avec la manœuvre allemande, la protection consciente ou inconsciente des vrais traîtres, l'apothéose de la révolution russe, qui est en train de jeter justement la Russie sous la botte de l'Allemagne ! C'est la mission d'Albert Thomas à Moscou, l'intrigue germano-russe de Stockholm, les meetings de la Ligue des Droits de l'homme avec « l'épilepsie collective d'un ramassis de métèques, de mégères, d'invertis, de malades et de fous furieux ». Les événe-

ments se précipitent et le parti socialiste unifié continue à gigoter « entre le ridicule et l'infamie ». Tristes jours, voici la grande crise de la fin de 1917, les scandales Malvy, Bolo, Turmel, la chute du cabinet Ribot et la venue du cabinet Painlevé, qui le premier ne contient plus de socialistes. L'union sacrée a vécu, l'avenir est à la dictature du prolétariat ! Heureusement, la France n'est pas tout à fait aussi lâche ni aussi abjecte que ce ramassis d'énergumènes, et, moins d'un an après, c'est la victoire qui récompense l'héroïsme des poilus qui, eux, ne sont ni socialistes, ni défaitistes, pas même ouvriers des munitions, et qui, Foch, Poincaré et Clemenceau aidant, sauvent la France !

Le livre de M. Hubert Bourgin restera une des œuvres maîtresses de l'histoire de la grande guerre ; on ne pourra pas, sans lui, dire ce qu'a été, pendant cette crise de quatre ans, ce parti socialiste, unifié, où quelques patriotes comme l'auteur ont eu tant à lutter contre la pleutrerie, la trahison ou la sottise du reste. Au fond, le miracle de la défaite allemande n'est rien, pour le psychologue, à côté du miracle de la défaite défaitiste.

HENRI MAZEL.

VARIÉTÉS

La métapsychique dans l'antiquité. — Le Dr Stephen Chauvet, dans son article paru dans le *Mercure* du 1er octobre dernier, a relevé un certain nombre de faits qui tendraient à démontrer que les anciens avaient déjà porté leur attention sur les phénomènes de clairvoyance. Il est d'autres faits encore, dont quelques-uns sont assez suggestifs pour mériter d'être relevés et qui fortifient la thèse du Dr Stephen Chauvet. Ainsi Apulée (*Apologia*, c. 42) rapporte que Nigidius Figulus, un pythagoricien de l'époque de Cicéron, parvint à faire retrouver une bourse et son contenu à l'un des Fabius. Pour cela « il excita des enfants par une incantation », et ces enfants révélèrent non seulement l'endroit où la bourse avait été ensevelie, mais encore le destin de chacune des pièces qui avaient été dispersées. L'une d'entre elles se trouvait en la possession du philosophe Caton, qui l'avait reçue d'un valet, dans une quête pour le temple d'Apollon. Il est évident que nous avons affaire ici à un fait de clairvoyance analogue à ceux que l'on rapporte de M. Ossowiecki, avec cette différence cependant que Nigidius Figulus semble avoir utilisé le sommeil

hypnotique par suggestion, alors que M. Ossowiecki agit sans l'intermédiaire de quelqu'un d'autre, et se met de lui-même dans cet « état second » qui lui permet d'obtenir ses phénomènes de clairvoyance.

Un autre fait, encore plus caractéristique, nous est transmis par Proclus (*In Rempublicam commentarii*, II, p. 122, éd. Kroll). Voici la traduction du passage :

Que l'âme peut sortir du corps et y rentrer, c'est ce que démontre l'expérience tentée par celui qui se servait de la « baguette qui attire l'âme » sur un enfant endormi, expérience qui persuada le génial Aristote, comme le rapporte Cléarque dans son livre sur le sommeil, où il parle de l'âme, comment elle s'éloigne du corps, comment elle y rentre et s'en sert comme d'un lieu de passage. Ayant donc frappé l'enfant avec la baguette, l'expérimentateur en fit sortir l'âme et, l'ayant comme éloignée du corps, il montra que le corps de l'enfant, quoique n'ayant souffert aucun dommage, restait sans mouvement, insensible et comme sans âme, bien qu'on le rouât de coups. L'âme, pendant ce temps, s'éloigna assez loin du corps, jusqu'à ce que la baguette l'ait ramenée et, après qu'elle fut rentrée dans le corps, elle raconta tout ce qu'elle avait vu. Tous les spectateurs de cette expérience, et Aristote aussi, furent convaincus que l'âme pouvait se séparer du corps.

L'intérêt de ce récit réside dans sa parfaite authenticité, puisque Proclus le cite d'après Cléarque, qui était un disciple immédiat d'Aristote. Il n'est pas sans intérêt non plus de constater qu'Aristote, lui aussi, s'intéressa aux problèmes de la métapsychique, qu'il assista à une séance d'hypnotisme et se déclara convaincu par les résultats obtenus. Nous pouvons constater aussi que les anciens produisaient le sommeil hypnotique et l'insensibilité du sujet, par des moyens passablement différents des nôtres.

Il semble bien, somme toute, que nous ne faisons que redécouvrir tout un ensemble de connaissances que l'antiquité possédait déjà, et qui tombèrent dans l'oubli pendant le moyen âge, où l'on fut persuadé que ces phénomènes ne pouvaient être que l'œuvre du démon.

§

Les curieuses expériences tentées en présence du Dr Stephen Chauvet sur l'influence du peyolt, cette « plante qui fait les yeux émerveillés », l'ont amené à conclure qu'il devait exister un centre visuel cérébral en dehors des voies optiques. Or, c'est là une

idée que l'on retrouve en Orient et qui fait partie intégrante des théories théosophiques. Il existe, dit-on, dans les corps humains certains centres de forces qui portent le nom sanscrit de *chakras* ou *roues*, et qui, inactifs chez la plupart des hommes, entrent en activité chez les clairvoyants. Un de ces centres est précisément situé entre les deux sourcils, et les religions du passé l'ont symbolisé, soit par la «perle de la sagesse» qui orne le front des Bouddhas, soit par l'ureus d'or que les Pharaons d'Egypte portaient aussi au centre du front. Voici, au sujet de ce centre, ce qu'écrit M. Leadbeater dans son volume : *L'occultisme dans la Nature*, I, p. 350 (Publications théosophiques, 1911) :

> Lorsque le sixième centre, le centre frontal est vivifié, l'homme commence à voir toutes sortes de choses ; il a, à l'état de veille, des visions variées, parfois de paysages, parfois de personnes. Dans la première phase de son développement, quand ce centre commence à s'éveiller, il ne se produit rien d'autre, souvent, que des demi-visions de paysages et de nuages colorés ; l'éveil complet de ce centre amène la clairvoyance.

Il serait intéressant de voir si certaines des hallucinations produites par le peyolt présentent un caractère télépathique, ou si elles se contentent d'être des visions colorées. On sait que, d'après les enseignements théosophiques, le plan physique est interpénétré par une matière plus subtile que l'éther le plus subtil qui constitue le plan émotionnel ou astral, qui a reçu ce nom précisément à cause de son aspect extrêmement brillant. Chaque homme possède un corps astral plus ou moins développé, de couleurs plus ou moins fines suivant son degré de développement spirituel ou moral. Chaque homme est donc entouré d'une *aura* visible pour certains clairvoyants et qui, par ses couleurs, décèle le degré de développement où l'on est parvenu (1). Or il est curieux de constater que cette théorie n'est pas propre aux théosophes modernes. Elle se retrouve dans un des traités les moins lus et les plus intéressants pourtant de Plutarque, le *De sera numinis vindicta* (Pourquoi la divinité châtie tard). L'auteur rapporte qu'un certain Thespesios, qui avait mené jusqu'alors une vie de débauche, était tombé un jour sur la nuque et était resté pendant de longues heures privé de sentiment. Son âme s'étant séparée de son corps, il s'était trouvé dans un lieu

(1) Voir C. W. Leadbeater, *L'Homme visible et invisible*. Paris, Publications Théosophiques.

resplendissant, où chaque âme avait comme un éclat et une couleur particulière.

Vois, lui dit un guide, les couleurs variées et différentes des âmes. La couleur brune et sale est comme le vernis de la bassesse et de la cupidité, la couleur rouge et enflammée est celle de la cruauté et de la colère. S'il s'y mélange une teinte glauque, c'est un indice de goût pour la débauche, qui ne s'enlèvera qu'avec peine. La jalousie et l'envie émettent une teinte vert-de-gris et malsaine, qui s'épand autour de l'âme comme la seiche répand sa couleur noire.

On voit donc que la théorie de l'*aura* humaine se trouve déjà dans Plutarque, qui l'emprunta peut-être aux Pythagoriciens. Il est bien possible que l'auréole dont certains peintres entourèrent le Christ et les Saints parte d'une conception analogue.

PAUL BERTRAND.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Littérature

Henri Béraud, Emmanuel Bourcier et André Salmon : *L'Affaire Landru;* Albin Michel. 7 50

Casanova : *Le plus bel amour de Casanova* (édition expurgée). Illustr. de Ferjac ; Baudinière. 2 50

Pierre Naville : *Les reines de la main gauche ;* Imp. Alençonnaise, Alençon. 5 »

Tsen Tsonming : *La Chine pacifique.* Préface de M. Herriot ; Leroux. 6 50

Ouvrages sur la guerre de 1914

Félix Guenon : *Gribouille et la guerre ;* Soc. nat. d'édition. 7 50

Pédagogie

V. Delfolie : *Nouvelle anthologie classique des grands poètes français, de Charles d'Orléans à Rostand, à l'usage de toutes les classes.* Avec 33 portraits ; Delalain. » »

Philosophie

E. Gillard : *Les principes de la vie* ; Maloine. 10 »

Poésie

Blanches Cazes : *Pages de la quinzième année ;* Heintz, Oran. 3 50

Germain Cuguillière : *Les plaintes humaines ;* Sistac, Toulouse. 5 »

Jean Giono : *Accompagnés de la flûte.* Frontispice gravé au canif par Lucien Jacques ; l'Artisan. 15 »

Edmond Isnard : *Aux écoutes du divin ;* Jouve. 5 »

Robert de Smet : *Quatorze poèmes et une chanson ;* Renaissance d'occident, Bruxelles. 5 »

Mathilde Trombert : *A l'âme envolée;* les Tablettes. » »

Politique

Paul Pic : *Syrie et Palestine.* Préface de M. le général Gouraud. Dessins originaux de G.-A. Pic et une carte ; Champion. 20 »

M. Sabry : *La genèse de l'esprit national égyptien ;* Picart. » »

Questions coloniales

Joseph Wauters : *Le Congo au travail ;* L'Eglantine, Bruxelles. 6 »

Roman

Marcel Arnac : *Le brelan de joie ;* Grasset. 7 50

Dr Henry Aurenche : *Mémoires d'une bicyclette ;* Ollendorff. 4 »

Léon Baranger : *A l'intérieur ;* Renaissance du livre. 7 50

André Birabeau : *La débauche ;* Flammarion. 7 50

Joseph Conrad : *Le nègre du « Narcisse »*, traduit de l'anglais par Robert d'Humières ; Nouv. Revue franç. 7 50

André Dahl : *Voyage autour de ma loge*, journal d'un concierge ; Baudinière. 7 »

Louis Daumas : *Les contes du Lutrin provençal*. Préface de Georges Finaud ; Soc. nat. d'édition. 7 »

David Garnett : *La femme changée en renard*, traduit de l'anglais par Jane-Simone Bussy et André Maurois ; Grasset (Cahiers verts, n° 45). 6 50

E.-G. Gluck : *Le visage sous le masque ;* France Edition 7 »

Abel Hermant : *Ermeline ;* Flammarion. 7 50

Mme Stanislas Meunier : *La jeune religieuse ;* Flammarion. 7 50

Pierre Mille : *L'illustre Partonneau*, Albin Michel. 7 50

Marcel Proust : *Les plaisirs et les jours*. Préface par Anatole France ; Nouv. Revue franç. 7 50

Ivor Ravenac : *La roue de la fortune ;* Darantière, Dijon. » »

Robert-Louis Stevenson : *L'île au trésor*, traduit de l'anglais par Albert Savine et Albert Lieutaud ; Albin Michel. 7 50

Sociologie

Arthur Wauters : *L'évolution du marxisme ;* L'Eglantine, Bruxelles. 6 »

Théâtre

Jehan d'Illys : *Jehan*, poème merveilleux et philosophique en 4 actes et en prose ; Imp. Bédu, Saint-Amand. » »

Maurice Pottecher : *Chacune à son tour*, comédie en 4 actes ; Ollendorff. 5 »

Varia

G. Hu lot du Rivault : *Veneurs célèbres*, 1re série ; L'Eleveur. 25 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les inédits d'Henry Céard. — Sur un vieux programme : Henry Céard pianiste. — Alexandre Dumas fils mauvais prophète. — Le Jubilé de l'Union Postale Universelle. — Le second millénaire de la naissance de Virgile. — Création et Critique. — Le droit de réponse en Suisse. — Rectification. — Haricot. — Eloge des Obèses. — D'un emploi de l'expression : « Qu'est-ce qu'il y avait comme... » — « Candide » mis en pièces. — Pan-sexualisme philologique. — La rue Récamier.

Les Inédits d'Henry Céard. — Critiques, chroniqueurs et courriéristes littéraires ont été, pour la plupart, injustes envers Henry Céard. Ils ont jugé sommairement son œuvre qu'ils n'avaient pas lue, et sur laquelle ils s'étaient hâtivement documentés dans l'excellente étude que naguère MM. Deffoux et Zavie consacrèrent à ce « pessimiste résigné ». Un jour, peut-être, on rendra pleine justice à l'écrivain de *Terrains à vendre au bord de la Mer*. M. Léon Deffoux, dans le dernier numéro du *Mercure*, a publié sur Céard une notice qui serait parfaite si, dans la

bibliographie qu'il dresse de ses écrits, on ne remarquait deux ou trois omissions.

Parmi les inédits (en librairie), il faudrait, je crois, ranger : *Une attaque de Nuit* (paru dans la *Vie Littéraire*, 1877); l' *Art à Paris*, — *Les Comédiens* (paru d'abord dans les *Types de Paris* (1889, 5e livraison) et réimprimé par la *Vie Populaire* du 10 janvier 1892); les études insérées dans la *Revue Illustrée*, notamment *Zola Intime* (15 février 1887), dans la *Revue Blanche* : *Le centenaire de M. Scribe*, et enfin l'admirable *J.-K. Huysmans Intime* (*Revue Hebdomadaire* : 25 avril, 2 et 9 mai, 14, 21, 28 novembre 1908).

Parmi les œuvres complètement inédites, « projets oubliés, projets abandonnés », dirait M. Deffoux, il convient de rappeler : *Choderlos de Laclos et les Liaisons dangereuses*, étude historique et littéraire d'après des correspondances et des documents inédits (1), — Choderlos de Laclos, que « Céard déclare le plus parfait des psychologues », écrivait Lucien Muhlfeld (2).

L. Muhlfeld, pourtant très difficile en ses admirations, tenait en haute et particulière estime l'auteur d'une *Belle Journée*, « poème des adultères ratés », estime que marquèrent à Céard maints écrivains de valeur, entre autres Hugues Rebell, qui, en tête de *Baisers d'Ennemis* (1892), inscrivait cette dédicace :

A HENRY CÉARD.

Au noble artiste qui, le soir des Résignés, évoqua dans un décor de réalité quotidienne, mais selon de lointaines harmonies (3), notre âme moderne lasse et veuve d'illusions, ces pages sont admirativement dédiées.

H. R.

L'Ouvreuse du Cirque d'Eté, alias Willy, parlait de Céard, assidu aux concerts Colonne et Lamoureux, en termes sympathiques «... Le bibliothécaire Céard qui voudrait entendre le *Carnavalet de Venise*. «... Henry Céard au monocle fouilleur... Henry Céard promenait sur ces houles un monocle impassible... » Car il portait monocle, et c'était un très bon musicien, il y paraît du reste dans *Terrains à vendre* (livre

(1) Dans un article du *Journal* (1er oct. 1892), consacré à Laclos et intitulé : *Un oublié*, Céard lui même annonçait : « Avec l'aide de documents inédits et de lettres authentiques, j'ai tenté de montrer qu'il méritait encore [d'être connu], et comme militaire et comme patriote, Choderlos de Laclos. » Qu'est devenue cette étude ? Céard a donné en outre, au *Journal* : *la Glace*, scène rimée (7 oct. 1892), *Voleurs de pauvres*, chronique (17 oct. 1892), une *Marche funèbre du Crépuscule des Vieux Comédiens* (25 oct. 1892).

(2) Les *Hommes d'aujourd'hui*, no 382, étude recueillie dans le *Monde où l'on imprime*.

« Le romancier le plus subtil à démêler les secrètes intentions des cœurs et dont les *Liaisons dangereuses* ont prouvé la perspicacité intellectuelle et l'art profond des plus délicates diplomaties ». Céard : *Un oublié*.

(3) « Un *oratorio* philosophique », dira plus tard Muhlfeld.

prodigieux), qui renferment des fragments d'autobiographie et, de ci, de là, des opinions littéraires. Celle-ci, sur Renan, est curieuse :

C'est un Hamlet perfectionné qui se flatte d'avoir combiné des éléments inconciliables, difficiles, et sembla résoudre ce dur problème intellectuel d'être, tout ensemble, et de n'être pas. Sa foi doute, son doute affirme. Sa négation est pleine de croyance. Il se joue de paraître à la fois vrai et faux, solide et inconsistant, et son talent consiste à se servir des mots.

C'est par les ressources de son vocabulaire qu'il donne l'apparence de l'équilibre à l'assemblage de ses idées heurtées et de ses formules contradictoires. Son art ingénieux me fait toujours penser au travail des céramistes, dans la fabrique de Locmaria, à Quimper... Là, dans une imitation savante et appliquée, de rares ouvriers s'ingénient à reproduire les plus beaux modèles de la céramique, empruntés à des manufactures célèbres : Rouen, Nevers, Strasbourg, Delft. La pièce, copiée souvent, ne se distingue pas de la pièce originale. Rien n'y défaille, ni le dessin dans sa sûreté, ni les tons dans leur richesse. Dans le son non plus, pas de différence. La fausse faïence tinte sous le choc avec la même amplitude de vibrations que la faïence ancienne; et cette perfection apparente résulte seulement de la supériorité de la fausseté. Admirons cet art, si vous voulez, mais ne méconnaissons pas que c'est un art trompeur, car si la patience et l'habileté s'y discernent, la sincérité ne s'y aperçoit pas. M. Renan s'est institué le directeur psychologique d'une usine semblable. Installé avec toutes les ressources de l'analyse et de l'exégèse modernes dans une espèce de Locmaria intellectuel, il débite avec virtuosité une marchandise d'idées donnant l'illusion du vrai absolu et respectable ; mais il cache ses faussetés sous un tel vernis d'industrie et d'art qu'on peut acheter la contrefaçon d'idéal et s'y plaire, à condition qu'on mette sa joie dans l'incertain et qu'on sache se satisfaire avec de l'à-peu près.

C'est là de la science pour banquets et pour dames. Il a créé la foi pour incrédules et la science pour ignorants. Les commis-voyageurs peuvent se réjouir qu'il ait abaissé l'intelligence à leur portée, les hommes d'esprit supérieur le réprouveront toujours. Or, c'est la misère de notre temps que de pareils bateleurs puissent sembler diriger les consciences.

... L'hypocrisie de l'indépendance !... Il enviait tout ce qu'il dédaignait... il rampait pour atteindre aux honneurs (1).

AURIANT.

§

Sur un vieux programme : Henry Céard pianiste. — Au bénéfice des familles nécessiteuses de la 5ᵉ Compagnie du 219ᵉ bataillon, une représentation extraordinaire eut lieu, le jeudi 22 décembre 1870, au théâtre Saint-Pierre (passage Saint-Pierre), 56, boulevard Voltaire, près Ba-Ta-Clan et non loin du Cirque National, aujourd'hui Cirque d'hiver.

Le théâtre Saint-Pierre était une petite salle carrée qui contenait environ 500 personnes.

(1) *Terrains à vendre au bord de la Mer*, 521-2.

On y joua, ce soir-là, *La pluie et le beau temps*, un acte en prose, par Léon Gozlan ; on déclama *La Lettre du mobile*, de François Coppée ; un acte du Gymnase : *Comme elles sont toutes*, fut représenté où le rôle de Sylvia de Torellas fut tenu par Mlle Jeanne Leriche, sœur d'Augustine Leriche et mère de Jeanne Cheirel. Enfin, on déclama des passages des *Châtiments*.

La dernière ligne du programme contient cette indication :

Pianiste-accompagnateur : M. Henry Céard.

Le futur auteur d'*Une belle journée* avait alors 19 ans. Mais, un demi-siècle plus tard, il se plaisait encore à nous montrer ce vieux programme et à rappeler ce souvenir. Après quoi, il ouvrait son piano et jouait — fort bien malgré l'ankylose rhumatismale de ses doigts — quelque morceau du musicien qu'il avait le plus profondément étudié : Richard Wagner. — L. DX.

§

Alexandre Dumas fils mauvais prophète. — D'une lettre de Dumas fils, datée du 17 juillet 1858, le nom du destinataire demeuré inconnu, reproduite par l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* du 20 mars 1909 :

J'ai lu aussi *Fanny* avec d'autant plus de curiosité que je connais beaucoup l'auteur, qui est un ancien camarade de pension. Je suis de votre avis à l'endroit du style. L'auteur cherche sa forme en tâtonnant tous les écrivains dont il fait sa nourriture quotidienne, mais il ne l'a pas encore trouvée Je partage moins votre sévérité à l'endroit de la conception et de la fable du livre. J'admets comme fréquente cette situation de la femme qui a un mari avec qui elle couche et un amant avec qui elle aime, pour me servir d'un mot propre, et, cette situation une fois convenue entre l'auteur et le public sans qu'il ait besoin de l'expliquer, je trouve qu'il en tire un assez bon parti et des déductions assez justes. Le dénouement sans catastrophe, sans conclusion définitive, me plaît beaucoup et je suis séduit, à cause de ma nature vicieuse, par la scène où Fanny viole son mari et ses serments. Je trouve, en somme, dans le tout de grandes qualités d'observation, et, ce qui me plaît surtout, c'est la sobriété d'exécution. L'auteur n'a pas épuisé son sujet, il n'a pas vidé son sac, il est encore en haleine et peut-être plus en haleine à la fin de son livre qu'au commencement ; enfin je crois qu'il y a là un moraliste à venir, susceptible de grands progrès, capable d'œuvres remarquables. C'est de l'école de *Madame Bovary*, mais voulez-vous que je sois franc, tout en trouvant *Madame Bovary* un livre irréprochable (étant admis toujours la donnée de l'auteur), tout en trouvant *Fanny* fort inférieur à *Madame Bovary*, je crois qu'il y a plus d'avenir dans Feydeau que dans Flaubert.

Daniel, Catherine d'Overmeire, Sylvie, Un début à l'Opéra, le Mari de la danseuse, M. de Saint-Bertrand, le Secret de bonheur, etc., etc., voire les *Mémoires d'une demoiselle de bonne famille*, qui songe à relire ces pages oubliées, si oubliées que, en changeant un mot de ci

de là, il est aisé, nous l'avons vu récemment, de leur donner l'attrait d'une très médiocre nouveauté ? — P. D.

§

Le Jubilé de l'Union Postale Universelle. — L'Union postale Universelle célèbre son jubilé cette année en octobre.

Ce fut un fonctionnaire danois, Joseph Michselion, qui, en 1859, conçut le premier l'idée d'une union postale universelle.

Trois ans plus tard, le directeur général des Postes des Etats-Unis proposait une réunion de tous les hauts fonctionnaires des services des postes des divers pays, en vue d'examiner l'organisation des relations postales sur une base internationale.

Au mois de mai 1863 cette conférence s'ouvrait à Paris et groupait les délégués de quinze gouvernements. Un mois de délibérations aboutit à un projet d'union postale internationale dont l'auteur était un Allemand : le docteur Von Stephen, directeur des postes de la Confédération de l'Allemagne du Nord. Ce projet était rendu public cinq ans plus tard, en 1868, et des négociations s'engageaient en vue d'un congrès mondial. La guerre franco-allemande devait retarder jusqu'au 9 octobre 1874 la réunion de ce congrès qui eut lieu à Berne sur l'initiative du gouvernement helvétique.

Le 14 octobre 1874, la première convention postale internationale était rédigée et signée. Ce ne fut toutefois que le 1er juillet 1875 — après sa ratification par les divers États intéressés — qu'elle put entrer en vigueur.

Depuis, d'autres conventions ont eu lieu qui ont apporté quelques modifications de détail aux dispositions premières. C'est ainsi que la seconde convention a changé le titre d'*Union Postale Générale* en celui d'*Union Postale Universelle.*

Le neuvième congrès s'est tenu à Londres un peu avant les fêtes du Cinquantenaire de cette Union internationale qui couvre actuellement un territoire d'environ 125 millions de kilomètres carrés dont la population est de 1.700 000.000 d'habitants et qui englobe tous les pays du monde hormis un seul : l'Afghanistan.

§

Le second millénaire de la naissance de Virgile. — M. Léon Treich en a-t-il déjà parlé ? Il est vrai que cette commémoration tombe en 1930... Voici, en tout cas, ce que la Société florentine *Atene e Roma* nous annonce qu'elle entend faire à cette occasion. Elle nous le dit en latin, ce qui ne gâte en rien la chose, puisqu'il en va du latin comme de beaucoup d'autres matières que tous les gens bien doivent savoir et cependant n'entendent généralement guère... Aussi dirons-nous, pour

éviter les susceptibilités, que pas n'est besoin d'être un cicéronianiste pour deviner qu'il s'agit de la publication d'un vaste *corpus*, où se trouvera réuni tout ce qui a trait à Virgile : commentaires, interprétations, controverses, critiques, etc., émanant de toute sorte de collaborateurs, mais non en toute espèce de langue... Oyons-le en l'idiome même de Virgile :

Post sex annos, Idibus Octobribus, bis millesimus natalis dies Vergilii poëtae recurret. Si quis unquam inter antiquos scriptores et artifices dignus est cui omnes homines, cuiusque aetatis, aestimationem, et paene gratum animum testentur, quemque summa prosequantur observantia et veneratione, is est profecto Mantuanus poëta ; qui totam quodammodo *humanitatis* vim exquisitissimosque animi sensus in se complecti ; et poetice mirum in modum exprimere visus est. Nos Italos praesertim fas est eius memoriam recolere, cogitantes, illum patrem quodammodo et magistrum nostrae gentis nulla non aetate exstitisse. Ad proximum igitur bimillenarium Vergilii Natalem celebrandum Societas nostra, cui praecipuum est propositum *classica*, ut aiunt, studia provehere et propagare, consilium cepit, corpus quoddam colligendi edendique commentationum interpretationum animadversionum, quae vel ad Vergilium ipsum vel ad eius memoriam pertineant. Ad omnes ergo Vergilii amatores et studiosos se convertens singulos appellat compellat rogat, ut in sylloge conficienda administri et socii esse velint. Commentationes non nimiae molis accipientur, tum latino sermone tum italice vel gallice vel hispanice vel romanice conscriptae, tum denique anglica vel germanica lingua ; omnes lingua sua in honorario volumine edentur, ea condicione ut nonnulla excerpta singularum commentationum, et unum totius voluminis exemplar singulis auctoribus dono dentur. Omnes antiquitatis studiosos enixe precamur ut velint huius rei nuncium inter amicos propagare, ita ut multi exaudiant vocem nostram et desiderium nostrum explere nitantur. Scripta Vergiliana mittentur ad Praesidem Societatis *Atene e Roma* apud R. Studiorum Universitatem Florentinam (1) ; ut in volumen comprehendi possint, necesse est ad nos perveniant intra mensem Decembrem anni MCMXXVIII.

M. F. Ramorini et M[lle] Teresa Lodi — car ils se sont mis à deux pour rédiger cette circulaire — sont servis. Mais, au fait, le français est encore suffisamment langue universelle pour, en l'occurrence, avoir pu, et avec honneur, damer le pion à l'idiome du Latium. Tout le monde eût compris, y compris ceux qui, ne comprenant pas, disent comprendre. Et Vergilius Maro n'y eût rien perdu. Au contraire... — C. P.

§

Création et critique.

Lundi 1[er] septembre 1924.

Monsieur et cher Directeur,

La critique objective, la seule valable, ne lie nullement le phénomène de création à certains genres littéraires ni à telles méthodes d'art : qu'ils soient tous récepteurs de talent, de génie parfois, elle le

(1) Piazza San Marco, 2, Firenze, Italia.

sait. Ce n'est pas à eux qu'elle s'attache, mais à leur contenu et à leur résultat. On ne devrait juger d'une œuvre que d'après sa réussite. Mais parlant *Création et Critique*, M. G. Brunet avait insuffisamment, à mon gré, distingué l'une de l'autre. J'ai opposé, pour me mieux faire comprendre, « Art » et « Critique », faisant toutefois la part aussi belle à celle-ci qu'à celui-là. M. Brunet triomphe trop aisément en m'imputant *implicitement* des partis-pris ou des répugnances qui ne sont pas mon fait.

Je n'ai jamais pensé, ni écrit, qu'il pût suffire de publier un roman — pas plus, d'ailleurs, qu'un essai, — pour créer. Bien au contraire, je pense et j'ai écrit qu'un Taine et un Renan sont, sur leur plan, supérieurs à un Dumas et à un Sue sur le leur, donc, également, un Pascal avec ses *Pensées*, un Rousseau avec ses *Confessions*, un Chateaubriand avec ses *Mémoires*...

Je n'ai jamais pensé, ni écrit, que le roman d'aventures fût le plus haut sommet du roman. Bien au contraire, je pense et j'ai écrit: « On n'a point de peine à deviner les noms d'auteurs et les titres d'œuvres auxquels pense M. Brunet, mais ce n'est pas de jeu : la comparaison n'est permise qu'à valeurs sensiblement égales. S'il parle Taine, parlons Balzac, pour ne pas sortir de chez nous. » Il est même loisible à tout honnête homme de préférer *Le curé de Tours* à *La dernière incarnation de Vautrin*.

Je n'ai jamais pensé. ni écrit, que la richesse prétendue d'une œuvre littéraire fût fonction des événements qui s'y déroulent, ni qu'une œuvre fût pauvre où il n'y a que l'histoire lyriquement condensée d'un moment de l'âme humaine. *Atala*, *René*, *Le Centaure*, *Un amateur d'âmes*, etc., etc., pour n'être point romans, n'en sont pas moins des poèmes en prose de premier ordre. Mais il eût été fastidieux de répéter et préciser à chaque page : « Et cette observation, qui vaut pour le roman, ne vaut pas moins et pour le théâtre, et pour la poésie lyrique, dramatique, épique, etc., en prose ou en vers. »

Je n'ai jamais pensé, ni écrit, que la littérature d'idées ne fût pas réceptrice de poésie. Que l'histoire de Michelet trouve la vie du roman n'est-ce pas moi, premier, qui me suis étonné que M. Brunet eût oublié ce grand nom ? Ai-je dit qu'il fût défendu à la poésie de penser, à la pensée de se parer des prestiges du lyrisme ?

Mais, et j'y insiste, c'est sur un terrain tout différent que s'était d'abord placé M. Brunet. Il n'avait point parlé de Pascal, de Chateaubriand, etc., pour eux-mêmes, mais en tant que recréés par la critique qui, selon lui, s'égalait ainsi aux créateurs qu'ils ont été. C'est contre quoi j'ai protesté, Qu'est-il besoin de comparer ? demande M. Brunet. Je réponds que, de *distinguer*, ce n'est ni comparer, ni créer une fictive hiérarchie. Il ne s'agit pas de savoir si les poèmes de Ronsard sont

une plus vraie création que les *Essais* de Montaigne, les tragédies de Racine, que les *Pensées* de Pascal : les uns arrivent à la pensée par le chemin de la poésie — puisqu'aussi bien toute prétendue poésie n'est rien, qui est vide de pensée, — les autres à la poésie par le chemin de la pensée. Il ne s'agit pas de comparer, mais de préciser que la création directe dans le domaine de l'art, c'est-à-dire de la littérature de sentiment et d'imagination, diffère de la création directe dans le domaine de la critique, c'est-à-dire de la littérature d'idées, le mot *critique* étant dépouillé, ici, de sa signification restreinte de critique littéraire. Que ces deux domaines puissent être, souvent, en état d'interdépendance, qui l'a jamais nié ? Ils n'en sont pas moins différents, et je répète que, de les distinguer, ce n'est absolument pas les comparer.

Je dis, enfin, et en ce qui touche à la critique spécifiquement littéraire, qu'il est faux de dire, ou d'insinuer que, de comprendre, ce soit égaler, et que jamais aucun critique littéraire, professionnel ou non, commentant Pascal, ne créera, ce faisant, au même titre que Pascal lui-même. C'est ce qu'avait, sinon soutenu explicitement, suggéré M. Brunet le 15 mai dernier. Ce n'est plus ce qu'il dit à la date du 13 août.

Estimant que j'ai suffisamment exposé mon point de vue, je m'en tiendrai à cette première et dernière rectification.

Veuillez agréer, etc.

HENRI BACHELIN.

§

Le droit de réponse en Suisse.

Lausanne, ce 2 septembre 1924.

Monsieur le Directeur,

Le *Mercure* du 1er septembre raconte, dans les « Echos », comment M. Louis Dumur n'a pu obtenir l'insertion d'une réponse dans la *Nouvelle Revue Romande* qui paraît à Lausanne. M. Dumur ajoute :

> La revue en question a beau se publier dans un canton où, si je ne fais erreur, le droit de réponse est reconnu, cela revient au même. A Lausanne, cela se passe comme à Genève ou ailleurs, on agit comme si le droit de réponse n'existait pas, vu que les directeurs de journaux l'ignorent et que jamais on n'a contraint, par voie de justice, aucun de ces étrangleurs à s'exécuter.

Alors que d'autres cantons suisses ne connaissent pas le droit de réponse, la loi vaudoise du 12 février 1898, modifiant celle du 26 décembre 1832, prévoit ce qui suit dans les principaux de ses 17 articles :

> *Article premier*. — L'éditeur responsable de toute publication périodique, dans laquelle une personne a été nommée ou désignée, est tenu, sur la réquisition de cette personne, d'insérer gratuitement la réponse de celle-ci dans l'un des deux plus prochains numéros dès le jour de la réception de cette réponse.

La réponse doit être signée de son auteur, lequel est seul responsable de son contenu.

Article 2. — La réponse doit être insérée intégralement, sans suppressions, modifications ou interpolations, avec les mêmes caractères typographiques, dans la même partie de la publication, et d'une manière aussi lisible que l'article auquel elle se rapporte.

Article 3. — L'éditeur peut refuser l'insertion d'une réponse dont le contenu essentiel n'aurait pas de rapport direct ou immédiat avec les faits signalés dans l'article qui la motive.

Article 4. — Il peut aussi refuser l'insertion d'une réponse injurieuse, diffamatoire, contraire aux lois et aux bonnes mœurs ou mettant en cause d'une façon malveillante une personne étrangère au débat.

Article 5. — L'éditeur peut refuser l'insertion de la réponse lorsque celle-ci dépasse un nombre de lignes double de celui dont se compose l'article qui l'a provoquée.

Toutefois l'auteur de la réponse a droit à 15 lignes au minimum.

Les citations textuelles de l'article auquel on répond ne comptent pas dans la supputation du nombre des lignes auquel a droit l'auteur de la réponse.

Article 9. — Toute plainte portée contre l'éditeur d'une publication périodique, en vertu de la présente loi, doit, sous peine de prescription de l'action pénale, être déposée en mains du juge compétent dans les vingt jours dès la contravention.

En fait, cette loi est très peu appliquée, parce que ceux qui pourraient en bénéficier l'ignorent ou ont la paresse de s'en servir. Les directeurs de journaux comptent là-dessus. Mais chacun n'est pas décidé à se laisser étrangler. Personnellement, j'eus, l'an dernier, à traduire devant le Juge informateur le directeur de notre principal organe à Lausanne (dont depuis je me flatte, avec un groupe d'actionnaires, d'avoir provoqué l'expulsion de son poste de directeur). Ce dernier s'entêtait à ne pas publier une rectification, mais il y fut contraint. Depuis, je n'eus, avec le même individu, plus de difficulté lorsque j'eus à demander l'insertion de nouvelles rectifications.

M. Dumur, pour ne pas être forclos avant le délai de 20 jours et vu les distances, n'aurait pas dû s'adresser directement à la revue en question, mais à une personne de Lausanne, prête à prendre l'affaire en mains. La rédaction n'aurait pas pu s'esquiver.

Que M. Dumur se dise, au reste, que la *Nouvelle Revue Romande* n'est lue presque par personne, ni par ceux qui sont à droite, ni par ceux qui se placent à gauche.

Recevez, etc.

D[r] GEORGE MONTANDON.

§

Rectification.

1[er] septembre 1924.

Monsieur et cher confrère,

Je suis bien sûr que vous ne me refuserez pas d'insérer au prochain

numéro du *Mercure* la petite rectification suivante qui se rapporte aux Notes et Documents d'histoire de M. Auriant.

« Je suis obligé de démentir absolument en ce qui me concerne ce qu'écrit M. Auriant au sujet de la *Circé du Désert* de Mlle Paule Henry-Bordeaux. Je n'ai apporté aucune espèce de collaboration à Mlle Henry-Bordeaux pour son livre qui n'avait pas besoin de moi pour être solide et attrayant. Ce que je sais du colonel Boutin et que je dirai moi-même dans un prochain livre, je le tiens des Archives qui sont ouvertes à chacun et non pas seulement à M. Auriant. »

Veuillez agréer, etc. E. DRIAULT.

Directeur de
la *Revue des Etudes napoléoniennes.*

§

Haricot. — Les lecteurs des *Origines de la Langue Française* — mais combien sont-ils ? — se souviennent-ils de toute l'inutile peine que s'y est donné le polygraphe angevin pour faire dériver *haricot* de *faba* ? Laissons, cependant, Gilles Ménage, un peu trop vieux pour ces échos d'actualité. Laissons même la tentative de conciliation entre le sens médiéval de *haricot* — lequel désigne un ragoût, un *hericot* — et le sens accueilli pour la première fois au XVIIe siècle, par César Oudin, et qui est celui donné à la plante légumineuse, que risquait Fr. Génin au tome I de ses *Récréations Philologiques* de 1866, p. 49. Cette tentative, malheureuse, n'en a pas moins contaminé d'austères philologues, p. ex. Fr. Diez, Littré, Clédat, Körting et jusqu'au *Dictionnaire Général* ! Or il est de fait — et ceci a échappé à M. Miodrag Ibrovac, comme maints autres détails de l'activité de J.-M. de Heredia — que, lorsqu'il traduisit, en 4 volumes (Paris, 1877-1887), en français Bernal Diaz del Castillo, le poète des *Trophées* fut amené à lire un ouvrage du XVIe siècle espagnol : *De Historia Plantarum Novi Orbis*, de Hernandez, qui le mit sur la piste de l'étymologie de *haricot*, laquelle n'est autre que le mexicain : « *ayacotli* ». Gaston Paris s'en empara aussitôt et il semble indubitable que le vocable soit passé directement à notre langue par les corsaires, flibustiers ou colons français de la Floride et du Mississipi.

A son tour, Kr. Nyrop la fait sienne dans son *Histoire Etymologique de deux mots français*, parue à Copenhague en 1918, que glose la *Revista de Filologia Espanola*, 1923, p. 411. La *Revue Mondiale* du 15 mai 1924, en publiant comme une découverte de feu A. Cim l'étymologie de *haricot* vià Heredia — un Heredia connu à travers le *Temps* de 1912, à moins qu'à travers les *Annales Politiques et Littéraires* de 1901 — a oublié de retracer ces particularités. On ne nous en voudra pas de les avoir données ici. — C. P.

§

Eloge des Obèses. — M. Henri Béraud a décrit le martyre de l'obèse. Voici que, de l'autre côté de l'Atlantique, une voix lui répond, celle du Dr Woods Hutchinson qui, dans la *Saturday Evening Post* de New-York, déclare tout net, après enquête, que les obèses valent mieux et sont plus appréciés que les autres hommes.

Dans une grande compagnie financière, où il a été reçu par le secrétaire général, le Dr Woods Hutchinson s'est entendu déclarer qu'on n'hésitait pas un instant à confier des postes importants à des hommes gros. « Simplement, lui a-t-on dit, parce qu'une longue expérience nous a appris qu'il n'y a guère à craindre avec eux qu'ils dérobent les fonds mis à leur disposition, alors qu'avec les hommes maigres, affamés et agités... on est bien moins sûr. »

Le Dr Woods s'est ensuite rendu auprès des directeurs de la police et des magistrats, où il a appris qu'il y a peu d'obèses parmi les criminels, les malfaiteurs ou les simples délinquants.

Des juges lui ont même affirmé que les obèses sont généralement les modèles des maris et que rarement on les voit comparaître dans des actions en divorce.

En somme, d'après cette enquête, l'obèse devrait être représenté sous la forme d'un garçon réjoui dont le sourire signifierait : « Naturellement j'ai une bonne nature, — je ne puis ni me battre ni m'enfuir. »

§

D'un emploi de l'expression : « Qu'est-ce qu'il y avait comme... » — M. Fagus nous écrit :

Une dame (d'âge canonique) avec qui je « conversationnais » (pour parler comme mon bon maître Paul Bourget) me commente les gazettes du jour. Elle tique sur cette expression de Bésin, le mécano de Pelletier-d'Oisy, lequel narrait leur réception à Tokio : « *Qu'est-ce qu'il y avait comme Japonais !* » — Il est probable, répondis-je, que Heredia ou le père Hugo eussent traduit à peu près ainsi :

Oh ! combien de Nippons, combien de Japonaises...

Et patati et patata. Mais moi, indigne, ne saurais trouver mieux que Bésin, et crois qu'on ne saurait trouver autre chose : je suis donc persuadé que c'est très bien et, ma foi, très français. Je n'ose m'adresser à Messieurs du *Grammair's Club*, trop grands seigneurs pour moi. Mais, qu'en pense *Mercure* ?

§

« Candide » mis en pièces. — MM. Vautel et Léo Marchès quand ils se proposèrent de porter sur la scène *Candide* (joué l'an passé à l'Odéon) ignoraient-ils que le conte de Voltaire avait déjà, en 1848, été représenté aux Variétés, sous forme d'un vaudeville dû à la collabora-

tion de MM. Clairville, Cholet et Saint-Yves (sans doute un descendant de la belle Saint-Yves) ?

Aucun critique n'a rappelé ce précédent, ni le jugement que Théophile Gautier porte sur cette adaptation (1) :

Voilà un nom formidable à écrire sur le frontispice d'un vaudeville et même d'un vaudeville en cinq actes. L'ouvrage fût-il étincelant de tout l'esprit de Voltaire, on le trouverait nécessairement inférieur, et si nous n'étions pas accoutumé aux audaces de M. Clairville, celui-là nous surprendrait. Eh quoi ! le baron de Tunder Ten-Tronck, Mlle Cunégonde, et le docteur Pangloss, Pâquette, vont se démener au feu de la rampe, sur les planches des Variétés, en chair et en os, et parler, au lieu de cette prose si française, si claire, si vive, la première prose du monde à coup sûr, l'idiome en usage aujourd'hui ! Comme tout cela n'ôte pas une page au roman de Voltaire, que chacun est bien libre de relire, s'il ne le sait par cœur, laissons-là cette indignation facile, et trouvons, comme Pangloss l'optimiste, que tout est pour le mieux dans le meilleur des vaudevilles possibles.

Th. Gautier analyse ensuite le vaudeville de MM. Clairville, Cholet et Saint-Yves :

... Au premier acte, Mlle Cunégonde, jeune ingénue, fort délurée, essaie de faire de Candide un chérubin d'amour, à quoi le pauvre garçon se prête si gauchement que la donneuse de leçons le fait renvoyer du château avec accompagnement de coups de pieds à l'endroit que Voltaire ne désigne pas par une périphrase. Au second acte, les Bulgares qui ravagent le pays attaquent le couvent où se sont réfugiés Candide, le baron de Tunder-Ten-Tronck et Pangloss, ingénieusement cachés sous des robes de nonnes ; incendie, massacres, viol, la fête est complète. Les Bulgares font bien les choses et les trois fausses nonnains sont dans une situation assez critique que la chute du rideau vient interrompre à propos. Au troisième acte, nous assistons au fameux souper des quatre rois dans l'auberge de Venise. Cette rencontre, si bizarrement philosophique, et d'une fantaisie si audacieuse alors, n'a rien qui nous surprenne nous autres enfants du dix-neuvième siècle. Il n'y a plus maintenant dans les auberges que des rois et des princes sans ouvrage. Cunégonde est devenue fille de cuisine, car son père le baron de Tunder-Ten-Tronck est ruiné. Candide, mieux en point dans ses affaires, paie généreusement le souper du roi Théodore qui n'a pas seulement dans sa poche une pièce de monnaie frappée à son effigie. Au quatrième acte Candide s'endort et voit l'Eldorado en rêve. C'est un pays singulier et splendide, où les montagnes sont d'or, où les petits enfants jouent aux palets avec des escarboucles et des rubis ; on y jouit d'un bonheur si parfait qu'on ne peut rien désirer. Or l'absence de désirs, c'est l'ennui, c'est la mort, et Candide se réveille tout heureux de retrouver notre misérable monde avec ses chances diverses de bonheur et de malheur. Au cinquième acte, notre héros épouse Cunégonde qu'il a reconnue et tirée de sa position de servante, elle la noble fille du baron de Tunder-Ten-Tronck, et finit sa vie en plantant des choux avec son ami Pangloss, dans les États que le roi Théodore lui a cédés pour un souper.

(1) Feuilleton de la *Presse* du 12 septembre 1848.

MM. Vautel et L. Marchès avaient ils connaissance du vaudeville de Clairville, Chollet et Saint-Yves et dans quelle mesure s'en sont-ils inspirés ? — AURIANT.

§

Pan-sexualisme philologique. — L'argot brésilien, pan-sexualiste avant Freud, avait depuis longtemps coutume d'assimiler à la banane ce qui est fait à sa ressemblance. Lorsque Anatole France alla faire ses belles conférences au Théâtre Municipal de Rio, il lui arriva, à un déjeuner que lui offrit le baron de Rio-Branco aux Affaires étrangères, de remarquer de superbes musacées parmi les fruits qui ornaient la table. Le regretté Souza Bandeira, assis à côté de lui, lui expliqua alors que le populaire du pays classait dans cette famille végétale l'objet que l'auteur de *l'Ile des Pingouins* appelait, au figuré, une andouille. Le maître goûta fort cette variante, et promit de s'en servir par la suite ; mais ce fut encore, paraît-il, un projet oublié, voire refoulé.

D'autre part le peuple de Rio ne donne pas le nom d' « Anglais » à un accident féminin, régulier et intime, mais celui de : « le paquebot » ; et c'est encore une association britannique. Voici. Du temps des bateaux à voile, le courrier d'Europe, qui était anglais, arrivait régulièrement tous les 28 jours, avec son pavillon à fond rouge de la marine marchande faisant tache sanglante sur la blancheur de la voile. Le rapprochement, assez logique, s'est imposé en dehors de la révélation onirique, et la langue portugaise s'est enrichie d'une locution. Du moins c'est l'explication qu'en a donnée à un de nos amis le docteur M. T..., professeur de Médecine légale, homme docte. — T. DA C.

§

La rue Récamier. — On a rappelé récemment, à propos de la réimpression chez Payot du livre d'Edouard Herriot sur *Madame Récamier et ses amis*, que des mauvais plaisants avaient comparé l'amie de M. de Chateaubriand à « une rue interdite à la circulation ».

Mais, a-t-on remarqué que la rue Récamier (Paris VIIe) se termine en impasse ?

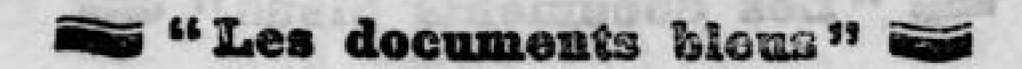
Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES
DU
TOME CLXXIV

—

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE — *nrf* — 3, RUE DE GRENELLE PARIS VI[e] — R. C. Seine : 35.806 — TÉL. : FLEURUS 12-27



N° 10

JEAN-RICHARD BLOCH

SUR UN CARGO

Un vol. in-16 double-couronne 7.50
50 exemplaires sur pur fil.. .. .. 25 fr. *(souscrits)*

EXTRAITS DE PRESSE

Et nous assistons à ce prodige, la découverte de ce qui existait déjà, comme si cela n'avait jamais existé. Faut-il le dire : c'est peut-être d'une importance moindre qu'une vraie découverte, mais cela n'est pas moins intéressant, puisque cela refait une valeur de ce qui n'en avait plus. Ce n'est pas moins intéressant. J'ai lu ce livre, malgré la grande besogne dans laquelle je me perds, sans que tomba sur mon regard le brouillard de la lassitude, d'un bout à l'autre, et j'en attends la suite avec une impatience, une curiosité qui ne seront pas déçues. J. MADELAIGUE, *Journal du Peuple.*

Je souhaite à M. JEAN-RICHARD BLOCH une foule de compagnons aussi passionnés que moi-même, lorsque je naviguais dans son sillage

. . . .

Pour avoir été le voyageur que chacun de nous a été ou peut être un jour, pour l'avoir exprimé avec une simple humanité, une poésie si intime, JEAN-RICHARD BLOCH est assuré d'attirer tous les passagers qui liront *SUR UN CARGO* vers la plus fraternelle et la plus savoureuse des communions. PIERRE PONARDI, *L'Ere Nouvelle.*

Ouvrez le roman de JEAN-RICHARD BLOCH : *SUR UN CARGO*.
Je dis le roman, je me trompe. C'est mieux que cela. Pas d'intrigue, pas de dénouement, pas d'histoire suivie, pas de scène à effet ; et pourtant, dès le début, quelque chose qui attire, puis qui retient, puis qui empoigne : le sentiment que cela est vrai.

. . . .

Je m'arrête. Où irais-je s'il me fallait indiquer, fût-ce d'une allusion rapide, tout ce qui m'a, dans ce livre, surpris, saisi ou charmé ? Et encore, je n'ai rien dit de ce style alerte, direct, aigu et qui, avec des raffinements incroyables, donne une impression de simplicité.
Pauvres terriens attachés au rivage, voulez-vous pendant quelques heures humer l'air du large et humer l'air du port, vivre d'une vie merveilleuse et neuve ? Montez sur le cargo de J.-R. BLOCH. ALBERT BAYET, *Quotidien.*

... Un charmant petit livre ROBERT KEMP, *La Liberté.*

... Un volume charmant (qui sera bientôt doublé), écrit sans recherche, on dirait au jour le jour, semé de digressions amusantes, le livre de bord d'un homme intelligent, philosophe et lettré. *Progrès de Lyon.*



Achetez chez votre Libraire

LUC DURTAIN

CONQUÊTES DU MONDE

LA SOURCE ROUGE

UN VOLUME IN-16 double couronne........................ 7 50

L'aventure de l'amour dans une ville d'eaux.
Un convalescent, aux yeux duquel le bel univers de la guérison prend peu à peu les traits d'une femme. Un milieu cosmopolite, où la mémoire des témoins de la Révolution russe éclaire les côtés fragiles de notre société. Des paysages profonds, intenses.
Parmi les péripéties hantées par la Source au nom sanglant, la confrontation du désir charnel et de la mort se poursuit jusqu'aux confins du fantastique : sans que, néanmoins, se rompe, entre les sens et les choses, un contact immédiat où LUC DURTAIN s'efforce de prendre la mesure du réel.
Dans cette nouvelle œuvre, le romancier, sans prétendre inaugurer une « série », attache à certains de ses livres un titre d'ensemble, *Conquêtes du Monde*. Non pas « la conquête », mais « des conquêtes », c'est-à-dire des points de vue et d'attaque divers, des efforts, des épreuves.
Après les hardiesses de *L'Etape Nécessaire* et du *Retour des Hommes*, la large composition de *Douze Cent Mille* avait valu au labeur de l'écrivain des sympathies précieuses : le charme de l'histoire poignante et passionnée qu'il nous apporte saura peut-être les confirmer.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES « AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE » UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL A 750 EXEMPLAIRES ET 100 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR LES « BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE ». TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOUSCRITS.

DU MÊME AUTEUR :

LE RETOUR DES HOMMES, 1 vol in-18.................. 5.75
DOUZE CENT MILLE, 1 vol. in-18..................... 7.50

NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE

Etudes littéraires et scientifiques. Boxe, aviron, moto. Nombreux déplacements en Europe occidentale. Spitzberg ; Afrique du Nord ; Levant. Début, en 1906, **L'Etape Nécessaire**, *film rapide de cette série de démarches aux directions opposées par lesquelles toute pensée doit aborder le réel, un livre qui se trouve encore à notre avant-garde. Puis les contes du* **Manuscrit trouvé dans une île** *(1911) et* **Kong-Harald.** *Fort éprouvé par la guerre, il écrit dans les cagnas lorraines le poème de* **Lise** *(1918).* **Le Retour des Hommes** *(1920) évoque, après le cataclysme, les consciences blessées. Puis* **Face à Face**, *essai d'art poétique résolument moderne et le recueil de* **Perspectives.** *Dans l'ample fresque de* **Douze Cent Mille** *(1922) — histoire d'un ouvrier qu'une subite fortune met à même, à travers Palaces et Bourse, de connaître ce qu'est, en réalité, l'Argent — l'écrivain a déjà donné la mesure de la diversité et de la hardiesse des points de vue qu'il voudrait incorporer à la technique du roman.*

ANNUAIRE

DE LA CURIOSITÉ

DES BEAUX ARTS
ET DE LA BIBLIOPHILIE

RÉPERTOIRE **des Amateurs et des Marchands.**

PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER

GUIDE **indispensable durant les vacances, donnant les renseignements nécessaires aux Amateurs en déplacement, concernant les musées, les bibliothèques, les marchands et les collections privées de Province.**

Relié Toile Bleue (franco contre remboursement). **15 fr.**

ADMINISTRATION : 90, Rue Saint-Lazare - PARIS IXe

Tél. : Louvre 19-98

5 fr.

1

REMY DE GOURMONT

Le Chemin de velours.............. 7 50
Les Chevaux de Diomède.......... 7 50
Un Cœur virginal............... 7 50
Couleurs........................ 7 50
La Culture des Idées............. 7 50
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps.................... 7 50
Divertissements.................. 7 50
Epilogues, 4 vol. Chacun......... 7 50
Esthétique de la Langue française.. 7 50
Histoires magiques............... 7 50
Lettres à l'Amazone.............. 7 50
Lettres d'un Satyre............... 7 »
Lettres à Sixtine................. 7 »
Lilith suivi de *Théodat*........... 7 50
Le Livre des Masques............. 7 50
Le IIe Livre des Masques.......... 7 50
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps.......... 7 50
Une Nuit au Luxembourg......... 7 50
Pages choisies............ .... 10 »
D'un Pays Lointain............... 7 50
Le Pèlerin du Silence............ 7 50
Pendant la Guerre................ 6 50
Pendant l'Orage.................. 4 50
Physique de l'Amour.............. 7 50
Le Problème du Style 7 50
Promenades littéraires, 5 vol. Chacun 7 50
Promenades philosophiques, 3 vol. Chacun.......................... 7 50
Sixtine.......................... 7 50
Le Songe d'une Femme............ 7 50

CHARLES GUÉRIN

Le Cœur Solitaire................ 7 50
L'Homme intérieur................ 7 50
Premiers et Derniers Vers......... 7 50
Le Semeur de Cendres............. 7 50

LAFCADIO HEARN

Chita............................ 7 50
Esquisses martiniquaises.......... 7 50
Fantômes de Chine................ 7 50
Feuilles éparses de Littératures étranges.......................... 7 50
Le Japon........................ 7 50
Kotto........................... 7 50
Kwaidan......................... 7 50
La Lumière vient de l'Orient....... 7 50
Le Roman de la Voie lactée........ 7 50
Youma........................... 7 50

FRANCIS JAMMES

Choix de Poèmes................. 7 50
Clairières dans le Ciel............ 7 50
Cloches pour deux Mariages........ 7 50
De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.......................... 7 50
Le Deuil des Primevères.......... 7 50
Feuilles dans le vent............. 7 50
Les Géorgiques chrétiennes........ 7 50
Ma Fille Bernadette............... 7 »
Monsieur le Curé d'Ozeron........ 7 50
Le Poète Rustique................ 7 50
Le Premier Livre des Quatrains.... 5 »
Le Deuxième Livre des Quatrains... 5 »
Le Roman du Lièvre............... 7 50
Le Rosaire au Soleil.............. 7 50
Le Tombeau de Jean de La Fontaine. 7 50
Le Triomphe de la Vie............ 7 50
La Vierge et les Sonnets.......... 6 50

RUDYARD KIPLING

Actions et Réactions.............. 7 50
Les Bâtisseurs de Ponts........... 7 50
« Capitaines Courageux ».......... 7 50
Le Chat Maltais.................. 7 50
L'Histoire des Gadsby............. 7 50
L'Homme qui voulut être roi....... 7 50
Kim............................. 7 50
Lettres du Japon................. 7 50
Le Livre de la Jungle............. 7 50
Le Second Livre de la Jungle...... 7 50
La plus belle Histoire du monde.... 7 50
Le Retour d'Imray................ 7 50
Sa Majesté le Roi................ 7 50
Stalky et Cie..................... 7 50
Sur le Mur de la Ville............ 7 50

JULES LAFORGUE

Mélanges posthumes............... 7 50
Moralités légendaires.............. 7 50
Poésies complètes, 2 vol à 7.50..... 15 »

ENRIQUE LARRETA

La Gloire de don Ramire.......... 7 50

LOUIS LE CARDONNEL

Carmina Sacra................... 7 50
Poèmes.......................... 7 50

EDMOND LEPELLETIER

Emile Zola, sa Vie, son Œuvre..... 15 »
Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre.. 15 »

CHARLES VAN LERBERGHE

La Chanson d'Eve................ 7 50
Les Flaireurs.................... 2 50
Pan............................. 6 75

MAURICE MAETERLINCK

Le Trésor des Humbles............ 7 50

JEAN MORÉAS

Choix de Poèmes................. 7 50
Contes de la Vieille France........ 7 50
Esquisses et Souvenirs............ 7 50

Envoi franco du Catalogue complet

LAURENT TAILHADE

Poèmes aristophanesques.......... 7 50
Poèmes élégiaques................ 7 50

MARK TWAIN

Le Capitaine Tempête............. 7 50
Contes choisis................... 7 50
Exploits de Tom Sawyer détective.. 7 50
Le Legs de 30.000 dollars........ 7 50
Un Pari de Milliardaires......... 7 50
Les Peterkins.................... 7 50
Plus fort que Sherlock Holmès..... 7 50
Le Prétendant américain.......... 7 50

ÉMILE VERHAEREN

Les Ailes rouges de la Guerre....... 7 50
A la vie qui s'éloigne............ 7 »
Les Blés mouvants................ 7 »
Choix de Poèmes.................. 7 50
Deux Drames...................... 7 50
Les Flammes Hautes............... 7 »
Les Forces tumultueuses........... 7 50
Hélène de Sparte, Les Aubes....... 7 50
Les Heures du Soir, précédées des *Heures claires* et des *Heures d'Après Midi*.......... 7 50
La Multiple Splendeur............ 7 »
Poèmes........................... 7 50
Poèmes, nouvelle série............ 7 50
Poèmes, troisième série........... 7 50
Les Rythmes souverains............ 7 »
Toute la Flandre I, II, III, 3 vol. à.. 7 »
Les Villes tentaculaires, précédées des *Campagnes hallucinées*.......... 7 50
Les Visages de la Vie............. 7 »

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Choix de Poèmes.................. 7 50
Le Domaine Royal................. 8 »
Plus loin........................ 7 50
Voix d'Ionie..................... 7 50

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Derniers Contes.................. 7 50

H.-G. WELLS

L'Amour et M. Lewisham.......... 7 50
Anne Véronique.................. 7 50
Anticipations................... 7 50
La Burlesque Equipée du Cycliste.. 7 50
La Découverte de l'Avenir et le Grand Etat.................. 7 50
Douze Histoires et un Rêve........ 7 50
Effrois et Fantasmagories......... 7 50
La Guerre dans les airs.......... 7 50
La Guerre des Mondes............ 7 50
L'Histoire de M. Polly........... 7 50
Une Histoire des Temps à venir.... 7 50
L'Ile du Docteur Moreau.......... 7 50
La Machine à explorer le Temps... 7 50
La Merveilleuse Visite........... 7 50
Miss Waters..................... 7 50
Le Pays des Aveugles............. 7 50
Les Pirates de la mer............ 7 50
Place aux Géants................ 7 50
Les Premiers Hommes dans la Lune. 7 50
Quand le Dormeur s'éveillera....... 8 »
Au Temps de la Comète........... 7 50
Une Utopie moderne.............. 7 50

WALT WHITMAN

Feuilles d'herbe, 2 vol. à 12 fr..... 24 »

OSCAR WILDE

De Profundis, suivi de la *Ballade de la Geôle de Reading*.............. 7 50
Les Origines de la Critique historique........................ 7 50

WILLY ET COLETTE WILLY

Claudine en ménage.............. 7 50

COLETTE WILLY

La Retraite sentimentale......... 7 50
Sept Dialogues de Bêtes.......... 7 50

RELIURE

Tous les ouvrages de notre catalogue peuvent être fournis reliés. Il est toutefois possible que des volumes manquent en magasin : un délai de 20 jours est alors demandé.

Les personnes qu'intéressent les reliures en trouveront le tarif à notre Catalogue complet, que nous envoyons franco sur demande adressée, 26, rue de Condé, Paris, 6e.

Quelques mots

sur un guide qui a conduit au succès un million d'adeptes

On vous a dit : "Pratiquez le Sytème PELMAN et vous réussirez dans la vie." Vous avez vu les milliers de témoignages de ceux qui ont eu recours au Système PELMAN. Au fond vous êtes tout disposé à essayer mais vous hésitez encore. Quoi de plus naturel que l'indécision quand on croit se lancer dans l'inconnu ?

Renseignez-vous donc : le Système PELMAN n'a rien de mystérieux. Son but est de développer harmonieusement toutes les facultés de l'esprit. Son enseignement est étayé sur les principes d'une logique sûre et d'une psychologie vivante et avant tout éducative. Sa valeur a été éprouvée par une expérience de 30 années. Et le Cours strictement personnel sera adapté à votre cas, grâce à une correspondance suivie et à des exercices très simples de gymnastique mentale. Vous arriverez rapidement à développer en vous les qualités d'énergie, de puissance, de concentration, de clarté, d'initiative, de confiance qui assurent le succès dans la vie.



la vie ne doit être dure à personne

Si elle ne vous a pas apporté tout ce que vous désirez et si vous voulez savoir pourquoi, écrivez à l'Institut PELMAN. Non seulement vous recevrez une brochure explicative sur le Système PELMAN, mais vous aurez encore un véritable diagnostic mental sur votre cas. Si vous le désirez, une consultation d'essai, personnelle et gratuite, vous sera accordée sur simple demande et sans engagement de votre part.

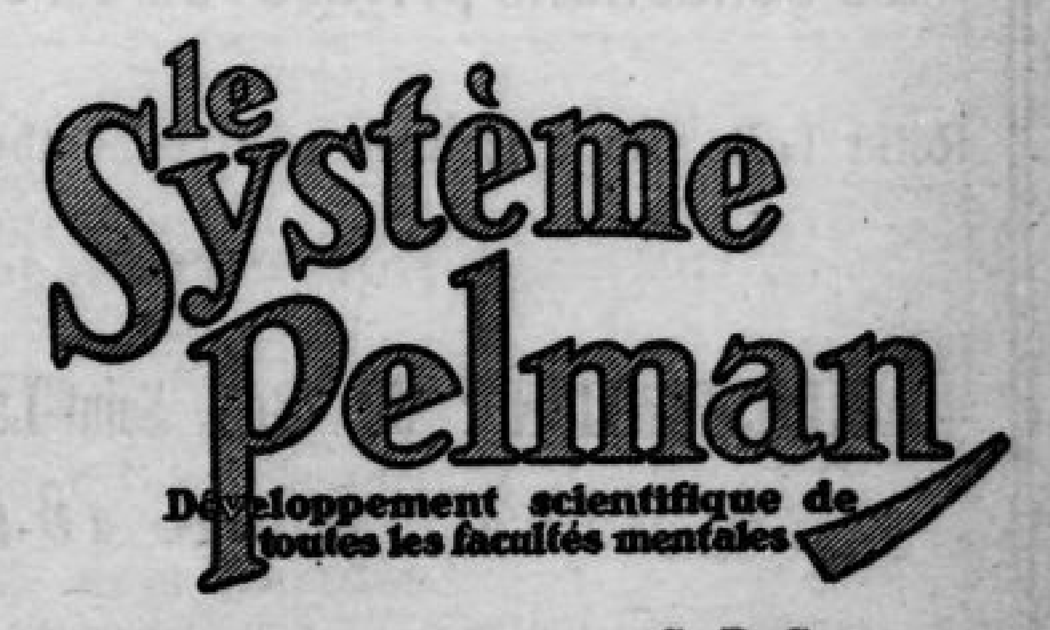
N'hésitez pas : la France compte déjà neuf milliers de Pelmanistes en moins de 3 ans : il y en a plus d'un million dans le monde entier. L'Institut PELMAN *garantit* l'efficacité de son enseignement à tous ceux qui suivent le cours jusqu'au bout.

Vous pouvez obtenir des précisions, vous avez des milliers de témoignages, une garantie absolue. Que voulez-vous de plus ?

ÉCRIVEZ AUJOURD'HUI

Brochure explicative et preuves sont envoyées gracieusement par l'Institut PELMAN, 35 c, Rue Boissy-d'Anglas, Paris (8e)

LONDRES, NEW-YORK, TORONTO, DUBLIN, STOCKHOLM BOMBAY, MELBOURNE, DURBAN.



S. P. S.

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT

ROMAN

Le Pèlerin du Silence. Volume in-18 .... 7 50
Les chevaux de Diomède. Volume in-18 .... 7 50
D'un Pays lointain. Volume in-18 .... 7 50
Le Songe d'une Femme. Volume in-18 .... 7 50
Une Nuit au Luxembourg. Volume in-18 .... 7 50
Un Cœur Virginal. Couv. de G. D'ESPAGNAT. Volume in-18 .... 7 50
Couleurs, *suivi de* **Choses anciennes.** Vol. in-18 .... 7 50
Sixtine. Volume in-18 .... 7 50
Histoires magiques. Volume in-18 .... 7 50

LITTÉRATURE

Le Livre des Masques. *Portraits symbolistes. Gloses sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui.* Masques dessinés par F. VALLOTTON. 2 volumes in-18. Chaque volume 7 50
La Culture des Idées. Volume in-18 .... 7 50
Le Chemin de velours. Volume in-18 .... 7 50
Epilogues, 1895-1898. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18 ... 7 50
Epilogues, 1899-1901. *Réflexions sur la vie* (IIe série). Vol. in-18 7 50
Epilogues, 1902-1904. *Réflexions sur la vie* (IIIe série). Vol. in-18 7 50
Epilogues, 1905-1912. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18 ... 7 50
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps. Vol. in-18 7 50
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910. Volume in-18 .... 7 50
Esthétique de la Langue française. Volume in-18 .... 7 50
Le Problème du Style. Volume in-18 .... 7 50
Promenades Littéraires. Volume in-18 .... 7 50
Promenades Littéraires, IIe série. Volume in-18 .... 7 50
Promenades Littéraires, IIIe série. Volume in-18 .... 7 50
Promenades Littéraires, IVe série. Volume in-18 .... 7 50
Promenades Littéraires, Ve série. Volume in-18 .... 7 50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Volume in-16 ... 2 50
Pendant l'Orage. Préface de JEAN DE GOURMONT. Volume petit in-18. 4 50
Pendant la Guerre. Volume in-16 .... 6 50
Lettres à l'Amazone. Volume in-16 .... 7 50
Lettres d'un Satyre. Volume in-16 .... 7 »
Lettres à Sixtine. Volume in-16 .... 7 »
Pages choisies. *Avec un portrait.* Préface de MARCEL COULON. Volume in-8 .... 10 »

PHILOSOPHIE

Physique de l'Amour. *Essai sur l'Instinct sexuel.* Vol. in-18 .. 7 50
Promenades Philosophiques. 3 volumes in-18 à 7 50
Promenades Philosophiques, IIe série. Volume in-18 ...... 7 50
Promenades Philosophiques, IIIe série. Volume in-18 ...... 7 50

POÉSIE

Divertissements, poèmes en vers. Volume in-18 .... 7 50

THÉATRE

Lilith, suivi de Théodat. Volume in-18 .... 7 50

A LA MÊME LIBRAIRIE

PAUL ESCOUBE

Remy de Gourmont et son Œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16 .. 2 50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

QUELQUES VOLUMES SUR PAPIERS SPÉCIAUX

Les papiers sont indiqués ici par des initiales: Whatman : W ; Japon : J ; Chine : C ; Hollande : H ; Arches : A ; Rives : R ; pur fil Lafuma : PF.

AUREL

La Semaine d'Amour.......... H 25 »

LÉON BAZALGETTE

Le « Poème Evangile » de Walt Whitman.... .... PF 25 »

MARCEL BATILLIAT

La Joie.......................... H 25 »
Versailles-aux-Fantômes....... H 25 »

FERNAND BENOIT

La Foire aux Paysages........ H 25 »

LÉON BLOY

Je m'accuse........................ H 25 »
Le Mendiant ingrat, tomes I et II, chacun.......................... PF 15 »
La Porte des Humbles......... C 50 »
Le même........................... H 35 »
Le même........................... PF 15 »

WACYF BOUTROS GHALI

Le Jardin des Fleurs.......... H 25 »

L. CARIO ET CH. RÉGISMANSET

La Pensée française.......... PF 25 »

FERNAND CAUSSY

Laclos, 1741-1803............. H 25 »

F.-A. CAZALS ET G. LE ROUGE

Les Derniers Jours de Paul Verlaine........................ PF 25 »

GUY-CHARLES CROS

Les Fêtes quotidiennes......... H 25 »

LÉON DEUBEL

La Lumière natale,............ A 20 »
Le même.......................... PF 10 »

DIVERS

Le Souvenir de Charles Demange H 25 »

GEORGES DUHAMEL

Elégies.......................... J 25 »
Le même.......................... C 20 »
Le même .... H 15 »
Le même.......................... PF 10 »
Les Hommes abandonnés...... H 30 »
Le même.......................... PF 15 »
La Journée des aveux........ PF 15 »
Œuvres, I (Bibl. choisie).... PF 25 »
Œuvres, II (Bibl. choisie).... PF 25 »
Paul Claudel suivi des *Propos critiques*...................... PF 10 »

EDOUARD DUJARDIN

Antonia.......................... H 25 »
Poésies.......................... J 40 »

PAUL ESCOUBE

La Femme et le Sentiment de l'amour chez Remy de Gourmont.......................... H 25 »
Le même.......................... PF 12 »

LAURENT EVRARD

Le Danger........................ H 25 »

ALBERT FLEURY

Poèmes........................... H 25 »

ANDRÉ FONTAINAS

Histoire de la Peinture française......................... PF 25 »

PAUL FORT

Hélène en fleur................ H 25 »
Le même.......................... PF 15 »

EDOUARD GANCHE

Frédéric Chopin................ PF 25 »

PAUL GÉRARDY

Roseaux.......................... H 25 »

ALBERT GLATIGNY

Lettres à Théodore de Banville. A 20 »
Le même.......................... PF 12 »

JEAN DE GOURMONT

Muses d'aujourd'hui.......... H 25 »

REMY DE GOURMONT

Pages choisies............... A 40 »

CHARLES GUÉRIN

Premiers et Derniers Vers...... H 35 »
Le même.................... PF 15 »

A.-FERDINAND HEROLD

Cléopâtre..................... H 20 »
La Route fleurie............... H 25 »

ROBERT D'HUMIÈRES

Les Ailes closes............... H 25 »
Le Livre de la Beauté.......... A 40 »
Théâtre, I.................... A 40 »
Le même.................... PF 25 »

FRANCIS JAMMES

Choix de Poèmes............... R 30 »
Le même.................... PF 15 »
Cloches pour deux mariages.... A 30 »
Le même.................... PF 15 »
Œuvres, II (Bibl. choisie)...... A 40 »
Le même.................... PF 25 »
Œuvres, III (Bibl. choisie)..... A 40 »
Le même.................... PF 25 »
Le Poète Rustique............. H 30 »
Le même.................... PF 12 »
Le Premier Livre des Quatrains..................... A 15 »
Le même.................... PF 10 »
Le Deuxième Livre des Quatrains.................... PF 10 »
Le Tombeau de Jean La Fontaine....................... H 25 »
Le même.................... PF 12 »

RUDYARD KIPLING

« Capitaines courageux ».... PF 15 »
Œuvres, I (Bibl. choisie)..... PF 25 »
Œuvres, II (Bibl. choisie).... PF 25 »

LACLOS

Lettres inédites............... H 40 »

LAFCADIO HEARN

Le Roman de la Voie lactée... PF 15 »
Youma...................... PF 15 »

JULES LAFORGUE

Œuvres, I (Bibl. choisie)...... A 40 »
Le même.................... PF 25 »
Œuvres, II (Bibl. choisie)..... A 40 »
Le même.................... PF 25 »
Œuvres, III (Bibl. choisie).... A 40 »
Le même.................... PF 25 »

EDMOND LEPELLETIER

Emile Zola, sa Vie, son Œuvre. H 40 »

MAURICE MAETERLINCK

Œuvres, I (Bibl. choisie).... PF 25 »

PAUL MARIÉTON

Les Epigrammes.............. J 40 »
Le même.................... H 25

F.-T. MARINETTI

Le Roi Bombance............. H 25 »

VICTOR-ÉMILE MICHELET

L'Espoir merveilleux.......... H 25 »

ADRIEN MITHOUARD

Le Tourment de l'Unité........ H 25 »

ALBERT MOCKEL

Contes pour les Enfants d'hier.. J 30 »

JEAN MORÉAS

Choix de Poèmes............ PF 15 »
Œuvres, I (Bibl. choisie)...... A 40 »
Le même.................... PF 25 »

CHARLES MORICE

Eugène Carrière.............. A 40 »

ALFRED MORTIER

La Logique du Doute......... H 4 »
Marius vaincu................ J 8 »
Sylla....................... J 15 »

LOUIS PERGAUD

Les Rustiques................ H 30 »
Le même.................... PF 15 »
La Vie des Bêtes............. R 30 »
Le même.................... PF 15 »

HUBERT PERNOT

Anthologie populaire de la Grèce moderne............. H 25 »

ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE

Verhaeren en Hainaut....... PF 10 »

ALFRED POUSSIN

Versiculets.................. H 15 »

HENRI DE RÉGNIER

Esquisses Vénitiennes........ PF 10 »
Œuvres, III (Bibl. choisie)..... A 40 »
Le même.................... PF 25 »
Vestigia Flammæ............. H 30 »
Le même.................... PF 12 »

ISABELLE RIMBAUD

Reliques .... R 25 »
Le même .... PF 12 »

RIVAROL

Les plus belles pages de Rivarol .... H 25 »

GEORGES RODENBACH

Œuvres, I (Bibl. choisie) .... A 40 »
Le même .... PF 25 »

ANDRÉ ROUVEYRE

Exécution secrète d'un peintre .... H 4 »
Le Gynécée .... A 40 »

CÉCILE SAUVAGE

Tandis que la Terre tourne .... H 25 »
Le Vallon .... H 25 »

LÉON SÉCHÉ

Alfred de Vigny, I .... H 40 »
Alfred de Vigny, II .... C 50 »
Le même .... H 40 »
Le Cénacle de la Muse française, 1823-1827 .... C 50 »
Le même .... H 40 »
Muses romantiques : Delphine Gay .... H 40 »
Muses romantiques : Hortense Allart de Méritens .... C 50 »
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe .... J 60 »
Le même .... H 40 »
Muses romantiques : Mme d'Arbouville .... H 40 »
Le Cénacle de Joseph Delorme, 1827-1830, I. : Victor Hugo et les Poètes .... H 40 »
Le Cénacle de Joseph Delorme, 1827-1830. II : Victor Hugo et les Artistes .... H 40 »

FERNAND SÉVERIN

Poèmes .... H 25 »

MARCEL SCHWOB

Œuvres, I (Bibl. choisie) .... PF 25 »
Œuvres, II (Bibl. choisie) .... PF 25 »

CASIMIR STRYIENSKI

Soirées du Stendhal-Club, II .... H 25 »

LAURENT TAILHADE

Œuvres, I (Bibl. choisie) .... A 40 »
Le même .... PF 25 »
Œuvres, II (Bibl. choisie) .... A 40 »
Le même .... PF 25 »

JEAN DE TINAN

Œuvres, I (Bibl. choisie) .... A 40 »
Le même .... PF 25 »
Œuvres, II (Bibl. choisie) .... A 40 »
Le même .... PF 25 »

ARCHAG TCHOBANIAN

Poèmes .... H 25 »
Les Trouvères arméniens .... H 25 »

TEI-SAN

Notes sur l'Art japonais, I .... H 25 »
Notes sur l'Art japonais, II .... H 25 »

ALBERT TRACHSEL

Les Fêtes réelles .... J 100 »

ÉMILE VERHAEREN

A la vie qui s'éloigne .... A 30 »
Le même .... PF 15 »
Hélène de Sparte .... PF 12 »
Œuvres, III (Bibl. choisie) .... A 40 »
Le même .... PF 25 »
Toute la Flandre, I .... H 30 »
Le même .... PF 12 »
Toute la Flandre, II .... H 30 »
Le même .... PF 12 »
Toute la Flandre, III .... H 30 »
Le même .... PF 12 »

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Choix de Poèmes .... PF 15 »
Le Domaine Royal .... A 15 »
Le même .... PF 8 »
Πάλαι .... H 15 »
Œuvres, I (Bibl. choisie) .... A 40 »
Le même .... PF 25 »
La Rose au flot .... A 20 »
Le même .... PF 10 »

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Œuvres, I (Bibl. choisie) .... PF 25 »
Œuvres II, (Bibl. choisie) .... PF 25 »
Œuvres, III (Bibl. choisie .... A 40 »
Le même .... PF 25 »
Œuvres, IV (Bibl. choisie) .... A 40 »
Le même .... PF 25 »
Œuvres, V (Bibl. choisie) .... A 40 »
Le même .... PF 25 »
Œuvres, VI (Bibl. choisie) .... A 40 »
Le même .... PF 25 »

WALT WHITMAN

Feuilles d'Herbe, I .... PF 25 »
Feuilles d'Herbe, II .... PF 25 »

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLEANS

Les Châteaux de Touraine et du Blésois

EN AUTOMOBILE

Quatre circuits au départ de **TOURS** (Place de la Gare).
Deux circuits au départ de **BLOIS** (Place de la Gare).
jusqu'au 19 Octobre 1924.

En vue de permettre la visite rapide et pratique des plus intéressants châteaux des bords de la Loire, la Compagnie d'Orléans organise les circuits ci-après :

Au départ de TOURS

A. — **Tours, Loches, Chenonceaux, Amboise, Tours.** Prix par place **38** francs. Départ à 9 heures. Retour vers 18 h. 45.

B. — **Tours, Villandry, Azay-le-Rideau, Chinon, Ussé, Langeais, Cinq-Mars, Luynes, Tours.**
Prix par place : **35** francs, départ à 9 heures. Retour vers 18 h. 30.

C. — **Tours, Chenonceaux, Amboise, Tours.** Prix par place : **25** francs Départ à 13 heures. Retour vers 18 h. 30.

D. — **Tours, Luynes, Cinq-Mars, Langeais, Azay-le-Rideau, Villandry, Tours.**
Prix par place : **20** francs. Départ à 13 heures. Retour vers 18 h. 30.

Au départ de BLOIS

I. — **Blois, Cheverny, Chambord, Blois.** Prix par place : **15** francs. Départ à 13 heures. Retour vers 17 heures.

II. — **Blois, Chambord, Cheverny, Chaumont, Blois.** Prix par place : **22** francs. Départ à 13 h. Retour vers 18 h. 45.

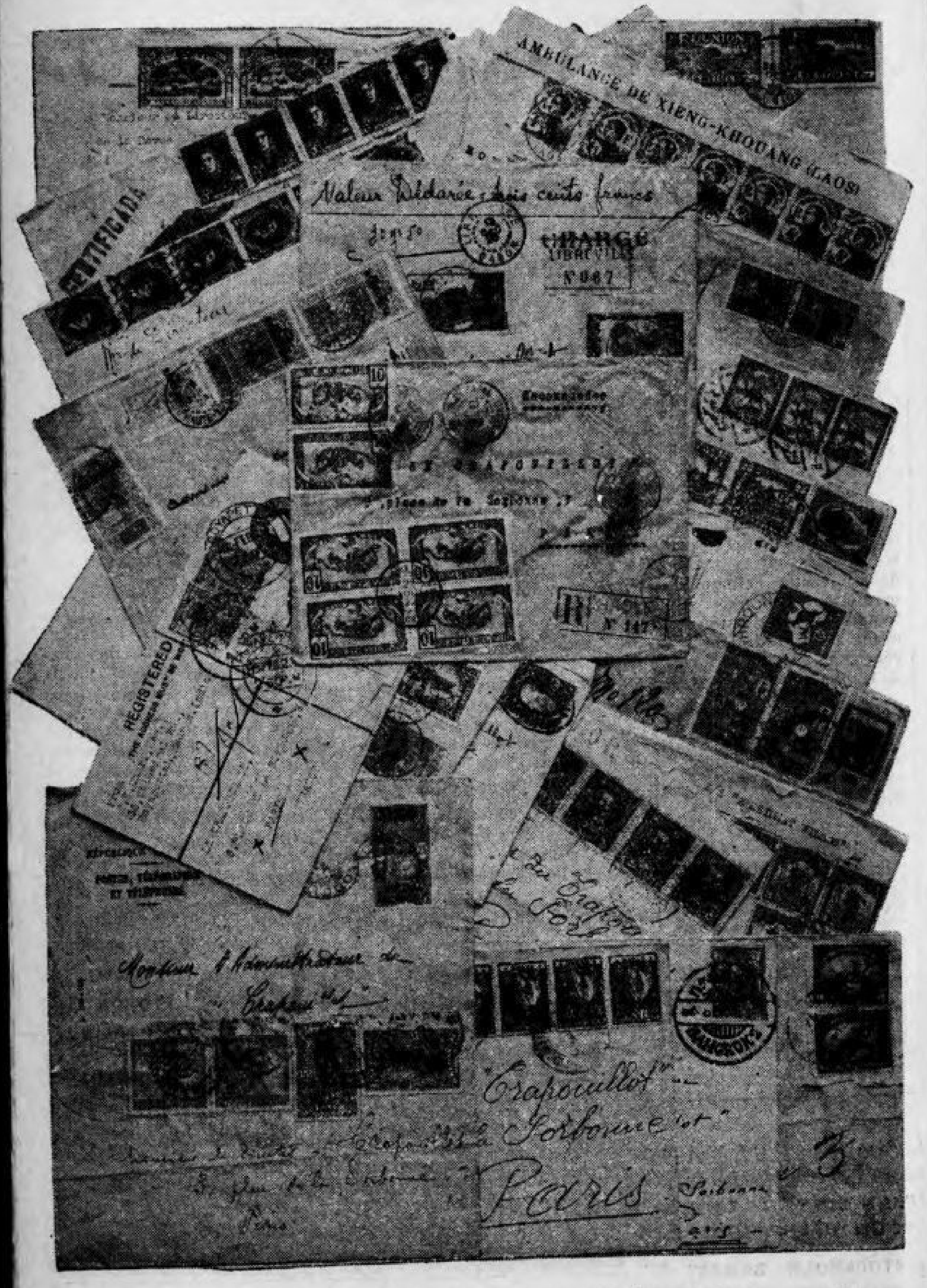
Pour la location des places (un franc par place) et l'indication des jours de mise en marche, s'adresser : aux gares de Tours et de Blois ; aux Bureaux spéciaux du Service automobile, 8, Boulevard Béranger, Tours et, 2, Place Victor-Hugo, Blois ; à la gare de Paris-Quai d'Orsay ; à l'Agence de la Compagnie d'Orléans, 16, Boulevard des Capucins, au Bureau de Renseignements, 126, Boulevard Raspail, Paris.

LA CHASSE EN SOLOGNE

Le train express dit " de Chasseurs ", mis spécialement en circulation les Dimanches et Jours de Fête entre Vierzon et Paris pendant toute la durée de la Chasse dans le Loiret et le Loir-et-Cher, sera également mis en marche cette année, sur le même parcours, les Lundis à partir de l'ouverture et jusqu'au 1er Janvier.

HORAIRE : Vierzon, départ 18 h. 00 — Theillay, départ 18 h. 13 — Salbris, départ 18 h. 28 — Nouan, départ 18 h. 40 — Lamotte-Beuvron, départ 18 h. 49 — La Ferté Saint-Aubin, départ 19 h. 05 — Orléans, départ 19 h. 22 — Paris-Quai d'Orsay, arrivée 21 h. 19, les Dimanches et Jours de Fête et 21 h. 32 les Lundis. — Wagon-Restaurant.

L'OFFICE DE LIVRES
du « Crapouillot »



sert les nouveautés parisiennes
à tous les pays du monde

…16, rue José-Maria-de-Heredia, PARIS (7e)

…43 — Chèques postaux : Paris 215.97.

…TION

…DU ROMAN

…RAGES (in-8 couronne)

…rt .... *La Terre noire*

.... *Toune et la Vie*

.... *Un Ménage d'autrefois*

.... *Pan dans le mille*

.... *Le Baron Maelstrom*

.... *L'Amant démasqué*

…ourt .... *La Pigeonne*

.... *L'Age d'Or*

.... *Avec toi sur le lac*

.... *Le Mirage sentimental*

.... *L'Ange qui pleure*

.... *Le Vaisseau maudit*

6 fr. à 6 fr. 75

…elder, **30 fr.** ; vélin d'Arches, **25 fr.** ; Lafuma, **20 fr.**

…A …ÉRIE COMPLÈTE :

…clusivement réservée aux souscripteurs de la série complète

.... **60 fr.**

.... **320 fr.**

.... **270 fr.**

.... **215 fr.**

…PAYABLES D'AVANCE

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ. — PARIS (VI°)

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT

ROMAN

Le Pèlerin du Silence. Volume in-18 .... 7 50
Les chevaux de Diomède. Volume in-18 .... 7 50
D'un Pays lointain. Volume in-18 .... 7 50
Le Songe d'une Femme. Volume in-18 .... 7 50
Une Nuit au Luxembourg. Volume in-18 .... 7 50
Un Cœur Virginal. Couv. de G. d'Espagnat. Volume in-18 .... 7 50
Couleurs, *suivi de* **Choses anciennes.** Vol. in-18 .... 7 50
Sixtine. Volume in-18 .... 7 50
Histoires magiques. Volume in-18 .... 7 50

LITTÉRATURE

Le Livre des Masques. *Portraits symbolistes. Gloses sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui.* Masques dessinés par F. Vallotton. 2 volumes in-18. Chaque volume 7 50
La Culture des Idées. Volume in-18 .... 7 50
Le Chemin de velours. Volume in-18 .... 7 50
Epilogues, 1895-1898. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18 .... 7 50
Epilogues, 1899-1901. *Réflexions sur la vie* (II° série). Vol. in-18 .... 7 50
Epilogues, 1902-1904. *Réflexions sur la vie* (III° série). Vol. in-18 .... 7 50
Epilogues, 1905-1912. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18 .... 7 50
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps. Vol. in-18 .... 7 50
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910. Volume in-18 .... 7 50
Esthétique de la Langue française. Volume in-18 .... 7 50
Le Problème du Style. Volume in-18 .... 7 50
Promenades Littéraires. Volume in-18 .... 7 50
Promenades Littéraires, II° série. Volume in-18 .... 7 50
Promenades Littéraires, III° série. Volume in-18 .... 7 50
Promenades Littéraires, IV° série. Volume in-18 .... 7 50
Promenades Littéraires, V° série. Volume in-18 .... 7 50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Volume in-16 .... 2 50
Pendant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. Volume petit in-18. .... 4 50
Pendant la Guerre. Volume in-16 .... 6 50
Lettres à l'Amazone. Volume in-16 .... 7 50
Lettres d'un Satyre. Volume in-16 .... 7 »
Lettres à Sixtine. Volume in-16 .... 7 »
Pages choisies. *Avec un portrait.* Préface de Marcel Coulon. Volume in-8 .... 10 »

PHILOSOPHIE

Physique de l'Amour. *Essai sur l'Instinct sexuel.* Vol. in-18 .... 7 50
Promenades Philosophiques. 3 volumes in-18 à 7 50
Promenades Philosophiques, II° série. Volume in-18 .... 7 50
Promenades Philosophiques, III° série. Volume in-18 .... 7 50

POÉSIE

Divertissements, poèmes en vers. Volume in-18 .... 7 50

THÉATRE

Lilith, suivi de Théodat. Volume in-18 .... 7 50

A LA MÊME LIBRAIRIE

PAUL ESCOUBE

Remy de Gourmont et son Œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16 .... 2 50

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26 — PARIS (VI°)

ŒUVRES DE ÉMILE VERHAEREN

POÉSIE

Poèmes (*Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la Route*). Volume in-18 .... 7 50

Poèmes, nouvelle série (*Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs.* (Volume in-18 .... 7 50

Poèmes, III° série (*Les Villages Illusoires. Les Apparus dans mes Chemins. Les Vignes de ma Muraile*). Volume in-18 .... 7 50

Les Forces tumultueuses. Volume in-18 .... 7 50

Les Villes tentaculaires, précédées des **Campagnes hallucinées**. Volume in-18 .... 7 50

La Multiple Splendeur. Volume in-18 .... 7 »

Les Visages de la Vie (*Les Visages de la Vie. Les Douze Mois*). Volume in 18 .... 7 »

Les Heures du soir précédées des **Heures claires** et des **Heures d'après-midi**. Volume in-18 .... 7 50

Les Rythmes souverains. Volume in-18 .... 7 »

Les Blés mouvants. Volume in-18 7

Les Ailes rouges de la Guerre. Volume in-18 .... 7 50

Choix de Poèmes, avec une Préface d'Albert Heumann, une Bibliographie et un portrait. Volume in-18 .... 7 50

Les Flammes Hautes. Volume in-18 .... 7 »

Toute la Flandre. I. : *Les Tendresses premières. La Guirlande des Dunes*. Volume in-16 .... 7 »

Toute la Flandre. II. : *Les Héros. Les Villes à pignons*. Volume in-16 .... 7 »

Toute la Flandre. III. : *Les Plaines*. Volume in-16 .... 7 »

A la vie qui s'éloigne, suivi de *Trois Epitres lyriques, Sept Epitaphes, Au-delà, Feuilles tombées*. Volume in-16 .... 7 50

THEATRE

Deux Drames (*Le Cloître. Philippe II*). Volume in-18 .... 7 50

Helène de Sparte. Les Aubes. Volume in-16 .... 7 50

A LA MÊME LIBRAIRIE :

GEORGES BUISSERET

L'Evolution idéologique d'Emile Verhaeren (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16 .... 2 50

ANDRÉ-M. DE PONCHEVILLE

Verhaeren en Hainaut. Volume in-32 .... 4 50

STEFAN ZWEIG

Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre, traduit de l'allemand sur le manuscrit inédit par Paul Morisse et Henri Chervet, avec 2 portraits d'Emile Verhaeren. Volume in-18 .... 7 50